

LA COMTESSE
DE MARCIAC

OU

LA RESTAURATION DE HENRI IV

PAR

M. CHARLES DE LA VARENNE.



PARIS

PUBLIÉ PAR E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13.

—
1853

CHARLES DE LA VARENNE.

LA COMTESSE

DE MARCIAC

ou

LA RESTAURATION DE HENRI IV.

PARIS

**PUBLIÉ PAR E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13.**

1853

DÉDICACE RESPECTUEUSE A SA MAJESTÉ LA REINE

MARIE-THÉRÈSE DE SARDAIGNE,

PRINCESSE DE TOSCANE,

VEUVE DU ROI CHARLES-ALBERT.

MADAME,

Autrefois, dans notre France monarchique, par une paternelle et noble coutume, lorsqu'un artiste avait terminé son œuvre, lorsqu'un poète lançait au grand jour de la publicité quelque enfant de ses veilles, le SOUVERAIN, ou quelque membre de sa famille, daignait souvent accepter l'hommage de ce produit de l'intelligence, et encourager l'auteur par le témoignage de la royale satisfaction.

La faveur du public souriait d'ordinaire aux talents sur lesquels s'était arrêté le regard de ces augustes personnes ; et c'est ainsi qu'à l'apogée de la monarchie, les Racine, les Molière, les Boileau, les Lully, les Perrault, les Puget, les Lesueur, les Mignard et les Lebrun durent à la bienveillance du grand roi les premières caresses de la renommée.

En tarissant l'amour et la foi au cœur des générations modernes, le souffle dévorant des révolutions n'a pu, cependant, détruire dans certaines âmes pieuses et tendres le culte des traditions de nos pères, le respect de cette grandiose époque à laquelle notre civilisation doit sa naissance et ses progrès, — non plus que les tendances à continuer la pratique de ses usages vénérés.

Je suis fier de me compter parmi les plus humbles, de ces fidèles.

Oui, Madame, ne fût-ce que par le souvenir de cette noble protection accordée aux arts, par cette recherche attentive de tous les mérites, par la suprématie donnée dans tous les temps à l'intelligence, par son exquise délicatesse envers tous, — ne fût-ce, en un mot, que par cette seule partie de

ses gloires qui contraste si infiniment avec tout ce que nous avons vu des pouvoirs imbéciles et ignares, issus de convulsions anarchiques ou de brutales révolutions, mon admiration constante est à jamais acquise à la Royauté, aux Princes qui ont su rendre illustre et bénie cette institution divine.

Madame, vous fûtes, en des jours passés, la Reine de mon jeune dévouement. J'ai porté les couleurs de votre magnanime époux. — Votre Majesté daignera-t-elle recevoir la dédicace de ce livre ?...

Princesse de l'auguste sang des Césars, heureuse mère de cette dynastie de Savoie tant de fois alliée à nos Bourbons, la renommée des instincts généreux de si nobles races m'enhardit jusqu'à espérer que ma démarche sera accueillie de Votre Majesté avec cette indulgence dont les personnes royales possèdent si bien le secret.

Jadis, Madame, dans une circonstance critique de sa vie, un gentilhomme qui n'avait d'autre titre à la protection de la Reine qu'un entier dévouement à la cause de son illustre époux, eut recours à la bienveillance de Votre Majesté ; — une foule de traits de sa part qu'un noble cœur pouvait seul avoir conçus, lui étaient connus ; — Votre Majesté vint à l'aide du suppliant avec une bonté gracieuse qui doubla le prix du bienfait.

Sans doute, Madame, vous avez oublié cette action, perdue au milieu des bonnes œuvres dont votre existence précieuse est une longue suite. Le gentilhomme que Votre Majesté secourut se souvient encore, et il remercie la Providence qui lui permet de donner cours, en ces lignes, à la gratitude et à l'admiration profonde dont il est à jamais pénétré.

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-respectueux et très-fidèle serviteur,

CHARLES DE LA VARENNE.

Ex-officier au service sarde.

Paris, ...1832.

I. OU L'UN DES PERSONNAGES DE CETTE HISTOIRE ÉPROUVE UNE DÉSAGRÉABLE SURPRISE.

Le mardi, 20 juillet 1593, un peu avant le coucher du soleil, deux cavaliers qui débouchaient chacun d'une direction opposée, et desquels l'extérieur hardi et belliqueux avait fait lever admirativement la tête à plus d'un bourgeois, sur le passage de l'un et de l'autre dans les rues de Paris, où le populaire, rassemblé en groupes compactes, s'entretenait avec vivacité des affaires du jour, — deux cavaliers, disons-nous, armés et équipés comme pour un assez long voyage, ou pour un coup de main, se présentèrent en même temps à la porte Bourdelle, l'une des principales issues réservées au milieu des fortifications de la capitale.

Là, ces personnages s'apercevant soudain, semblèrent éprouver tous deux un même mouvement de surprise. Néanmoins ils échangèrent aussitôt un salut assez froid, en gens qui, bien que se connaissant d'ailleurs, ne se rencontraient que par pur hasard, et après avoir, l'un et l'autre, exhibé leur passe à l'officier de la milice bourgeoise chargé, au nom de la Ligue, de la garde du guichet, ils le franchirent, et enfilèrent au grand trot de leurs montures la route qui de Paris conduit à Orléans.

Laissons pour un instant les deux cavaliers poursuivre leur chemin, et, avant de pénétrer plus loin dans ce récit, jetons un coup d'œil sur la situation de la France, à la date que nous venons d'écrire, coup d'œil indispensable à l'intelligence des premiers faits eux-mêmes qui vont se dérouler dans ces pages.

Or donc, voici ce qui se passait alors dans cette France, jadis objet de l'admiration et de l'envie de tous les royaumes de l'Europe, maintenant, par les épouvantables calamités qui, successivement, avaient fondu sur elle, et sous lesquelles elle se tordait haletante, objet de la pitié ou cause de la joie cruelle de ces mêmes nations.

Depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis le sinistre jour qui avait inauguré en France le premier régicide, le dernier des Valois, Henri III, prince d'attachante et bizarre mémoire, était tombé sous le poignard d'un

fanatique, laissant le trône de saint Louis inoccupé, et la révolte au cœur de ses Etats.

Le seul parent du monarque assassiné, l'héritier légitime de la couronne, Henri de Bourbon, roi de Navarre, du chef de sa mère, avait vu, le lendemain même du jour où, devant le cadavre encore chaud du malheureux Henri III, l'armée de son beau-frère l'avait salué roi de France, avait vu, disons-nous, la Ligue entière qui, sous le pseudonyme de *sainte Union*, tenait en armes la moitié du royaume, contester ses droits et lui refuser obéissance, en prétendant que son titre de protestant le rendait indigne de la souveraineté.

Après quatre années de luttes, tantôt vaincu, le plus souvent victorieux, le roi Bourbon reconnu par une seule puissance, l'Angleterre, ayant soumis à grand'peine quelques provinces, assiégeait Paris, de la perte ou du succès duquel tous les partis savaient qu'allait enfin sortir le triomphe décisif de la légitimité ou de la révolte, et qui, jusqu'alors, avait présenté aux armes royales une résistance invincible.

Mayenne, dernier survivant de ces grands Guise qui régnaient de fait sur la France depuis un quart de siècle, Mayenne, en apparence successeur de son frère le Balafre dans le commandement de la Ligue, tenait en échec Henri de Navarre, auquel, pendant cette longue période de combats, on l'avait constamment opposé comme un digne adversaire. En ce moment il défendait la capitale.

Or, ce jour que nous venons d'indiquer, le vingtième du mois de juillet, est marqué par un événement qui doit peser sur les destinées de la France.

Les États du royaume, réunis à Paris, et formés des plus ardents catholiques de l'Union, ont été appelés à résoudre une question singulièrement importante.

Philippe d'Espagne, le gendre de Henri II, dédaignant la loi salique, a voulu placer sur la tête de sa fille, nièce des Valois, la couronne à laquelle ceux-ci font défaut. Pour se concilier la maison de Lorraine, dont l'influence est nécessaire à ses projets, il accorde au fils du grand Henri de Guise la main de l'infante Claire-Isabelle, avec le titre de roi-époux.

Non content de la présence à Paris de ses trois agents habituels, Mendoza, Taxis et d'Ibarra, Philippe a accrédité près du gouvernement de l'Union un ambassadeur extraordinaire, le duc de Féria. Pendant six mois, celui-ci a dressé ses batteries, et, le jour où il a cru les esprits bien disposés, fort de l'influence que donne à son parti la présence des troupes espagnoles

qui protègent la capitale, appuyé par le légat apostolique qui parle au nom du Saint-Siège et de la catholicité entière, le duc vient de présenter aux États la proposition de son maître.

Mais à cette audacieuse demande, les États n'ont plus trouvé leur servilisme accoutumé, développé par l'or du Mexique. Leur nationalité a tressailli soudain, l'orgueil des vieux Francs s'est soulevé contre l'arrogant Espagnol, et l'ambassadeur Féria s'est entendu répondre qu'un maître étranger ne convenait point à la France.

Il est vrai que Mayenne, soit blessé dans son amour du pouvoir qu'il espérait fixer en ses propres mains, soit pour toute autre cause dont l'objet est inconnu, a puissamment aidé, par de publiques manœuvres, à cet échec du cabinet de Madrid.

Du reste, un pareil acte d'indépendance a soulevé contre l'assemblée des États presque tous les ligueurs ; le clergé tonne de plus belle contre l'hérétique et ses partisans secrets, fauteurs de tous les désastres ; et le conseil de l'Union cherche toutes les mesures propres à atténuer l'effet de cette catastrophe dans l'esprit de son puissant allié d'Espagne.

Ceci posé, reprenons notre histoire.

La septième heure du soir avait sonné ; le soleil descendait lentement à l'horizon, embrasant de ses derniers feux la riche nature dont les trésors se déploient aux alentours de la capitale ; la chaleur, étouffante pendant le jour, était diminuée par une fraîche brise qui se levait des prairies environnantes ; livrés à de silencieuses méditations, les deux gentilshommes qui venaient de quitter Paris parcouraient rapidement l'espace, maintenant à un galop soutenu leurs chevaux de bataille à puissante encolure.

Nous disons gentilshommes, — car tout, dans ces cavaliers, bien que de manière différente, annonçait qu'ils avaient droit à ce titre. — Essayons ici de faire connaître au lecteur les traits les plus saillants des deux personnages que nous avons simultanément introduits en scène.

Le plus âgé des deux voyageurs paraissait avoir quarante ans ; tout individu tant soit peu au fait des mœurs des différents partis qui se divisaient la France, l'eût reconnu, à coup sûr, pour un ligueur, à la richesse de son costume, à la beauté de ses armes, à ses broderies ; — toutes parures que les huguenots et les royalistes n'avaient garde d'adopter, les uns, vieux prêcheurs, par puritanisme, les autres, rudes guerriers, par dédain de ce qui sentait les habitudes amollies et efféminées, — les jeunes gens, et nous leur devons cette justice, en général, par le vide désespérant de leurs escarcelles.

D'une stature moyenne et ramassée, l'individu duquel nous dépeignons l'extérieur offrait tous les symptômes d'une force peu commune ; ses mouvements manquaient de grâce, mais ses membres nerveux et bien attachés, sa figure rouge et pleine suaient la santé, et, à ces traits caractéristiques, on eût pu le prendre pour quelque vigoureux rustre revêtu de l'habit d'une classe supérieure à la sienne, si ses yeux petits, mais vifs, si sa bouche finement contractée, n'eussent éclaté d'une expression hautaine qui indiquait l'habitude du commandement.

Le second cavalier avait vingt-six ans environ ; c'était un vrai gentilhomme dans toute l'acception du mot. Sa taille élancée et bien prise, sa tournure élégante, étaient mises en relief par l'aisance avec laquelle il montait son cheval. Son chapeau, que le mouvement de la course avait rejeté en arrière, laissait à découvert, encadré de longs cheveux blonds, un front élevé et fuyant comme il convient au soldat et à l'enthousiaste. Enfin, ses yeux bleus, profonds comme l'éther qu'ils semblaient refléter, ses lèvres fines qui montraient en s'entr'ouvrant des dents régulières et d'une blancheur d'émail, l'ovale parfait de son visage terminé par une légère royale de couleur fauve comme ses moustaches en croc, complétaient à ce jeune homme une de ces physionomies qui laissent au consciencieux observateur des impressions réfléchies et durables.

Ses vêtements, moitié de gentilhomme et moitié de soldat, qui rappelaient les combats continuels de cette époque, leur simplicité extrême ; — d'autre part, sa lourde épée à poignée de fer noirci, ses pistolets accrochés à sa ceinture, sur lesquels l'œil ne pouvait découvrir la moindre trace d'ornements ; tout son extérieur, en un mot, eût fait croire que ce cavalier appartenait au roi de Navarre, si son écharpe noire et la plume de même couleur qui flottait aux bords de son feutre n'eussent indiqué qu'il servait, en ce moment au moins, sous les bannières du duc de Mayenne.

Bien que cheminant côte à côte, et paraissant se fort bien connaître d'ailleurs, les deux voyageurs avaient tout l'air d'hommes réunis inopinément, et sans s'y être attendus le moins du monde ; ils s'examinaient mutuellement, chacun détournant la vue sans affectation, lorsque leurs regards venaient à se rencontrer. Seulement, au contraire du plus âgé, sur les traits placides duquel une légère hésitation perçait seule, les yeux du second, en fixant son compagnon de route, brillaient d'un éclat singulier.

L'un et l'autre, faute peut-être de sujet d'entretien, n'avaient, jusque-là, point encore ouvert la bouche.

Le gros gentilhomme rompit le silence le premier.

— Pardieu ! mon cher monsieur, s'écria-t-il en riant, charmé sans doute de l'idée qui germait tout à coup dans son cerveau, — savez-vous que nos rencontres successives dans cette journée sont, pour le moins, fort drôles ?

— Assurément, monsieur.

— N'est-ce pas ?

Ce matin, nous sommes placés l'un à côté de l'autre, pendant le déjeuner qu'offrait à l'ambassadeur d'Espagne madame de Marciac, cette jeune veuve dont l'accent méridional vous préoccupait sans doute si fort, que vos yeux se fixaient sur elle avec une persistance dont j'ai fait remarque.

— Ah ! fit le plus jeune des cavaliers.

— Oui, oui. — Il m'a même semblé que la comtesse portait sur vous par instants ses regards, avec une expression qui, à mon avis, n'était pas précisément celle de la satisfaction la plus parfaite.

— Vraiment ! fit l'autre avec ironie.

— C'est que peu de choses m'échappent, voyez-vous. — Cependant, j'en conviendrai avec vous, la comtesse n'avait pas raison. Que diable ! une jolie femme ne doit jamais trouver mauvais qu'on la regarde.

— C'est fort heureux ! murmura le jeune homme.

— Je disais donc, poursuivit le loquace personnage, que, ce matin, nous nous trouvons ensemble chez madame de Marciac.

A la séance des États, nous occupons la même tribune. Nous arrivons simultanément à la réception du Duc.

Enfin, comme si nous nous étions donné le mot, je quitte Paris, sans en prévenir âme qui vive, et la première personne que j'aperçois au moment de franchir le guichet de sortie, c'est encore vous, à cheval comme moi, et qui me paraissez suivre la même route.

Franchement, mon cher monsieur, savez-vous que si je vous connaissais moins, je vous supposerais des desseins inquiétants pour ma sûreté ?

Et le gros gentilhomme se mit à rire de plus belle.

— Ma foi ! monsieur, répondit le jeune homme en saluant cette fois son interlocuteur, vous me voyez aussi surpris que vous par ces hasards multipliés. Reçus à Paris dans les mêmes maisons, je ne m'émerveillais pas de vous avoir vu plusieurs fois en ce jour ; cependant, je vous l'avoue, je ne pensais nullement rencontrer le baron de Beauvoir, sans suite et dans une tenue aussi simple, sur un chemin fréquenté par les maraudeurs de Navarre pendant leurs courses journalières.

Un embarras mal déguisé se peignit sur le visage du baron, et ne le céda que par degrés à l'expression de fatuité assez ridicule avec laquelle il prononça les phrases suivantes.

— Oh, mon Dieu ! dit-il, figurez-vous donc qu'un caprice de cette chère madame de Marciac est seul cause de tous ces périls que je brave afin de le satisfaire

— Ah ! fit l'autre.

— Mais oui. Vous n'ignorez pas, mon cher, mes constants efforts pour triompher des rigueurs de la belle veuve ; — tout Paris en a parlé. — J'ai su, mais bouche close sur tout ceci, j'ai su l'emporter sur la foule des rivaux jaloux, et bientôt, le fils de notre illustre martyr, le jeune duc de Guise, mon patron, et, je l'espère, un jour mon souverain, signera au contrat d'une nouvelle baronne de Beauvoir.

— Tiens, tiens, reprit le jeune homme, en caressant sa moustache.

— Mes terres sont aux environs d'Orléans, fort avant dans le pays ; on ne les a jamais inquiétées. Comme condition de notre mariage, ma charmante future, lasse, dit-elle, de la vie agitée qu'elle mène au milieu du monde, désireuse de connaître ses domaines, a exigé que je me rendisse moi-même au château de Beauvoir, afin de tout disposer suivant ses goûts, m'annonçant que notre union aurait lieu à mon retour, et que nous irions aussitôt, avec quelques amis de choix, passer dans nos possessions le reste de l'été. Les États levés, et rien ne me retenant plus dans la capitale, je m'empresse d'avancer ces heureux instants.

Le sourire qui errait sur les lèvres du second cavalier, depuis le commencement de ce récit, prit, à ces derniers mots, une expression sarcastique.

— De sorte que, fit-il, de votre célérité, monsieur, dépend maintenant votre suprême bonheur.

— Comme vous le dites. — Vous comprenez pourquoi j'ai préféré partir seul, libre de faire autant de chemin, et aussi vite qu'il me plairait, sans une suite qui m'imposât sa marche d'une longueur insupportable, et qui, faisant supposer de mon importance, me désignât aux fâcheuses rencontres qu'en cet instant je suis aussi désireux que possible d'éviter.

Et maintenant, mon brave monsieur d'Aubans, puisque vous voilà aussi bien renseigné à mon égard, me permettez-vous de m'instruire des motifs qui vous ont placé dans les mêmes circonstances que votre serviteur ?

— Oh ! fit tranquillement le jeune homme ainsi interpellé, ma présence ici, dans cet équipage, n'a rien qui doive surprendre ceux qui me connaissent ; je ne suis pas un puissant seigneur tel que vous, monsieur le baron ; bien que mes faibles mérites m'aient valu l'honneur de frayer avec les gens considérables du parti, vous ne voyez encore en moi qu'un simple capitaine, qui, admis, par instants, à contempler les splendeurs des heureux de ce monde, retourne bientôt à ses humbles et pénibles fonctions ! — Je vais porter des dépêches au gouverneur de Beaugency.

— Nous ferons donc route ensemble, dit le gros gentilhomme. Je compte marcher une partie de la nuit ; nous aurons ainsi moins à craindre que pendant le jour.

Puis les voyageurs, livrés sans doute à de secrètes préoccupations firent tous deux silence. Accélérant la marche de leurs chevaux, ils semblèrent lutter de vitesse. Ils coururent de la sorte pendant une demi-heure environ.

Le baron reprit encore le premier la parole :

— Ouf ! s'écria-t-il en ralentissant sa course, je suis en nage. Doucement, monsieur d'Aubans, vous tuerez votre monture, si vous conservez une allure semblable ; songez que la nuit est longue, et que nous sommes encore loin de Montlhéry.

— Mon cheval est habitué à fournir ainsi de rudes étapes, dit le capitaine en flattant son coursier de la main ; mais, puisque tel paraît être votre désir, nous reprendrons le trot modéré qui nous permettra de continuer un entretien commencé, pour ma part, sous d'aussi agréables auspices.

Le baron s'inclina avec un sourire.

— Avec grand plaisir, répondit-il ; — aussi bien les événements de ce jour me pesaient, j'avais besoin d'épancher ma bile. — Comprenez-vous ce qui s'est passé ? il a fallu, mordieu ! que ces États de malheur eussent le diable au corps !...

— Comment l'entendez-vous ?

— Comment ! — La question pendante depuis cinq années peut se vider en un instant ; nos misères présentes et à venir vont cesser comme par magie ; nous avons, à la place du Bourbon hérétique, un souverain dévoué à la religion pour laquelle son père et son grand-père ont donné leur vie ; Philippe II, ce puissant monarque, s'unit à nous afin d'écraser complètement la réforme et ses odieux sectaires ; il prête au roi son gendre ses armées, ses flottes, ses trésors. Dieu semble enfin prendre en pitié ce malheureux pays. Et les États refusent d'élire le fils du grand Balafre !.... ils

refusent l'alliance du roi d'Espagne ! ils refusent d'en finir, une bonne fois, avec ce maudit Henri de Navarre !...

Les Espagnols sont furieux ; Mendoza a déclaré nettement au Duc, au sortir de la séance, que son maître prendrait en fort mauvaise part la conduite moins qu'équivoque tenue par lui, Mayenne, dans ces importants débats, et cause en grande partie de leur résultat fatal.

— A quoi Mayenne, pour la centième fois au moins, a reparti de sa voix la plus câline, que n'étant pas sujet du roi d'Espagne, il n'avait que faire de son ressentiment ?

— Écoutez, mon cher d'Aubans, je vous sais attaché au Duc ; mais les liaisons que je vous connais me garantissent que je puis m'expliquer librement devant vous. Eh bien ! Mayenne s'est conduit comme s'il était vendu au roi de Navarre, ou tout au moins comme si, jaloux de ne pouvoir ceindre lui-même la couronne de France, il voulait empêcher son neveu d'y parvenir par l'élection.

— Vous croyez, baron ?

— Eh ! n'est-ce donc pas le Duc qui, par ses adhérents, par son influence personnelle, par ses intrigues et par ses propres discours, a déterminé le vote de l'assemblée !

N'a-t-il pas, pendant un de ses accès de fureur envieuse, répondu à l'ambassadeur de Philippe II, que si, à tout prendre, les droits du sang devaient prévaloir dans la question sur les services rendus, le roi légitime de France n'était autre que Henri de Bourbon ?

Était-ce là le rôle d'un prince de Guise, du chef des catholiques français !....

Tout en discourant de cette façon, les deux gentilshommes étaient arrivés à une assez grande distance de la capitale. Le jour commençait à baisser. La roule était déserte. Une heure les séparait encore du bourg le plus proche.

D'Aubans explora d'un long coup d'œil tout le paysage, devant et derrière lui, ainsi que sur chacun de ses côtés, puis, ne voyant personne, ni proche, ni dans le lointain :

— Ah ! ah ! dit-il en se tournant vers son compagnon, nous sommes en brouille avec ce bon M. de Mayenne, à ce qu'il paraît ? — C'est pour cela, n'est-ce pas ? que nous, les plus zélés des ligueurs, les piliers de la sainte Union, nous, les membres fervents du conseil suprême, nous nous sommes réunis très-secrètement dans cette journée, et que nous avons décrété l'urgence d'une alliance offensive et défensive avec le cher Philippe

d'Espagne, afin de renvoyer, à tout prix, au diable dont il procède, le Duc, ainsi que ses créatures.

Beauvoir ouvrait une bouche et des yeux démesurément agrandis par la surprise.

— C'est sans doute pour cela, continua le jeune homme, que nous avons dépêché comme notre représentant auprès du monarque des Indes, cet excellent baron de Beauvoir, tout bourré de lettres de crédit et de lettres de change, lequel ne sachant pas son très-humble compagnon de route aussi bien instruit, juge à propos de le mystifier. — Hein ! et ces terres, quand en revenons-nous ?

Et d'Aubans regardait le baron avec l'air goguenard du chat qui pelote une souris qu'il est sur le point d'étrangler.

— Mordieu ! murmura Beauvoir qui ne put retenir l'expression d'une stupeur profonde, — mordieu ! c'est par trop absurde ! — On me fait jurer le secret sur ma vie, et voilà que maintenant il court les champs, ce secret !....

Puis, son front se plissa, ses lèvres se contractèrent, et le capitaine, qui ne perdait de vue aucun de ses mouvements, et qui se tenait prêt à agir en conséquence, le crut, un instant, résolu à une agression désespérée contre le possesseur d'un semblable secret, surpris par quelque incompréhensible trahison.

Mais, tout d'un coup, la figure du gros gentilhomme se rasséréna, et un accès d'hilarité, tempérée cependant par une certaine nuance de dépit, vint secouer ses membres trapus.

— Du diable, s'écria-t-il, si vous n'êtes pas le plus détestable farceur que j'aie jamais rencontré !

— Et pourquoi cela, monsieur le baron ?

— Oh ! fil le rusé diplomate tout triomphant de la découverte qu'il croyait avoir faite, — oh ! pourquoi cela ?

— Oui ?

— Mais parce que, au lieu de me dire tout simplement : — « Je quitte Paris, comme vous, par ordre du conseil ; le gouvernement de l'Union, craignant que vous n'arrivassiez pas à bon port, a jeté les yeux sur moi et m'a chargé du double de votre mission, ainsi que du duplicata de vos dépêches ; » — vous vous amusez depuis une heure à mes dépens.

— Ah ! fit d'Aubans, sans approuver ni désavouer ce flux de paroles.

— Oui, vraiment. — Mais, mon cher capitaine, rancune à part, dites-moi, la circonstance est fort grave, et je crois qu'il ne serait peut-être pas prudent de voyager longtemps de conserve. Il faut songer à cela.

— J'ai eu déjà l'honneur de dire à monsieur le baron que, porteur d'un paquet pour le gouverneur de cette ville, je me rendais uniquement à Beaugency, répondit le jeune homme avec un grand sang-froid, et du ton de l'homme qui sait tout ce qu'il a voulu apprendre.

Beauvoir, s'apercevant de l'étourderie qu'il venait de commettre, pâlit et redevint très-sérieux. Il lui sembla ridicule de s'emporter et de recourir à la violence, car, après tout, il s'était découvert par sa propre faute. Il essaya donc de prévenir toute suite fâcheuse de son involontaire aveu en obtenant du jeune homme qu'il gardât le silence sur un sujet aussi compromettant pour le baron lui-même, et pour la faction à laquelle il appartenait.

Mais l'exorde d'un pareil discours était épineux, et Beauvoir n'avait jamais brillé par le talent de la parole.

— Capitaine, dit-il au bout d'un instant pendant lequel la figure du jeune gentilhomme avait repris son impassibilité de statue, — capitaine, je pense que vous n'avez vu dans tout ceci qu'une plaisanterie sans conséquence, comme cela se fait entre joyeux compagnons ?

S'il sait vivre, pensait Beauvoir, il va sourire en signe d'intelligence, me tirer son chapeau, et tout sera dit.

Mais le jeune cavalier se tint fort raide et ne répondit rien.

— Et quand même, capitaine, poursuivit le baron, vous vous seriez imaginé que mes paroles, provoquées, du reste, par vos propres phrases, étaient sérieuses, je vous crois trop bon gentilhomme pour ne pas avoir oublié déjà ce qu'un ami aurait laissé confidemment échapper devant vous ?

L'interpellation était pressante. Le capitaine, cependant, tout occupé, en apparence, à rassembler dans sa main, suivant les strictes règles de la théorie, les brides de son cheval, ne souffla pas un mot.

— Oh ! monsieur d'Aubans ! fit le baron d'un ton ému, en voyant que l'autre demeurait impassible, — que signifie ce silence de votre part ? — Êtes-vous donc plus dévoué à l'ingrat Mayenne qu'aux saints qui combattent depuis si longtemps pour le triomphe de la vraie foi ?

— Ainsi que pour leurs petits intérêts particuliers, — *Amen*, — répondit d'Aubans. — Je ne sers que mon souverain légitime, Henri de Bourbon, notre maître à tous ; — et, continua-t-il, en décrochant de sa ceinture un pistolet qu'il avait armé pendant ces derniers mots, puis l'appuyant sur le

crâne du gros gentilhomme, — et, monsieur de Beauvoir, au nom du roi de France, je vous arrête. Rendez-moi votre épée !

— Oh !... s'écria Beauvoir, suffoqué de surprise.

— Et je vous avertis qu'à la moindre résistance de votre part, je vous fais sauter la tête.

Le feu du désespoir brilla dans les regards du baron, mais il ne lui restait qu'à se soumettre. Le jeune homme presque courbé sur lui, d'une main le tenait par le haut de son pourpoint, avec l'autre lui pressait le front de son fatal tube d'acier, et à la contraction croissante de ses traits, Beauvoir put juger que le péril devenait imminent.

Une minute de plus était la mort peut-être. Le baron s'exécuta avec un gémissement de fureur.

— Bien, dit le capitaine ; voilà déjà la rapière.

Maintenant, reprit-il, en accrochant au pommeau de sa selle l'épée du baron, sans cesser de le coucher en joue, — maintenant, monsieur de Beauvoir, faites-moi le plaisir de descendre de cheval.

D'Aubans transvasa dans ses fontes le contenu de celles de son prisonnier.

— Veuillez vous remettre en selle, continua-t-il, et permettez-moi de vous guider dans la nouvelle direction que nous allons prendre. Nous marcherons côte à côte, et comme je suis mieux monté que vous, je serais désolé, en cas de tentative de fuite, de recourir envers votre personne à des extrémités désagréables pour tous deux. Les deux cavaliers tournèrent alors bride, et, revenant au galop sur leurs pas, après une dizaine de minutes, ils trouvèrent à leur gauche un sentier étroit qui n'offrait à la vue qu'une longue suite de plaines inhabitées s'étendant dans la direction de Saint-Denis. Le jeune officier s'y élança en entraînant son compagnon.

— Capitaine ! exclama le malheureux Beauvoir, par grâce, dites-moi ce que vous voulez faire de moi ! où vous me conduisez ?

D'Aubans revêtit son sourire le plus gracieux :

— Oh ! répondit-il, mon cher baron, je serais un grand ingrat d'affecter envers vous le moindre secret. Nous allons tout simplement à la cour, auprès de sa majesté Henri IV. Cela vous semblera sans doute fort drôle, mais, tel que vous me voyez, je voyage pour le plaisir du roi de France. De même que, du temps du dernier souverain, les mignons couraient la ville pour faire collection d'anecdotes, de même, quelques fidèles du nouveau monarque, nous cherchons des aventures afin d'en régaler notre maître ;

hors de sa Gascogne, ce bon prince s'ennuie, il lui faut des distractions. J'explore la capitale, moi ; le beau monde de la Ligue est mon domaine ; et les gens bien posés en politique et dans la faveur des dames, tels que vous, baron, par exemple, me fournissent les moyens de remplir dignement les obligations de mon emploi.

Beauvoir, tout abasourdi, secouait lugubrement la tête. A ces derniers mots, il fixa son interlocuteur avec un de ces airs impossibles à rendre, et qui disait de la façon la plus évidente :

— A moins que je n'aie affaire au diable en personne, qui peut être cet abominable individu ?

Le jeune homme comprit ce regard.

— Qui je suis, n'est-ce pas ? sous cette traîtresse enveloppe de ligueur à laquelle on se laisse si bien prendre ? dit-il d'un ton quelque peu goguenard.

— Eh ! eh ! cher monsieur, je veux laisser à Sa Majesté la satisfaction de vous l'apprendre elle-même. Et, reprenant la suite de ses premières paroles, il poursuivit :

Or, très-cher baron, je me suis figuré, et je me figure encore que les correspondances de ses fidèles sujets de Paris avec le cousin Philippe II, desquelles vous venez d'être assez obligeant pour me confirmer l'existence, recréeront mon roi peut-être un moment. — Oh ! et puis autre chose ; songez-y donc, vous l'homme du monde par excellence ! un ambassadeur se rendre à son poste sans avoir pris congé du roi, sans avoir reçu toutes ses commissions personnelles ! — Décidément, je m'applaudis de plus en plus d'avoir réussi à vous persuader de me suivre. Vous devrez, quelque jour, un cierge d'une belle ampleur à votre patron céleste, pour m'avoir trouvé là si à propos. Car enfin, si l'on est content de vous, à votre retour d'Espagne le moins qui puisse vous arriver est que Sa Majesté signe à votre contrat, en place de ce petit nigaud de duc de Guise, et certes, la maison de Bourbon est d'une bien autre importance que celle des cadets de Lorraine. Pensez un peu, quel honneur pour vos descendants !

— Ciel ! fit le baron, ramené par les railleries de son interlocuteur à un souvenir sans doute désastreux pour lui en cet instant. — Ciel ! cette pauvre madame de Marciac !... Que va-t-il arriver pour elle de tout ceci !...

Et son imagination, présentant sans doute à l'infortuné seigneur une foule de tableaux déchirants, il poussa un profond soupir.

— Monsieur d'Aubans, ou qui que vous soyez, monsieur, dit-il tout à coup résolument ; j'ai chez moi, dans un endroit secret, trois mille écus d'or

et vingt mille livres de pierreries.

Le capitaine, tout en tirillant sa moustache, fixa son prisonnier, et répondit insoucieusement :

— J'en suis charmé pour Sa Majesté, monsieur ; je ne doute pas que vous ne vous empressiez bientôt de les mettre à la disposition de votre roi ; par ces temps malheureux, les gentilshommes se doivent corps et biens à leurs princes.

Beauvoir eut un frisson de rage concentrée.

— Monsieur d'Aubans ! fit-il, mettant sa voix au diapason de la prière la plus suppliante.

— Qu'est-ce ?

— Rendez-moi la liberté ; sur ma parole de noble, la moitié de ce trésor est à vous.

— Oh ! oh ! monsieur...

— Acceptez le tout, au nom de Dieu ! et laissez-moi fuir.

— Mon bon monsieur de Beauvoir, fit le jeune homme en riant au nez de son captif, vous souvenez-vous d'une phrase que vous m'avez lâchée presque au sortir de Paris ? — J'avais, disiez-vous, ce malin, pendant le déjeuner de madame de Marciac, les yeux constamment fixés sur elle. Vous avez même, je crois, complaisamment attribué mon attention soutenue à son accent méridional. Détrompez-vous, cher baron, ce n'était pas le piquant de la parole, mais bien la femme elle-même qui produisait sur moi un effet si visible...

— Hein ! sauta le baron.

— Oui, j'aime cette belle veuve, je trouve comme vous qu'elle ferait une charmante femme, et quand j'aurai réussi, pendant votre favorable absence, à me faire agréer d'elle, je prierai le roi de vous donner congé afin d'assister à mon mariage. Vous comprenez maintenant pourquoi il m'est impossible d'accepter vos offres, si séduisantes qu'elles soient d'ailleurs.

C'était cette fois d'un sérieux très-convaincu.

Mordieu ! hurla Beauvoir pourpre de fureur et serrant les poings comme s'il allait se précipiter sur le capitaine, — mordieu ! vous allez me payer cette insolence...

— Doucement, baron, doucement, reprit d'Aubans qui lui présenta à la figure son pistolet béant ; — je veux d'abord vous amener intact au roi : après l'audience, — eh bien ! tout à votre service.

Voyez-vous, continua-t-il, quand le baron se fut calmé, nous avons bavardé suffisamment. La nuit tombe vite, et vous pourriez vous perdre dans ces chemins inconnus. — J'y marcherais, moi, les yeux fermés. — Eh bien, mon cher rival, je vous propose un accord. — Suivez bien tous mes mouvements : — vous empoignez le pommeau de votre selle ; je prends vos rênes que je joins ainsi aux miennes, afin de nous maintenir sur la même ligne ; et, comme nous sommes un peu en retard, nous appuyons un vigoureux galop qui nous rendra à destination juste pour le souper. — Qu'en pensez-vous ? — Ça va, n'est-ce pas ?

Et, joignant l'action aux paroles, l'officier royaliste enleva dans un tourbillon de poussière le pauvre Beauvoir qui, tout abasourdi d'une pareille succession d'événements, ne protestait plus que par de sourds murmures de colère contre une violence aussi inopportune.

II. — POURQUOI M. DE MAYENNE AVAIT FAIT ÉCHOUER LES DESSEINS DE S. M. PHILIPPE II, MONARQUE DES INDES ET DE TOUTES LES ESPAGNES.

A peu près à l'heure où se passait l'aventure que nous venons de raconter, la petite ville de Saint-Denis, poste avancé des troupes royales qui bloquaient Paris, offrait le spectacle d'une animation bruyante, d'un tumulte, tout joyeux du reste, mais contrastant fort, ce soir-là, avec son calme et sa somnolence habituelles.

Défendu par des fossés et par une enceinte de murs en assez bon état, Saint-Denis était devenu, depuis la fin de l'année précédente, c'est-à-dire depuis plus de six mois, le quartier général du roi Henri IV. De là, comme un chasseur à l'affût, il guettait Paris, tantôt battant à outrance l'armée des rebelles, lorsqu'elle se hasardait un peu loin de ses remparts, tantôt essayant, par les négociations, de réussir là où la force semblait devoir être éternellement impuissante. La plupart des officiers de confiance de Henri de Bourbon, les meilleurs corps de l'armée, réunis autour de sa personne, tenaient garnison dans cette petite place.

Or, la proximité si grande de la capitale, tout en donnant aux habitants de Saint-Denis la facilité d'être tenus au courant des nouvelles par leurs amis de la ville assiégée, permettait en même temps aux bruits les plus exagérés de se répandre parmi eux, après chaque événement un peu important, et d'y rencontrer d'ordinaire la crédulité la plus complète.

Ceci provenait en partie de ce que les ligueurs faisant bonne garde à leurs portes, et ne laissant sortir ni paquets ni individus qu'avec des passes bien en règle, les avis parvenaient fort souvent par le canal des maraîchers, des paysans qui allaient vendre leurs légumes et leurs grains aux guichets de Paris, et qui, entendant les nouvelles, les transmettaient toutes défigurées à leurs connaissances des pays d'alentour.

C'est ainsi que, peu d'heures après la levée des États, on avait su, à Saint-Denis, le refus de l'assemblée d'élire l'infante d'Espagne reine de France,

et les troubles causés au sein de l'Union par cet acte en général inattendu ; mais, en passant de bouche en bouche, le véritable fait avait été singulièrement altéré ; les suppositions, les simples appréciations des premiers narrateurs avaient pris, de l'un à l'autre, une telle réalité, que dans le camp royaliste on ne parlait déjà plus que de la soumission prochaine des ligueurs, que de l'entrée maintenant inévitable du roi dans Paris.

Les vieux soldats de Henri, qui tous adoraient leur maître, persuadés que les derniers obstacles qui empêchaient son trône de s'affermir, étaient heureusement aplanis, et joyeux aussi de penser que les guerres, pendant lesquelles depuis longues années ils avaient beaucoup souffert, allaient enfin prendre terme, avaient improvisé sur l'heure, et de leur propre élan, par toute la ville, des réjouissances auxquelles étaient assurément loin de s'associer de bon cœur la plupart des bourgeois de Saint-Denis, ligueurs effrénés. La populace, comme de tous les temps, ralliée au parti le plus fort, buvait avec les soldats, leur désignant les demeures des adhérents soupçonnés de l'Union, qu'un atroce charivari devait tenir en haleine jusqu'à ce qu'ils eussent illuminé splendidement leurs fenêtres, et crié : *Vive le roi Henri IV.*

Des feux triomphaux brillaient sur toutes les places, des tables dressées en plein air supportaient d'énormes brocs de vin d'Argenteuil et de Surène mousseux, auxquels les zélés royalistes livraient d'incessantes attaques ; des groupes nombreux parcouraient les rues, chantant des refrains contre Mayenne et contre la Ligue ; enfin, l'élite de l'armée, groupée en face de l'hôtel même du roi, poussait d'enthousiastes acclamations en son honneur.

Cependant l'agitation du dehors n'avait pas pénétré dans l'habitation, silencieuse et sombre en ce moment, au contraire de toutes les autres, qui renfermait Henri de Navarre. Situé au centre de la ville, sur l'un des côtés d'une promenade ombragée de grands arbres, l'hôtel royal était, ce soir-là, vide de bruit et de lumières. Les courtisans balafrés qui le remplissaient d'habitude, se trouvaient en quête de nouvelles, et, à l'exception du poste de garde situé au rez-de-chaussée, ainsi que d'une pièce du premier étage, dont les fenêtres laissaient filtrer au dehors, à travers les ouvertures des rideaux, une lueur incertaine, aucune lumière ne pouvait se distinguer sur les carreaux mal polis qui fermaient les diverses percées de la façade noirâtre. Dans cette pièce que nous venons d'indiquer, se tiennent deux hommes remarquables par la sévérité de leur costume et par le caractère expressif de leur physionomie.

L'aspect intelligent et affable du plus jeune inspire la sympathie ; il semble approcher quarante ans ; ses cheveux et sa barbe qui grisonnent, pourraient lui en faire attribuer davantage, mais une figure mâle, hardie, exempte de rides, des yeux vifs, un regard ardent, combattraient cette supposition. Ce personnage porte un habit complet de velours noir, de larges bottes éperonnées, une écharpe de soie blanche ; son chapeau orné d'une plume blanche recouvre son manteau jeté sur un siège ; une lourde épée appuyée contre ces objets porte pour tous ornements les armes de France ciselées sur sa coquille. Car cet homme, c'est Henri, le roi de Navarre, le souverain légitime de la France, le roi Bourbon que la Ligue combat ; et cette épée est celle de Charles IX, que l'avant-dernier des Valois, sur le point d'expirer, et anticipant d'un règne, lui mettait aux mains en le nommant son successeur.

L'autre seigneur, dont l'habillement, semblable à celui du premier par les détails, n'en diffère que par une simplicité encore plus grande, se nomme Agrippa d'Aubigné ; c'est l'ami, le compagnon, le conseiller du roi, qu'il sert depuis nombre d'années avec un dévouement éclairé et absolu, et auprès duquel il jouit de tous les privilèges d'une longue intimité.

Celui-ci est plongé dans un fauteuil ; il médite.

Henri parcourt la chambre à grands pas, il laisse échapper par moments de sourdes exclamations : tout décelez chez lui une agitation mal contenue.

Tout à coup, le monarque s'arrêta devant son favori, et d'une voix altérée par l'émotion :

— Et ce La Varenne qui ne revient pas ! murmura-t-il ; — d'Aubigné ! auriez-vous donc oublié de donner l'ordre qu'on ouvrît les portes de la ville à La Varenne aussitôt qu'il se présenterait, sans toutes ces formalités de reconnaissance qui prennent un temps infini ?

— Bien loin de là, sire. Les commandants des postes sont prévenus, et tout est disposé de façon à ce qu'il soit introduit auprès de vous, à l'instant même de son arrivée.

Henri reprit sa marche avec un air de visible anxiété.

— Depuis plusieurs heures, continua-t-il lentement, La Varenne devrait être ici. Ce pauvre garçon m'inquiète ; je sais qu'en des circonstances aussi graves, où les événements sont si intéressants à connaître de suite, avec toute leur exactitude, il n'aurait garde de s'attarder autant de son plein gré. Que peut-il donc lui être arrivé !

— Rien de fâcheux assurément, sire, répondit d'Aubigné, bien que lui-même ne fût pas exempt d'un certain doute ; — tout au plus, peut-être, quelque empêchement à sa sortie immédiate de Paris. Mayenne, depuis près d'un an, tolère, ou plutôt favorise le double rôle de votre écuyer, jusqu'à lui permettre parfois, comme dans l'occasion actuelle, de pénétrer ses propres desseins. D'ailleurs, le duc peut, un jour ou l'autre, avoir besoin d'entamer des négociations actives, et son intérêt à ménager nos agents est si direct, qu'il interviendrait nécessairement, en cas d'un danger quelconque, pour les protéger.

— Oui, fit Henri, mais La Varenne ne devait-il pas, si les circonstances lui paraissaient, celle fois, décisives, entreprendre aussitôt, à tout prix, des pourparlers, non sans périls réels, avec certains chefs importants de la bourgeoisie, du parlement et de l'armée parisienne ?

Le conseiller habituel du roi fit un geste insoucieux.

— Le colonel d'Aubray, le président Le Maître, le marquis de Rochemart, et autres du même bord, dit-il, — oh ! de ceux-là nous n'avons rien à craindre, si ce n'est qu'ils coûtent trop cher à Votre Majesté.

Henri secoua la tête avec mauvaise humeur.

— Oui, dit le vieux gentilhomme qui comprit ce mouvement ; — La Varenne avait vos pleins pouvoirs pour traiter, n'est-ce pas, sire ?

— Eh, voilà ce qui double encore mon impatience, fit Henri. — Si ces loups cerviers m'ont vendu Paris, sais-je à quelles conditions écrasantes ! — Dois-je même en croire sur ce point l'exaltation de mes fidèles ? ajouta le pauvre roi, en se tournant vers la place d'où partaient tant de cris joyeux ; — un je ne sais quoi me souffle que ces braves gens sont abusés par quelque nouvelle mensongère.

D'Aubigné prêta soudain l'oreille.

— Sire, dit-il, voici qui va mettre fin à vos doutes. Écoutez.

On entendait des pas précipités clans l'antichambre. Un coup fut frappé à la porte, qui, sur le vigoureux : *Entrez !* crié par Agrippa, s'ouvrit aussitôt ; un jeune officier pénétra dans le cabinet royal, et, son large feutre à la main, après avoir échangé, en arrivant près de lui, un salut d'affectueuse intelligence avec d'Aubigné, s'avança respectueusement vers le roi de France.

C'était le captureur du baron de Beauvoir, le prétendu chevalier d'Aubans qui, de capitaine au service de la Ligue qu'il paraissait être deux heures auparavant, reprenait, une fois dans Saint-Denis, son véritable nom

de François de La Varenne, et son titre réel de gentilhomme favori, d'agent diplomatique de Henri IV.

— Eh bien, La Varenne, s'écria le monarque tout bouillant d'être instruit, eh bien, quelles nouvelles ? — Parle vite. — Entrons-nous bientôt dans Paris.

Le jeune homme fixa expressivement son maître, puis il regarda d'Aubigné.

— En bas des feux de joie, se dit-il, en voyant l'espèce d'assurance empreinte sur les physionomies du roi et de son compagnon, — dans la bouche de mon maître, une semblable demande. Ah ça ! que se figurait-on donc ici ?

Et un sourire pensif erra sur ses lèvres, rapide comme la pensée. — Pas encore, sire, répondit-il enfin, et les circonstances, quoique favorables d'ailleurs, exigent de Votre Majesté un redoublement d'énergie et d'efforts.

— Pas encore ! dit Henri devenu sombre à ces deux mots, — l'enthousiasme de ces braves se manifeste donc en vain ! — Les rebelles ont-ils consommé leur trahison en vendant ma couronne aux enchères !

— Non, sire, fit le gentilhomme, et Dieu, qui protège la France, n'a point permis un tel sacrilège. Sans qu'il ait été néanmoins un seul instant question de se soumettre à Votre Majesté, les États ont repoussé les demandes de l'Espagne, et les tentatives de la faction extrême n'ont servi qu'à donner une nouvelle consécration aux droits imprescriptibles du seul descendant de nos souverains. Le duc de Mayenne a concouru de tout son pouvoir à cet échec du cabinet de Madrid et des exaltés de l'Union ; et les ambassadeurs de l'étranger calculent avec rage l'instant rapproché où leur domination va finir.

Le visage du roi se rasséréna un peu. D'Aubigné, de son côté, déridait ses traits graves à d'aussi consolantes paroles. Henri reprit :

— Et comment tout ceci a-t-il eu lieu ? par quel hasard providentiel cette furieuse tempête qui semblait devoir nous abîmer sous ses éclats, s'est-elle si heureusement dissipée ?

— Que Votre Majesté daigne m'écouter quelques instants, Elle va tout savoir.

— Parle donc vite, dit Henri ; tu m'as, Dieu merci, fait assez attendre jusqu'à cette heure.

— Sire, répondit le jeune homme, dans un instant j'expliquerai le motif de ma tardive arrivée, et Votre Majesté me pardonnera, je l'espère, en

apprenant ce qui m'a retenu au dehors.

— Parle, parle, je te pardonne d'avance.

— Votre Majesté se rappelle sans doute, commença La Varenne, que plusieurs jours avant d'entreprendre ce nouveau voyage, à mon retour d'une semblable mission, je fus appelé à lui rendre compte de l'état exact des choses à Paris, de la tension peu ordinaire des esprits, qui paraissait marquer l'instant d'une crise décisive, et des obstacles qu'avec l'aide des amis secrets du roi, et mes propres ressources, j'avais pu susciter déjà aux tentatives de la faction espagnole, que l'on assurait prête à risquer son *va-tout* dans une occasion très-rapprochée.

— Oui, fit d'Aubigné prenant la parole, oui, mon cher La Varenne ; et quand le roi vous eut témoigné son inquiétude de toutes ces manœuvres auxquelles le simulacre d'États qui paraissait devant les badauds prêtait une portée dangereuse, vous lui répondîtes :

« Un homme seul peut donner une gravité réelle à toutes ces machinations contre la cause de Votre Majesté, en leur prêtant l'appui de son autorité, de son nom et de son influence. Cet homme c'est Mayenne. Or, le duc n'a point encore adopté de conduite précise dans tout ceci ; pour se décider, il balance entre deux sentiments : — sa vieille haine envers la maison de France et les Bourbons en particulier ; — son ambition froissée outre mesure par le futur avènement de son jeune neveu, blessure d'amour-propre à laquelle il faut ajouter sa colère de n'avoir tant fait que pour établir la domination espagnole. — Je prétends mettre M. de Mayenne si fort aux prises avec cette dernière idée, que lui-même deviendra, sans s'en douter, l'instrument dont la Providence doit se servir pour sauvegarder la France de la servitude étrangère, et rétablir, par une conséquence directe, son souverain légitime. » C'était, je vous le dis alors, une belle mais audacieuse promesse.

— Et, monsieur d'Aubigné, reprit le jeune homme, Sa Majesté, n'est-il pas vrai ? en m'envoyant à Paris, m'indiqua elle-même le but vers lequel, cette fois, devaient tendre tous mes efforts.

— Je te recommandai, dit Henri, d'empêcher à tout prix l'élection de l'Infante qui aurait, nécessairement, fort empiré l'état de choses, et de semer la discorde, le plus possible, parmi tous ces beaux messieurs de *l'Union*.

— Et l'événement répond-il aux désirs de Votre Majesté ?

— Ventre-saint-gris ! il faudrait être difficile. A peine osais-je compter sur un demi-succès, et tu m'annonces une victoire complète. Mais quelles circonstances inattendues ont si bien favorisé ma cause ? Quels ressorts as-tu donc fait mouvoir ?

— Sire, fit La Varenne, j'ai mis en pratique un système bien simple.

Lors de nos pourparlers, si exorbitantes que fussent les prétentions de M. de Mayenne, j'engageais constamment le nom de Votre Majesté pour lui promettre le double.

Toutes les fois que les Espagnols offraient à M. de Mayenne de s'entendre, et lui exhibaient leurs propositions, le duc, ébloui par les magnifiques perspectives que je venais de lui dérouler, et sans s'apercevoir d'ailleurs, le moins du monde, que ses propres demandes lui étaient inspirées, dans le but unique de brouiller les cartes, par certains de nos amis, le duc se récriait sur la mesquinité des Castellans et réclamait le triple.

— Excellent moyen, fit Agrippa, pour qu'ils ne s'entendissent pas longtemps.

— Si bien, continua le diplomate émérite, si bien qu'hier, veille de la réunion décisive des États, les quatre ministres du roi Philippe II, Féria, Taxis, d'Ibarra et Mendoza, demandèrent à Mayenne une entrevue, afin de s'expliquer, définitivement, et d'une manière concluante.

En échange de son appui prêté aux projets de l'Espagne, les ministres offraient au duc cent mille ducats une fois payés, cinquante mille écus de pension, le commandement perpétuel des armées françaises, et vingt mille soldats espagnols pour établir le pouvoir de l'Infante et du roi-époux, son neveu. — Mayenne exigea dédaigneusement un million de livres comptant, une pension de cent mille écus, les principautés de Joinville et de Saint-Dizier, la garantie de ses biens héréditaires, et les provinces de Champagne et de Bourgogne en toute souveraineté ; — de plus, cinquante mille soldats au lieu de vingt mille.

Les ministres tout abasourdis lui répondirent immédiatement que jamais leur maître, ni eux, ne souscriraient à de semblables conditions.

— Sagement décidé ! s'écria Henri. Je vois avec charme que ces Castellans sont économes de mon bien. Ils répondent dignement à l'attente de leur très-illustre et très-avide monarque. Dis, Agrippa, te représentes-tu la mine indignée de ces graves *Senores* écoutant de semblables énormités ?

Le spirituel conseiller sourit en silence.

— Oh ! Votre Majesté n'a pas entendu le plus beau, reprit le narrateur.

M. de Mayenne annonça donc que c'était son dernier mot, et que, faute aux ambassadeurs d'y accéder, l'Infante ne serait point élue.

« — Et pourquoi donc ! répliqua Mendoza ; nous nous passerons de vous et tout sera dit. Le clergé, la noblesse et le peuple, qui sont à nous, nous suffisent.

— Dès l'instant que j'en donnerai le signal, fit le duc, tous ceux que vous croyez être pour vous, vous abandonneront. Les membres des États et les autres gentilshommes français ne sont déjà que trop mal disposés à votre égard et à celui de la souveraine étrangère que vous prétendez leur imposer.

— Nous savons, dit Mendoza se levant avec colère, que les États non seulement accepteront l'Infante, mais même qu'ils prieront le roi de la leur donner. Il n'y a que vous seul qui vous y opposiez.

— Allez, leur répondit Mayenne d'un ton plus railleur que piqué, vous ne connaissez ni le caractère des Français, ni la manière de traiter avec eux. Vous croyez apparemment les conduire comme les peuples simples de l'Inde ; mais vous êtes bien loin de votre compte.

— Nous verrons, reprit Mendoza irrité, et je vous le dis de nouveau, nous vous montrerons que nous n'avons pas besoin de vous pour faire tomber la couronne à l'Infante.

— Je ne le crains pas, fit Mayenne, et sans moi l'univers entier n'y réussirait pas.

— Vous le pensez, dit Féria, mais pour vous détromper, nous n'aurions qu'à vous ôter le commandement de l'armée, et le donner au duc de Guise.

— Et moi, s'écria Mayenne, furieux au dernier point, et moi, je n'ai qu'à parler, je vais soulever la France entière contre vous, et je ne veux que huit jours pour vous chasser du royaume. Ne croyez pas avoir droit ici de me donner des lois comme à votre sujet : je ne le suis pas encore, et votre manière d'agir est un avis pour moi de ne le devenir jamais. »

Henri se mit à rire de bon cœur.

— Le reste se comprend, fit d'Aubigné.

— Le reste est en effet bien simple : ce matin, à la séance des États, les envoyés d'Espagne, après un long discours au préalable, présentèrent officiellement leur demande. On fit mine de délibérer, puis, peu de moments après, — comme la chose en était concertée entre Mayenne et la plupart des membres présents, — La Châtre, un des maréchaux de la fabrique du duc, vint donner la réponse des États. Les États déclaraient que

ni la situation des affaires ni l'instant présent ne leur paraissaient en aucune façon propices à l'élection d'un roi, que tous ces projets devaient être remis à une autre époque : à la fin de la guerre, tout au moins ; et que, du reste, il convenait, lorsqu'on en serait arrivé là, que le pouvoir fût tout entier remis à un souverain de race française à l'exclusion de tout autre. — Ce dernier trait avait rapport à la prétention hautement énoncée par les Espagnols, de faire du mari de l'Infante une sorte d'ombre royale dépourvue de toute initiative et de toute autorité, de manière à permettre au cabinet de Madrid de gouverner la France complètement à son bon plaisir, comme une de ses provinces du Nouveau-Monde.

Tout cela équivalait à un rejet absolu de la proposition. Les ambassadeurs de Philippe II le comprirent fort bien, et ils se retirèrent désappointés et furieux.

Voilà le fait dans toute sa réalité.

— Et quelle a été l'attitude des Parisiens à cette nouvelle ? demanda Henri.

— Diverse, selon les degrés sociaux. Le peuple s'est montré assez indifférent ; la noblesse joyeuse. Quant à la bourgeoisie, elle suit aveuglément l'impulsion du clergé, qui remplit l'air de ses lamentations et de ses discours en faveur du *magnanime soutien de la foi*, comme il appelle le rôti de tous ces pauvres diables de Maures et d'Israélites castillans. Les curés, unis aux zélés de la Ligue et présidés par le légat apostolique, ont immédiatement repris leurs manœuvres sur de nouveaux frais.

— Bien ! bien ! murmurait Henri, qu'ils fassent ! je leur ménage une surprise dont ils ne se doutent guère. J'ai un clergé aussi, moi ! et habile en même temps que dévoué... Nous verrons un peu, dans quelques jours, quel prétexte on osera m'opposer, quand celui d'une croyance différente n'existera plus.... — Et, mordieu ! que messire le pape y prenne garde ! l'exemple d'Henri Tudor n'est pas si loin de nous ; et les chefs de l'Église gallicane pourraient bien, de même que les évêques anglais, oublier, un beau jour, le chemin de Rome !!!

— Mayenne doit, demain même, fermer les États, continua La Varenne, et l'on doute que l'essai de ce moyen d'action ait paru assez avantageux aux grands meneurs de la sainte Ligue, pour qu'ils se soucient d'y recourir de sitôt.

Depuis plusieurs minutes, d'Aubigné semblait réfléchir. Quand l'envoyé secret eut achevé ces derniers mots, le vieux conseiller leva sa tête sérieuse

et intelligente, puis, fixant le jeune homme, il prononça deux seules paroles :

— Et notre entrée à Paris ? fit-il.

C'était le rêve persévérant du roi et de tous ceux qui l'entouraient.

— Ceci est une autre affaire, dit La Varenne ; — et bien que j'aie travaillé de mon mieux, cette fois encore je ne puis répondre de rien.

— As-tu vu Faudoas ? demanda le roi, que dit-il ?

François de Faudoas d'Averton, comte de Belin, était en ce même moment gouverneur de Paris. Jadis prisonnier du roi de Navarre, il s'était attaché passionnément à ce maître aussi indulgent que généreux, et c'était afin de mieux aider aux intérêts de son souverain, qu'il avait consenti à servir de nouveau la Ligue en apparence. — Oui, sire, répondit l'écuyer. J'ai vu M. de Belin ; je me suis longuement entretenu avec lui. M. de Belin m'a été d'un grand secours pour déterminer sourdement l'opposition de Mayenne aux desseins de l'Espagne, mais il m'a prévenu que violemment soupçonné par le conseil d'incliner en faveur de Votre Majesté, et surveillé de très-près dans toutes ses actions, il ne pouvait tenter par lui-même aucun coup de main en cet instant. Tout au plus, dans le cas d'une conspiration tramée au sein même de Paris par tous les partisans de Votre Majesté, deviendrait-il alors un utile auxiliaire.

Au reste, ajouta le jeune homme, mon temps n'a point été perdu, et je crois avoir fait à la cause du roi une recrue excellente. J'ai noué les fils d'un sérieux accord avec Charles de Cossé-Brissac.

— Un des maréchaux de récente date, celui-là aussi ? dit Henri.

— Lui-même, sire.

— Cossé-Brissac, l'*aller ego* de Mayenne ! exclama d'Aubigné. Diable ! de quoi est-il convenu ?

— De rien encore. M. de Cossé est un calculateur habile. Il est tout prêt à traiter avec le roi, mais il tient fort, je m'imagine, à ne risquer aucune démarche compromettante, avant de savoir si la fortune de la Ligue est destinée réellement à fléchir devant celle de Sa Majesté. Les résolutions ultérieures du roi d'Espagne le préoccupent assurément beaucoup à cette heure. Cependant, du jour où la balance semblera pencher vers son souverain légitime, le comte de Brissac, préparé de longue main, se déclarera ouvertement pour lui sans aucun doute.

— Et il demande, ce beau sire ?... reprit Agrippa.

— Peu de chose : la confirmation de son titre de maréchal de France, un gouvernement au choix de Sa Majesté, et comme il est décent qu'un si haut dignitaire n'ait point de créanciers et puisse soutenir son rang, le paiement de ses dettes, plus un pauvre petit million.

— Et tu as promis ? s'écria le roi.

— Mieux encore, sire. — Désireux que j'étais d'établir un précédent qui, tôt ou tard, portera ses fruits, j'ai remis à M. de Brissac la garantie de ces conditions écrite sur un blanc-seing de Votre Majesté. Comme, dans l'hypothèse où M. de Belin cesserait d'être gouverneur de Paris, le comte de Brissac a la parole toute récente de Mayenne de succéder à ces fonctions, et qu'on ne se méfie pas de celui-là, j'ai présenté à M. de Brissac un véritable pont d'or, et j'engagerais Votre Majesté à accorder le double si le comte l'eût exigé.

— Mais tu me ruines, malheureux, avec tes promesses ! fit Henri d'un ton indéfinissable.

— Allons, mon doux maître, allons dit d'Aubigné, de quoi vous plaignez-vous ? le roi de France, qui est bien assez riche pour cela, paiera les dettes du roi de Navarre, et tout le monde sera satisfait, vous le premier, sire.

— Tu prêches pour ton saint, fin renard ! grommela le Béarnais avec un de ces sourires qu'il réservait pour les questions de ce genre.

— Sire, poursuivit La Varenne d'un air tout contrit, puisque les engagements que j'ai pris au nom de Votre Majesté lui déplaisent si fort, je dois me garder, à coup sûr, de lui faire connaître ma dernière opération, celle qui m'a si fort attardé.

— Et pourquoi cela, monsieur le mauvais plaisant ? dit le roi.

— Mais parce que cette fois, sire, il s'agit de bien autre chose que d'argent promis, il s'agit d'argent donné.

Henri fixa le jeune homme avec un certain étonnement.

— Et à qui cela, s'il vous plaît ? dit-il.

— La somme est bien forte, sire.

— Me répondras-tu, bourreau ?

— Sire, j'ai remis à l'un des deux secrétaires du conseil de l'Union une cédule de dix mille livres sur votre caisse royale, à un mois de date, souscrite par votre trésorier Zamet que, très-heureusement, j'ai pu trouver à Paris aujourd'hui même.

— Et l'individu a accepté cela comme écus comptants ? demanda irrévérencieusement d'Aubigné.

— Oui, monsieur, mais parce que le Zamet, comprenant l'urgence de la circonstance, s'est engagé, si le roi n'avait point d'argent à l'échéance, à rembourser lui-même la cédule avec les propres fonds de sa banque, sauf à se couvrir aux premières rentrées du trésor de Sa Majesté.

— Qu'as-tu eu, au moins, pour ces dix mille livres ? fit Henri. Voyons un peu si tu ne m'as pas fait voler par trop ?

— Une seule chose, sire : le secret de la délibération du conseil de la Ligue, réuni en toute hâte après la séance des États, et dont M. de Mayenne en personne ne se doute même pas.

— Oh ! oh !

— Votre Majesté trouve-t-elle que cela valait la peine ?

— C'est selon la suite. Continue toujours.

— Or, le résumé de la décision du conseil était ceci : — un certain baron de Beauvoir, l'un des plus enragés suppôts de la très-sainte Union, se trouvait chargé d'une mission secrète pour le roi d'Espagne, et il devait partir le soir même pour Madrid, en suivant la route du Midi. — Mon secrétaire avait surpris par miracle ce détail, dont les membres du conseil croient assurément encore posséder seuls le secret.

Une attention extraordinaire se peignait sur le visage du roi. D'Aubigné s'approcha du jeune officier pour mieux entendre.

— Ce M. de Beauvoir, continua La Varenne, est une espèce d'animal fort riche et fort vaniteux, auquel je porte une exécration toute particulière ; et si ce n'était manquer au respect dû à Sa Majesté que de parler devant elle de semblables choses, j'avouerais que cela provient un peu de ce que ce maître rebelle affiche sur une femme qui ne m'est point indifférente, des prétentions que la fortune du personnage pourrait rendre, dans une certaine donnée, fort subversives de mes propres intentions.

Il est toujours utile de croire en quelque chose. — Voyez, sire, — j'avais foi à la Providence, et la Providence me récompense en m'amenant sous la main, comme victime expiatoire des crimes de son parti, l'individu que je déteste le plus cordialement de tous les ligueurs passés et présents. — N'est ce pas vraiment à tomber en extase !

— Mais tu l'as donc tué ?... s'écria Henri.

— Pas si novice, Votre Majesté. Je me suis arrangé pour quitter Paris en même temps que mon amour de baron, et, en chemin, je me suis servi à son endroit de raisons si concluantes, que je l'ai déterminé à me suivre à Saint-Denis. J'ai pensé que le roi serait peut-être bien aise de connaître, de la

bouche même d'un de leurs plus dévoués adhérents, les petits secrets des *Saints* de sa bonne capitale.

— De sorte que cet homme ?... fit d'Aubigné en se levant.

— De sorte que M. l'ambassadeur, flanqué d'une garde d'honneur de deux mousquetaires, attend, dans une pièce voisine, que Sa Majesté veuille bien le recevoir.

Et le jeune gentilhomme s'inclina vers le roi, pour savoir son bon plaisir.

— Mais, dit Henri qui, tout en caressant sa barbe par un geste favori, regardait son serviteur avec une satisfaction non dissimulée, mais, qu'il entre ce bon M. de comment m'as-tu dit déjà ?

— De Beauvoir, sire.

— Oui, — qu'il entre donc ce bon M. de Beauvoir. La Varenne fit un pas vers la porte.

— Cependant, reprit le roi de France, comme frappé soudain d'une nouvelle idée, — attends un peu. La Varenne. — Nous allons mieux faire.

— Qu'est-ce donc, sire ? dit Agrippa.

— Eh ! répondit Henri, d'un ton moitié sérieux moitié plaisant, eh ! je songeais que ce brave baron serait fort capable de prendre de nous une opinion mesquine, si nous l'admettions en notre présence avec aussi peu de cérémonial. Un peu de splendeur ne pourra que relever à ses yeux la majesté du trône. Et ce digne gentilhomme, charmé d'un accueil aussi honorable, s'empressera sans doute d'expliquer catégoriquement au roi de France les motifs de son voyage interrompu si à propos pour nous faire lier à tous deux connaissance.

Un sourire se dessina sur les lèvres du prince. D'Aubigné et La Varenne se regardèrent.

— D'Aubigné mon bon ami, continua le monarque, faites ouvrir la salle du conseil je vais m'y rendre, et cherchez-moi MM. de Rosny et de Bellièvre ; le chancelier de France n'est point de trop aux réceptions de ce genre.

Toi, La Varenne, tu rempliras pour ce soir les fonctions de capitaine de mes gardes ; je t'accorde les grandes entrées ; en l'absence de maître des cérémonies, tu introduiras ton bienheureux ambassadeur.

Va de suite prendre le prévôt et deux de ses hommes, place-les dans le corridor de la salle, afin qu'ils entrent au premier signe, et viens ensuite m'y rejoindre avec ton prisonnier.

Et comme Agrippa tournait vers lui son regard interrogateur :

— Ça, messieurs, qu'on se dépêche, fit le Béarnais d'une voix grave ; — je vous attends.

Les deux gentilshommes sortirent. Après deux ou trois tours dans la pièce solitaire, après quelques instants de réflexion, Henri ceignit son épée, jeta son manteau sur ses épaules, puis, appelant un valet qui sommeillait dans l'antichambre, il marcha, éclairé par le flambeau que portait celui-ci, dans la direction de l'endroit qu'il avait indiqué à ses serviteurs.

III. LES CONFIDENCES UN PEU FORCÉES DE M. DE BEAUVOIR.

Le rez-de-chaussée de l'habitation de Saint-Denis que les circonstances avaient transformé en hôtel royal, était élevé au-dessus de la rue de toute la hauteur d'une vaste cuisine, qui, bien qu'occupée par les gens de Henri, laissait échapper par ses issues, maintenant que la table du roi s'y préparait, de bien moins succulentes odeurs que du temps de l'obscur bourgeois, son ancien propriétaire. Souvent même, comme nous l'a fait depuis connaître d'Aubigné dans son style inimitable, souvent alors que le pauvre prince, sachant sa marmite renversée, allait demander à dîner à l'un ou à l'autre de ses amis, aucune fumée ne sortait des soupiraux, et l'on n'entendait plus guère dans ce laboratoire jadis si joyeux, si plein de mouvement, que le bruit des fortes mandibules de quelque Gascon affamé, rongeur avec fureur une maigre croûte frottée d'ail.

L'antichambre par laquelle, du perron, on pénétrait dans l'intérieur du rez-de-chaussée, avait été convertie en un corps de garde, où se tenaient les mousquetaires, compagnie d'élite qui veillait à la personne du roi. Une salle à manger qui suivait, était devenue une sorte de bureau qu'occupaient plusieurs secrétaires, et où se faisaient les rapports. Enfin, la dernière pièce, un vieux salon assez bien conservé, le plus bel endroit de la maison, servait de salle du conseil dans les occasions assez importantes pour que le roi voulût s'éclairer des avis de ses plus habiles capitaines.

Un corridor partant de l'antichambre régnait le long du mur principal, et, donnant issue par une porte dans chacune des pièces que nous avons indiquées et qu'il côtoyait, venait aboutir à un escalier intérieur qui communiquait aux étages du dessus.

Par les soins de d'Aubigné, le salon illuminé d'une vingtaine de bougies, avec ses vieux meubles dépouillés de leurs housses, avait pris un air de solennité. Les grands rideaux de lampas rouge miroitant à la lumière, donnaient à cette pièce une physionomie imposante et triste ; une table couverte d'un tapis de même couleur en occupait le centre. Tournant le dos à une immense cheminée surmontée d'une belle glace de Venise, plusieurs

fauteuils avaient été placés circulairement ; celui destiné au roi se trouvait au milieu. Les volets étaient clos, et les portières matelassées ne laissaient filtrer aucun éclat de voix au dehors.

Près de Henri qui venait de leur communiquer les véritables nouvelles de la capitale, en les priant ensuite de rester pour une affaire intéressante, se tenaient, accoudés à la cheminée, et causant à voix basse, le chancelier de France Bellièvre, l'ancien conseiller du feu roi, et Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, qui plus tard, lors de sa grande fortune, si méritée du reste, devait se nommer le duc de Sully.

Ces deux personnages si bien connus, et dont les portraits, tant de fois décrits par l'histoire, deviendraient ici superflus, échangeaient, tout en attendant le bon plaisir de leur maître, les commentaires que la curiosité provoquait dans leur esprit, lorsque d'Aubigné entra.

Le gentilhomme vint droit au roi.

— Sire, dit-il, tout est prêt.

— Bien, dit Henri.

Et faisant signe avec la main aux deux hommes d'État de s'asseoir :

— Messieurs, commença-t-il, voici maintenant, en deux mots, le motif pour lequel je vous ai retenus.

Les deux seigneurs rappelèrent toute leur attention, afin de bien entendre. Henri poursuivit :

— Un certain baron de Beauvoir qui, à la suite de la séance des États, partait pour Madrid avec des dépêches du conseil de l'Union à l'adresse de Philippe II, a été capturé, ce soir même, au sortir de Paris, par un de mes fidèles, et conduit ici, il est entre nos mains.

Le chancelier de France ouvrit de grands yeux, et la figure ordinairement renfrognée du marquis de Rosny revêtit une expression tout hilare.

— Hum ! fit ce dernier de sa voix rude, si Votre Majesté consent à ne pas gâter les choses par sa mansuétude habituelle, voilà une affaire dont on peut tirer bon parti.

— Je suis de ton avis, mon vieux camarade, reprit le monarque. Oui, un personnage de cette importance, — car ce baron, m'a-t-on dit, est lui-même membre du conseil, — un semblable personnage doit connaître, à coup sûr, tous les secrets de sa faction. Lors même que ses dépêches écrites auraient peu de valeur, ses instructions verbales seront nécessairement-fort étendues ; j'ai donc pensé qu'il serait fort avantageux de l'entendre, et j'ai voulu

profiter, messieurs, de votre habileté d'argumentation pour délier la langue de ce rebelle.

Bellièvre, je vous confie la conduite de l'interrogatoire, ces messieurs vous assisteront.

Le chancelier s'inclina.

— Et Jacquier le Tourmenteur, accompagné de deux de ses hommes, pourra, à défaut de votre éloquence, opérer des merveilles touchant les confidences du sire de Beauvoir.

Agrippa, continua Henri, dis à La Varenne qu'il nous présente son prisonnier.

D'Aubigné se leva et sortit aussitôt.

Une seconde après, la porte du corridor s'ouvrit, et La Varenne, s'effaçant, livra passage par devant lui au seigneur de Beauvoir.

Le digne baron semblait fort triste ; deux heures à peine l'avaient considérablement changé : les belles couleurs de son visage avaient pâli sous les empreintes de la colère ; la peur et l'amour-propre mortellement blessé se trahissaient dans son air et dans son attitude ; une terreur mal déguisée avait envahi tout son être.

En apercevant l'assemblée devant laquelle on l'introduisait, le roi qu'il reconnut instinctivement, et tout l'appareil déployé pour le recevoir, l'infortuné ligueur sentit ses jambes se dérober sous lui, une abondante sueur perla sur son front courbé ; sans la portière de damas à laquelle il s'accrocha, on l'eût infailliblement vu choir sur le parquet.

Or, chose qui n'avait pas peu contribué à l'épouvante de notre personnage, à son aspect, le roi avait pris un air sévère, le chancelier avait froncé ses gros sourcils, et Rosny roulait des yeux à faire trembler le plus endurci rebelle.

Cependant, comme, après tout, il était gentilhomme, Beauvoir prit honte de sa quasi-pâmoison, il se redressa vivement, et s'avançant auprès de la table qui le séparait du conseil, il s'arrêta, debout, dans une attitude calme et respectueuse.

— Mon cher La Varenne, fit alors d'Aubigné à celui-ci, qui planté sur le seuil de la porte d'entrée, examinait avec un grand sérieux les évolutions de sa victime, veuillez vous approcher ; Sa Majesté aura besoin de vos services pour l'objet que vous savez.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme.

Puis il se plaça en face du conseil, un mince rouleau dans ses mains. Le roi fit signe qu'il allait parler :

— Monsieur, dit Henri, quand tous furent attentifs, en s'adressant à Beauvoir, — vous avez été saisi dans le temps que vous accomplissiez une démarche directement contraire à la foi due à votre souverain légitime, aux intérêts de votre pays. J'ai chargé de vous interroger M. le chancelier ici présent ; pensez-y, il y a dans votre fait crime de haute trahison ; — la sincérité seule la plus complète peut vous faire trouver quelque grâce à nos yeux ; — suivant vos réponses, on verra quel degré de clémence peut vous être accordé.

Bellièvre prit la parole :

— Monsieur de La Varenne, commença-t-il, savez-vous si l'on a fouillé cet homme, afin de prendre connaissance des papiers dont il était porteur ?

— Oui, monseigneur ; mon premier soin fut, lorsque je remis monsieur aux mousquetaires qui l'ont gardé jusqu'à ce moment, de leur recommander une active surveillance, pour qu'il ne détruisît aucune de ses dépêches. M. d'Aubigné m'ayant transmis, il y a quelques instants, le commandement de Sa Majesté, on a visité monsieur ; voici ce qui a été découvert dans une ceinture serrée autour de son corps.

Et La Varenne, défaisant le rouleau qu'il tenait à la main, déposa sur le tapis plusieurs lettres qui, en preuve de confiance sans doute pour celui qui en avait été le dépositaire, n'étaient fermées d'aucune enveloppe, n'étaient scellées d'aucun cachet.

— Donne-nous lecture de ces missives, dit Henri.

Un parchemin que déploya alors La Varenne attira tout d'abord ses regards ; il portait écrits les mots suivants :

« Au nom du conseil suprême de la sainte Union !

« Ordre à toutes les autorités, gouverneurs de provinces, de villes et de forteresses, maires et syndics, commandants de troupes, receveurs de deniers publics, et prière à tous les bons catholiques dévoués à la Ligue, en faisant partie, d'obéir en tout ce qu'il leur commandera, à notre frère et collègue bien-aimé, le baron de Beauvoir, lequel se rend en Espagne chargé par nous d'une mission auprès de Sa Majesté Catholique, et de l'assister en tout ce qui dépendra d'eux pour l'accomplissement de son voyage. »

Au bas était le sceau du conseil de l'Union.

— Il y en a bien assez pour le pendre, grommela Rosny, en fixant avec un air de menace le malheureux Beauvoir qui frémit involontairement.

— Voici, continua La Varenne en montrant une lettre revêtue des signatures des chefs de la Ligue les plus influents, tels que le cardinal de Pellevé, Pierre d’Espinal, l’archevêque de Lyon, le maréchal de Rosne, le président Jeannin, le curé Aubry, voici, je crois, la plus importante de toutes ces pièces.

La suscription porte :

A Son Excellence, monseigneur le duc de Médina, premier ministre de Sa Majesté Catholique.

Le baron fit un mouvement ; Bellièvre et d’Aubigné se regardèrent joyeusement.

— Lis vite, dit Henri :

Cette lettre était ainsi conçue :

« MONSEIGNEUR,

Ainsi que Votre Excellence l’apprendra du baron de Beauvoir chargé de vous remettre ces lignes, les espérances que nous caressions avec tant de bonheur ont échoué. Malgré tous nos travaux et des peines incroyables, les États ont refusé d’élire pour reine de France la fille de votre magnanime souverain. Le baron vous dira le reste ; vous pouvez avoir toute confiance en lui, c’est un de nos plus zélés collègues. Nous prions Votre Excellence de l’admettre à ses délibérations et de le présenter au roi. M. de Beauvoir est chargé par nous de prendre connaissance des intentions et des desseins ultérieurs de Sa Majesté ; il nous transmettra les communications de Votre Excellence.

Dans le cas où le Roi Catholique ne jugerait pas à propos de risquer une nouvelle entreprise, M. de Beauvoir est autorisé à traiter avec Votre Excellence d’une mesure extrême que le cardinal de Pellevé a proposée au conseil, et qui mettrait un terme à tous nos malheurs. Nous sommes, quant à nous, décidés à tenter l’impossible pour sauver notre foi et nos familles engagées dans cette terrible lutte. »

A la suite des noms venaient quelques mots de la main de Diégo d’Ibarra, l’agent le plus aimé de Philippe II, destinés à corroborer le contenu de la lettre.

— Précieux ! s’écria le conseil tout entier, quand le jeune homme eut fini.

— Les autres pièces ? demanda Bellièvre.

La Varenne examina une à une les lettres qui restaient encore.

— Peuh ! répondit-il après avoir feuilleté, ce ne sont plus que des recommandations à des amis particuliers, des lettres de crédit sur les principaux banquiers de Madrid.

— Ces papistes ! gronda Rosny, ils sont cousus d'or...

— Tant mieux, monsieur le grand trésorier, repartit Agrippa, quand nous les aurons soumis, vous les tondrez.

Le chancelier toussa ; c'était sa manière de réclamer le silence.

— Monsieur, dit-il au prisonnier, avec de semblables preuves il ne vous reste plus, pour mériter l'indulgence du roi, qu'à répéter dans le plus grand détail les instructions verbales que vous avez reçues. Nous vous écoutons.

Beauvoir secoua la tête par un mouvement convulsif, ses lèvres blémirent

— J'ai prêté serment de me taire, murmura-t-il d'une voix contractée.

— Vous ne voulez pas parler ?

— Je ne le puis.

— Vous savez à quoi votre silence vous expose ? Je vais vous faire mettre à la torture.

Le baron pâlit davantage, mais ne répondit pas.

Henri mordait sa moustache, — Rosny jaunissait de colère.

— Monsieur de La Varenne ! fit le chancelier.

— Monseigneur ?

— Faites entrer Jacquier et ses aides.

— De suite, monseigneur.

L'écuyer ouvrit la porte ; à un signe de sa main le tourmenteur se présenta, et, ses deux acolytes après lui, tous trois pénétrèrent dans la salle du conseil. La tête découverte, les mains chargées de leurs instruments de souffrances, ces hommes, types de la force brutale, machines obéissantes et discrètes, attendirent en silence qu'un geste leur indiquât le moment de commencer leurs douloureuses fonctions.

— Viens çà, maître Jacquier, dit Bellièvre, tu vois ce gentilhomme ? eh bien, tu vas lui appliquer la question.

— Laquelle, monseigneur ? Le chancelier réfléchit.

— La torture par les coins est embarrassante, il faut trop de préparatifs ; tu lui serreras les tempes.

Beauvoir devint livide ; le bourreau s'approchait de lui.

— Allons, monsieur, cria d'Aubigné, décidez-vous, la torture est une laide chose.

— Je parlerai, fit le prisonnier chancelant.

— Tant mieux ! ma foi, souffla Henri à l'oreille d'Agrippa.

Tout endurci qu'il dût être aux souffrances humaines dont on tenait peu de compte en ces temps de luttes et de violences, le roi répugnait intérieurement à ces sortes d'exécutions qu'on employait alors, dans tous les partis, avec la plus excessive facilité.

— Dites-nous donc, reprit Bellièvre, quelle mission secrète on vous a confiée.

Par un mouvement instinctif, Beauvoir jeta désespérément les yeux autour de lui, comme pour y chercher un secours, mais n'apercevant rien que les figures inflexibles de ses juges, il courba la tête en signe de résignation, et commença en ces termes :

— J'ai été chargé, tout en apprenant au roi d'Espagne l'insuccès de la tentative d'élection de sa fille au trône français, de lui communiquer la ferme volonté du parti catholique de résister, comme par le passé, aux prétentions du roi de Navarre. Je devais lui faire part du mécontentement du conseil, du légat apostolique et de ses propres envoyés, à l'égard de la conduite que tient depuis quelque temps le duc de Mayenne. Mes instructions m'enjoignaient de demander au roi Philippe II un chef plus dévoué, des secours d'hommes, de l'argent dont nous avons grand besoin, d'écouter ses desseins et de prendre ses ordres pour la direction future des affaires. Sur mon âme, voilà ce que je sais.

Les juges se consultèrent des yeux. Tout ceci était débité avec le ton de vérité particulière que donne la frayeur ; on ne pouvait exiger davantage ; et cependant, quoique ce fût assez bien l'exacte répétition du programme indiqué par la dépêche saisie, chacun des membres du conseil semblait pressentir un intérêt plus puissant dans ce drame, un autre but à cette action interrompue.

— Vous manquez d'argent, interrompit Rosny, furieux de ne rien voir de plus sortir de l'interrogatoire, et ces traites que voici, d'où proviennent-elles donc ?

— De ma fortune particulière, répondit en se rengorgeant le baron ; je suis riche

Le roi réfléchissait à part lui, depuis quelques instants.

— Monsieur, dit-il tout à coup, vous avez rendu compte de la première partie de votre mission avec une sincérité que je veux bien admettre, mais vous avez oublié un point que je vous prie d'éclaircir.

Quelle est cette mesure extrême que mentionnent les dernières lignes de votre lettre d'introduction, et que vous deviez soumettre à l'appréciation de Philippe d'Espagne ?

Beauvoir fixa un instant Henri d'un air étonné, il n'y était plus sans doute ; mais ses souvenirs lui revenant bientôt, il détourna la tête par un mouvement convulsif, tous ses membres tremblèrent, et d'une voix étouffée, il balbutia :

— Votre Majesté... je ne sais ce que veut dire cette phrase... c'est un ordre que l'on m'aurait donné là-bas... je n'ai nulle connaissance...

D'Aubigné se pencha à l'oreille du chancelier de France.

— Bellièvre, fit-il, regardez cet homme ! Le roi a trouvé son secret ; pressez-le vivement, à tout prix il faut qu'il avoue.

— Parlez ! continua Bellièvre, parlez, monsieur ! votre trouble et votre altitude embarrassée vous ont trahi.

Un air de résolution étrange se peignit sur le visage de l'infortuné ligueur.

— Je n'ai rien à dire, répondit-il en laissant pendre ses bras, et en s'affaissant sur lui-même, comme un homme qui se sentant entraîné par un invincible courant, se laisse disparaître après avoir lutté en vain ; — je n'ai rien à dire : faites de moi ce que vous voudrez.

— Jacquier ! cria le chancelier, à ton devoir.

Le bourreau s'approcha ; ses deux aides saisirent le baron et le posèrent, frémissant, sur un fauteuil où assujetti par des liens fortement serrés, il était dans l'impossibilité de se mouvoir. Alors, dans son arsenal portatif, le tourmenteur choisit une fine corde de chanvre, également tressée, et capable, par le soin qui avait présidé à sa confection, d'une résistance excessive. Il en joignit les deux bouts dans une espèce de tourniquet, et posant la corde sur la tête du baron, il forma autour de ses tempes une couronne, qu'à l'aide du tourniquet il pouvait élargir ou resserrer, au bon plaisir du juge.

C'était une torture atroce, mais plus expéditive et qui laissait au patient moins de traces incommodes que la question habituelle, où l'on broyait les genoux et les os des jambes à grand renfort de planchettes et de coins de chêne.

D'Aubigné regarda le baron d'un air significatif.

Les yeux du prisonnier lançaient des éclairs.

— Vous m'infligez un supplice de manant ! cria-t-il avec fureur ; je suis gentilhomme !!!

— Les traîtres à leur prince déchoient de noblesse, répondit Rosny avec un geste imposant.

— Allez, bourreau ! fit le chancelier.

Malgré eux, à cette parole, le roi, d'Aubigné, et La Varenne lui-même sentirent un frisson courir dans leurs veines. Rosny lança un coup d'œil impératif au tourmenteur.

Un silence de mort régna tout à coup ; pendant plusieurs secondes on n'entendit dans la vaste salle que la respiration des spectateurs de cette scène et le bruit de l'instrument du supplice. Bientôt de sourds gémissements arrachés à Beauvoir par la violence de ses douleurs, se changèrent en hurlements de détresse, à mesure que la corde pénétrait dans la peau et la meurtrissait horriblement.

A chacun de ces cris, Agrippa, la sueur au front, le chancelier impassible, disaient au malheureux :

— Avouez, mais avouez donc, monsieur.

— Je ne sais rien, râlait Beauvoir.

Enfin, les forces lui manquèrent, l'infortuné poussa un cri déchirant, se tordit sur son siège, et retomba privé de sentiment, masse inerte où la vie ne se révélait plus que par des tressaillements convulsifs. Sur un signe du roi, le tourmenteur s'était arrêté. Beauvoir, le front sillonné de sang, la face violette, les yeux hors de leur orbite, la bouche contractée, était hideux à voir.

Henri le considéra un instant :

— Mordieu ! dit-il, le cœur me saigne d'être réduit à ordonner semblable chose. Bourreau, défais la corde ; le pauvre diable est en piteux état ; dussions-nous n'en tirer plus rien, je lui fais grâce pour ce qu'il a enduré.

La Varenne, tu veilleras à ce qu'on lui donne des soins.

Messieurs, le conseil est levé ; demain nous parlerons de tout ceci.

Et le roi, s'appuyant sur d'Aubigné, sortit comme il murmurait :

— Une obstination semblable est étrange ! Hors le projet d'attenter à mes jours, quel dessein répugne-t-il donc tant à cet homme de me révéler ?

IV. OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC LA FEMME POUR L'AMOUR DE LAQUELLE LA VARENNE DÉTESTAIT SI CORDIALEMENT LE SIRE DE BEAUVOIR.

Au fond du boudoir d'un vaste hôtel, qui, bâti au coin de la rue de l'Astruce, faisait face au vieux Louvre, le même soir de ce 20 juillet, dans la journée duquel avait eu lieu la fameuse séance des États, et, juste à l'instant où se passait la première scène par laquelle s'est ouvert ce récit, la plus ravissante jeune femme de vingt-trois ans que l'on pût imaginer, se tenait assise dans une attitude demi-rêveuse, où une inquiète attente semblait lutter avec la réflexion.

Nous avons écrit : ravissante jeune femme ; et en effet, une beauté délicate, en même temps qu'assez arrêtée pour trahir une énergie secrète, relevée par une mise que l'on eût pu taxer tant soit peu de coquette recherche, une grâce enchanteresse, une poésie de détails à faire tressaillir d'aise un véritable artiste, tout, jusqu'à son nonchalant abandon du moment, était réuni pour prêter à cette sirène une somme de séductions capable d'impressionner à coup sûr l'homme même le plus indifférent.

Ajoutons à tout ce luxe de portrait que l'enchanteresse se nomme la comtesse de Marciac, qu'elle est veuve, par conséquent libre de tout lien, qu'elle est l'une des reines les plus enviées du Paris riche et élégant ; — et l'amour rival du baron de Beauvoir et de François de La Varenne, ainsi que les espérances et les projets de chacun des deux gentilshommes sur une conquête aussi désirable, auront à l'instant même bon nombre de chances pour être compris sans grands efforts.

Tous les traits de cette belle personne portaient l'empreinte d'une origine étrangère.

A voir ce profil hardi, ces cheveux d'un noir étincelant ; des yeux à l'expression parfois hautaine, toujours curieux et vifs ; un teint chaud, ardent et doré, que seule pouvait posséder une fille du soleil ; en comparant tout cet ensemble aux blondes et roses Parisiennes, fières de leur peau

lactée, de leur démarche languissante, l'individu le moins observateur eût assigné pour patrie à la gracieuse habitante de ce boudoir que nous venons d'entr'ouvrir au lecteur, l'Italie, l'Espagne ou les belles provinces de notre midi.

La huitième heure du soir avait déjà sonné ; les stores épais qui, pendant la journée, défendaient cette pièce contre la chaleur du dehors, étaient relevés et laissaient entrer un air pur et bienfaisant ; une odeur balsamique venant du jardin dont les feuillages projetaient sur les murs, au soleil couchant, leur ombre dentelée, de joyeux chants d'oiseaux, tout invitait à une douce quiétude dans ce charmant réduit. Néanmoins, quoique mollement renversée sur une pile de carreaux aux robes de soie des plus riches couleurs, et tout occupée en apparence à contempler les arabesques dorées du plafond, la jolie rêveuse se montrait rebelle à l'influence absorbante de ces sensations. Des pensées contrariantes traversaient sans doute son esprit, car, par instants, ses mains fines et élégantes se crispaient nerveusement, tandis que son petit pied frappait avec impatience l'étoffe sur laquelle il était appuyé.

Des monosyllabes entrecoupés se transformèrent enfin, à mesure que croissait l'agitation de la jeune femme, en paroles distinctes.

— Personne encore ! murmura-t-elle douloureusement, avec ce fameux accent méridional que le baron de Beauvoir, dans sa naïve condescendance, voulait bien permettre à La Varenne de trouver en effet provoquant, — personne encore, mon Dieu ! c'est à en mourir d'ennui.

Et, résignation apparente, elle ferma les yeux dans un paroxysme intérieur de contrariété.

Soudain, au milieu du silence profond de la pièce, deux coups résonnèrent, légèrement frappés à la porte ; une gentille camériste parut, et s'inclinant à l'oreille de sa maîtresse, murmura quelques mots qu'un signe de celle-ci sembla approuver ; puis elle sortit, vive et leste, pour communiquer un ordre au suisse de l'antichambre.

— Monseigneur le cardinal de Pellevé ! annonça le valet.

La jeune femme s'était levée ; elle attendait, un sourire de satisfaction sur les lèvres.

Le personnage ainsi annoncé entra aussitôt.

Le nouveau venu était un homme de belle prestance, plus voisin de cinquante ans que de quarante, et dont l'élégance exquise, la jeunesse de la démarche eussent pu dissimuler de beaucoup l'âge véritable, si le souffle

dévorant de l'ambition n'avait, depuis longtemps, pâli son visage, si l'incessante pensée n'avait creusé à son front des rides indélébiles.

La suite de ce récit nous montrera quelle sorte de rapport existait entre ce seigneur et la charmante veuve chez laquelle il se présentait à un semblable moment.

Prince de l'Église, archevêque de Sens, c'est-à-dire d'un des plus importants diocèses du royaume, possesseur de revenus immenses, le comte de Pellevé dont le nom a résonné déjà dans les précédentes pages de cette histoire, par son rang, et plus encore par son esprit fécond et peu accessible aux scrupules, occupait une des premières places dans le conseil suprême de la Ligue.

C'était un de ces prélats tout politiques, diplomates émérites, galants, batailleurs, dont le type, inauguré en France par certains évêques féodaux, continué par les d'Amboise, les Duprat, les Joyeuse, devait s'éteindre avec Richelieu, et qui, hautains et prompts aux voies de fait avec les hommes, courtisans empressés auprès de toutes les femmes, profitaient alors largement de la liberté de cette singulière époque au milieu de laquelle, pour la plus grande satisfaction de leurs goûts naturels, ils avaient la bonne fortune de vivre. Seulement, à l'encontre de ces grands hommes d'Église que nous venons de citer, tous, conseillers et soutiens du pouvoir royal, Pellevé se montrait le plus acharné partisan d'une opposition, toute politique, bien que voilée sous un prétexte religieux, et au nom de laquelle il exerçait dans l'État une part de souveraineté presque sans limites.

En effet, malgré ses fréquentes velléités d'indépendance, toujours presque aussitôt réprimées, le duc de Mayenne, bien qu'il prétendît au titre de commandant-général de la Ligue, et qu'en apparence, il possédât les prérogatives attachées à ce rang, le duc de Mayenne n'était, en réalité, que le subordonné un peu revêché de ce gouvernement occulte de l'Union, reconnu par Philippe II et par les puissances catholiques sous le nom de *Conseil suprême*, et duquel Pellevé était, en presque toutes les circonstances, depuis son établissement, l'inspirateur et le chef véritable.

Ces détails serviront à faire d'autant mieux comprendre, malgré son récent échec, la véritable puissance de ce comité directeur de la Ligue, qui supportait alors le poids entier de la lutte contre le roi légitime, tout en maintenant sa propre autorité contre les récalcitrants du parti, — de même que le rôle des agents qui, tant en France qu'à l'étranger, concouraient à l'exécution de ses projets.

— Je baise les mains à madame la comtesse de Marciac, avait dit notre cardinal en s'avançant.

Madame de Marciac s'inclina :

— Que Monseigneur daigne accepter ce siège, fit-elle.

Et son beau bras déployé indiquait un fauteuil garni de moelleux coussins.

Le prélat, suivant son invariable usage, lorsqu'il abordait la comtesse dont il se proclamait en toute occasion le chaleureux admirateur, débita légèrement un compliment plein d'aisance, et s'assit.

La jeune femme approcha un second fauteuil et s'y plaça également, pendant que M. de Pellevé reprenait haleine.

— Toujours gracieuse, fit de nouveau le prélat, sensible à l'accueil empressé de la comtesse qui, d'ordinaire, se prodiguait peu ; — et toujours dévouée, continua-t-il en remarquant l'avide curiosité empreinte sur les traits de son interlocutrice ; — aussi, madame, n'ai-je pas tardé un instant, aussitôt qu'il m'a été possible, à tenir ma promesse et à me rendre auprès de vous. La comtesse, toute joyeuse d'abord, dissimulait maintenant à grand'peine la contrariété qu'elle éprouvait de ces longs préliminaires.

— Par grâce, monseigneur, fit-elle avec impétuosité, lorsque le cardinal eut achevé sa phrase, — dites-moi vite ce que vous venez m'apprendre. Vous connaissez tout l'intérêt qu'excitent en moi les événements qui ont un rapport quelconque avec notre cause sacrée. Depuis la levée de ces malheureux États, depuis que je connais l'échec de la maison d'Espagne, cette magnanime protectrice du parti catholique, je vis dans une surexcitation d'esprit qui me surprend moi-même. — J'avais su qu'après la séance des États, le conseil suprême s'était réuni par vos soins, et en attendant Votre Éminence, je brûlais de savoir quelles vigoureuses mesures allaient y être adoptées.

— Le conseil de l'Union vient en effet de se séparer, belle comtesse, fit Pellevé devenu tout à coup sérieux.

— Et là vous avez pris, sans doute, un de ces partis énergiques qui décident du sort des empires ?

Un certain embarras perça, en dépit de son assurance, sur le visage du cardinal, devant le lumineux regard de la belle questionneuse.

— J'ai proposé, répondit-il à demi-voix et en semblant hésiter à prononcer ces paroles, — j'ai proposé une détermination qui mettait fin

d'une manière irrévocable à tous nos malheurs. — Le prélat s'arrêta, après ces mots, puis il poussa une sorte de soupir.

— Et ? dit la comtesse.

Pellevé la regarda presque tristement.

— Oh ! reprit en souriant la curieuse dame, je ne vous demande pas le secret de l'État. Apprenez-moi seulement si le conseil suprême a reconnu, enfin, la nécessité d'agir avec vigueur pour mettre obstacle aux nouveaux progrès imminents de l'hérétique ; — en commençant, bien entendu, par faire bonne justice de cet ingrat Mayenne et de son abominable conduite. — Voilà tout ce qui m'intéresse, Votre Éminence.

Les *purs* de la sainte Union, — et madame de Marciac, dont l'intervention assez vive dans cette politique plus qu'aride pour une jeune femme quelque peu réputée coquette émérite, trouvera plus tard sa naturelle explication, — et madame de Marciac, disons-nous, pouvait à bon droit compter parmi les plus ardents ; les purs de l'Union se réunissaient, comme on l'a déjà vu, dans une unanimité touchante pour assouvir sur le pauvre M. de Mayenne la fureur que leur inspirait à tous l'immense désappointement du parti espagnol, leur inébranlable allié.

L'événement justifiait, avec une exactitude rare, les espérances de divisions intestines sur lesquelles comptaient si fort, de leur côté, pour avoir raison de la Ligue, le roi Henri IV et ses plus habiles conseillers.

Pellevé, cependant, se décida à répondre.

— Le conseil, dit-il, a parfaitement accueilli ma proposition. Mais, avant tout, respectueux à l'égard du seul défenseur actif de la Foi, de notre soutien zélé de tous les instants, mes collègues ont voulu députer immédiatement vers l'illustre Philippe d'Espagne, afin de le consulter sur la conduite que nous devons tenir, s'en rapportant en tout et pour tout aux lumières de Sa Majesté.

— De cette façon, reprit la comtesse avec ironie, Paris attendra pour se délivrer l'avis de Madrid. Il est vrai que si d'ici là Paris succombe, n'est-ce pas ? monsieur le cardinal, chacun de ceux qui en auront été la cause, possédera la ressource de mettre cet irréparable désastre au compte du cabinet espagnol.

— Que voulez-vous ? fit le cardinal, non sans quelque amertume, — je n'ai pas épargné les raisons. Faites-donc entendre une chose, si juste qu'elle soit, à des gens qui d'avance sont résolus à un autre dessein. — D'ailleurs, mon projet à moi écarté, ils prétendent que dans notre situation du moment,

hormis la résistance ordinaire derrière nos murailles, rien ne nous est possible ; et de bonne foi, ils n'ont pas entièrement tort.

— Oh ! reprit le comtesse, monseigneur, les Parisiens manquent-ils maintenant de courage ? et n'avez-vous plus pour auxiliaires ces vieilles bandes du duc d'Albe, devant lesquelles les Huguenots fuyaient jadis, comme des volées d'oiseaux de proie ?

Comment ! poursuivit-elle, s'échauffant à son propre enthousiasme, comment ! il s'agit pour cette ville, pour la France entière, de sauver ce que l'homme a de plus cher au monde, la religion, la liberté, la fortune, l'honneur des familles, et vous craignez de faire un appel à la population, de courir tous, une torche d'une main, votre épée de l'autre, au camp de l'hérétique, afin de l'écraser décidément, ou de mourir !

Pellevé considéra avec admiration le gracieux visage de la jeune femme enflammé par l'ardeur qu'elle déployait à s'exprimer.

— En réalité, chère comtesse, répliqua le prélat, vous allez un peu loin ; un exploit de ce genre exige de toutes autres ressources que les nôtres ; seuls au milieu du royaume et Mayenne nous trahissant, sans les secours d'Espagne l'offensive ne nous est point permise.

— Que dites-vous donc, monseigneur ? les trois quarts des provinces sont encore avec vous.

— Hélas ! comtesse, hélas ! la plupart des provinces catholiques, fatiguées de la guerre, attendent avec impatience l'issue de cette lutte, et se donneront au vainqueur, quel qu'il doive être.

La belle politique ne se décourageait pas.

— Tenez, cardinal, dit-elle, un conseil.

— Dix, madame ; les vôtres, vous le savez, sont toujours les bienvenus, et, fréquemment, les mieux suivis.

— Eh bien, frappez un coup hardi ; vous êtes, monseigneur, le chef du conseil suprême ; cette nuit même, appelez à vous ceux de vos collègues sur lesquels vous pouvez compter le plus, adjoignez-vous le légat apostolique, les envoyés d'Espagne, et, tous réunis, saisissez d'une main ferme la dictature, pour tout le temps nécessaire au salut de la cause commune.

Pellevé dressa la tête.

— Le peuple de Paris vous appartient, poursuivit la comtesse, vous le nourrissez. Vous avez les troupes espagnoles : — avant le lever du jour, Mayenne est arrêté ; aussitôt le duc de Guise prend le commandement

général des forces militaires au nom de la reine Claire-Isabelle, qui est proclamée ; et comme vous avez la force, personne ne bougera.

— Ensuite ? fit le cardinal.

— Des corps de partisans auxquels on promettra récompenses et privilèges arrivent de toutes parts ; les trésors de l'Espagne vous sont apportés des Pays-Bas, par l'armée voisine des frontières, et le Navarrois, resserré dans son camp, perdu au milieu de cette subite inondation d'hommes, n'a plus même la ressource de la fuite ; il doit périr ou se livrer honteusement.

Pellevé remuait mélancoliquement la tête.

— Tout cela, répondit-il, serait possible, peut-être, avec d'autres hommes ; mais, comtesse, ne vous rappelez-vous donc plus ce fait, duquel, plus d'une fois, nous avons dû convenir ensemble, qu'aujourd'hui, la plupart des gens d'action, la grande majorité des défenseurs de la Ligue, ne songent qu'à tirer parti pour leurs propres intérêts de la position qu'ils occupent, et que, du jour où l'équilibre que la jalousie et la défiance maintiennent entre tous viendrait à se rompre, *l'Union* n'existerait plus ?

Madame de Marciac fit un signe affirmatif.

— Ainsi, reprit le prudent calculateur, à supposer que ce coup de main réussît dès l'abord, aussitôt ce premier exemple donné par nous, savez-vous ce qui aurait lieu ? — Chacun des chefs militaires ou civils s'autoriserait de ce que tous nommeraient jalousement notre usurpation, pour traiter immédiatement avec le roi de Navarre. En peu d'heures, soyez-en certaine, tout serait consommé, et Paris vendu.

En admettant même que les partisans du jeune Guise et la garnison espagnole voulussent s'opposer à ces défections, il ne résulterait de leurs efforts qu'une guerre intestine dont les lieutenants de Mayenne prendraient l'initiative contre son neveu.

— En présence de ces faits, votre idée, à vous, monseigneur, quelle est-elle donc ? fit la comtesse.

— Maintenir avec résolution, madame, l'état actuel, en attendant la réponse de Madrid. Puis, relever nos affaires à l'aide des secours de Philippe II, jusqu'à ce que l'Infante elle-même, ou le prince qui lui sera donné pour époux, vienne saisir les rênes de l'autorité. — Ah ! mon premier plan qu'on a repoussé valait certainement mieux ! mais, que voulez-vous ? il faut se plier aux circonstances.

La jeune femme leva vers le ciel ses beaux yeux attristés.

— Pour moi, dit-elle, je vois l'avenir de ce pauvre pays bien sombre, monseigneur. Vous serez tous débordés par les événements. Cette fois encore, les secours de l'Espagne seront employés sans plus de résultats pour votre cause propre et pour celle du roi catholique, qu'il ne s'en est produit jusqu'à ce jour. A quoi ont servi tant d'immenses sacrifices, si la situation ne vous appartient même plus ?

Cardinal, libre à vous de me traiter de Cassandra, de rire de mes prédictions, mais croyez-moi en ceci : à moins de prodige libérateur, voici désormais le sort fatal de ce royaume. Les partis contraires, le vôtre, celui de Mayenne, celui des royalistes s'useront dans des luttes désespérées : le roi de Navarre triomphant un jour, un autre jour la Ligue reprenant le dessus, — jusqu'à ce qu'enfin ce grand colosse de la puissance française meure d'épuisement, et que l'Europe s'en partage les débris.

Madame de Marciac avait prononcé ces mots avec une véhémence croissante.

Bien que ses traits se fussent un moment obscurcis, le cardinal, habitué sans doute aux manières de la comtesse, à sa vivacité d'expression, le cardinal ne s'était point ému de cette chaleur ; essayant un sourire, il reprit galamment, en homme qui savait son antiquité :

— Trop de fois, chère madame, vous avez daigné revêtir, à ma prière, le rôle d'une Égérie bienveillante, pour que je me permette de mettre en doute la justesse de votre seconde vue ; laissez-moi croire que cette fois, néanmoins, vous ne vous serez point montrée infallible.

La comtesse, qui cherchait à quitter un sujet sur lequel elle commençait à craindre de ne pas rester suffisamment maîtresse de ses sensations, saisit l'occasion propice.

— Monseigneur, dit-elle presque légèrement, je serais désolée que ces divagations d'un cerveau féminin pussent vous préoccuper un seul instant. En vérité, tous ces événements m'ont un peu troublé la tête, et sont cause que ce soir j'ai l'esprit tourné au sinistre. — Tenez, parlons d'autre chose.

Pellevé s'inclina en manière d'acquiescement.

— Qui envoyez-vous à Madrid ? reprit madame de Marciac.

— Un des nôtres, le baron de Beauvoir.

Au nom du personnage qui, depuis un certain temps, posait devant elle, avec l'approbation au moins tacite de la comtesse, disait-on dans leur monde commun, en adorateur passionné, — à ce nom, une légère rougeur

passa sur les joues de la jeune femme. Cependant elle continua sans aucune émotion apparente :

— Et quand doit partir M. de Beauvoir ? — Il est parti, répondit le cardinal.

— Si vite !

— Oh ! une mission semblable exigeait, en même temps que le plus profond mystère, une non moins grande célérité. Aussi notre ambassadeur s'est-il immédiatement mis en route.

Et maintenant, reprit le prélat, puisque vos questions me le rappellent heureusement, permettez-moi de vous dire, madame la comtesse, combien ce pauvre baron était désolé de n'avoir pu vous présenter ses hommages avant de quitter Paris. A son premier repos il compte bien vous écrire afin d'obtenir le pardon du manque d'égards que les circonstances seules l'ont forcé de commettre.

Madame de Marciac laissa poindre un demi-sourire sur ses lèvres vermeilles.

— Je n'ai, dit-elle, pas plus qu'aucun des nombreux amis de M. de Beauvoir, le droit de murmurer. En présence d'un tel dévouement, je ne puis ressentir qu'une admiration réelle.

— Je n'ajoute que pour la forme, fit de nouveau le prélat, que le secret de ce voyage est tout à fait entre nous.

— Parfaitement, dit la comtesse.

En ce moment, les sons lents et graves d'une horloge voisine se firent entendre. Pellevé et la comtesse prêtèrent chacun l'oreille.

— Neuf heures ! monsieur le cardinal, fit la jeune femme qui, instruite probablement de tout ce qu'elle avait voulu savoir, n'eût pas été fâchée, à une heure aussi tardive, de voir l'Éminence prendre congé d'elle.

Pellevé comprit, et, moitié riant, moitié grave, il se leva de son fauteuil, et fit un pas vers madame de Marciac qui, de son côté, était déjà debout, afin de la saluer.

Puis, son naturel mondain, éveillé par le mouvement significatif de la belle veuve, l'emportant sur les impressions sérieuses qu'il avait dû conserver de ce long entretien, et, faisant sans doute allusion à quelque scène passée :

— Ah ! comtesse !... dit-il avec un regard et une expression intraduisibles, je croyais cependant ne plus vous effrayer.

La jeune femme le fixa d'un air qui n'était pas précisément des plus tendres.

Pellevé, sans rien perdre de son assurance, se courba respectueusement.

— Adieu, madame, dit-il de sa voix la plus soyeuse : voyez quelle puissante magicienne vous faites ; j'étais arrivé près de vous, triste jusqu'au fond de l'âme, et par un incomparable effet de votre présence enchanteresse je me retire, sinon consolé, du moins prêt à accepter sans murmure toutes les épreuves qu'il plaira au destin de me faire subir.

— Monseigneur est en vérité par trop indulgent envers sa très-humble servante, dit la comtesse, souriant cette fois au prélat, un tant soit peu ironiquement.

Madame de Marciac frappa sur un timbre. Un valet parut, qui, sur un signe de sa maîtresse, ouvrit les battants des portes intérieures.

Pellevé offrit alors sa main à la comtesse, laquelle, ainsi qu'elle avait coutume d'en user, se disposait à le reconduire ; puis, lorsque tous deux furent arrivés à l'issue des appartements :

— A bientôt donc, madame la comtesse, dit le cardinal.

— Au revoir, monseigneur, répondit la jeune femme.

Cet : *au revoir*, soit par hasard, soit volontairement, était accentué d'une façon singulière.

— Ah ! reprit la comtesse lorsqu'elle fut seule, en regardant le prélat qui s'éloignait, — ah ! cœurs lâches et ingrats, partisans égoïstes et vénaux de cette mensongère Union, — et celui-ci autant peut-être que tous les autres, — non, vous n'abuserez pas plus longtemps un roi trop généreux ?

Et si de nouveau, vous espérez, comme par le passé, vous partager, en riant de sa confiance, les secours de Philippe d'Espagne, eh bien ! je vous promets, moi, que cette fois vous les attendrez longtemps !

V. OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC LA FEMME POUR L'AMOUR DE LAQUELLE LA VARENNE DÉTESTAIT SI CORDIALEMENT LE SIRE DE BEAUVOIR.

(Suite.)

Madame de Marciac rentra dans son boudoir. La nuit était venue, et les étoiles brillant au ciel, éclairaient seules de leur douce lueur la pièce où la jeune femme venait chercher le silence.

Pendant d'assez longs instants, tout entière à ses réflexions, ses beaux bras pressés sur son sein, l'œil fixe, comme absorbée dans une méditation intérieure, madame de Marciac incapable de rester en repos, tant l'agitation de son esprit réagissait sur tout son être, parcourut, à pas égaux, sa retraite préférée.

Dans cette allure favorite des poètes qui cherchent l'inspiration, des penseurs qui poursuivent une idée, la comtesse semblait débattre avec elle-même une résolution annoncée par ses gestes, par les mouvements, tantôt douteux, le plus souvent affirmatifs de sa tête et de ses mains qu'elle agitait par intervalles.

La jeune femme s'arrêta enfin ; toute trace d'incertitude s'était effacée de son visage ; elle avait pris un parti, et, vraisemblablement, elle ne devait pas tarder à le mettre à exécution.

Elle s'approcha d'un cordon de soie suspendu au-dessus du divan, et qui, par un mécanisme tout nouveau, passant à travers les appartements intérieurs, faisait mouvoir une clochette d'argent dans la pièce où se tenaient les domestiques de confiance ; elle le tira, et bientôt, la même suivante que nous avons déjà aperçue, et qui, elle aussi, à ses traits ainsi qu'à son extérieur, paraissait étrangère à Paris, se montra sur le seuil de la porte.

— Ninette, dit la comtesse, fais-moi de la lumière.

Aussitôt, par une chaîne d'argent suspendue au plafond, et du centre d'une rosace aux mille ornements, la camériste descendit jusqu'à elle une lampe du plus pur cristal, soutenue dans un piédestal d'or ciselé. Elle mit le feu à une mèche qui nageait sur l'essence parfumée, et au même instant une douce lueur se refléta dans les merveilleux miroirs vénitiens qui, du milieu de leurs cadres sculptés, répétaient à l'envi l'image de la belle souveraine de ce lieu.

Madame de Marciac s'était replacée sur ses coussins.

— Ninette, dit-elle, regarde si la porte est bien fermée, et viens ensuite près de moi.

La jeune fille obéit, puis elle se posa devant sa maîtresse, ses grands yeux interrogateurs levés vers elle.

— Ninette, fit alors madame de Marciac, ma chère enfant, j'ai besoin de toi pour deux choses où toute ton intelligence est nécessaire ainsi que ta discrétion.

La camériste avança curieusement sa jolie tête.

— Toi seule sais qui je suis, continua la comtesse, et depuis que tu possèdes ma confiance je n'ai qu'à me louer de ta prudence et de ton attachement. Écoute-moi donc bien :

Il faut que je quitte Paris cette nuit même et sous le plus grand secret. J'ai un long voyage à faire.

La jeune fille laissa échapper un geste de surprise.

— Oui, un bien long voyage. — Maître Robert, l'intendant, va congédier, sous différents prétextes, une partie de mes gens. Vous resterez ici tous deux, avec les valets les plus sûrs, et vous vous entendrez ensemble pour répondre à quiconque se présentera que je suis malade et ne puis recevoir personne de longtemps. Puis, dans quelques jours, tu feras fermer mes appartements, et tu diras alors que la tournure des événements me faisant craindre pour ma tranquillité dans Paris, je suis allée à la campagne en convalescence.

La suivante fit signe de la tête qu'elle comprenait parfaitement.

— Une fois arrivée au but de mon voyage, si, par hasard, je ne devais plus revenir à Paris, je te ferais savoir mes ordres. Dans ce dernier cas, peu probable d'ailleurs, tu me rejoindrais aussitôt.

— Madame sera satisfaite de moi, répondit la jeune suivante.

Puis, les larmes aux yeux et les mains jointes, comme si elle implorait une divinité, elle s'écria aussitôt :

— Et ma chère maîtresse daignera-t-elle se souvenir, aussi loin de moi, qu'un cœur bien humble, mais bien affectionné, est plongé dans l'affliction à l'idée des dangers qu'elle pourra courir, et que sa pauvre suivante ne retrouvera le bonheur qu'en revoyant sa protectrice chérie pour ne plus la quitter ?

La poésie qui s'exhalait naturellement de la gracieuse veuve pénétrait insensiblement tous ceux qui approchaient d'elle.

— Tu as ma parole, bonne Ninette, dit la comtesse en souriant ; ne sois donc pas inquiète.

Quant aux dangers de ma route, eh bien, va ! nous trouverons quelque moyen de les conjurer.

A présent, Ninette, laisse-moi seule. Dans un peu plus d'une heure, tu reviendras ici, et nous nous occuperons des préparatifs de mon départ. La camériste s'inclina et sortit.

Alors, madame de Marciac laissa glisser sur ses coussins sa tête alourdie, et nonchalamment étendue, les yeux couverts de ses deux mains, comme pour se recueillir plus profondément, elle se prit à songer de nouveau à ce qu'elle allait faire, et à repasser, un à un, les détails de son projet que, dans le moment même de la conception, elle n'avait fait qu'embrasser d'un coup d'œil.

Mais, après quelques instants de réflexion, son esprit passant peu à peu du sujet de son départ à certaines conséquences toutes personnelles de sa résolution, son esprit, disons-nous, se porta avec entraînement vers un ordre d'idées qui l'absorbèrent tout à fait.

Madame de Marciac songea à cette parole qui venait de lui échapper, que, peut-être, elle abandonnait Paris pour toujours, et par un retour naturel sur sa vie intime si soigneusement cachée à ce monde qui l'enviait, sur l'avenir qui semblait s'assombrir pour elle chaque jour davantage, son cœur se gonfla.

La jeune femme se retraça involontairement la bizarrerie de sa position, ses mystérieuses souffrances, ses espoirs constamment déçus ; enfin, elle s'appesantit sur cette idée d'une nouvelle existence, que depuis quelques jours elle s'était presque résolue à embrasser, et de laquelle tous ces événements rejetaient à si loin la réalisation, s'ils ne l'empêchaient entièrement ; et plus d'une fois une amère douleur dut frapper la pauvre comtesse, car à plusieurs reprises des frissonnements d'angoisse parcoururent tout son être.

Puis, insensiblement, ses idées se troublèrent, ses paupières s'alourdirent, et un assoupissement profond gagna la belle veuve.

Chose commune aux natures fines et nerveuses, aussitôt endormie, madame de Marciac se retrouva, avec une lucidité complète, aux prises avec les mêmes préoccupations qui avaient fatigué sa veille.

Alors un de ces rêves comme Dieu parfois en envoie aux mortels qu'il favorise, afin de les guider dans les inquiétudes secrètes de leur pensée, un rêve étrange commença pour la comtesse, émue jusqu'à la terreur.

Deux figures bien distinctes se dressèrent vivantes devant elle.

Dans la première qu'elle fixa, la veuve reconnut avec un effroi qui se changea bientôt en mélancolie affectueuse, le fantôme de son mari. Le vieux gentilhomme était pâle comme au jour où la mort l'avait frappé ; son regard s'attachait, terne et morne, sur la jeune femme ; il avait l'air chagrin des derniers temps de son existence ; mais une profonde expression se peignait sur ce visage livide, il éclatait d'une tendre sollicitude pour cette amie involontairement délaissée.

L'autre image était celle du baron de Beauvoir : une franchise affectée, l'orgueil de sa puissance, de sa force et de ses richesses, se lisaient en traits saillants sur son visage. Il souriait à l'adorable comtesse, moins encore afin d'exprimer son amour que par une entière satisfaction de lui-même et de ses propres mérites. — Pour un être ainsi organisé, le bonheur intime ne suffisait pas, à coup sûr ; il devait apprécier une femme au nombre des désirs qu'elle soulevait dans la foule, flatté par-dessus tout de l'emporter sur tant d'autres rivaux.

Il sembla à la comtesse qu'après avoir attentivement considéré cette singulière vision, elle se voilait la figure en soupirant.

— Voilà bien la trop fidèle image de ma vie, murmura la veuve dans son rêve ; — voilà le souvenir de ma première jeunesse insoucieuse et tranquille, passée sans plaisirs comme sans peines, auprès d'un noble vieillard dont mes soins égalaient à peine la tendresse. Indulgent et facile, son cœur resta toujours plein d'une douce affection pour une enfant aimée. Ma fortune et mon rang dans ce pays, je les dois à sa prévoyante bonté. — Noble ami ! sa mémoire est le sanctuaire où je me réfugie contre les attaques de ce monde qu'il me fit connaître si bien.

Celui-ci, continua la jeune femme en pensant à Beauvoir, celui-ci me représente la nouvelle phase de ma triste vie ; lutte inféconde et douloureuse entre mes désirs et la froide réalité.

Isolée, sans guide et sans soutien, lassée de cette froide existence de veuve que ne charme aucune confiance, aucune affection, j'ai permis, presque vaincue par son dévouement obstiné, par ses longues sollicitations, j'ai permis à un de ces seigneurs qui se disputent, prétendent-ils, mes bonnes grâces, d'aspirer à ma main. Son caractère honorable, l'estime générale, sa persévérance dans notre foi commune, sont les titres qui l'ont distingué à mes yeux entre tous ces soupirants vulgaires et cupides.

Mais un instinct caché fait chanceler ma raison. Cet homme, je n'éprouve pour lui que de l'estime, je ne l'aime point, et tout au plus ressentirais-je à son égard une tendresse insoucieuse, comme pour un frère. — Je subirai son alliance, car chaque jour le besoin d'un protecteur et d'un ami se fait sentir à moi plus pressant, mais, hélas ! en renonçant pour toujours à mes douces et chères illusions d'une époque évanouie.

Est-ce donc là, mon Dieu ! l'avenir que jadis je m'étais promis ? Est-ce donc là cet amour dont mon cœur attendait, en se trouvant libre et jeune, la révélation passionnée ?

Userai-je ma vie dans les agitations stériles de ces intérêts qu'un secret devoir m'oblige de servir, dans les formalités décevantes du monde, sans avoir rencontré sur ma route une seule âme digne de comprendre mes ardents désirs de bonheur, de répondre à mes aspirations vers cet idéal enchanté auquel, malgré mes vaines attentes, j'ose espérer encore ?

Et un instant gagnée par les larmes, la triste veuve resta silencieuse.

Soudain madame de Marciac, toujours assoupie, crut ouvrir les yeux, et, à la place des deux fantômes qu'elle pensait revoir, elle aperçut devant elle l'ombre d'un jeune homme dont la belle et noble tête resplendissait au milieu d'une vive clarté, et dont les traits, quoique vus à de rares intervalles, évoquèrent un nom dans sa mémoire ravivée. Elle contempla un front pur, des yeux bienveillants, une physionomie empreinte des sublimes dévouements de la jeunesse ; un regard magnétique la brûla, et, sous l'empire d'une profonde émotion, elle détourna son visage en balbutiant d'inintelligibles paroles.

Une voix fraîche, retentissant à l'oreille de la comtesse, mit les rêves en fuite.

Madame de Marciac s'éveilla en sursaut, et toute honteuse des faiblesses auxquelles elle s'était laissée aller,

— Quoi donc ? fit-elle en passant la main sur son front ; ceci est une étrange hallucination de mon pauvre esprit troublé. M. de Beauvoir est un

galant homme ; il m'a demandé ma main. Eh bien !... nous verrons...

Te voici, Ninette ; suis-moi dans ma chambre, petite. Je vais t'expliquer de quelle façon je compte me mettre en voyage.

VI. RÉVÉLATION.

Revenons de nouveau à ce quartier général de Saint-Denis, que nous avons un instant abandonné pour la rebelle capitale, sa voisine, et dans l'étroite enceinte duquel, les fidèles du roi de France, à l'égal de leurs adversaires de Paris, entassant projets sur projets dans leur impatience de voir luire enfin ce moment si long à paraître, attendent avec résolution le dernier mot de cet avenir qui garde à l'un des deux partis un triomphe définitif, à l'autre une ruine complète, et désormais sans espoir.

Le lendemain du jour où le triste baron de Beauvoir avait subi de si rudes épreuves, un jeune officier, que les gardes de l'hôtel royal, habitués à sa présence, s'étaient contentés de saluer à son passage au lieu de l'interroger, comme tout autre individu, sur les motifs de sa venue, se tenait, à une heure assez matinale, dans la pièce qui précédait la chambre de Henri IV, avec l'intention évidente d'obtenir une audience du roi aussitôt son lever.

Le jeune homme ainsi occupé n'était autre que ce chevalier de La Varenne qui, la veille, sorti de Paris sous le personnage décevant d'un capitaine ligueur, s'était bientôt, en pleine grande route, transformé, si désastreusement pour l'ambassadeur de l'Union, en gentilhomme du roi de France.

Avant de pénétrer plus loin dans cette histoire, quelques mots nécessaires, quelques simples faits expliqueront suffisamment, nous le croyons, les sentiments et la conduite de l'un des principaux acteurs du drame émouvant qui va se dérouler peu à peu.

Voici donc quelle était la position reconnue de ce gentilhomme auprès de Henri IV, et voici les motifs que certains conseillers et certains courtisans intimes savaient exister à la confiance ainsi qu'à l'affection du roi pour notre personnage.

François de La Varenne, depuis vingt ans au moins, familier de la cour de Navarre, avait été, dès sa plus tendre jeunesse, attaché à la personne du roi Henri. Son père, un des meilleurs lieutenants de l'amiral Coligny, était mort à la fleur de l'âge, de blessures reçues en sauvant les jours de Henri de Bourbon, pendant cette terrible bataille de Moncontour, où le futur roi de

France, simple prince de Béarn, fit ses premières armes à la tête des réformés.

Henri reconnaissant recueillit l'unique fils du gentilhomme, resté sans appui presque encore au berceau ; il le fit élever parmi ses pages, et son attentive protection ne faillit pas un instant à l'orphelin.

L'enfant avait grandi à la cour de Nérac, et, jeune homme, il se délassait des leçons de tous les savants en *us*, que Marguerite de Valois prenait plaisir à rassembler autour d'elle, par de fraîches amours avec les belles suivantes de cette bonne reine, gracieuse femme, indulgente princesse, au fond de la Gascogne comme sous les lambris dorés du Louvre.

Les temps d'épreuves arrivèrent enfin. Le roi de Navarre, un moment en armes contre son beau-frère, dont la sanglante déroute de Coutras lui avait vivement donné raison, le roi de Navarre était accouru à son secours, lorsque, bientôt après, le malheureux Henri III avait dû fuir la capitale de son royaume, d'où, comme une traînée de feu, le ferment de la Ligue et son terrible esprit de révolte rayonnaient sur toutes les villes de la France, et les soulevaient tour à tour contre l'autorité du souverain.

Victime du fanatisme, le dernier Valois n'avait laissé à son successeur à la couronne, avec les droits imprescriptibles, mais alors complètement méconnus de la royauté, que quelques troupes fidèles, et un héritage à conquérir pièce à pièce.

La tâche était rude ; mais le Béarnais, en dépit des fâcheux pronostics qui eussent effrayé toute nature vulgaire, ne se découragea point. Pendant quatre éternelles années, gagnant tous les jours du terrain, il avait combattu désespérément contre la formidable résistance de l'Union, contre les forces et les trésors de l'Espagne, contre le mauvais vouloir de l'Europe entière, qui souriait de plaisir à voir la France ruinée, anéantie par ces guerres intestines.

Et sûr de son génie, sous l'humble tente où, si souvent, il abritait sa tête, le magnanime lutteur rêvait l'empire du monde, et songeait à placer un jour à la tête des nations ce peuple égaré qu'il ne parvenait à soumettre qu'à force de volonté.

Comme on le peut penser, ses anciens serviteurs, longtemps en attente de la fortune tant de fois promise à Henri de Bourbon, s'étaient voués corps et âmes au triomphe de ses prétentions légitimes ; et chacun d'eux avait inscrit son nom dans l'histoire de cette époque avec le plus pur de son sang, en

regard du moindre des succès de ce maître, si brave lui-même et si audacieux.

Le fils du brave La Varenne, le pupille du roi de Navarre, alors parvenu à l'âge d'homme, avait, pendant ces guerres, fait un dur apprentissage des armes. Son dévouement et son courage n'avaient été dépassés par aucun autre. Pour ce protecteur qu'il adorait, le jeune homme s'était jeté cent fois de gaieté de cœur au milieu de périls fabuleux. Un à un, il avait conquis ses grades, aux applaudissements de ces vieilles moustaches qui formaient en partie l'armée royaliste.

Mais Henri IV se connaissait en hommes ; un des secrets de sa force était ce discernement exquis avec lequel il apercevait et utilisait à propos le mérite spécial de chacun de ses serviteurs ; aussi, bien que son protégé eût débuté dans la carrière du soldat en garçon d'avenir, Henri, au fait de son intelligence, de son esprit ingénieux, de son adresse naturelle, sûr de son inébranlable fidélité, Henri l'employa bientôt, de préférence, à ces négociations qui, parfois, aidaient plus à sa cause que le gain d'une bataille.

Disons, maintenant, en peu de paroles, que presque au début de la guerre, La Varenne, en gagnant à la cause royale le duc de Longue ville et le maréchal d'Aumont, avait réussi à dégager Henri, assiégé par Mayenne dans Dieppe, et presque réduit lors de l'arrivée des troupes de ces deux seigneurs à l'extrémité ¹ ;

Qu'ensuite, le jeune diplomate s'était entremis si utilement auprès de certains commandants de cités et de places fortes, — lesquels, depuis la mort de Henri III, sans prendre parti pour la Ligue, refusaient cependant de reconnaître Henri IV, — qu'ils avaient fait leur soumission au roi, et que bon nombre de villes importantes étaient ainsi rentrées dans le devoir.

Plus tard, enfin, quand le prince protestant députa vers sa coreligionnaire Élisabeth afin d'obtenir d'elle du secours, François avait eu la haute main sur la conduite de l'ambassade, et nul ne contribua autant que lui à développer les généreuses résolutions de la vieille reine d'Angleterre ²

Aussi La Varenne, bien qu'aussitôt son rôle terminé, il s'effaçât avec modestie, et se trouvât plus que récompensé de ses succès par les témoignages de la satisfaction de son bien-aimé maître, La Varenne était devenu de jour en jour plus cher au bon monarque, qui se réservait, dans un avenir plus heureux, le soin de la fortune du jeune homme, et qui, en attendant, l'avait nommé capitaine dans ses gardes, et l'avait choisi pour un de ses gentilshommes ordinaires.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, le lendemain de son retour à Saint-Denis, et de l'interrogatoire du baron, son malheureux captif, La Varenne attendait à la porte de la chambre du roi que Henri IV fût levé.

Malgré le peu d'étiquette que l'on observait à cette cour du plus simple et du plus familier de tous les rois, surtout à l'instant que nous décrivons, l'huissier de service, ne sachant si le prince reposait alors, n'avait osé prendre sur lui de troubler peut-être le sommeil royal, et La Varenne s'était dû résigner à l'attente.

Enfin, un vieux valet de chambre duquel le jeune homme guettait la venue, traversa la pièce pour se rendre à la toilette de Henri. La Varenne l'appela aussitôt.

— Bernard ? dit-il.

— Monsieur ? fit le bonhomme qui se retourna et salua le capitaine.

— Bernard, quand Sa Majesté sera vêtue, demandez-lui donc si elle veut bien me recevoir pour une affaire intéressante.

— Oui, monsieur, répondit le valet, je n'y manquerai point. Et passant outre, il pénétra chez le roi.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, quand le vieux serviteur, sortant de la chambre royale, vint dire au capitaine que le roi l'attendait.

François ne se le fit pas répéter ; en un instant, il arriva devant son maître.

Henri, ce matin-là, était en belle humeur ; sa longue et spirituelle figure respirait une hilarité de bon augure. Un peu avant, déjà, le roi avait reçu, couché, une députation de Paris, arrivée à petit bruit, dès le point du jour, au quartier général, à la tête de laquelle marchaient MM. de La Chastre et de Bois-Dauphin, et que les chefs de l'Union, désireux de gagner du temps, jusqu'à ce que la réponse de Madrid leur fût arrivée, avaient chargée de demander une trêve à celui qu'ils qualifiaient simplement du titre de roi de Navarre.

Le rusé Béarnais, pour qui le jeu de ses ennemis était maintenant lettre ouverte, n'avait donné qu'une réponse évasive, laquelle, tout en engageant les ligueurs à la confiance et en les persuadant de ses intentions pacifiques, procurait au roi la possibilité de les surprendre un beau jour à l'improviste.

Or, comme il méditait justement une attaque contre certaines places voisines de la capitale, que depuis longtemps il avait à cœur de s'assurer, Henri, renversé dans un grand fauteuil de cuir de Béarn, son siège favori, une de ses jambes croisées sur l'autre, Henri retroussait sa moustache avec

un sourire narquois en supputant les nouvelles chances qu'assuraient à ses entreprises tous ces derniers événements, lorsqu'il aperçut son écuyer.

— Bonjour, François, dit-il, bonjour, mon ami.

Le jeune homme mit la main sur son cœur, afin d'exprimer son respect à la vue du roi, et s'inclina profondément.

— Tu veux donc me parler ? continua Henri. — Ça, avant tout, viens un peu ici, que je te complimente à mon aise de tes exploits. Franchement, c'était déjà un fort beau résultat que d'avoir si bien joué l'Espagnol et presque disloqué l'Union, mais la prise de ce Beauvoir est un véritable coup d'éclat. — Tiens, François, entre nous, pendant qu'il n'y a point là d'envieux, demande-moi quelque chose.

La Varenne, sans répondre directement, leva vers l'excellent prince ses yeux profonds où brillait cette modestie juvénile qui s'alliait si bien avec le courage et le dévouement intrépide du gentilhomme.

— Oui, reprit Henri ; car enfin, comme tous mes fidèles, tu comptes avec raison sur l'avenir que Dieu me fera un jour, tout à coup, éblouissant. Cependant, tout pauvre souverain que me voici, je puis aujourd'hui encore satisfaire plus d'un désir. — Veux-tu tout de suite un grade plus élevé, un privilège duquel tu ne jouisses point, quelque chose même pour un ami ? — Allons, parle donc !

Et le digne monarque fixait sur son jeune enthousiaste un regard affectueux.

François prit la main que son maître lui tendait après cette phrase, et la baisa.

— Les seules paroles de Votre Majesté, dit-il respectueusement, me comblent au delà de toute expression.

Puis le jeune homme dessina sur ses lèvres un sympathique sourire, en individu fort content de la part de faveur dont il avait joui jusque-là.

Henri, auquel néanmoins une semblable conduite ne déplaisait pas, haussa les épaules, et reprit tout grondant :

— Trêve de discrétion, tête-bleue ! Quand j'accorde tant à d'autres qui n'ont pour tout mérite que leur persévérance à me solliciter, je ne veux pas que dans une semblable occasion, tu restes, toi, sans récompense immédiate. — As-tu donc maintenant, toi aussi, aspiré le venin de la rébellion au contact de tes amis les ligueurs ?

— Sire, répondit le jeune homme ému de plaisir à cette persistante bonté dont la feinte brusquerie ne diminuait aucunement le charme, sire,

l'approbation de mon souverain est la plus élevée des faveurs que j'aie pu désirer jamais pour aucune de mes actions. Néanmoins, puisque Votre Majesté est si indulgente envers moi, eh bien ! j'implorerai d'elle une seule grâce.

— Allons donc ! dit Henri ; — voyons, qu'est-ce ? François reprit :

— Je le dirai au roi lorsqu'il m'aura entendu. Le roi sait que je venais lui parler d'une affaire.

— Ta demande est accordée d'avance. — A présent, que veux-tu ?

La Varenne, dont les traits prirent une expression plus sérieuse, La Varenne continua :

— Sire, vous n'avez point encore oublié le seigneur de Beauvoir et sa présence à Saint-Denis, n'est-il pas vrai ?

Henri IV fit un bond à cette phrase inattendue.

— Peste ! dit-il, dans un moment semblable... — Est-ce donc de ton prisonnier que tu viens m'entretenir ? — A propos, et comment va-t-il ?

— M. de Beauvoir, reprit La Varenne, est aux mains des chirurgiens, qui répondent d'une prompte guérison. Ce n'est pas à l'endroit de sa personne, mais bien au sujet de la mission qu'il s'en allait remplir, que je prie Votre Majesté de m'écouter quelques instants.

Cet exorde parut déterminer chez le roi un certain intérêt. Il se souleva sur les bras, comme pour entendre avec plus d'attention, et fixa La Varenne.

— Parle, mon ami, dit-il, parle. François poursuivit :

— Sire, les détails de l'interrogatoire auquel vous-même avez présidé hier sont-ils bien présents à votre mémoire ?

— Certes ! fit Henri.

— Votre Majesté se souvient donc, sire, que le baron de Beauvoir, muni des lettres de créance nécessaires, se rendait auprès de Philippe II, afin de recevoir, au nom de la Ligue, le plan de conduite que les factieux devaient suivre désormais, et afin d'être initié aux décisions ainsi qu'aux secrets les plus intimes du roi catholique.

— Je me le rappelle à tel point, que je songeais tout à l'heure que si, au lieu de le saisir lors de son départ, tu avais captivé ce rebelle à son retour, nous aurions au moins su une bonne fois ce que là-bas on pense de nous aujourd'hui, et ce que l'on y compte faire. Cordieu ! mort ou vif, en ce cas-là, messire Beauvoir aurait parlé !

François écoutait avec une joie fort visible.

— Tant mieux, sire, dit-il ; ce que j'ai à dire à Votre Majesté va être alors compris d'emblée par elle.

Le roi attendait, assez soucieux, la suite.

— Votre Majesté veut-elle bien suivre ma pensée ? reprit le jeune homme. — Je suppose un individu revêtu du nom de M. de Beauvoir, muni de ses dépêches, partant pour Madrid, où le baron est inconnu de sa personne, et qui, là, se présente au roi Philippe II comme le propre envoyé de la Ligue. Votre Majesté s'imagine-t-elle combien facilement, avec un peu d'adresse, cet homme pourrait pénétrer toutes les trames qu'en ce moment décisif le cabinet espagnol ourdit contre vous, sire, contre la France, afin de revenir vite vous les dévoiler ?

Henri, tout inventeur consommé qu'il fût de hardis subterfuges, Henri ouvrit ses yeux tout grands, puis il considéra le jeune homme avec une sorte d'ébahissement.

— Ventre-saint-gris ! exclama-t-il, voilà une idée !

— N'est-ce pas, sire ? — et Votre Majesté, sachant ainsi le fort et le faible de ses ennemis, déjouant leurs perfides desseins, tarderait peu à finir la guerre. Bientôt le Louvre abriterait son maître ; et tout un peuple, rendu aux douceurs d'une vie tranquille, acclamerait avec ivresse son glorieux souverain.

— Hélas ! fit Henri, que ces derniers mots rappelèrent un instant à ses préoccupations éternelles, hélas ! tous mes désirs sont là.

Seul, au milieu de ce choc d'ambitions inexorables, seul, parmi mes ennemis et mes propres partisans, caractères égoïstes ou féroces ; seul, peut-être, je pense au pauvre peuple des villes que l'on affame, que l'on pressure, qui subit les horreurs des sièges et des prises d'assaut ; — aux malheureux paysans dont on détruit les récoltes, dont on pille les biens, dont on outrage et massacre les familles !

Pauvre humanité !...

Quand Dieu me permettra-t-il donc d'arrêter enfin tous ces désastres, de fermer toutes ces plaies !

Et le roi, comme il lui arrivait toujours après des réflexions de ce genre, le roi poussa un grand soupir et passa la main sur ses yeux.

La noble et touchante figure que celle de ce magnanime Henri IV ! — souverain que, plus tard, la France, dont le bonheur réel, la gloire et la suprématie sur le monde entier furent les seules idoles ; souverain que la

France devait comprendre et regretter amèrement, mais alors qu'il ne serait plus.

Voyez ? — dans les siècles suivants, nos pères éprouvent-ils une grande joie nationale, sont-ils à l'aurore d'un règne nouveau ? le nom de Henri IV, le souvenir du vaillant et bon roi se mêle aussitôt à leurs acclamations, à leurs vœux d'espérances.

Le peuple est-il malheureux, a-t-il faim, l'a-t-on injustement traité ? — et combien est sublime cet instinctif mouvement ! — le peuple va s'agenouiller devant la statue de ce roi qui l'a tant aimé pendant sa vie, il tend les bras au bronze, il l'implore à haute voix, comme si l'image du bon Henri devait, par un miracle d'amour, se ranimer à ses prières, et, divinité protectrice, le défendre contre ses ennemis et le venger de ses souffrances !

Rappelé par quelques paroles de son écuyer au sentiment de la situation, Henri n'avait pas tardé à revenir sur l'idée que le jeune homme venait de présenter à son esprit aventureux, mais bientôt il secoua la tête avec une mélancolie soudaine où perçait, malgré toute l'ardeur de son imagination, le souvenir de quatre années de désillusions successives.

— En y réfléchissant, dit-il, mon brave François, ton idée est irréalisable.

Quel homme est capable de mettre un semblable projet à exécution ? qui enverrai-je, moi, se dévouer ainsi à mille morts ? Et, d'ailleurs, de tous ces braves qui m'entourent et qui, demain, donneront gaiement leur vie pour moi, sur un noble champ de bataille, à la face de leurs ennemis et de leurs frères, lequel d'entre eux, dis-moi, consentirait à risquer inutilement la mort dans quelque supplice affreux, dérobé à tous les yeux par les murailles d'un cachot ?

Non, aucun de mes amis n'ira, par mon ordre, tenter à ce point la Providence...

D'ailleurs encore, je le répète, qui, non-seulement voudrait, mais pourrait même se charger de cette mission ?

Un sourire tranquille effleura les lèvres du jeune capitaine.

— Ce sera moi, sire, dit-il simplement, si Votre Majesté veut le permettre. Henri leva les yeux sur lui et hocha la tête avec un geste significatif.

— Toi ? fit-il d'un ton lent ; — pour un espoir douteux, tu affronterais, chez eux-mêmes, ces Espagnols plus barbares que les Maures leurs prédécesseurs ! tu braverais les fureurs du sombre Philippe II, les hideuses tortures de ces bourreaux ! — Non, mon ami, non !

La Varenne souriait toujours doucement.

Mais le roi se redressa soudain, et, touchant son front du doigt, comme si une idée nouvelle le frappait.

— Et puis, j’y songe à temps, dit-il, plus qu’à tout autre encore, il t’est interdit d’aller à Madrid. Tu ne sais pas que ce serait courir à ta perte avec une complète certitude ; qu’en dehors même des périls propres à cette tentative, un misérable, l’ennemi né de ta race et de ton nom, est là, qui te découvrirait, lui, à coup sûr. — Non, par le souvenir de ton père, non, cela ne se fera point !...

Un vif étonnement avait percé, pendant ces singulières paroles, sur le visage du jeune homme ; sans cependant que sa résolution parût le moins du monde ébranlée à l’idée de ces périls inconnus que lui annonçait son maître ; il attendit que le roi eût cessé de parler pour reprendre :

— Sire, un indéfinissable espoir me pousse vers cette entreprise, une voix mystérieuse me crie que j’y réussirai. Ne serai-je donc point soutenu par les sentiments les plus propres à exalter un cœur d’homme et à enfanter des miracles : mon devoir à la patrie, — ma reconnaissance envers vous, mon roi, de qui je tiens plus que l’existence, majesté protectrice de toutes mes années ! providence affectueuse et bénie ! — Si je devais mourir, ô mon roi ! la promesse d’un seul regret pour celui qui vous fut dévoué ! et cette pensée rendra doux à mon âme le moment de quitter la terre.

Cette mission est la faveur que je sollicitais de Votre Majesté ; sire, j’ai votre parole.

Henri se trouvait sans puissance devant cette dernière raison. Il se leva de son fauteuil dans une agitation peu ordinaire, et faisant plusieurs fois le tour de la pièce d’un pas saccadé, il vint se placer face à face de La Varenne qui attendait tranquillement son bon plaisir.

— Écoute d’abord ce que je vais t’apprendre, dit-il ; — aussi bien, tôt ou tard, tu devais connaître tout ceci. — Tu te prononceras ensuite définitivement. Quelle que soit ta décision, je te laisse libre de l’accomplir.

Et le roi, le visage assombri par les souvenirs qu’il allait réveiller, débuta par cette question :

— François, te souviens-tu de ta mère ?

La Varenne demeura le visage tendu, tout étonné un instant.

Puis, les paroles du prince soulevant dans son âme tout un monde de choses passées, une douce tristesse s’empara soudain du jeune homme attentif ; il ferma les yeux pour se recueillir, et, par une touchante évocation,

il aperçut devant lui une ombre dont les traits jadis bien connus firent battre son cœur : c'était une image toujours chérie, qui, longtemps écartée par les préoccupations du soldat, reparaissait radieuse ; c'était une belle et gracieuse jeune femme qui lui souriait avec amour en lui disant : Mon fils !

François, par un mouvement irraisonné, ouvrit les bras à cette chère vision ; mais il n'embrassa que l'espace.

— Oh ! Votre Majesté, fit-il le cœur tout palpitant, il m'a semblé que je voyais ma mère !

Et, dominé par une émotion d'un genre tout nouveau, François, appuyé à la boiserie, la tête dans ses mains, s'abîma dans une contemplation silencieuse.

Le roi, sans répondre et immobile lui-même, regardait la figure pensive de son gentilhomme avec une sorte d'intérêt douloureux. Peut-être, à l'aspect de cet attendrissement filial, Henri, au milieu de sa carrière si éprouvée, songeait-il lui aussi à sa mère, à cette courageuse et dévouée Jeanne d'Albret, enlevée sitôt à son affection par cette mort mystérieuse où beaucoup avaient voulu voir un crime.

Mais, après peu d'instantes il releva sa tête penchée, et rompant par sa voix la rêverie de La Varenne :

— Nous ne sommes encore qu'au début, dit-il, écoute-moi donc.

Henri reprit place dans son fauteuil ; François s'accouda au mur, prêtant l'oreille avec une muette curiosité.

Le roi de France commença :

Il y a environ vingt-sept ou vingt-huit ans, — la date exacte importe peu du reste, — les premiers soulèvements, préludes de toutes ces longues guerres de religion, remuaient déjà à ce moment le royaume, — il y a, dis-je, de cela, vingt-sept ou vingt-huit ans, le château de Sainte-Suzanne, bâti près d'Angers, et qu'habitait alors avec sa seule fille un vieux gentilhomme catholique, le château de Sainte-Suzanne fut assiégé par un parti de réformés.

C'était une ancienne forteresse qui, réparée tant bien que mal, servait d'asile aux troupes royales qui battaient alors le plat pays. Quoique vaillamment défendue la place fut prise d'assaut, et au milieu du désordre inséparable d'un pareil événement, l'officier qui commandait les réformés sauva la vie du vieux gentilhomme et l'honneur de sa fille.

Des deux hommes mis en présence par un aussi grand service, l'un s'appelait le chevalier de La Varenne, l'autre le marquis de Verthus.

François, à ces noms qui n'étaient autres que ceux de sa propre famille, à ce récit qu'il entendait pour la première fois, François tressaillit involontairement, et se recueillit dans une attention extraordinaire.

— Les protestants vainqueurs, continua le prince, avaient remplacé leurs ennemis dans la garnison du château. Pendant plusieurs mois, le capitaine réformé et la fille du marquis, gracieuse et charmante personne, se trouvèrent presque constamment en présence : tous deux jeunes ainsi que bons, en se connaissant ils s'aimèrent, et le jour où l'aveu de leur mutuel amour s'échappa de leurs lèvres, le mot de mariage fut prononcé par chacun d'eux à la fois.

Le vieux marquis qui ne craignait rien tant que de laisser sa fille, alors qu'à chaque moment il pouvait lui faire défaut, seule, sans protecteur, au milieu de sanglantes discordes civiles, le marquis, à leur première parole, bénit les deux jeunes gens et les pressa sur son sein. Homme loyal et probe, il avait apprécié l'honneur et l'élévation qui distinguaient l'énergique caractère du capitaine. La Varenne ne possédait guère que son épée, mais la reconnaissance parlait hautement en sa faveur ; une brillante carrière était d'ailleurs ouverte devant lui, et l'audacieux gentilhomme semblait de taille à ne pas plier sous la plus haute fortune.

Je ne t'apprendrai rien maintenant en te disant que, malgré la différence de religion qui, seule, opposa quelques obstacles levés par de mutuelles concessions, les deux jeunes gens furent unis, et que tu naquis de ce mariage. Joyeux de voir continuer sa race, le seigneur de Verthus te transmit alors, par une substitution solennelle, ses titres et son nom, te déclarant l'héritier futur de ses grands biens.

Chacune de ces paroles soulevait un des voiles du passé de François. Le jeune homme écoutait avidement. Henri IV poursuivit :

— Tant que vécut ton père, un bonheur sans mélange plana sur cette noble famille, mais le brave chevalier tomba à Moncontour, me couvrant de son corps, et ne put avant de mourir, comme si, à cet instant fatal, l'avenir se fût découvert à lui, que me recommander sa femme et son enfant.

L'idée de ses devoirs envers toi, envers le vieillard qui pleurait, put seule attacher encore la veuve du capitaine à l'existence que son époux ne partageait plus avec elle. Ta mère resta donc à Sainte-Suzanne, consacrant à vous prodiguer ses soins les heures pendant lesquelles elle cessait de prier pour celui qu'elle avait perdu.

François, tout ému, leva pieusement ses yeux au ciel.

— Cela dura quelque temps. Affaibli par l'âge, le marquis n'était plus en état de régir ses biens considérables, de gouverner sa nombreuse maison ; de tels soins ne pouvaient convenir à une triste veuve. On songea à un parent éloigné du vieux seigneur, qui jusque-là avait vécu de ses bienfaits ; on l'appela au château, et l'autorité domestique fut remise tout entière dans ses mains.

C'était un serpent que les deux nobles êtres avaient réchauffé de leur confiance. Il renvoya peu à peu les vieux serviteurs dévoués à leur maître, s'entoura de créatures semblables à lui, n'obéissant qu'à ses ordres. Et quand le misérable se crut sûr de l'impunité, il jeta le masque, s'érigea en despote dans une maison où il était entré humblement, et voulut, afin de mieux établir son pouvoir, forcer ta mère à l'épouser.

Sans autre protection contre d'indignes violences qu'un vieillard débile, dont le grand âge avait affaibli la raison, — ne pouvant, par ces luttes intestines, en appeler à l'autorité royale, à la justice des nobles ses voisins, ta mère comprit que rester là, c'était succomber ou mourir.

Un frisson convulsif faisait trembler les membres du jeune capitaine, ses yeux lançaient des éclairs. Le roi reprit :

— La pauvre femme s'échappa furtivement du château de ses pères. En mémoire de son fidèle mari, la veuve de La Varenne accourut à Nérac me demander un asile pour toi et pour elle. De toute la fortune qu'elle abandonnait ainsi, elle n'avait pu sauver que quelques pierreries, et l'acte qui te conférait les titres et les biens de sa famille.

Une année se passa. Je faisais accomplir par mes agents à Paris, des démarches auprès de la cour, dans le but de soustraire le seigneur de Sainte-Suzanne à l'oppression de son parent. Elles demeurèrent sans résultat. On apprit un jour que le vieux marquis était mort, et que son parent, dénoncé par la rumeur publique comme l'auteur de cette catastrophe, s'était emparé de la succession tout entière, étouffant, à force d'or, les scrupules qu'il avait pu rencontrer, et autour de lui, et parmi les infidèles dépositaires des lois vengeresses.

Ta mère, déjà si cruellement éprouvée, languit quelque temps encore après cette nouvelle ; puis elle expira, pleurant sur toi, pauvre orphelin dépouillé de son héritage.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutiait éperdument François, dont les paupières se gonflaient de larmes.

Le roi s'arrêta un instant.

— Or sais-tu, reprit-il tout à coup, sais-tu quel est l'ambassadeur de la Ligue à Madrid, l'homme tout-puissant auprès de Philippe II ?..... C'est Torigny, l'assassin de ta famille, qui s'est fait rebelle pour garder le produit de ses crimes, Torigny, que, du titre de ton bien spolié, on nomme le comte de Sainte-Suzanne !

Va donc toi-même à Madrid, va livrer au traître le dernier objet de ses craintes, sinon de ses remords

Le jeune capitaine était devenu pâle comme un mort. Il voulut parler ; mais sa gorge, étranglée par l'émotion, ne livra d'abord passage qu'à des sons inarticulés. Enfin, dans un violent effort, le sang afflua à ses tempes, la voix lui revint, et il s'écria avec une fureur délirante :

— Sire ! oh ! sire ! Mais maintenant, je veux aller tuer cet infâme ! Si je ne vengeais pas ma mère, désormais ses mânes irrités troubleraient chacune de mes pensées, chacune des heures de mon repos ou de ma veille.

Sire ! par pitié, laissez-moi partir !

Et agenouillé devant son maître, La Varenne l'implorait du regard, du geste, de l'agitation fiévreuse qui secouait tout son être.

Henri passa doucement ses mains sur la tête du jeune homme que cette caresse affectueuse fit tressaillir.

— Pars donc, mon fils, dit-il mélancoliquement, va où ta destinée t'appelle. — De ce jour, tu m'es chose sacrée ; veille avec soin sur la vie, car tous envieront ton sort à l'heure du triomphe. — Tu soutiens deux causes justes, Dieu te protégera. Au cas contraire, mon cœur gardera ton souvenir, et, sois-en sûr, ta mort ne restera point impunie !

Adieu ! Dans peu d'heures d'Aubigné te verra ; nous aurons tout disposé pour faciliter de notre mieux le succès de ton entreprise.

La Varenne saisit les deux mains de son bien-aimé souverain et y imprima un chaleureux baiser.

— Sire, mon bon maître, adieu ! fit-il avec un sanglot.

Puis, ne se sentant pas la force d'ajouter un seul autre mot, le gentilhomme se releva, et sortit tout chancelant de la chambre de Henri IV.

VII. CE QUE C'ÉTAIT QUE MAITRE JOB, ET COMMENT IL ÉTAIT ENTRÉ AU SERVICE DE LA VARENNE.

La Varenne avait quitté l'hôtel royal, plein de joie en même temps que de douleur.

De joie : parce que son maître avait autorisé le dévouement surgi en projet dans sa pensée pendant les méditations de la nuit ;

De douleur : car les révélations du roi étaient venues frapper une corde sensible et neuve encore de cette âme tendre et passionnée sous son enveloppe sérieuse.

En effet, pour le pauvre jeune homme sans famille, sevré depuis son enfance des caresses d'une mère, c'était une singulière destinée que d'apprendre, au bout de vingt ans, de quel sang il sortait, par quelle série de malheurs il était devenu orphelin, au lieu des douces caresses de parents retrouvés, de se voir face à face avec une vengeance.

Pendant que le roi parlait, le souvenir de sa mère, ses infortunes imméritées, sa conduite touchante avaient d'abord jeté La Varenne dans une extase mélancolique : de douces pensées, celles des premiers jours où, enfant insoucieux, il séchait par un baiser les pleurs incompris par lui de la noble femme, étaient venues l'assaillir, et, par une pente naturelle, l'avaient conduit à maudire l'auteur de tant de maux.

Puis, peu à peu, une épouvantable rage l'avait serré à la gorge, en songeant que lui, François, obscur gentilhomme de fortune, aurait dû se trouver, sans un misérable traître, l'égal de ces grands seigneurs enviés de toute la supériorité de son intelligence, le puissant héritier d'un baron féodal, le courtisan fêté de ces hautaines dames que sa position lui permettait d'entrevoir, pour un sourire desquelles il était prêt, chaque jour, avant qu'un rêve unique eût envahi tout son être, à donner sa vie.

A tout esprit moins fortement trempé, le vertige serait venu de cette fatalité qui le poussait ainsi vers le mauvais génie de sa race ; mais François possédait une nature d'élite, une de ces organisations à la fois ardentes et

froides ; capable d'une persévérance de More vindicatif, impétueuse à l'action comme celle d'un véritable Franc.

Il avait quitté Henri, tout entier à ses regrets, et pendant le chemin il s'était mis de suite à chercher un plan qui, aussitôt parvenu à Madrid, pût, sans chances défavorables, lui amener son ennemi aux mains ; mais la course l'avait calmé, et quand le capitaine arriva devant la maison qu'il habitait, il était résolu à laisser marcher les événements, se contentant de guetter une circonstance propice au dessein qu'il méditait.

La Varenne monta à sa chambre.

— Job est-il là ? demanda-t-il sur l'escalier à une servante.

— Non, monsieur. M. Job est allé déjeuner.

— Si par hasard vous l'apercevez, dites-lui que j'ai besoin de le voir sur-le-champ.

Le capitaine entra chez lui. Préoccupé de son départ, il s'occupa de chercher les éléments indispensables d'un long voyage : des vêtements, ses meilleures armes, un porte-manteau spacieux, le peu d'or qu'il possédait. Il s'aperçut alors que ces objets étaient resserrés, et qu'il lui fallait attendre le bon plaisir de l'individu qu'il venait de nommer pour réussir à se les porcurer.

Bien qu'en apparence La Varenne semblât tranquille, une importune idée couvait au fond de son âme, et lorsque plongé dans un fauteuil, sa pensée, jusque-là errante, se fût, après quelques instants, en dépit de son propre vouloir, concentrée sur le sujet qui lui troublait sourdement l'esprit, une angoisse croissante jeta peu à peu un voile sombre sur son mâle visage.

Écartée par le premier feu du dévouement, une réflexion désolante, maintenant que La Varenne envisageait sa résolution avec sang-froid, venait mordre au cœur l'impressionnable jeune homme.

Cette adorable comtesse pour laquelle, depuis longtemps, il nourrissait une passion silencieuse, et de qui il espérait enfin avoir été compris ; cette gracieuse femme qu'il introduisait dans tous ses rêves d'avenir, à tel point que sans la perspective de son amour il ne se sentait plus la force d'exister désormais, — il allait, — le jour où, l'un après l'autre, il avait réussi à aplanir les obstacles qui le séparaient d'elle, maintenant qu'il entrevoyait un bonheur possible, — il allait la fuir volontairement, abandonner tous ces avantages, œuvre de tant de jours, tous ces ravissants projets dont son départ faisait écrouler l'édifice.

La mort n'effrayait point François. — En ce cas, tout était dit. — Mais des obstacles imprévus à son prompt retour, une captivité rendue plus affreuse par des souvenirs incessants ; — puis, après de longs désespoirs, la nouvelle de l'union de celle qu'il aimait avec quelque autre : — voilà les doutes qui torturaient le gentilhomme.

François, heureusement, avait une âme forte et pieuse, dans laquelle l'énergie se mêlait à une confiance absolue dans la Providence. N'ayant jamais rien accompli que d'honnête et de loyal, il avait foi à cette occulte protection que les puissances supérieures déniaient rarement aux braves gens.

Tout sentiment exagéré a bientôt sa réaction naturelle. François, d'abord abattu, revint vite contre son découragement. Il se dit qu'après tout rien ne prouvait qu'il ne dût pas réussir dans son entreprise ; qu'il y avait autant de chances probables en sa faveur que de chances contraires ; enfin, qu'à son retour, la belle madame de Marciac, toujours indifférente et toujours libre, offrirait encore le même but à ses tentatives.

Bref, La Varenne, comme la plupart des gens auxquels l'avenir est sombre s'étourdit d'espérance. Il appliqua le topique de ces consolations incertaines sur ses douleurs morales, et, sauf de sourds tiraillements qui devaient bien reparaître de loin en loin, l'aventureux gentilhomme réussit à rendre à son esprit toute la lucidité et tout le calme dont il avait un si notable besoin.

Dix minutes s'étaient écoulées pendant cette lutte intérieure ; La Varenne se souvint que le temps pressait, et tout furieux de ce retard, il se leva en grommelant :

— Cet infâme Job n'en fait jamais d'autres ; il est sans doute à s'enivrer avec quelque soldat ; s'il me faut encore le chercher, nous allons bien voir !

Mais à ces paroles un individu qui s'introduisait sans bruit dans la chambre, et que La Varenne ne voyait point, fit entendre un *hein* ! des plus significatifs. Le capitaine tourna la tête et poussa une exclamation de soulagement en reconnaissant celui qu'il attendait.

— Monsieur calomnie ma vertu ! fit d'une voix grave le nouvel arrivé. Et il s'avança avec une lenteur majestueuse vers François.

— Vous voilà enfin, monsieur le drôle, dit La Varenne ; c'est heureux.

— L'homme ne vit pas seulement de pain, répondit l'autre, mais encore faut-il qu'il le mange, ce pain. J'étais à prendre ma pauvre pitance de chaque matinée.

— Taisez-vous, fit La Varenne, et écoutez-moi un peu.

Qu'il nous soit permis d'esquisser ici en quelques traits la figure et l'aspect de l'individu qui prend à son tour place dans ce récit, et qui ne sera pas assurément, tant au physique qu'au moral, le moins curieux de tous les types que nous déroulons devant les yeux du lecteur.

L'être en question était un homme de longue taille, aux longs bras, aux jambes démesurées, mais sur le corps et sur les membres duquel de formidables muscles, saillant sur les os, remplaçaient la chair, partout absente. Sa face basanée et dont les pommettes développées outre mesure indiquaient une astuce profonde, offrait, dans les plis creusés sur ses joues et sur son front, l'indice de terribles fatigues. Son poil rude et noir commençait à grisonner. Enfin, malgré l'humble et doux sourire qu'affectait ce personnage, on flairait à cent pas, sous tout cet ensemble, l'aventurier intrépide, avide et féroce, quoique susceptible, envers certaines natures, de bons services et de fidélité.

Le digne homme était vêtu de chausses rouges, d'un pourpoint rouge, le tout trop large, de longues bottes de cuir épais, et d'un manteau jaune trop court, que relevait une immense rapière en fer rouillé.

Si l'on apprend qu'avec ce belliqueux extérieur notre individu se décore lui-même pompeusement du titre *d'intendant* du chevalier de La Varenne, on ne sera sans doute pas beaucoup plus avancé sur son compte.

Certains détails sur les antécédents et sur la position réelle de ce nouvel acteur trouveront donc ici leur place naturelle.

Maître Job, ainsi s'appelait notre homme, était un Parisien pur sang, élevé au quartier des Halles, chez un droguiste où dans sa tendre jeunesse il occupait l'honorable emploi de petit commis. Ramassé un beau matin par son patron sur un tas de balayures où il gisait à moitié mort de faim, et recueilli chez le brave négociant, l'enfant reçut, bon gré, mal gré, le nom de Job, en mémoire du prophète qui si longtemps avait gémi sur une couche à peu près semblable.

Notre Job donc, à toutes les questions sur sa famille, avait répondu d'abord qu'il ne s'était jamais connu qu'une vieille tante, moitié tireuse de caries, moitié mendicante, avec laquelle il vivait, et qui lors de sa mort l'avait laissé seul, sans ressources ; — mais, plus tard, les premières bouffées de l'orgueil venant à germer dans son cerveau, dans les jours où la bonne chère et la société choisie le rendaient expansif, alors que la conversation revenait sur ce sujet, il aimait à laisser entendre que la susdite vieille femme était tout simplement une servante dévouée, à laquelle de

nobles parents, obligés jadis de fuir pour cause de religion, et morts, sans doute, bientôt au loin, l'avaient confié, trop jeune encore pour supporter les fatigues et les périls d'un long voyage. Quelques-uns inclinaient à le croire, et, tout en le plaignant, lui trouvaient l'air gentilhomme, les manières naturellement distinguées, et lui témoignaient des égards qui chatouillaient doucement l'amour-propre de notre héros.

Il est vrai qu'à la Saint-Barthélemy l'acharnement avec lequel Job, dont les instincts naturels se développèrent tout à coup féroce à l'odeur du carnage, l'acharnement, disons-nous, avec lequel Job détruisit les calvinistes, vint quelque peu infirmer ses dires ; mais, cinq ou six jours après, le duc de Guise, témoin de ses exploits, l'ayant enrôlé dans ses *enfants perdus*, le tueur de parpaillots se déroba ainsi aux reproches de fraticide que ses collègues de boutique, jaloux de la grande réputation de bravoure qu'il s'était acquise dans le quartier, faisaient pleuvoir sur lui sans relâche.

Après douze années de service, pendant lesquels il reçut trois balafres et un nombre infini de coups de verges, Job parvint au grade d'anspessade ; sa fougue étant entièrement passée à l'endroit du service militaire, il en fût très-volontiers sorti ; mais comme le digne Parisien avait contracté toute sorte d'habitudes inhérentes à la vie de soldat qu'il n'aurait pu satisfaire avec les maigres ressources auxquelles il était condamné dans une carrière pacifique, il continua à porter son joug avec une résignation méritoire.

La guerre de Flandre survint. Le duc d'Anjou, ce dernier des Valois, cherchant partout un trône, s'obstinait à régner malgré eux sur les gens des Pays-Bas, peuple entêté par excellence. Le débat, comme on le pense, promettait d'être rude et de durer longtemps.

A l'exemple de César Borgia, François de France, espérant de la sorte couper court aux contestations de ses sujets récalcitrants, commença, dès son arrivée en Belgique, à manger son artichaut feuille à feuille, c'est-à-dire à se rendre maître, par surprise ou de vive force, de ses États, ville par ville.

Job, qui faisait partie d'un régiment français, et dont le robuste appétit ne s'accommodait point du manque de vivres qui décimait les Angevins au milieu d'un pays insurgé et inondé de toutes parts, Job passa à l'ennemi devant Namur. Les Flamands le nommèrent sergent ; mais, destin fatal, le lendemain même de sa promotion, on laissa le pauvre diable pour mort sur les remparts, d'un coup de pierre éclatée par un boulet.

Le sergent guérit miraculeusement dans l'hôpital où, lui trouvant un reste de vie, on le porta cependant enfin ; et quand les Espagnols commandés par le duc de Parme, apparurent à leur tour dans les provinces belges, Job prit parti avec eux afin de se venger de ce que, pendant sa maladie, on l'avait abreuvé, malgré ses réclamations, de bière qu'il détestait, au lieu de vin pour lequel il s'était toujours senti une prédilection singulière.

D'après la vieille pratique des armes dont il fournit les preuves, le transfuge récidiviste fut admis sous les drapeaux de Sa Majesté Catholique avec le grade qu'il avait gagné à sa première désertion. Après l'avoir oublié longtemps, la fortune, comme on le voit, savait réparer ses torts.

Notre héros entra pour lors dans la plus belle phase de son existence ; plus tard, il n'y songeait qu'en soupirant.

Pour dégoûter les Pays-Bas de leurs incessantes révoltes, le cabinet de Madrid laissait ses troupes y subsister comme en pays conquis.

Bonne paie, la plus grande liberté, un service que l'on se disputait, celui de garnisaire, dont la femme de l'hôte à défaut de sa fille, son lit, sa bourse, ses meilleures provisions étaient les accessoires habituels ; des liqueurs exquises, des vins d'Espagne à profusion, tout concourait à faire croire à Job qu'il avait enfin trouvé le paradis ici-bas.

Une funeste catastrophe vint pourtant détruire cette félicité, alors qu'elle semblait le plus solidement établie.

Comme la plupart des Parisiens de tous les temps, surtout comme les Parisiens nomades, Job, hélas ! était incrédule.

Connaissant le rôle important que la dévotion, ou tout au moins ses dehors, jouait auprès des Espagnols, le rusé drôle avait agi d'abord avec une diplomatie superbe.

Sous prétexte que, vu son origine douteuse, il n'était pas bien sûr d'être un parfait catholique, l'aventurier sans vergogne s'était fait rebaptiser *sous condition*, et son capitaine, fort pieux personnage, avait daigné lui servir de parrain, et le gratifier d'une foule de prénoms castillans des plus sonores.

Puis Job, non content de cette manifestation solennelle, s'orna d'un immense rosaire, fixé nuit et jour à sa ceinture, et sur lequel il marmottait à tout propos certaines paroles qui, dites à voix basse, pouvaient passer pour des prières.

Le calcul de Job se trouva fort juste. Ses camarades qui, pendant les premiers jours, l'avaient regardé d'un œil peu rassurant, se prirent à le considérer comme un grand saint. Le bruit de la conversion miraculeuse

d'un Français hérétique se répandit bientôt, et Job devint l'objet de félicitations générales.

Un jour, entre autres compliments flatteurs, il eut l'inexprimable orgueil de s'entendre comparer par le chapelain de sa compagnie, auquel, chaque matin, il servait la messe, au pieux David, comme lui féroce dans les combats, humble devant le Seigneur.

Grâce à cette détestable hypocrisie, digne en tout point d'un ambitieux, Job avait conquis l'estime de ses chefs, la vénération de ses égaux ; de hautes destinées s'ouvraient devant lui.

D'autre part, vu qu'on le savait aimable, il était recherché comme le joyeux boute-en-train d'une partie fine ; mais, Dieu soit loué ! nul n'eût osé encourir par un blasphème, par la moindre allusion profane contre les choses saintes, la vertueuse indignation de l'élus.

Sa réputation dans l'armée était telle, qu'à la suite d'une bataille le nouveau Mardochée ne paraissant plus, on avait été jusqu'à fabriquer, avec sa garde-robe contenue dans les bagages, des reliques qui, séance tenante, s'était vues coter plus cher que beaucoup d'anciennes.

Il est vrai que Job avait ainsi perdu deux habillements tout neufs, auxquels il tenait d'autant plus qu'il ne les avait pas tout à fait payés.

Or, quelque temps après cette affaire, Job fut invité par son capitaine et par son lieutenant à célébrer le saint jour du dimanche, à l'aide d'une magnifique pièce de venaison conquise sur les hérétiques, et comme on le pense, il s'empressa de faire honneur à cette galanterie.

Le festin qui devait avoir lieu dans la maison de campagne d'un bon bourgeois de Malines où le digne capitaine avait provisoirement dressé sa tente, s'annonçait par une hilarité tout à fait charmante.

Les trois convives s'attablèrent avec appétit ; il faisait chaud, le vin était bon ; ils éprouvèrent la vérité de ces paroles : *l'esprit est fort et la chair est faible*. Le repas n'avait point encore fini, qu'ils étaient tous ivres.

L'ivresse a ceci de caractéristique qu'elle développe outre mesure les caractères et les idées.

Le lieutenant, jeune et beau garçon, voulut parler de ses amours.

Le capitaine, qui grisonnait, abusa de son grade pour lui imposer silence, et commença le récit des miracles de saint Barnabé d'Oviédo, pour lequel il professait une dévotion particulière.

Quant à Job, ses pensées, à mesure qu'il buvait, s'étaient reportées sur ses deux habillements, dont la destruction l'avait si fort contrarié qu'il

maigrissait de ne pouvoir s'en prendre à personne.

Ses deux convives ne l'occupaient pas.

Le lieutenant dormait.

Le capitaine en était à son quarante-quatrième miracle.

Job, ennuyé, contesta le quarante-quatrième miracle.

Le capitaine tint bon ; la dispute s'envenima.

Le capitaine, à qui le vin déliait un peu l'esprit, comprit bientôt le vide des raisons qu'il alléguait pour la défense de son bienheureux ; il cessa tout à coup la discussion, et parla de la vengeance des saints en général contre leurs détracteurs.

Job devint furieux ; il donna au diable saint Barnabé d'Oviédo, et après lui tout le ciel, le bon Dieu et la Vierge en tête, qui avaient laissé couper ses habits.

Le capitaine, tombant des nues, menaça son coupable filleul de la sainte inquisition.

Job l'envoya promener.

Puis, comme les deux officiers s'élançaient sur lui pour le traîner en prison, Job, dégainant, perça son capitaine et parrain d'un formidable coup de pointe ; — le lieutenant se cacha sous la table, et notre Parisien dégrisé s'enfuit à toutes jambes.

La France était en proie à la guerre civile ; la Ligue occupait Paris. Après maintes aventures, Job regagna son pays natal, décidé à ne plus toucher un mousquet, jurant d'être à l'avenir le plus pacifique bourgeois du royaume.

Mayenne formait alors de nouveaux régiments ; on fit à l'ex-anspessade des offres séduisantes, mais bien en pure perte ; car désormais peu soucieux de gloire, Job accepta avec enthousiasme une place de sacristain de Notre-Dame, que ses connaissances acquises chez les Espagnols lui permettaient de remplir d'une manière distinguée.

Notre héros commençait à oublier ses disgrâces ; travaillant peu, vivant bien, il rendait hommage à la fortune de l'avoir enfin conduit dans une profession où il ne voyait plus de malheurs possibles, quand le bruit courut qu'une armée espagnole venait, sur l'ordre de Philippe II, défendre la capitale de la France contre les attaques du roi de Navarre. — Le sacristain frémit à cette nouvelle ; mais considérant l'habit qui le couvrait, comptant d'ailleurs sur les précautions dont son esprit inventif lui fournirait au besoin la recette, il se rassura bientôt.

Tout alla bien pendant plusieurs mois ; Job, défiguré par une perruque, enseveli sous sa longue robe, et ne sortant pas de son trou, avait vu s'évanouir toutes ses craintes, lorsqu'un jour, jour fatal, l'ancien sergent se trouva nez à nez avec son capitaine qui visitait la cathédrale.

A sa vue, malgré son sang-froid habituel, Job, qui croyait son parrain parfaitement défunt et enterré, poussa un cri ; l'Espagnol lit un grand signe de croix et appela main-forte. Le sacristain fut saisi, mis en cage, puis, après confrontation, exorcisme, interrogatoire, condamné à la potence par un conseil de ses anciens chefs, comme hérétique, assassin et déserteur.

On murmura bien quelque peu dans Paris, quoique les soldats de Philippe II y fussent fort joliment vus, de ce qu'ils s'arrogeaient le droit de justicier un Français, — presque un homme d'Église, — pour un délit commis en Flandre. En conséquence, afin de prévenir toute espèce de troubles, il fut décidé que l'exécution n'aurait pas lieu dans la ville.

Donc, au jour dit par l'arrêt, le pauvre Job bien et dûment garrotté sur un tombereau et escorté d'un formidable détachement espagnol, fut conduit à Montmartre pour y être pendu haut et court de la main d'un prévôt de son ancien régiment.

La potence était en dehors du bourg ; le cortège funèbre y arriva grossi d'une foule de badauds qu'amenait la curiosité de savoir si le patient se comporterait galamment. Job s'était armé de résolution, en vieux soldat qui cent fois avait bravé la mort sans trembler. — Quand il fut au pied de l'échelle, il l'escalada en deux bonds, et afin d'abrégier des moments désagréables, il se passa lui-même la corde au cou, n'attendant plus que la secousse du bourreau pour franchir le passage de ce monde à l'autre.

Tout à coup, des clameurs confuses se font entendre ; le cri d'alarme : *Aux Navarrois !* est répété par cent bouches ; un violent tumulte s'ensuit, et la multitude qui cernait le lieu du supplice, épouvantée, s'étouffe pour rentrer dans Montmartre, entraînant avec elle, malgré leur résistance, les soldats, le greffier et le bourreau.

Or, la cause de cette panique était un parti de cavaliers royalistes, qui, rôdant dans les environs, s'étaient approchés pour connaître les causes d'un rassemblement inaccoutumé, et qui, aperçus de quelques peureux, avaient jeté l'effroi parmi tous les spectateurs.

Job avait vu de son échelle le torrent humain, séparé par cet obstacle, s'écouler sans l'atteindre. Il retira sa tête du nœud fatal, considéra philosophiquement le secours que la Providence lui envoyait si à propos, et,

descendant moins vite qu'il n'était monté, il s'avança d'un pas majestueux vers ses libérateurs tout étonnés de l'effet qu'ils avaient produit.

Le chef de la troupe navarraise était La Varenne. — Il écouta les explications du quasi-pendu ; sur son ordre, un des cavaliers le prit en croupe, et l'on piqua des deux vers le camp de Henri IV.

Comme on le pense bien, il n'était plus question pour Job de rentrer à Paris. — Il n'y avait dans l'armée royale aucune place de sacristain à remplir. La Varenne cherchait un valet de guerre, sorte d'écuyer de bas étage. Il lui proposa cet emploi ; et malgré son grand déplaisir de reprendre le harnois, Job accepta.

Nous devons dire pour sa décharge à l'endroit de son serment, que l'ex-homme d'église s'était immédiatement affublé du titre d'intendant, fonction des plus bourgeoises, menaçant de sa colère quiconque le qualifierait d'une autre appellation.

Au demeurant, le subalterne d'église, qui, se modelant sur ses supérieurs, avait stéréotypé dans sa bouche et sur toute sa personne leurs paroles et leurs manières sentencieuses, solennelles et graves, — amalgamé avec l'homme le guerre, resté, dessous ce replâtrage, féroce, pillard et impatient, composait au digne Job une nature amphibie, parfaitement curieuse pour un observateur.

Bien traité par La Varenne, dont le caractère expansif projetait une bienveillance extrême sur ceux qui l'entouraient habituellement, toute la somme d'affection réveillée peu à peu dans la substance osseuse qui jusque-là avait tenu lieu de cœur à l'aventureux partisan, s'était concentrée avec une passion dont Job lui-même n'avait jamais sondé l'étendue, sur le gentilhomme dont il partageait l'existence.

Le dialogue suivant donnera, au reste, une idée suffisante des rapports qu'avaient créés entre le maître et le serviteur trois ans de cohabitation et d'intimité inévitable au milieu des hasards de la guerre et des déplacements continuels.

Nous avons laissé le digne intendant en présence de La Varenne, qui, tout en lui faisant d'abord les gros yeux, était cependant charmé de le tenir enfin.

— Venez un peu ici, maître Job, avait dit le capitaine.

— A vos ordres, monsieur.

— Combien en caisse ?

— Oh ! nous sommes riches. Nous possédions, il y a deux jours, vingt pistoles, qui jointes aux six quadruples que monsieur m'a remis hier, forment un total de quatre cent quarante livres.

L'envoyé secret qui distribuait la veille, au nom de son maître, tant de millions, était, lui-même, ainsi qu'on le voit, assez peu fourni de ce précieux métal dont il savait si bien utiliser la vertu.

— Bien, fit le jeune homme. — Ma garde-robe, en quel état ?

— Peu nombreuse. Nous avons un vêtement de parade : justaucorps pistache, manteau incarnat, avec passementerie or ; ensuite un habit de ville, bleu et noir ; puis les hardes de fatigue.

— Mes armes ?

— Sont nettoyées, fourbies et prêtes à servir.

— Parfaitement. Vous allez prendre mon porte-manteau de campagne, vous y mettrez mon plus beau costume, du linge, et mes quelques papiers.

Job inclina la tête.

— Vous sellerez ensuite Bayard, à qui vous donnerez une bonne provende. Je fais un voyage. Quant à l'argent, vous le garderez pour vivre ; si je ne revenais pas, M. de Boisgontier mon ami aura soin de vous. Faites vite, car le temps me presse.

Job fit deux grandes enjambées vers la porte, puis il s'arrêta.

— Ah ! monsieur va en voyage ? dit-il en se posant en point d'interrogation.

La Varenne qui semblait fort occupé à se retrousser la moustache, ne répondit pas. — Et de quel côté monsieur va-t-il ? Je gage pour la Picardie. Deux messagers sont arrivés hier de Beauvais.

— Que vous importe, maître Job ? vous êtes bien curieux.

Le digne intendant orna sa physionomie d'un de ses plus gracieux sourires.

— Monsieur, dit-il, sait bien que mon profond intérêt pour lui guide seul mes questions. Ma discrétion lui est connue, et ce ne serait pas le premier secret qu'il me confiât.

— Eh bien ! fit La Varenne pour se débarrasser de l'importun, je vais fort loin ; je vais dans le Midi.

— Beau pays, ma foi ; j'ai toujours eu envie de m'y retirer, vu mon amour pour la chaleur et le vin de Gascogne.

— Dans tous les cas, je doute fort que tu te soucies de te fixer où je me rends, répliqua le jeune homme, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'éviter

une explication.

— Pourquoi donc ?

— Je pars pour l'Espagne.

— Monsieur plaisante ! fit l'ex-partisan qui se dressa, la bouche ouverte, comme pour moduler un sourire approbateur.

La Varenne, tout en haussant les épaules de sa propre condescendance, voulut bien répondre de nouveau :

— Pas le moins du monde. Et puisqu'il faut que tu saches tout, je vais tout droit à la capitale de S. M. Philippe II.

Job fit un bond prodigieux en croyant reconnaître au ton de son maître qu'il disait vrai.

— En Espagne ! cria-t-il, pour une mission secrète, sans doute ? Mais vous êtes perdu ! Vous ne connaissez pas ces gredins d'Espagnols ; s'ils vous soupçonnent le moins du monde pour ce que vous êtes, ils vous brûleront à petit feu, ils vous écorcheront vif. En Espagne, grand Dieu ! ! !

Et, voyant que son maître souriait, l'honnête homme se rassura et reprit encore tout ému :

— C'est pour rire de ce pauvre Job, n'est-ce pas, monsieur, ce que vous en dites ? Un gentilhomme du roi Henri IV se risquer en Espagne, cela n'est pas admissible.

— Rien n'est plus sérieux cependant, mon brave Job : dans quinze jours, il faut que je sois à Madrid ; le devoir ne se raisonne pas.

— Alors, monsieur, je vous suivrai.

— Comment cela ?

Job se redressa fièrement, et lança à son maître un regard de reproche.

— Comment cela ? répéta-t-il.

— Oui, dit La Varenne.

— Mais, mon cher seigneur, vous ne pouvez aller là-bas tout seul, ne connaissant ni les mœurs, ni la langue du pays, ni la ruse invétérée de ces bâtards d'Arabes que Dieu confonde !... Je sais l'espagnol, moi, et le plus fin Castillan n'est pas en état de lutter avec le vieux Job pour la fertilité des ressources ; de plus, en mille occasions, là où un homme seul, quelque résolu qu'il soit, succombe, deux se tirent d'affaire ; et bien qu'il me soit douloureux de violer mes serments, au besoin je saurais encore me servir d'une épée. Soyez tranquille, tous deux ensemble, les mangeurs de pois chiches ne nous auront point sans coup férir.

— Allons, dit La Varenne qui sentait parfaitement qu'un tel auxiliaire lui deviendrait bien des fois utile, et qui trouvait ses raisons pleines de sens, mais qu'un sentiment de générosité retenait cependant, — allons, tu es fou.

— En quoi donc ?

— Tu parlais à l'instant de supplices impitoyables, et tu irais les affronter sans qu'un intérêt puissant, et surtout personnel, te conduise ?

— Vous m'avez sauvé la vie, n'est-il pas juste que je la risque pour vous servir. D'ailleurs, qu'en ferais-je maintenant sans vous, de la vie ?

— Mais de l'argent pour tes frais de route ? Je ne sais si notre auguste maître, très peu riche en ce moment-ci, pourra seulement fournir aux miens.

Job retroussa dédaigneusement les deux crocs de sa moustache avec un geste fort peu bourgeois, quoi qu'en eût l'ancien partisan.

— Oh ! de l'argent ! dit-il.

— Oui ?

— J'ai déjà, avec ce que vous venez de me donner, plus de quatre cents livres ; je vais emprunter à toutes mes connaissances, sous n'importe quels prétextes. S'il le faut, je me nourrirai de pain et d'oignons.

Au besoin même, ajouta le vieux reître en risquant une facétie, sous laquelle perçait un certain air de possibilité que la chose tournât au sérieux, — au besoin même, je trouverai toujours bien à débarrasser de sa bourse, trop lourdement garnie, quelque malencontreux ligueur attardé sur ma route. — Ainsi donc, à moins que vous ne me prouviez que ma compagnie risquerait de vous devenir nuisible, je vous suivrai, monsieur, que vous le vouliez ou non.

La Varenne considéra, un peu ému lui-même, la figure bronzée de son serviteur qui exprimait une résolution vraiment attendrissante.

— Puisqu'il en est ainsi, viens donc, dit-il. Selle ta jument en même temps que mon cheval, et tiens-toi prêt à partir dans une heure. Surtout, pas un mot à qui que ce soit.

— Soyez sans inquiétude, capitaine, fit Job.

Et après avoir ouvert la porte, il se préparait à sortir, quand entendant des pas sur l'escalier, il se pencha en dedans de la rampe, et reconnaissant un seigneur de la cour :

— Monsieur, dit-il, une visite.

Puis il attendit pour descendre que le personnage fût parvenu jusqu'au palier.

La Varenne s'était avancé vivement.

— Monsieur d'Aubigné ! fit-il en saluant avec respect le nouveau venu, qu'il introduisit aussitôt dans sa chambre.

— Moi-même, mon cher ami, fit Agrippa. Le roi m'a appris votre noble résolution : je viens vous en féliciter et m'entretenir avec vous des moyens nécessaires pour accomplir le long voyage que vous allez entreprendre.

— Sa Majesté m'avait en effet prévenu, monsieur, que vous voudriez bien vous charger de tous ces détails.

— Et comme vous le voyez, mon cher François, je n'ai point tardé.

La Varenne avait avancé un fauteuil ; d'Aubigné y prit place ; puis après avoir interrogé, en quelques brèves paroles, sur son projet, et complimenté de nouveau le jeune capitaine, qui l'écouta son doux et modeste sourire aux lèvres :

— Parlons d'affaires maintenant, reprit-il ; je sais que vos instants sont comptés. Voyons d'abord les divers papiers dont vous pouvez avoir besoin.

Voici la lettre de créance pour le cabinet de Madrid, ainsi que la passe du conseil de la Ligue, toutes deux saisies sur M. de Beauvoir.

Voici un ordre émané de nous pour toutes les autorités françaises qui obéissent au roi, de vous donner concours et assistance.

— Bon ! fit La Varenne, les précautions ne sauraient nuire.

Et, saisissant ces pièces, il ouvrit une large ceinture de voyage pour les y renfermer.

— A présent, poursuivit d'Aubigné, la question des finances. — Avez-vous de l'argent, vous ?

La Varenne se mit à rire.

— C'est une denrée, monsieur le comte, répondit-il, vous n'êtes point sans le savoir, qui ne gêne pas habituellement les serviteurs du roi.

— Ce qui veut dire que vous n'avez pas le sou. François inclina affirmativement la tête.

— Allons, reprit le vieux capitaine en riant à son tour, nous ne devons pas rougir de notre détresse : la propre caisse de Sa Majesté renfermait hier à peine cent écus ; j'avoue même que le grand Henri et moi nous nous trouvâmes passablement embarrassés, quand, il y a un instant, cette question d'argent s'est présentée à nous.

— Oh ! monsieur d'Aubigné ! dit François comme avec un air de compassion.

— Quoi donc ? fit l'autre en levant la tête.

— Mais les lettres de change du baron ?

Le vieux seigneur regarda François, moitié raillant, moitié admirant.

— Voyez-vous, dit-il, ces jeunes gens, comme la présomption les possède ! Oui, mon bon ami, nous aussi avons pensé aux fonds de ce brave et infortuné M. de Beauvoir. Le roi a jugé qu'il serait de bonne guerre de battre ses ennemis avec leurs propres armes. Je vous apporte ces cédules avec l'ordre de Sa Majesté d'en faire un ample usage.

Et d'Aubigné tendit ces papiers à La Varenne, qui les envoya rejoindre ceux qu'il avait reçus déjà.

— L'heure s'avance, fit alors le vieux conseiller, passons à autre chose, mon bon ami.

Quelle route comptez-vous suivre ? dites-moi un peu.

La Varenne réfléchit un instant.

— Celle des Pyrénées, répondit-il. Vous savez, monsieur le comte, que cette partie de la France m'est depuis longtemps familière.

— Oui. — La route n'est pas la meilleure ; mais je crois qu'elle est la plus sûre. — Et comment ferez-vous tout ce long trajet ?

— Je pense aller jusqu'aux frontières en troquant alternativement mes chevaux, aussitôt qu'ils seront fatigués, pour des chevaux frais. En Espagne, je prendrai la poste, dont le service, pour le moment, doit être mieux organisé qu'en France.

— Bon ! vous avez sage réponse à tout. A propos, — vous savez, — toujours le chiffre convenu, en cas de correspondance ?

— Toujours, fit le jeune homme.

— S'il vous survenait quelque chose qui en valût la peine, continua l'ami de Henri IV, ne manquez pas de m'écrire...

Ah ! ceci est très-important ; tenez, voici un signe de reconnaissance et un billet qui mettront à votre disposition, pour toute espèce de services, un Israélite fort puissant à Madrid, qui passe pour converti, un nouveau chrétien, vous comprenez, qui est notre agent là-bas, et qui nous a été déjà infiniment utile. N'oubliez pas cette ressource ; à un moment donné, peut-être serez-vous fort heureux d'y avoir recours.

La Varenne s'inclina avec reconnaissance, reçut le nom et l'adresse de l'Israélite, les mots de passe, et prit le billet.

— Bien ! fit le prudent seigneur, tout est en bon ordre. — Maintenant, embrassez-moi, vous êtes un brave cœur ! Et si la bénédiction d'un homme religieux et honnête peut appeler la protection du ciel sur votre tentative, recevez-la, ainsi que tous mes vœux pour votre complète réussite.

Et d'Aubigné ouvrit ses bras au jeune capitaine.

Puis, après une chaleureuse étreinte :

— Allons, encore une fois, adieu ! dit-il tout ému ; il faut que je vous laisse partir.

VIII. PREMIÈRES AVENTURES D'UN VOYAGE INCOGNITO.

Une demi-heure à peine après ce dernier entretien, La Varenne, sans avoir laissé pressentir à qui que ce fût l'intérêt de son voyage ni sa durée probable, sans même avoir serré la main d'aucun de ses amis, de peur de se trahir involontairement ou de donner lieu, par son silence, à des commentaires d'une portée quelquefois dangereuse, La Varenne, disons-nous, quitta Saint-Denis et prit la route de l'Espagne.

Parfaitement monté ainsi que son compagnon, il voyageait avec une rapidité extrême, ne s'arrêtant, chaque nuit, que le peu d'heures nécessaires pour laisser reposer les chevaux.

Ainsi qu'il l'avait dit à d'Aubigné, François comptait renouveler ses montures assez fréquemment pour n'avoir pas à subir le moindre retard.

Dé même qu'en maintes entreprises antérieures, il pensait suppléer ainsi à la désorganisation de la poste publique, de laquelle, sur presque toutes les grandes lignes, les chevaux avaient été mis en réquisition forcée, ceux-ci par les ligueurs, ceux-là par les royalistes, ce qui rendait impossibles les voyages en courrier.

Dès les premières heures de la marche, le capitaine et son digne intendant avaient, comme on doit le penser, tenu conseil sur le chemin à suivre pour arriver à Madrid le plus promptement possible et le plus commodément. C'était, du reste, une sérieuse affaire qu'un aussi long voyage, dans un moment où, par les discordes civiles qui se partageaient le royaume, chaque province, quelquefois même chaque ville de certaines contrées, entretenait de perpétuelles luttes avec ses voisins, ce qui ne se faisait pas sans une infinité de désordres et de brigandages qui désolaient le pays, et auxquels l'impunité était, pour ainsi dire, toujours acquise.

Maître Job, amoureux de bien-être autant que pas un chanoine ou que prier de bénédictins, proposait de gagner La Rochelle, port de l'Océan occupé par les troupes royales, de s'y embarquer pour Saint-Sébastien, et là, descendu sur la terre d'Espagne, de prendre la poste jusqu'à Madrid. — On évitait de la sorte, disait-il, la moitié des fatigues et les deux tiers des périls.

La Varenne combattit ce projet par la raison toute simple que la France étant en guerre avec Philippe II, il eût fallu prendre passage sur un bâtiment neutre, ce qui offrait la chance de longs retards pour l'embarquement, sans parler des hasards de la navigation.

Aussi, après les réflexions et les critiques obligées de maître Job, les deux voyageurs tombèrent-ils d'accord sur l'itinéraire suivant :

Traverser les provinces du centre et la Guyenne, longer la Navarre française, passer les Pyrénées aux défilés de Roncevaux, la moins dangereuse de toutes les voies à peine indiquées au milieu de ces montagnes immenses, et tomber sur Pampelune, d'où la route se continuait en ligne directe vers la capitale de l'Espagne.

Grâce à la vélocité de sa course, sur le déclin du troisième jour après son départ, François, laissant derrière lui Étampes et Orléans, se trouvait à peu de distance de Blois où il comptait se rendre pour la couchée.

Égayée par les interminables récits de Job, qui, malgré ses protestations hypocrites, se sentait intérieurement tout joyeux de courir de nouveau les aventures, et par les rires ou les apostrophes morales de La Varenne au narrateur d'exploits plus ou moins orthodoxes, la route se faisait sans ennui. Seulement, au beau milieu de la conversation, parfois La Varenne devenu tout à coup pensif laissait involontairement échapper quelque douloureux soupir, et Job, arrêtant aussitôt les saillies qui se pressaient sur ses lèvres, considérait avec un silencieux intérêt le gentilhomme attristé.

Rien ne s'était encore passé qui parût mériter leur attention, lorsqu'à peu de distance de Blois les voyageurs descendirent afin de se reposer quelques instants et de rafraîchir leurs chevaux, à une hôtellerie d'assez belle apparence qui se dressait au milieu de quelques maisons sur le bord du chemin. La Varenne demanda du vin et jeta un écu sur la table.

— Mon gentilhomme, dit l'hôte qui vint ramasser la pièce d'argent, vous allez à Blois ce soir ?

— Oui, fit François de la tête.

— Et êtes-vous bien pressé d'arriver à la ville ?

François le fixa, et voyant la figure honnête et placide de cet homme, il répondit :

— Pourquoi cela ?

— C'est que, si ça n'était pas, je vous engagerais fort à me demander à souper et un lit que vous aurez aussi bons ici que nulle autre part. Vous dormiriez tranquillement, et demain, au grand jour, vous gagneriez Blois en

compagnie d'une troupe de négociants qui goûtant mes raisons se sont arrêtés dans cette auberge pour y passer la nuit.

— Et quelles sont-elles ces raisons ? dit le capitaine.

L'hôtelier, qui paraissait mû par un véritable désir d'être utile à un gentilhomme de si belles façons, tout en faisant ses propres affaires, reprit aussitôt :

— Voici la chose en peu de mots, mon gentilhomme, mais, à mon avis, concluants. — Blois, comme je pense que vous le savez, quoique vous ne paraissiez pas être de ces pays, tient garnison au nom du roi Henri IV. Le baron d'Agen, à la tête des ligueurs de la province, occupe Vendôme, qui n'est pas fort loin. Pendant que les troupes des deux partis se tiennent renfermées dans les villes, des bandes de pillards, déserteurs de tous les camps, ravagent les campagnes à leur aise. Une de ces compagnies de routiers s'est installée dans un bois qui commence à une lieue d'ici et qui se prolonge jusqu'aux portes de la ville. Ces malandrins détroussent régulièrement les voyageurs qui se hasardent seuls sur le chemin. Tous les jours nous en voyons passer qui ont perdu leurs équipages en sortant de Blois, et qui arrivent ici à pied, quelquefois nus, en faisant la plus triste figure du monde. A la moindre résistance on est assassiné. Non contents de cela, les brigands font des courses dans tout le voisinage. Ils sont venus ici ; mais on les a si bien reçus que je les suppose dégoûtés de la partie. — Croyez-moi, restez ici cette nuit ; ce sera plus prudent.

La Varenne calcula.

— Non, fit-il, ce serait un trop long retard. Je ne puis perdre un jour. Néanmoins je vous remercie de votre conseil, nous nous tiendrons sur nos gardes.

Et, s'acheminant vers la porte, il se disposa à partir.

— Je vous souhaite bon voyage, messire, dit l'hôte, qui accompagna le jeune homme jusque sur le seuil. — Il y a une heure à peine, un jeune gentilhomme passant comme vous par ici, suivi d'un valet, a continué sa route vers Blois, malgré mon conseil. — Dieu veuille que vous ne vous en trouviez pas mal l'un ou l'autre.

Le soleil descendait rapidement. François, craignant de ne pas être à Blois avant la fermeture des portes, fit sentir l'éperon à son cheval qui partit à toute vitesse. Job l'imita, et les coursiers s'excitant au bruit sonore de leur galop, dévorèrent à l'envi l'espace.

Ils coururent ainsi près d'une heure. Depuis longtemps ils étaient engagés dans le bois de sinistre renom, et bien que sondant de tous leurs yeux les massifs d'arbres, et se tournant sur leur selle à de fréquents intervalles, ils n'avaient encore aperçu rien de suspect.

Tout à coup, au moment où La Varenne et son écuyer allaient franchir un coude à angle aigu que présentait la route, plusieurs coups de feu retentirent au milieu du silence imposant de la forêt.

François arrêta brusquement sa monture.

— Entends-tu ? dit-il à Job.

— Parfaitement.

— Et que t'en semble ?

— Que les raisons de notre hôte étaient pleines de sens. François jeta un coup d'œil de travers sur le drôle.

— Je ne te demande pas cela. — Quel est ton avis ?

Job était fort brave, mais d'une prudence qui dépassait celle du serpent, et d'un égoïsme que les grandes déceptions de sa vie rendaient excusable. Sa réponse se ressentit exclusivement de ces deux derniers sentiments.

— On se bat tout près, dit-il. La cause ne nous regarde pas. Nous sommes deux, et d'après la décharge que nous venons d'entendre, il y a là une notable quantité d'individus. Pour quelques marchands que l'on veut voler, nous ne pouvons compromettre la réussite de notre mission. Mon avis est qu'il faut retourner aussi vite que possible demander à souper chez cet hôte qui donne de si bons conseils et qui promet de si bons lits.

Bien que fort ennuyé d'un tel contre-temps, le capitaine sentit la sagesse de ces paroles. Déjà il tournait bride, lorsque des cris déchirants, traversant l'espace, frappèrent ses oreilles. C'étaient, distincts l'un de l'autre, des râlements d'agonie et des appels désespérés. L'idée de ce gentilhomme, parti seul avec son laquais, et dont lui avait parlé l'aubergiste, surgit subitement dans la mémoire de François.

— Mordieu ! cria-t-il, c'est un brave que l'on égorge parce qu'il aura voulu se défendre, un camarade peut-être ! — Job, l'épée à la main ! il est impossible que nous laissions faire ces misérables.

Et rapide comme la pensée, le jeune homme se précipita en avant.

— Bon ! grommela le vieux reître, des horions pour l'honneur. Amusez-vous à cela, mon maître, vous irez loin.

Et piquant son cheval avec mauvaise humeur, il suivit La Varenne.

Au détour du coude, ils aperçurent une scène d'horreur.

Le valet du gentilhomme, car c'était bien celui-ci, ainsi que François l'avait supposé, qui se trouvait attaqué, le valet du gentilhomme, à terre à côté de son cheval mort, rendait l'âme avec des convulsions effrayantes. Des armes déchargées gisaient auprès de lui. Pendant qu'un routier bandait une blessure reçue à la jambe, deux autres entouraient le maître qui, adossé à un gros arbre et son cheval devant lui, faisait voltiger à leur figure son épée, et poussait des cris aigus. Un quatrième bandit enfin, soufflant sur la mèche d'une arquebuse, s'apprêtait à en terminer avec cette importune résistance.

La Varenne distingua tous ces détails en un clin d'œil.

— Job ! dit-il, là !

Il indiquait du geste le bandit à l'arquebuse.

Puis il fondit lui-même, l'épée haute, sur le groupe où luttait le cavalier.

A son approche les deux routiers se détournèrent de leur proie. Sans attendre l'attaque directe du capitaine, chacun d'eux se jeta, l'un à droite, l'autre à gauche de son coursier. François, imprimant alors un brusque écart à sa monture, pressa vivement le plus proche, comptant pour être délivré de l'autre sur le secours du gentilhomme qui avait dû reprendre haleine.

Mais, au moment où son épée, après un engagement de quelques secondes, disparaissait tout entière dans la poitrine du bandit auquel il s'était attaqué, et alors que le capitaine se courbait pour donner plus de force à son élan, à ce moment même, il se sentit violemment frappé à l'épaule gauche, et une douleur aiguë, suivie d'un large jet de sang, lui annonça qu'il était blessé.

La Varenne se redressa, mais aussitôt son cheval plia sous un poids inattendu qui s'abattit sur sa croupe, et le jeune homme, étreint par le milieu du corps, perçut sur ses épaules le souffle haletant du second routier qui s'efforçait, à l'aide de secousses réitérées, de le précipiter à terre.

La violence du saisissement lui avait fait lâcher son épée. La Varenne désarmé, perdant son sang, comprit que s'il restait plus longtemps dans cette position, c'en était fait de lui. Il pensa au cavalier dont l'inaction semblait inexplicable.

— A moi ! monsieur, cria-t-il.

Personne ne répondit. François dont les forces commençaient à défaillir, sentit une sueur brûlante lui monter au visage. Il se roidit cependant sur les étriers, et se tenant d'une main au pommeau de sa selle, de l'autre, essayant

de dégager le poignard passé dans sa ceinture, il rassembla tous ses efforts pour une crise suprême.

— Tenez bon, monsieur, exclama de loin la voix retentissante de Job, — j'arrive !

Et le galop précipité d'un cheval se fit entendre.

François avait la main sur la poignée de sa dague. Le bandit tourna la tête pour distinguer le renfort qui survenait à son ennemi ; alors, avec une vigueur inexprimable et une promptitude d'éclair, François, crispant sa main gauche au pourpoint du brigand, se cambra en arrière, et de la main droite, lui plongea la lame dans les reins jusqu'à la garde.

L'homme ouvrit les bras, resta une seconde immobile, puis au choc du coude de La Varenne, il tomba lourdement sur la terre, rendit un râle étouffé, et expira.

Il était temps. Job arriva près de son maître à l'instant où le jeune homme, pâissant d'une manière étrange, fermait les yeux et se laissait aller. Job le reçut dans ses bras, l'appuya à une élévation du terrain, et après avoir épanché son sang et comprimé sa blessure, lui versa dans la bouche quelques gouttes d'un cordial dont il était muni à tout hasard.

Le remède opéra immédiatement. La Varenne revint à lui. Il s'assit pour reprendre haleine.

— Merci, dit-il, je crois que tu m'as rendu un fameux service. — Ah ça, et toi, comment t'en es-tu tiré ?

Job haussa les épaules, puis, avec un rire de dédain, il répondit :

— Ma foi, monsieur, je n'ai pas déployé grand mérite. L'imbécile à qui j'avais affaire m'a ajusté de son arquebuse. J'ai vu qu'il visait trop haut, je me suis avancé tranquillement ; quand la mèche s'est abattue sur le bassinet j'ai salué très-bas, et la balle passant par-dessus ma tête, a sifflé loin derrière moi. Alors j'ai allongé le bras, et d'un revers j'ai fendu le crâne du monsieur, qui me fixait tout surpris de m'avoir manqué. — Regardez là-bas.

Le bandit, renversé sur la face, était en effet couché au milieu de la route.

— C'est vrai, reprit François, j'avais entendu un coup de feu, et ne te voyant pas venir, j'étais inquiet.

— C'est qu'ayant dépêché ce niais, je me suis aperçu que le quatrième, vous savez, le blessé, n'était plus là. Je me suis lancé dans la forêt ; mais, ma foi ! il était déjà ou loin ou bien caché, car je n'ai rien vu. J'ai pensé que le gaillard était sans doute allé chercher du renfort. Aussi, monsieur, si vous le voulez bien, nous ne resterons pas plus longtemps ici.

— Partons, dit le capitaine. — Mais, à propos, ce personnage que je suis venu défendre, et qui m'a si bien laissé me tirer seul d'affaire, qu'est-il devenu ?

Job jeta les yeux autour de lui.

— Il est toujours là, répondit-il après avoir cherché quelques instants de la vue, car l'obscurité s'était répandue sur le bois pendant le combat, — je l'aperçois au pied du même arbre. — Seulement, au lieu d'être sur ses jambes, il est étendu à terre tout de son long. On le croirait mort.

— Fi ! voler des voleurs ! Vous déshonorez mon service !

— D'abord, monsieur, votre expression n'est pas juste. C'est conquis, que vous voulez dire ; ensuite, la destination de cet argent en purifie la source : je ferai dire des messes pour l'âme des ex-propriétaires, chose à laquelle leurs héritiers légitimes n'eussent certainement pas pensé.

Et les écus disparurent en sonnant dans les vastes poches du pieux intendant, lesquelles semblaient de taille à en engloutir bien d'autres.

La lune donnait alors en plein sur les trois cavaliers. La Varenne tressaillit soudain.

— J'entends des voix derrière nous. Imitez-moi, dit-il vivement en quittant d'un bond le côté éclairé de la route et se jetant dans l'ombre où ses deux compagnons le suivirent.

Son mouvement porta juste, car aussitôt des clameurs féroces et des détonations éveillèrent les échos du bois, et plusieurs balles, sifflant au hasard, s'aplatirent sur les arbres que rasaient les fugitifs.

Job agita son chapeau en l'air.

— Trop tard ! cria railleusement le vieux reître.

— Au galop ! commanda La Varenne.

Bientôt, le bois, théâtre de ces événements, fut dépassé. En plaine, on n'avait plus à craindre d'embuscades. La Varenne, par égard pour le gentilhomme qui semblait supporter avec peine les mouvements violents du cheval, ralentit sa course.

Alors, se rapprochant de son libérateur, l'étranger dont tous les sens étaient reparus, le remercia, d'un accent pénétré, de son courageux secours et de son noble dévouement. François répondit avec courtoisie à ces avances, et la conversation s'engagea entre les deux cavaliers. François sut ainsi que pressé de continuer sa route, et attribuant à une pensée de gain les instances du bienveillant hôtelier pour le retenir, l'étranger, incrédule aux dangers du passage, avait voulu se rendre le jour même à Blois ; —

qu'assaillis à moitié chemin par les routiers, sommés de mettre pied à terre et de livrer leurs armes, son valet et lui avaient piqué des deux, se fiant à la vitesse de leurs montures, lorsqu'une décharge mortelle, atteignant le domestique et blessant le propre cheval du maître, l'avaient forcé de s'arrêter et de mettre l'épée à la main pour sa défense, jusqu'à l'instant où La Varenne était venu si à propos.

Le gentilhomme s'exprimait en de fort bons termes. Ses manières décelaient l'homme du monde, et sa voix, d'un timbre pénétrant, et bien que contractée par l'émotion, d'une fraîcheur toute particulière, impliquait une idée de distinction et de jeunesse. Sa parole éveillait dans l'esprit de François des souvenirs confus mais non sans douceur, car il éprouvait à l'écouter un plaisir mélancolique. Bref, à part l'idée de cette pâmoison qui lui avait fait augurer si tristement de son courage, le capitaine sentait une sympathie surprenante pour cet inconnu envahir son être.

Tout en causant, on arriva à l'auberge où les voyageurs venaient chercher un refuge. Quand on fut en vue de la porte, l'étranger détacha un vaste manteau roulé derrière sa selle, et sous prétexte de couvrir le désordre de ses vêtements, il s'en enveloppa tout entier au moment où l'on mit pied à terre.

L'hôtellerie était, à une heure aussi avancée, barricadée comme pour soutenir un siège. Job frappa vigoureusement à la porte massive sans que personne parût s'émouvoir de cet appel.

Enfin, à un redoublement de coups à faire sauter les gonds, une fenêtre du premier étage s'entr'ouvrit avec précaution, le canon d'une arquebuse lança des éclairs aux rayons de la lune, et l'organe criard de l'hôte interpella les importuns qui troublaient ainsi son sommeil.

La Varenne se fit un porte-voix de ses deux mains :

— Ouvrez, dit-il ; je suis le voyageur auquel vous avez conseillé de passer la nuit chez vous. Je viens vous demander à coucher.

— Ah ! cria l'hôte, qui reconnut la voix de son interlocuteur, vous avez été attaqué, sans doute ; je vous l'avais bien dit.

— Oui, nous vous conterons cela ; mais ouvrez vite.

— Me voilà.

En effet, le digne aubergiste, débarrassant sa porte des obstacles amoncelés, se montra bientôt, accompagné de deux de ses garçons qui prirent les brides des chevaux et les dirigèrent vers l'écurie. Les voyageurs

entrèrent alors dans la salle commune, dont les profondes ténèbres étaient à peine combattues par une lampe fumeuse allumée à la hâte.

L'hôte les examinait curieusement.

— Il m'avait semblé, fit-il soudain en désignant du geste le cavalier, qui roulé dans son manteau, la figure ensevelie sous son feutre, se tenait immobile dans l'ombre, — soit calcul, soit hasard, impénétrable ainsi aux regards curieux que lançait François afin d'apercevoir distinctement ses traits, — il m'avait semblé, messire, qu'à votre passage vous étiez seul avec votre valet ?

François prit la parole.

— Monsieur, répondit-il, est le gentilhomme qui m'avait précédé ici et sur le chemin de Blois.

Il raconta alors en quelques phrases, les événements qui avaient eu lieu : le combat et la mort du laquais, la déroute des bandits. Le brave aubergiste levait les bras au ciel et poussait de grandes exclamations.

— Vous avez eu encore une rude chance, dit-il à la fin, de ne pas y être restés tous ! Bien peu se seraient tirés à aussi bon compte des griffes de ces brigands.

— Maintenant, maître *maître*, reprit La Varenne, donnez-nous des lits. Ce gentilhomme doit avoir besoin de repos. Moi-même j'ai la fièvre. Je voudrais faire panser ma blessure. Accompagnez-nous, monsieur et moi, à nos chambres. Mon écuyer restera ici pour préparer le baume et les bandages qui me sont nécessaires.

— Venez donc le premier, messire, dit l'hôte. Puisque vous êtes blessé, je vous céderai ma propre chambre et mon lit qui est le meilleur de tous ceux d'ici. La chambre qu'occupera monsieur est dans une autre partie de la maison. Je reviendrai pour l'y conduire.

La Varenne et l'étranger échangèrent un bonsoir des plus affectueux ; puis suivant son guide, le capitaine fut bientôt glissé entre deux draps, où en attendant son chirurgien ordinaire il put apprécier le moelleux vanté de la couche qui lui était cédée de si bonne grâce.

Un quart d'heure après, Job faisait son entrée dans la pièce, muni de bandes, d'eau fraîche et d'un baume de sa composition dont La Varenne avait maintes fois expérimenté les merveilles.

La plaie, mise à découvert et sondée avec précaution, fut reconnue plus large que profonde. La perte du sang et l'affaiblissement qui avait suivi

devaient en être les plus dangereuses conséquences. Job assura qu'au bout d'une quinzaine de jours il ne serait plus question de rien.

Le pansement terminé, et La Varenne plongé dans la béatitude qu'une suave fraîcheur succédant à l'inflammation cuisante communiquait à son épaule endolorie, et qui, de là, se répandait dans tout son être, comme le jeune homme se tournait sur ses oreillers afin de s'accommoder le moins désagréablement, son œil rencontra, dirigé vers lui, le regard de son écuyer.

Ce regard avait alors une telle expression de mystère, de curiosité satisfaite cherchant à s'épancher, d'envie de communiquer une impression reçue, que François n'y résista pas.

— Qu'as-tu à m'apprendre ? dit-il, parle.

Maître Job leva vaniteusement la tête, en homme fier de lui-même.

— Monsieur, fit-il, ce gentilhomme....

— Eh bien ?

— Ce n'est pas un gentilhomme.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est une femme !

Et, ce mot lâché, le malicieux personnage sembla jouir de la stupéfaction de son maître.

— Comment ? c'est une femme ?

— Oui, monsieur, oui.

La Varenne, tout médiocrement disposé qu'il fût à la joie, reprit néanmoins, en riant de l'idée :

— Et par quoi diable ! sais-tu cela, toi ?

— Ah ! voilà. — N'avez-vous pas remarqué la douceur de la voix de votre compagnon, quand vous avez causé en route ?

— Si, vraiment, si.

— Moi de même. — De plus, cette frayeur extraordinaire pour un homme, la manière dont ce cavalier nous avait repoussés lorsque vous vous étiez approché afin d'ouvrir son pourpoint, tout cela m'avait donné de violents soupçons.

Quand après vous avoir accompagné, ainsi que ce monsieur, à vos chambres, et m'avoir donné ce qu'il me fallait, l'hôte a voulu m'aider dans la confection de mon baume, je l'ai envoyé se mettre au lit, l'assurant que sur sa simple indication je saurais très-bien vous retrouver. Il n'a pas demandé mieux : il dormait debout ce bonhomme : — vous savez, le premier sommeil. — Lorsque je n'ai plus rien entendu, je suis monté tout

doucement par l'escalier que le gentilhomme avait gravi. Sur le premier palier, j'ai vu une porte d'où quelques rayons de lumière filtraient à travers un nœud éclaté dans le bois. J'ai collé mon œil à cette fente, et au milieu de la chambre, notre cavalier s'est offert à moi plongé dans un fauteuil. Il paraissait méditer. Son chapeau était à terre à côté de lui. En distinguant une superbe chevelure dénouée, éparse sur ses épaules, son col découvert et des traits trop réguliers et trop délicats pour un homme, je n'ai plus eu de doute sur son sexe. Le plancher a crié tout à coup sous mon poids, alors la lumière s'est éteinte, et je n'ai plus rien vu.

— C'est-à-dire, reprit La Varenne, que dans la même soirée vous vous faites voleur et espion. Continuez sur ce pied-là, et nous irons longtemps ensemble.

— Mais, mon bon seigneur, continua l'imperturbable drôle, c'est par dévouement pour vous ce que j'en ai fait.

— Et comment cela ?

Job laissa poindre sur ses traits bronzés une imperceptible ironie disparue aussitôt devant un coup d'œil de La Varenne.

— Sans doute, capitaine, poursuivit-il d'un ton patelin, sans doute. Avant que vous ne montiez, je vous ai vu inquiet ; vous examiniez beaucoup votre nouvel ami ; vous aviez l'air de flairer la chose. Ma foi, j'ai eu peur qu'une préoccupation prolongée ne nuisît à votre repos, et j'ai cru vous être agréable en faisant cesser votre incertitude. D'ailleurs, voyez-vous, il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire.

La Varenne réprima une certaine envie de rire à cette réjouissante impudence, et il murmura brusquement, afin de ne pas se trahir : — Taisez-vous, et allez dormir ! Vous avez un lit, sans doute ? L'endurci coquin regarda presque tendrement son seigneur :

— Mon lit est ici, dit-il en s'installant dans un fauteuil. Il ferait beau voir que je vous quittasse. Et si vous vous trouviez plus mal, qui donc devrait être là ?

— Comme vous voudrez, répondit François.

Puis, l'un se laissant aller au sommeil, l'autre fermant les yeux, le profond silence de la nuit régna seul dans la pièce, ainsi que dans le reste de la maison.

IX. COMME QUOI LA VARENNE, CROYANT S'ADRESSER A UNE ÉTRANGÈRE, RETROUVA UNE PERSONNE QU'IL CONNAISSAIT PARFAITEMENT.

Le jour était déjà avancé quand après un repos qui s'était tant soit peu ressenti des agitations de la veille, François et son écuyer furent tirés de leur sommeil par des cris et des imprécations proférés au dehors.

Tout ce bruit était causé par l'arrivée du cadavre du malheureux valet assassiné, que suivant les ordres de son maître, l'hôte avait envoyé prendre de grand matin, afin de lui donner une sépulture chrétienne, et autour duquel la population du village se groupait en manifestant son indignation.

Job, ayant reconnu la cause du tumulte, s'occupa des différents soins dont il avait la charge. Il visita l'épaule de son maître. La blessure, fraîche et vermeille, était en voie de prompt guérison. Les forces étaient en partie revenues, et La Varenne se sentait un violent appétit ; indice, suivant le chirurgien non patenté, des plus favorables.

En conséquence, Job alla visiter la cuisine, et le résultat de son excursion fut un succulent déjeuner servi dans la chambre de La Varenne, et auquel tous deux prirent une part d'autant plus active que, si on se le rappelle, ils n'avaient pas du tout soupé.

Les dernières bouchées disparaissaient, lorsque l'hôte entra, son bonnet à la main :

— Messire, dit-il, ces marchands dont je vous ai parlé hier sont en bas, prêts à partir pour Blois. Ils n'attendent plus que le bon plaisir de Votre Seigneurie pour se mettre en route, charmés qu'ils seront, si cela vous est agréable, de voyager en compagnie d'un aussi brave gentilhomme. — Que faut-il leur répondre ?

— Dites à ces bonnes gens, fit La Varenne, qu'aussitôt habillé je vais descendre.

L'hôte s'inclina et il allait sortir, quand La Varenne reprit :

— A propos, maître, savez-vous des nouvelles de ce cavalier ?

— Il n’a pas voulu vous déranger, monsieur, mais il s’est informé déjà de votre état. Il compte se joindre à la troupe qui se rend à Blois, et dans le cas où monsieur aurait été obligé de rester ici à cause de sa blessure, j’étais chargé de lui demander si ce gentilhomme pouvait venir lui présenter ses adieux.

— Je descends. Avant dix minutes je serai près de lui. D’ici là, faites seller nos chevaux.

— De suite, monsieur.

L’hôte sorti, François se leva, passa ses vêtements, et au moment indiqué, il entra dans la salle commune.

Une vingtaine d’hommes à la figure et au costume parfaitement d’accord avec la pacifique profession indiquée à La Varenne, armés chacun de manière plus ou moins grotesque, remplissaient la pièce, et s’entretenaient bruyamment. Devant la porte, leurs montures, dans le pêle-mêle le plus bigarré, chevaux, mulets et jusqu’à de vigoureux ânes, attachés à des anneaux, frappaient la terre du pied, ou hennissaient d’impatience. La présence du capitaine fut saluée par une clameur générale.

François se vit obligé de traverser ce groupe pour gagner la porte.

— En route ! mes amis, dit-il tout impatient d’échapper aux compliments de ces bourgeois, parmi lesquels ses exploits capricieusement narrés par l’aubergiste, avaient produit une profonde admiration, — en route !

Et il s’avança vers l’entrée de la maison où Job déjà en selle, l’attendait, tenant son cheval par la bride. Pendant le trajet ses yeux se portaient sur chaque groupe, comme pour y rencontrer une personne cherchée.

L’hôte était sur le chemin qui présidait à tout le mouvement.

— Ce gentilhomme vous rejoindra, messire, cria-t-il ; il est allé dans notre église dire une prière pour son laquais que l’on va enterrer. Partez toujours !

— Partons donc ! dit François.

Les marchands se hissèrent sur leurs bucéphales, et l’on se mit en marche.

Au bout d’une centaine de pas, le trot allongé d’un cheval retentit derrière la troupe.

François tourna la tête : Job le regarda avec un sarcasme aux lèvres.

C’est qu’en effet, quelques reproches qu’il eût pu faire à son valet sur son indiscretion, une singulière curiosité aiguillonnait le jeune homme depuis ce

qu'il avait appris le soir précédent. Il désirait vivement savoir si maître Job s'était ou non trompé.

Ce n'était pas que La Varenne vît dans cette aventure la moindre distraction amoureuse à son profit. — Non, — son âme était remplie d'une autre image. — Mais après les réflexions suggérées par l'insomnie, sa générosité naturelle avait souffert à l'idée qu'une femme qui par ses manières semblait appartenir à la classe élevée de la société, se trouvât, seule, exposée aux hasards d'un voyage peut-être encore bien long, entrepris sans doute dans un but que ce travestissement inusité indiquait comme très-sérieux, — privée de son fidèle suivant, alors qu'il lui devenait le plus nécessaire, pour la garantir de périls qui s'annonçaient aussi positifs.

Le souvenir de celle qu'il aimait, l'instinct de protection inné au cœur de l'homme, les principes chevaleresques vivants encore à cette époque, tout l'engageait à venir en aide à la faible créature que des circonstances providentielles plaçaient ainsi sous sa main. La Varenne, d'ailleurs, trouvait bien d'inaugurer sa chanceuse entreprise par une bonne action.

Il se promettait donc, aussitôt que la conversation l'aurait convenablement éclairé à tous égards, tout en respectant ses secrets, de découvrir à la dame son généreux dessein, et sans rien dérober à sa mission des moments indispensables, de se mettre à sa disposition dans l'étendue entière du possible.

Le bruit des pas se rapprocha. L'inconnu avançait rapidement. La Varenne qui cheminait en tête des soldats improvisés, ralentit sa marche.

L'étranger parvenu à la hauteur de la troupe, dépassa les marchands, et s'avança vers lui.

Alors François, pour le recevoir, leva son chapeau et prépara son plus gracieux sourire.

Mais à l'instant que le gentilhomme, répondant à sa politesse, découvrait son visage et lui adressait la parole, François devint pâle comme un mort, son sang afflua vers son cœur avec une force à le briser, et comme foudroyé par une surprise inouïe, il baissa la tête, étreignant sa poitrine à deux mains.

La femme, — car c'était bien une femme, — qu'il voyait devant lui sous ce costume de cavalier, c'était cette madame de Marciac qu'il avait quittée si peu de jours avant, dans son somptueux hôtel de Paris ! — C'était l'ange de ses rêves, l'amour de sa vie, qu'il reconnaissait en elle, et qu'il retrouvait dans une position tellement inexplicable !

Cependant, ramené par les chuchotements des bourgeois qui l'entouraient au sentiment des convenances extérieures, et malgré ce premier choc, ne pouvant se décider encore à en croire sa vue, La Varenne se redressa, et ses regards, une nouvelle fois, se croisèrent avec ceux du prétendu gentilhomme.

Alors celui-ci, étonné d'abord d'une telle conduite, parut rassembler ses idées ; puis tout à coup, l'émotion qui avait saisi La Varenne le premier, sembla également passer dans son âme ; un tremblement subit l'agita, et une rougeur étrange envahit depuis son col jusqu'à son beau front.

Lui aussi, à en juger par ces symptômes, avait reconnu. — François ne conserva plus de doute.

Le même motif, celui des regards curieux, qui avait rendu à La Varenne son sang-froid, le fit de même reprendre à l'adorable jeune femme. Les deux cavaliers, car nous laisserons pour le moment l'étrangère à son sexe apparent, les deux cavaliers, disons-nous, composant leur physionomie jusqu'à un calme parfait, se saluèrent avec une aisance qui sentait sa seigneurie de fort loin, et rangeant leurs chevaux côte à côte, adoptant la même allure, ils commencèrent à s'entretenir aussi tranquillement que s'ils ne s'étaient jamais vus avant la scène de la veille.

— Souffrez, monsieur, fit l'étranger prenant la parole, souffrez que je vous renouvelle des remerciements sortis, croyez-le bien, du fond même de mon cœur. Sans votre dévouement, j'eusse subi une mort affreuse, et je serais à cette heure enfoui dans quelque coin ignoré de ces campagnes. Je vous dois la vie, et votre noble conduite ne s'éloignera jamais de mon souvenir.

Un geste caressant de la tête joint à ces mots que faisait valoir un accent profond et vibrant, causa au jeune capitaine un tressaillement moitié agréable et moitié douloureux.

Deux sentiments opposés se combattaient effectivement en lui : d'une part, la joie d'avoir sauvé sa maîtresse, de l'autre, une jalousie furieuse, la frayeur de découvrir pour cause à sa situation présente une intrigue de cœur qui plus dangereuse que les prétentions d'un Beauvoir, vînt briser les radieuses espérances dont il avait remis à son retour la réalisation enchantée.

François passa la main sur sa moustache pour cacher l'émotion qui en cet instant faisait trembler ses lèvres.

— Monsieur, répondit-il avec un sourire un tant soit peu contraint, monsieur, vous me comblez. Mon action est si simple qu'elle ne mérite vraiment pas tous ces éloges.

Et, reprit le capitaine en s'inclinant, et si vous voulez me donner une marque de l'affection que vous dites me porter, c'est de disposer de moi en tout ce qui pourra vous convenir, comme de votre plus dévoué serviteur.

Le cavalier salua affectueusement, et il répondit :

— Vous y mettez une telle bonne grâce, monsieur, que je profiterai de vos offres sans scrupules, plutôt même peut-être que vous ne le pensez.

Puis il se tut et donna de l'éperon à son cheval, qui profitant de son inattention, avait ralenti son allure.

— Monsieur, dit François, décidé à poursuivre la conversation jusqu'à ce qu'il eût appris ou découvert ce qu'il voulait savoir, — serait-il permis, sans se montrer indiscret, de s'informer du terme de votre voyage ?

— Fort bien, monsieur ; je me rends dans le Midi, où de graves intérêts de famille m'ont appelé subitement. J'avais ouï dire que par les guerres intestines dont ce pays est la proie, un voyage s'accomplissait plus rapidement et plus sûrement dans un modeste équipage qu'avec une suite nombreuse. Je suis parti avec un seul valet, et j'étais heureusement venu de Paris jusqu'en cet endroit, lorsque hier j'ai failli rester à ce mauvais pas d'où vous m'avez tiré.

— Et à quel parti vous arrêtez-vous maintenant ? reprit François. L'étranger hocha la tête.

— Mon Dieu ! dit-il, je redoute tellement une nouvelle surprise dans le genre de celle que je viens d'éprouver, que si j'obéissais à mes seuls instincts, je regagnerais Paris en toute hâte, et je n'en reviendrais pas sans une escorte convenable ; mais les intérêts que je représente sont pour moi et les miens d'une gravité à n'admettre aucun retard. Je continuerai donc ma route de la même façon que je l'ai entreprise d'abord. Fort heureusement votre écuyer a sauvé, avec la valise de mon laquais, les sommes nécessaires à mon voyage. Je vais louer un valet ; aux endroits où cela me sera possible je prendrai la poste, et j'espère gagner mon pays dans le délai le plus court.

Tout cela ne disait pas quels étaient ces intérêts si précieux pour lesquels la comtesse déployait tant d'ardeur. La Varenne, pendant ses fréquents séjours dans la capitale où son double rôle lui donnait de singulières facilités, avait été renseigné surabondamment sur la position sociale et sur la famille de madame de Marciac. Il ne pouvait supposer aucun motif de

fortune ou de parenté à la résolution si énergique que déployait la jeune femme. Cent fois il lui avait entendu répéter qu'elle était orpheline ; les biens laissés par son mari étaient en dehors de tout conteste possible.

Le jeune homme, de toutes les passions humaines ne voyait que l'amour capable de fournir un si furieux mobile à une de ces créatures légères dont les graves soucis, les haines et les dévouements de la politique n'effleurent point la vie joyeuse et insouciant.

— Évidemment, se disait La Varenne éperdu de surprise, tandis que jadis la foule des soupirants servait à constater par ses échecs de chaque jour la froideur de la belle veuve, un homme plus favorisé s'était enchaîné cette femme par des liens mystérieux ; sans doute en ce moment elle volait à son appel. Le baron de Beauvoir avait joué le rôle d'un rideau fort commode destiné à amortir les regards du vulgaire, et François s'était laissé prendre comme le premier venu à l'indifférence d'aspect qui provoquait le désir et l'espoir d'animer cette adorable statue.

François rugissait donc intérieurement de son peu de clairvoyance, et se maudissait de n'avoir pas approfondi jusqu'à l'évidence un point si essentiel avant de se livrer éperdument à la passion qui le dévorait.

Le beau gentilhomme jeta à La Varenne un regard éloquent, et il reprit :

— Je devais cette explication à mon sauveur.

Mais, poursuivit-il en donnant à sa voix le ton de la prière, s'il lui arrivait plus tard, sachant qui je suis, d'entendre parler de moi, de me rencontrer parmi le monde, je le conjure d'oublier les circonstances dans lesquelles il m'aurait vu, je le conjure surtout de ne les révéler à personne. Il y va presque de mon existence. — Je puis compter sur sa parole, n'est-ce pas ?

— Oh ! *monsieur* ! fit La Varenne, je ne me souviens déjà plus.

La caravane était arrivée de la sorte assez loin, chacun devisant de son côté.

— Capitaine ! crièrent soudain les marchands à La Varenne, qui tout absorbé, cheminait le visage baissé et les rênes flottantes, capitaine ? voici le bois.

François releva la tête.

— Bien, mes braves, dit-il en souriant ; mettez-vous sur deux rangs, dégagez vos rapières, croisez vos hallebardes, allumez vos arquebuses, et qu'on ne tire qu'à mon commandement.

On pénétra dans la forêt, chacun avec des sensations différentes : François, quoi qu'il eût d'autre part, en rendant grâce à Dieu de l'avoir

conduit le jour précédent si bien à propos en cet endroit ; son compagnon, avec un pénible souvenir ; Job, en palpant dans sa poche les écus qu'il avait ramassés ; les marchands, en général, bien qu'affectant bonne contenance, avec une fort grand'peur.

Du reste, la traversée s'accomplit le mieux du monde. On vit bien passer à travers certains buissons, le bout de quelques arquebuses ; on entendit bien, à tels endroits suspects, des bruits de mauvais augure ; mais probablement le nombre et la formidable apparence de la troupe que La Varenne précédait gravement, l'épée à la main, fournirent aux malandrins de profonds sujets de réflexion, car la caravane passa sans obstacles.

Les portes de Blois franchies, les bourgeois après avoir comblé La Varenne de salutations, se disséminèrent parmi les différentes rues. L'un d'eux sur la demande du jeune homme, le guida vers le meilleur hôtel de la ville où François et son gracieux compagnon, suivis de maître Job, pénétrèrent en demandant des chambres.

Une fois seul, François espérait que le charmant cavalier allait un moment se départir en sa faveur de son incognito, et il se promettait fort de ne pas laisser sans résultats pour sa passion une occasion aussi favorable. Mais l'énigmatique personnage parut vouloir conserver encore la même apparence, et gardant le ton familier dont il avait usé jusque-là, il adressa de nouveau la parole au capitaine :

— Monsieur, dit-il, vous m'avez permis de faire appel à votre complaisance, excusez-moi si j'en profite presque immédiatement. Ainsi que vous le savez, j'ai besoin d'un laquais et de deux chevaux ; peut-être ne saurais-je me procurer tout cela avec les qualités voulues. — Voudriez-vous envoyer votre écuyer à la découverte, et vérifier ensuite si l'homme est digne de confiance et les montures suffisamment vigoureuses ? C'est une dernière obligation de laquelle je grossirai ma dette envers vous.

Le véritable amour est timide. François, ce brave cœur qui affrontait insoucieusement la mort sous toutes ses faces, François voulut ouvrir la bouche et provoquer une explication qui lui permît de risquer une proposition qu'il méditait, et à la suite de laquelle il ne conserverait plus de doutes sur les sentiments de la belle travestie ; mais devant le sourire calme, devant l'impassibilité polie qu'affectait la jeune femme, il sentit son gosier contracté par une insurmontable émotion, et se contentant de baisser la tête en signe d'obéissance, il se retira pour satisfaire aux désirs qu'elle venait de manifester.

Blois, ville royale, Blois, ville de guerre, renfermait toutes les ressources du genre de celles dont François se mettait en quête, Il eut bientôt engagé pour le service de sa maîtresse un ex-valet de pied de Henri III, laissé à la garde du palais, et qui périssait d'ennui au milieu des immenses appartements inhabités. Un officier de ses amis, que le capitaine rencontra, lui fit céder à fort bas prix de magnifiques chevaux normands, butin conquis sur les ligueurs, et François lui-même profita de cette circonstance pour troquer ses propres montures contre des coureurs bien reposés, et d'une force exubérante.

Ces préparatifs terminés, La Varenne serra la main de son camarade, ordonna au laquais de conduire les chevaux à l'hôtel, et il y revint aussitôt à grands pas.

Il avait pris en lui-même, pendant tout ce temps, une résolution décisive.

Arrivé dans sa chambre, le jeune homme décidé à en finir avec l'incertitude qui le torturait, saisit une plume et traça la lettre suivante :

« Madame,

Une plus longue feinte est inutile. J'ai reconnu la belle comtesse de Marciac ; je sais que, de son côté, elle n'ignore plus qui je suis. Si depuis longtemps mes yeux, à défaut de ma parole, ne vous ont pas permis de lire dans mon âme toute l'admiration dont elle est remplie pour vos mérites, que je puisse vous dire ici, madame, combien vous n'avez pas de serviteur plus respectueux que moi.

Au nom du service que j'ai le bonheur suprême de pouvoir vous rendre, daignez méditer l'offre suivante que j'ose me hasarder de vous écrire.

Vous allez, m'avez-vous dit, madame, dans le midi de la France. Je suis moi-même chargé d'une mission qui me conduit dans cette partie du royaume. Vous avez éprouvé déjà ce que sont les périls d'un voyage entrepris avec les conditions adoptées par vous ; ils augmenteront encore à mesure que vous pénétrerez dans les provinces méridionales, théâtres de luttes continuelles.

Eh bien ! madame, puisque la route que, chacun, nous devons suivre est la même, acceptez que mon bras vous protège contre de nouveaux hasards ; souffrez que, de loin, j'accompagne vos pas, prompt à paraître au moindre signe de votre main. Songez combien de jours encore vous séparent du but

de votre marche. Laissez-moi me charger de tous les soins si pénibles à votre délicatesse, aplanir pour vous les difficultés matérielles du chemin. Je serai soumis, humble et muet comme un esclave. Le jour où mes services vous deviendront inutiles, vous me congédierez d'un geste, et je trouverai la force d'oublier que je vous aie jamais aperçue.

Madame, votre serviteur attend respectueusement vos ordres.

FRANÇOIS D'AUBANS. »

C'était, on doit s'en souvenir, sous ce pseudonyme que La Varenne était connu auprès des seigneurs parisiens partisans de la Ligue.

François appela son écuyer.

— Job, dit-il, porte vile cette lettre au gentilhomme que tu sais. Tu attendras la réponse.

L'honorable intendant qui n'ayant pas revu Paris depuis sa pendaison manquée, ne pouvait deviner madame de Marciac à son visage, bien que souvent-il eût entendu son maître parler d'elle, et qui s'était fort bien aperçu de l'émotion de François à la vue de la dame travestie, grillait d'une curiosité indicible. Il eût fort voulu risquer une question ; mais il s'aperçut d'un coup d'œil que le moment n'était pas choisi, et il partit tout courant.

François attendit vingt minutes qui lui semblèrent vingt siècles. L'angoisse à laquelle il était livré suspendait jusqu'aux battements de son cœur. Job le retrouva à la même place, dans la même attitude. Une pâleur légère à ses lèvres, la contraction de ses traits, témoignaient seules de la violence de ses agitations intérieures.

Job lui tendit un papier ; le jeune homme le saisit avec avidité ; mais reconnaissant sa lettre même, il blêmit affreusement.

— Regardez donc, dit vivement Job, la réponse est au bas.

La Varenne déploya le papier d'une main tremblante, et à la suite de sort seing, il lut ce peu de mots :

« J'accepte. Je confie mon honneur à votre loyauté. »

— Merci, mon Dieu ! s'écria-t-il ivre de joie et succombant presque à tant de secousses diverses, — elle n'aime personne ! — Job ! fais seller les chevaux ; nous partons pour Tours.

Maître Job qui savait fort bien distinguer les occasions, prit un air narquois pour répondre :

— Nous deux, n'est-ce pas ?

La Varenne, dans son bonheur, lui allongea par manière de caresse un énorme coup de pied sur ses jambes sèches et dures.

— Eh non, butor ! fit-il à demi-voix, — mais bien avec cette adorable amazone !

— Ah ! cria le jeune homme en rappelant son serviteur qui sortait, j'oubliais de te recommander une chose : garde-toi désormais de prononcer mon vrai nom. Jusqu'à nouvel ordre, comprends bien ! je suis toujours le capitaine d'Aubans.

X. OU LE SEIGNEUR DE BEAUVOIR FAIT PREUVE D'UNE IMAGINATION PLUS HEUREUSE QUE DANS LES PREMIÈRES PAGES DE CETTE VÉRIDIQUE HISTOIRE.

Pendant que La Varenne s'enflamme d'une façon toujours croissante ; que madame de Marciac médite, rêveuse ; que Job se livre de plus en plus à des actions qui sentent leur vieux reître, à des discours où le sacristain confit reparaît, et que tous trois courent les chemins ; — revenons à un personnage de notre connaissance, qui, dans le même temps, maudit son étoile, se répand en lamentations infinies : revenons au malheureux seigneur de Beauvoir.

Le fort triste baron, bien et dûment soigné par les médecins mêmes du roi, avait été remis en peu de temps des suites de ses terribles secousses. Les traces de la torture subie devant le conseil avaient complètement disparu, à la simple exception d'une marque violacée empreinte autour du front, peu apparente à l'état ordinaire, mais qui se teignant du rouge le plus vif à la moindre émotion violente, ne laissait pas que d'enlaidir quelque peu la victime infortunée de François.

Logé dans une des plus belles maisons de Saint-Denis, nourri aussi confortablement que la cuisine du roi pouvait y pourvoir, M. de Beauvoir, en prenant possession de son appartement, avait vu installer dans la pièce qui précédait sa propre chambre, un poste de six hommes commandé par un sergent, dont la consigne était de veiller sur lui et de ne le laisser communiquer avec personne : dans l'intérieur, quatre bons barreaux scellés à la fenêtre répondaient suffisamment du baron.

Beauvoir avait d'abord beaucoup réclamé, offert de rester prisonnier sur parole ; mais on lui avait répondu que s'il ne lui était permis de sortir, c'était uniquement à cause de sa santé, et que quant aux soldats placés dans son antichambre, ils n'étaient là que pour lui faire honneur.

Il n'y avait plus rien à dire en face de telles raisons ; aussi le baron s'était-il tu de suite.

Quant aux sensations de divers genres qu'il éprouva pendant les premiers jours de sa mise au secret, l'analyste le plus habile suffirait à peine à en reproduire les principaux détails.

Beauvoir pensa d'abord à l'immense responsabilité qui pesait sur sa tête, à sa mission manquée, à la connaissance que Henri de Bourbon avait maintenant de la situation de la Ligue, à la ruine totale du parti qui peut-être allait résulter de sa mésaventure, enfin, à son avenir politique à jamais perdu.

Passant à un autre ordre d'idées plus désolant encore pour tous ses instincts découverts ou secrets, le captif se représenta la belle madame de Marciac l'attendant en vain, ne sachant que penser de son silence, de sa disparition sans nouvelles, passant de l'amour à l'indifférence, et cédant peut-être, avec le temps, aux obsessions de cet odieux La Varenne...

Au souvenir de son ravisseur, le baron, déjà très-rageur de son naturel, tombait cinq fois sur six en épilepsie.

Enfin, au bout d'une semaine de captivité n'y pouvant plus tenir, Beauvoir supplia qu'on le conduisît à M. d'Aubigné qu'il savait chargé particulièrement de sa surveillance. Sa demande fut accueillie ; seulement, au lieu d'être mené auprès d'Agrippa, ce fut celui-ci qui vint le voir.

Or, six jours auparavant, au moment où d'Aubigné prenait congé de La Varenne prêt à quitter Saint-Denis, les deux gentilshommes avaient eu ensemble, sur l'escalier même du jeune homme, une dernière conversation, de laquelle, pour la plus grande facilité de compréhension du lecteur ainsi que pour l'intelligence générale de ce récit, nous reproduisons la substance.

La Varenne avait arrêté court au milieu de son dernier embrassement le digne conseiller du roi.

— Monsieur d'Aubigné, avait-il dit alors, j'ai une grâce à vous demander ?

— Deux, mon ami, deux, pourvu que je puisse y satisfaire.

— Celle que j'implore de vous est tout à votre discrétion. — Vous savez, monsieur, que j'aime une femme dont M. de Beauvoir se prétend passionné. — Sans vous entretenir du péril qui en résulterait pour moi à propos de ma tentative sur Madrid, j'ai toutes les raisons possibles de désirer que le baronne retourne pas à Paris en mon absence. Promettez-moi donc que, quoi qu'il arrive, dût le roi entrer au Louvre d'ici-là, on ne le relâchera pas que je ne sois arrivé, ou qu'on n'ait appris ma mort d'une manière certaine.

D'Aubigné s'était permis un sourire, mais il avait néanmoins répondu :

— Je vous en fais le serment ; et soyez tranquille, je veillerai moi-même sur l'individu.

Il n'avait point tardé, ainsi que nous l'avons montré plus haut, à prendre ses mesures.

L'ami de Henri IV et du fidèle La Varenne entra donc chez son prisonnier.

Beauvoir venait justement d'avoir une crise. Les yeux hagards, la figure bouleversée, crispée par la colère, il gesticulait comme un furieux en parcourant sa chambre à grands pas. Le malheureux avait un air féroce et larmoyant tout à la fois.

— Ah ça ! se dit d'Aubigné, est-ce qu'il deviendrait fou ? Ce cher La Varenne serait forcé de convenir que je fais bien les choses.

Monsieur, fit-il avec une certaine compassion, vous m'avez demandé ? Me voici. Que désirez-vous de moi ?

— Monsieur, cria le baron en s'arrêtant tout à coup, si je reste longtemps ici, je suis un homme mort !

D'Aubigné le contempla d'un air ébahi.

— C'est fâcheux pour vous, monsieur, dit-il, mais je ne vois pas ce que je puis y faire.

— Me rendre à la liberté, monsieur !

— Ceci n'est pas de ma compétence. Adressez-vous au roi.

— Monsieur, reprit Beauvoir qui se calma par degrés, ceci est pour moi une question de vie ou de mort, veuillez me prêter attention. On me retient je ne sais dans quel but, puisque ma mission a été découverte, et désormais, se trouve impossible. Si c'est une persécution, elle est mesquine ; si c'est une punition, elle ne peut pas aller jusqu'à me faire perdre l'existence. En tous cas, il doit exister un moyen de s'entendre.

J'ai réfléchi longuement, pendant ma réclusion. — Deux passions se partageaient mon âme, il y a huit jours : l'amour et la politique. Je puis vous avouer cela ; vous êtes homme, vous me comprendrez. Jusqu'ici la politique avait eu le pas sur l'amour ; aujourd'hui, mes réflexions ont opéré le contraire. — J'abandonne la partie, je renonce à toute espèce d'intrigues, je me sou mets au roi complètement, sans arrière-pensée. J'engage mon honneur de ne me mêler en rien à la lutte qui va décider du sort du royaume. En échange de ces sacrifices je ne demande que la liberté. Dites-le au roi, monsieur d'Aubigné, je vous en conjure ; — peut-être lui-même, qui si

souvent en butte à l'adversité doit compatir plus que tout autre aux souffrances morales, peut-être lui-même se laissera-t-il fléchir.

Agrippa secoua la tête.

— Monsieur, dit-il, je me reprocherais de vous laisser un seul instant avec un vain espoir. Le roi est décidé à vous garder ici.

Beauvoir pâlit douloureusement ; il poursuivit néanmoins :

— Eh bien, monsieur, si la compassion est sans pouvoir, l'intérêt personnel aura sans doute plus de chances d'être écouté. Ce que je vais vous dire est grave ; vous jugerez de l'étendue de ma passion. Si le roi veut permettre que je me rende à Paris, je deviens son séide. J'agirai pour lui, et avant un mois, la nuit, je fais ouvrir une porte à ses troupes. — D'autres se vendent par ambition ; moi je me livre par amour.

Ce que le digne baron appelait amour, La Varenne l'eût défini à coup sûr : jalousie inouïe, orgueil démesuré ; — nous ne discuterons pas pour un mot.

— Je vous répéterai pour la seconde fois, répondit l'impassible d'Aubigné, que Sa Majesté, pour rien au monde ne consentira à vous relâcher ; tout ce qu'il m'est permis de vous dire, c'est que sans qu'il vous paraisse peut-être, le roi a ses raisons de vous retenir. — Tenez, monsieur, prenez patience, l'avenir sera sans doute meilleur que le présent.

Et il se disposa à sortir.

— Un dernier mot, monsieur, fit Beauvoir, les yeux injectés de sang et chancelant comme si une apoplexie d'émotion allait le foudroyer ; — un dernier mot encore. Je sais que souvent le trésor royal souffre de pénurie. Si le roi veut y souscrire, un messenger choisi par vous rapportera d'une maison de Paris que j'indiquerai, dix mille écus ; et pour prix de cette somme, une lettre dont vous lirez les termes, et qui ne contiendra aucune allusion à ma situation ou au mauvais succès de mon voyage, sera remise à la personne dont elle portera l'adresse.

— Ceci est tout aussi impossible que vos demandes précédentes. Si vous n'avez rien autre chose à me communiquer, monsieur, je me retire.

Et d'Aubigné, scrupuleux, en toute occasion, sur les égards qu'on se doit entre gens bien élevés, salua courtoisement son captif.

Puis, il ouvrit la porte, la referma sur lui, et l'infortuné baron reprit sa course frénétique et ses grincements de dents, enjolivés de temps à autre par quelques-uns de ces rugissements concentrés qui décèlent une terrible explosion intérieure.

Tout ce que gagna Beauvoir à cette entrevue fut que d'Aubigné, songeant qu'avec une résolution semblable, son captif pourrait tenter quelque une de ces évasions impossibles qui réussissent parfois à cause de leur témérité même, décida qu'à partir de ce propre jour, outre le poste de la maison, un soldat relevé d'heure en heure, se tiendrait jour et nuit dans la chambre du baron afin de le surveiller.

Le premier soldat que l'on mit de faction avait une mine des plus rébarbatives ; Beauvoir l'invectiva, l'appela coquin, brigand, parpaillot : l'homme ne sourcilla point.

Le baron resta sombre et ne souffla mot aux deux autres.

Puis, jugeant à sa figure que le quatrième était accessible, Beauvoir lui proposa mille écus s'il voulait l'aider à fuir.

Le soldat appela son sergent et lui conta la proposition.

Le sergent alla prévenir son capitaine, et celui-ci, accourant en hâte, signifia au baron qu'au premier mot de sa part à un de ses gardiens, autre que pour réclamer un service, il le ferait bâillonner.

Beauvoir, désespéré, se coucha et resta deux jours au lit.

Le troisième jour, ayant soif, il appela son garde, et lui demanda à boire. Le soldat prit un vase et le lui apporta.

Puis, comme Beauvoir buvait, le soldat qui le considérait attentivement, poussa une exclamation de surprise, et s'écria :

— Monseigneur le baron !...

A ces mots Beauvoir leva la tête, et, tout surpris, regarda l'homme, essayant de mettre un nom sur cette figure qu'il se rappelait vaguement.

— Pierre ! dit-il après un moment de silence.

— Moi-même, monseigneur. Pierre, votre filleul.

— Ah ça ! Pierre, fit en baissant la voix Beauvoir illuminé d'un subit espoir, que fais-tu ici ? pourquoi n'es-tu plus au château ?

— Je suis soldat, monseigneur, volontaire dans la compagnie du comte de Jarjayes.

— Mais, dit le baron, quand l'année passée je suis allé à Beauvoir, je me rappelle t'avoir vu avec ton père ; tu désirais, je crois, lui succéder dans la régie des terres du château, ce que je te promis. Ne devais-tu même pas te marier ?

Le soldat baissa affirmativement la tête et répondit :

— Vos souvenirs sont exacts, monseigneur ; mais il y a bientôt six mois, le comte de Jarjayes, venant du Dauphiné avec sa compagnie, passa par le

village. Il avait bien perdu en route la moitié de ses hommes dans des rencontres, et il recrutait pour se refaire. Il rassembla tous les jeunes gens du pays dans la grande cour du château, et après un beau discours du capitaine qui promit à ceux qui voudraient s'enrôler, une bonne paye, de beaux habits et des aventures merveilleuses, notre curé nous engagea à partir, disant que c'était pour Dieu et le roi, et qu'il bénirait ceux qui voudraient marcher.

— Le brigand ! grommela Beauvoir, les dents serrées de colère, je l'ai toujours soupçonné d'en tenir pour les hérétiques.

— Oui, monseigneur, et, ma foi, nous sommes partis à dix. Mon père et Jeanne, ma future, pleuraient bien un peu, mais je leur ai promis de revenir vite, et puis, dame ! l'idée de Dieu et du roi les a bien aussi consolés.

— Mon pauvre Pierre, dit le baron, je ne perdrai point de temps à te démontrer qu'on t'a induit en erreur, et que tu ne sers ni ton Dieu ni ton souverain légitime ; je me contenterai de te poser cette question : Veux-tu me sauver la vie ?

— Monseigneur, fit le jeune homme, qui sans paraître avoir compris, baissa cependant la voix, comment moi, pauvre vassal, puis-je sauver la vie à un seigneur tel que vous ?

— Tu le peux, en m'aidant à fuir de cette prison où je vais mourir.

— Oh ! murmura le soldat qui devint pâle, taisez-vous, monseigneur ; si l'on vous entendait, je serais perdu !

— Écoute, reprit Beauvoir, tu sais que j'ai toujours été bon pour ta famille ?

— Oui, monseigneur : mes sœurs ont été dotées par vous ; mon vieux père vous doit sa modeste aisance ; moi-même le peu que j'ai appris.

— Tu sais encore que pour la récompense comme pour le châtiment, je tiens scrupuleusement mes promesses. Eh bien ! si tu m'aides à m'échapper d'ici, il y a trente fermes autour du château, je te donne la plus belle en toute propriété. Tu as ma parole.

— Mais, monseigneur, répondit le jeune homme évidemment partagé entre le respect de la discipline, la terreur du châtiment, et le désir de venir en aide à son protecteur tout en faisant fortune, que voulez-vous que je fasse ?

— Allons, pensa Beauvoir, il demande ce qu'il faut faire, donc il fera.

— Une chose bien simple, dit-il ; quand ta faction reviendra-t-elle cette nuit ?

— De minuit à une heure.

Le baron fit un geste de satisfaction.

— Tu es adroit, intelligent, reprit-il ; d'ici à cet instant, procure-toi une corde mince et forte que tu rouleras autour de ton corps, sous tes vêtements, ainsi qu'une pince bien aiguisée que tu cacheras dans ton pourpoint. Lorsque tu seras de retour avec ces objets, je t'indiquerai l'usage qu'il en faudra faire. C'est dit, n'est-ce pas ?

— Eh bien..., oui, monseigneur ; mais j'entends des pas, on vient me relever. A ce soir, donc.

Le soldat s'avança vers la porte ; le sergent de garde, vieux huguenot balafre, installa son remplaçant, jeta un coup d'œil autour de la chambre, et tous deux sortirent.

Une demi-heure après, Beauvoir qui, depuis deux jours, n'avait ouvert la bouche à personne, se mit à chanter à tue-tête.

— Tiens, grogna le soupçonneux sergent, on le disait malade, le prisonnier ; qu'est-ce qui lui prend donc maintenant ?

Et il entra dans la pièce. Le baron était étendu sur son lit et fredonnait avec l'air d'un homme qui cherche à se distraire. Tout se trouvait en bon ordre.

— J'ai faim ! cria Beauvoir, mon dîner !

— C'est bien, fit le sergent, on va vous l'envoyer.

Cinq minutes après, le dîner était servi ; Beauvoir mangea et but comme trois ; puis, quand son repas fut achevé, il recommença à s'égosiller de plus belle.

— Je comprends, fit avec un rire d'approbation le chef du poste en voyant emporter parmi la desserte du dîner deux énormes bouteilles complètement vides, je comprends. Le gaillard s'ennuie, il boit ; — quand il a bu, il chante. — Tout cela est très-naturel ; ma consigne n'a rien à y voir.

A la nuit, le baron demanda son souper, et à la suite, son ivresse prenant sans doute un caractère lugubre, il entonna successivement tous les psaumes qu'il possédait, depuis le *Dies iræ* jusqu'au *De profundis*, s'arrêtant de longs intervalles pour reprendre haleine, et recommençant avec une nouvelle chaleur.

Vers onze heures, il y eut un redoublement de furie ; le baron, tout en chantant en faux bourdon, se mit à frapper de ses deux poings sur les panneaux de son lit, ce qui produisit un accompagnement infernal.

Le poste enrageait. On ne s'entendait plus dans l'antichambre. A toutes les supplications de se taire, le baron répondait qu'il avait soif, et vouait au diable ses interrupteurs.

Le sergent seul en prenait son parti, et assurait par vieille expérience que vers une heure le prisonnier s'endormirait infailliblement.

Quant aux hommes de garde dans la chambre de Beauvoir, ils passaient leur temps à rire des contorsions que le vin arrachait au captif.

La faction de Pierre arriva. Pierre était, comme l'avait dit le baron, un garçon intelligent. Il avait compris que tout ce bruit fait à l'avance résultait d'un plan préconçu ; aussi, quand la porte de la chambre se referma sur lui, s'avança-t-il près de Beauvoir en lui faisant signe qu'il avait tout apporté.

— Bien ! fit Beauvoir très-peu ivre et se dressant d'un bond sur son séant, — à l'œuvre ! déroule vivement la corde, je vais la cacher dans mon lit ; maintenant, à l'aide de ta pince, descelle avec précaution un des barreaux de la croisée : il te faut un quart d'heure au plus. Va.

Le soldat marcha vers la fenêtre, un peu tremblant. A cause de la chaleur excessive des premiers jours d'août, le vitrage était ouvert. Il put donc attaquer immédiatement le plâtre qui maintenait les deux extrémités d'un des barreaux, et couvert par le tapage redoublé du baron, le bruit de ses coups passa inaperçu.

Après un quart d'heure, en effet, le barreau mordu, dégagé entièrement, n'attendait plus qu'une secousse pour sortir de son alvéole. Pierre avertit son seigneur, puis sur quelques mots soufflés par Beauvoir, qui tout à coup fit silence, le jeune homme entre-bâilla la porte et appela le chef du poste.

— Sergent ? dit Pierre à demi-voix afin que ce calme subit ne fût pas suspecté, je crois que le prisonnier s'endort, et tenez, il me semble qu'il ronfle déjà.

Le vieux reître approcha sa tête. Beauvoir imitait le soufflet d'une forge.

— Oui, fit-il, je connais ça. En voilà pour toute la nuit. Je vais faire un petit somme à mon tour. Toi, cependant, mon garçon, aie toujours l'œil ouvert. On ne sait jamais ce qui peut arriver !

— Allons, murmura Beauvoir se glissant hors de son lit tout vêtu, quand le soldat fut de nouveau près de lui, du sang-froid, de l'adresse, et nous sommes sauvés.

Les deux hommes, retenant leur haleine, gagnèrent la croisée. Pierre souleva le barreau et le posa doucement à terre. Beauvoir, pendant ce temps, attachait à deux des autres barres l'extrémité de la corde et la descendait

peu à peu au dehors. Lorsqu'il eut fini, il vit le jeune homme enjamber l'appui de la fenêtre et saisir le cordage pour se laisser glisser.

— Que fais-tu ? dit le baron.

— Monseigneur, répondit Pierre, je passe le premier. Si on vient, vous ne serez que repris, moi, je serai pendu.

Et il disparut.

— Animal ! grommela Beauvoir.

La corde s'agita : le baron se pencha pour regarder.

— A mon tour, dit-il, il est en bas.

Puis, passant, non sans efforts, à travers l'étroite ouverture, il rejoignit son complice.

Tous deux se trouvaient alors dans le jardin de la maison. Ils franchirent lestement la muraille extérieure au moyen d'un gros arbre dont les branches s'étendaient sur le faîte, et ils se virent au milieu d'une ruelle déserte.

— A présent, dit Beauvoir aspirant l'air à pleins poumons, nous allons à Paris. Tu dois connaître quelque endroit par où, indépendamment des portes, on peut sortir de Saint-Denis, quelque point ébréché des remparts qui laisse passer les maraudeurs. Allons-y de suite ; une fois dans la campagne, nous gagnerons Paris par des chemins détournés. Avant une heure nous serons hors de tout danger.

— Venez donc ! fit le soldat.

Et ils s'éloignèrent.

Pendant cette fuite audacieuse, la maison était restée silencieuse et calme. A une heure, le chef du poste vint, suivant l'habitude, relever Pierre de sa faction.

— Pierre ? demanda-t-il en entrant, surpris de ne pas le voir s'avancer, où diable es-tu ?

— Il dort dans quelque coin, fit de l'antichambre, l'homme qui suivait son chef.

Le sergent s'avança dans la chambre à la lueur de la veilleuse.

Tout à coup, le vieux soldat poussa un cri terrible. Il venait de distinguer, d'un regard, le lit désert et la fenêtre veuve d'un barreau.

Il s'élança à la fenêtre. La corde se balançait dans le vide. Le sergent comprit tout.

— Alerte ! cria-t-il, le prisonnier s'est échappé.

Le poste entier se précipita au dehors. Les fugitifs ne pouvaient être loin. Pendant que les uns faisaient le tour du jardin, que d'autres se répandaient

par la ville, un des hommes alla en toute hâte éveiller d'Aubigné.

Sans perdre une minute, Agrippa courut à la plus proche caserne. Par son ordre, tandis que des patrouilles parcouraient les remparts, plusieurs détachements de cavaliers sortant par les diverses portes, battirent la route directe et les campagnes jusque sous les murs de Paris.

Au matin, tous rentrèrent désappointés. Leurs recherches avaient été infructueuses. Le baron, s'il n'avait pas réussi à entrer dans la capitale, s'était, en tous cas, rendu introuvable.

— Ce pauvre La Varenne ! murmura d'Aubigné en se rendant auprès du roi pour l'avertir de l'événement, — Dieu lui soit en aide, il a maintenant contre lui une terrible chance !

XI. COMMENT LA COMTESSE DE MARCIAC RECONNUT, CHEMIN FAISANT, QUE LE BARON DE BEAUVOIR N'ÉTAIT DÉCIDÉMENT QU'UN FORT TRISTE PIS- ALLER POUR UNE JEUNE ET BELLE VEUVE.

Madame de Marciac et son enthousiaste défenseur poursuivaient leur voyage.

De Tours, où ils étaient arrivés le lendemain du départ de Blois, ils avaient continué leur route par Châtellerault, Poitiers et Angoulême, et au moment où nous les rejoignons, ils se trouvaient en plein cœur de la Guyenne, entre Libourne et Bazas.

Les aventureux personnages réunis d'une façon si singulière, cheminaient alors avec une tranquillité satisfaisante. De temps à autre, on rencontrait bien encore quelques obstacles ; mais La Varenne se servant, tantôt des ordres du roi, tantôt des instructions saisies sur Beauvoir, on traversait ainsi sans trop de mécomptes les pays les plus soupçonneux.

Les préoccupations ainsi résolues, La Varenne et la belle voyageuse dans l'esprit desquels le désœuvrement créait une large place à l'imagination, réfléchirent d'abord un peu à leurs projets respectifs, puis ils arrivèrent naturellement à s'occuper beaucoup l'un de l'autre.

La réserve discrète des premiers jours avait fait place maintenant à une intimité pleine de confiant abandon. Entre deux jeunes gens au caractère franc et loyal, au cœur haut placé, mis en contact par des services rendus et acceptés noblement, il ne pouvait tarder à en être ainsi. La comtesse, de jour en jour plus affectueuse et plus gaie, souriait presque constamment. François, émerveillé de la tournure que prenaient ses affaires, se croyait au septième ciel.

Job, nécessairement initié au secret, ne tarissait point en saillies de tout genre, et en dépit des feintes colères de son maître, il savait toujours, après quelque incartade par trop risquée, rentrer en grâce par l'intermédiaire de la belle comtesse, que son originalité divertissait fort.

La jeune femme s'était expliqué à peu près catégoriquement à François sur les motifs de son voyage.

Forcée par les prétentions de collatéraux avides, avait donné à entendre la comtesse, — forcée de se rendre dans les terres qu'elle avait héritées de son mari, afin d'y diriger elle-même un procès de l'issue duquel dépendait presque toute sa fortune, la curiosité d'assister à la détermination des États l'avait retenue à Paris au delà du terme prescrit pour son affaire. Désireuse alors de regagner le temps perdu, songeant en outre à sa sûreté personnelle fort risquée au milieu de provinces belligérantes, l'idée d'un travestissement avait surgi dans son esprit, et elle l'avait mise aussitôt à exécution.

De son côté, le prétendu capitaine d'Aubans annonça que Mayenne l'avait chargé d'une commission militaire sur les frontières d'Espagne, où la Ligue tenait encore plusieurs places d'une certaine importance desquelles il allait régulariser la défense.

Sans motifs pour ne pas croire à des dires parfaitement plausibles, d'après la position et le rang qu'ils se connaissaient l'un à l'autre, les deux jeunes gens ajoutèrent chacun une foi complète à leurs affirmations réciproques.

Toute glace était dès lors rompue. Délivrés de préoccupations importunes, tout entiers à eux-mêmes, aux charmes d'un paysage varié, d'une nature parée de ses plus magnifiques trésors ; oublieux de la veille, insoucieux du lendemain, la comtesse et son chevalier mirent bientôt à profit les courts instants d'une réunion si peu attendue.

Madame de Marciac subissait depuis quelque temps une crise intérieure dont les causes devaient singulièrement influencer sur ses dispositions morales du moment.

A peine au début de la vie pour toute autre femme, la jeune veuve, avec une précision peu ordinaire à son âge, avait, de longue date, sondé le vide désespérant, lus déceptions innombrables de la société trompeuse au milieu de laquelle elle vivait. Un protecteur dévoué s'était plu, dès l'aurore de ses jours, à dissiper ses candides illusions, et l'avait laissée prémunie d'un invincible dégoût contre les lâchetés et les souillures des caractères vénaux qui s'agitaient autour d'elle.

Retenue jusqu'à cet instant parmi le monde uniquement par un devoir secret ; peu soucieuse de vanités officielles que son esprit incisif avait en peu de temps déshabillées de leurs prestiges creux et vides ; comblée de

luxue et de bien-être jusqu'à la satiété, la comtesse s'était convaincue, en avançant dans la vie, que le bonheur résidait dans les sentiments intimes, dans une affection partagée. — Longtemps elle attendit le souffle d'un amour qui régénérât son existence. — Jusqu'à cet instant, rien n'était venu.

A l'époque où libre de disposer d'elle-même, madame de Marciac obéissant à une volonté supérieure et se dévouant à une mystérieuse mission, était venue, après la mort de son mari, reprendre sa place parmi l'élite de la société parisienne, d'unanimes hommages avaient accueilli la charmante veuve.

Les satellites de l'Union, les beaux de la cour de Mayenne s'étaient disputé ses bonnes grâces. Son exquise beauté, sa distinction parfaite eussent fait de la jeune femme une charmante maîtresse que n'osaient espérer les plus orgueilleux. Sa fortune bien établie, son crédit considérable la désignaient aux tentatives des coureurs d'unions bien assorties ; espèce qui dans toutes les sphères n'a jamais fait défaut.

Railleuse comme une jeune fille, dédaigneuse comme une grande dame, la comtesse éconduisit l'un après l'autre les admirateurs vulgaires qui devenaient pressants ; mais lorsqu'à la suite d'une longue observation elle en vint à se rendre compte de l'impression produite sur elle par ceux-là même que la foule proclamait hommes d'élite, elle s'aperçut douloureusement que pas un n'approchait de l'idéal qu'elle s'était créé.

Entre les mugets efféminés, débris de la cour du dernier Valois, et les batailleurs prétentieux arrachés par la Ligue du fond de leurs provinces, madame de Marciac, étrangère aux mœurs faciles du règne précédent, inaccessible aux séductions du seul libertinage, bien qu'en butte à mille désirs, n'encouragea pas une seule poursuite, ne ressentit pas une agitation d'un instant. A toutes les séductions tentées, son cœur n'eut pas un battement de plus. — Pour se donner, il voulait mieux.

Enfin, lassée de son isolement, comprenant qu'il lui deviendrait quelque jour fatal de vivre seule, sans guide, sans défenseur avoué ; pensant qu'à tout prendre, si la passion qu'elle avait cherchée ne se découvrait point à elle, une affection tranquille, basée sur une mutuelle estime, suffirait peut-être à ses aspirations inassouvies vers le bonheur, la comtesse se résolut à choisir un époux parmi les quelques hommes d'un mérite réel, ou du moins reconnus ainsi, dont la recherche était sérieuse.

Moitié par découragement, moitié par nonchalance, — peut-être faute d'espoir de jamais trouver mieux, — madame de Marciac parut alors

accepter les soins du baron de Beauvoir, tout en n'ayant, en réalité, jamais éprouvé à son égard qu'une indifférence amicale.

C'était donc encore toute préoccupée de ces dispositions, au sortir de ces débats avec sa propre conscience qui devaient, à un jour donné, disposer de son sort, que madame de Marciac venait de rencontrer La Varenne.

Environnées des mille barrières que crée l'usage, devant cent spectateurs jaloux intéressés, les entrevues des deux jeunes gens au milieu de la société n'avaient, en aucune occasion, permis à François trop peu connu d'elle, et trop souvent absent de Paris pour prétendre à son intimité, de déclarer à la comtesse l'ineffable impression dont l'avait pénétré sa seule vue.

L'amour désintéressé et vrai possède cependant une attraction magnétique telle, que les regards du jeune homme avaient suffi, au centre du torrent d'adorations calculées qui la laissaient froide, pour causer à la belle veuve une émotion durable, pour la faire rêver de cette figure énergique, de ces yeux ardents où se peignait si bien la passion.

Aussi, lorsque dans son libérateur elle eut reconnu le jeune capitaine, et deviné bientôt, à ses paroles, à ses gestes expressifs comprimés par le seul respect, l'aveu tacite de ses sentiments, madame de Marciac se promit-elle d'étudier curieusement ce cœur qu'elle trouvait ainsi ouvert à ses regards.

Un penchant inné de l'esprit humain est la comparaison. La comtesse scruta son compagnon de route en créant un parallèle entre ce qu'elle distinguait de lui et ce qu'elle avait connu des autres hommes. L'examen ne fut pas défavorable à François.

Après avoir mis en présence la froide ambition, l'assurance hautaine, l'égoïsme avoué, la vaniteuse et fade galanterie des beaux vainqueurs de son entourage, — et l'affection discrète, le dévouement complet, l'humble abnégation jointe à un esprit gracieux, à une valeur personnelle incontestable, qu'elle reconnut à La Varenne, la comtesse sentit tout d'abord une secrète estime, une sympathie croissante la pénétrer pour ce gentilhomme qui loin de se prévaloir du service rendu, et d'user de l'espèce de droit que lui donnait leur position, semblait dans son exquise délicatesse souffrir de chaque témoignage d'une reconnaissance qui devait combler ses vœux, et se renfermait dans une adoration silencieuse.

Puis, les privilèges d'une familiarité mutuelle accordant plus tard au jeune homme une liberté plus étendue de langage et d'allures, La Varenne, non sans des hésitations infinies, laissa enfin déborder sa passion ; et au souffle de ses paroles embrasées, à l'expression contagieuse de ses

ravissements, la triste veuve, si longtemps affamée de tendresse, peu à peu se laissa inonder d'un irrésistible amour.

Dernier fils d'une race déchue, sans fortune autre que l'avenir si souvent aride aux plus nobles intelligences, la réserve première de François en face d'une femme riche et influente, quand la comtesse en comprit le motif, lui sembla si grande et si pure, qu'elle se promit de l'en récompenser dignement quand l'heure serait venue.

L'identité de situation morale, de pensées et d'espérances, révélée subitement à deux âmes faites pour s'entendre, crée entre elles des liens mystérieux, souvent même indissolubles.

La Varenne, privé de sa famille, forcé de concentrer en lui toutes ses forces aimantes, et poursuivant eu dépit du sort un idéal longuement rêvé, offrit à madame de Marciac l'image frappante de sa propre existence, de son attente pleine de foi dans une providence secourable. Elle aima ses tristesses secrètes, ses joies mélancoliques, sa persévérance ignorée, sa vague croyance à quelque hasard — inespérable, — et qui trouvait cependant alors sa réalisation.

Puis encore, l'éloquence rayonnante avec laquelle François disait ses sensations infinies à la vue de sa maîtresse, les éclairs que lançaient ses yeux en la contemplant, firent adorer à la femme, à la méridionale, la beauté mâle et fière, les chevaleresques façons du jeune capitaine. — Livrée par son âme et par ses sens, la comtesse s'abandonna tout entière aux enchantements d'une première passion. Elle entrevit des clartés radieuses dans le ciel si terne jusque-là de sa destinée.

Ses agitations avaient cessé au feu de cet embrasement. Madame de Marciac décida, avec la rapidité habituelle à ses résolutions, et avec la justesse du coup d'œil que donne le bonheur naissant, sa conduite à venir. Désormais, lorsque François, laissant percer des craintes affectées ou réelles, prononçait jalousement le nom de Beauvoir ou de quelque autre de ses courtisans assidus, un imperceptible sourire venait aux lèvres de la belle veuve en même temps que l'affectueuse ironie qui d'ordinaire était sa seule réponse.

Ce n'était pas qu'aucune explication définitive eût été échangée entre les jeunes gens. Ils se sentaient aimés, cela leur suffisait. Les brûlants discours de La Varenne, les répliques tendres, bien qu'évasives encore de la comtesse, les entretiens toujours renouvelés et toujours animés d'un nouveau charme sur le bonheur, comme chacun d'eux le comprenait,

remplissaient bien leurs journées. Les deux amants semblaient avoir entièrement oublié que chaque pas les conduisait vers le jour de la séparation.

Tout à l'ivresse de félicités dont ils n'avaient pas la force de mesurer le terme, François et sa belle maîtresse, bercés dans les doux rêves d'un lumineux avenir, ne voulaient plus songer au présent. Les soins touchants, les prévenances affectueuses, les longs regards où s'échangeaient les mêmes flammes, étaient alors toute leur vie. — Parfois, seulement, une ride plissait le front de la jeune femme souriante, alors qu'une pensée soudaine se dressait devant elle ; parfois, au souvenir de sa vengeance inaccomplie, de sa terrible mission, un nuage sombre se répandait sur les traits du capitaine : — préoccupation importune bientôt mise en fuite par un sourire, par une parole joyeuse.

Le bonheur rend imprévoyant, quelquefois même coupable. Quand, déjà, l'on put entrevoir l'instant auquel il faudrait se quitter, le cœur faillit au jeune homme. La Varenne, dans le trajet de Libourne à Orthès, s'oublia presque volontairement à ralentir la marche. En gagnant quelques heures de plus près de sa bien-aimée, il perdit plusieurs jours ; retard dangereux dans un semblable moment, et que les circonstances futures pouvaient rendre mortel.

Bien que ce nouvel incident le détournât tout à fait de son chemin et compromît de plus en plus son succès, François irrésistiblement emporté, voulut conduire la comtesse jusqu'à Bayonne. Madame de Marciac, troublée sur le moment, refusa sa proposition avec une douceur empreinte d'une fermeté étrange, et il fut décidé qu'on se séparerait à Orthès.

Dernière station dans les terres de plaines, Orthès, en se jetant sur la droite de cette ville, conduisait à Bayonne en moins de deux journées ; tandis qu'en continuant en ligne directe le chemin tenu depuis Paris, on rencontrait bientôt les premières ondulations des Pyrénées, et si l'on voulait gagner l'Espagne, Saint-Jean-Pied-de-Port, et les défilés des montagnes aboutissant à Pampelune.

A moins d'empiéter sur la route de l'un d'eux, chacun des voyageurs devait donc, de cette ville, prendre sa direction particulière.

Avec quelque lenteur que l'on avançât, on finit néanmoins par arriver à Orthès. L'instant des adieux était venu. Il fallait se résoudre à l'impérieuse nécessité.

Ce fut sous le coup d'une émotion profonde que les jeunes gens pénétrèrent dans la petite ville. En pensant au lendemain, tous deux se sentaient sans courage. La nuit occupée tout entière par leurs pensées, fut trouvée mutuellement d'une insupportable longueur.

La comtesse et François, livrés chacun aux hasards d'une mystérieuse entreprise, au milieu des réflexions que leur arrachait l'insomnie, tombèrent dans une de ces perplexités presque aussi douloureuses qu'une agonie réelle.

La Varenne, surtout, déplorait sa fausse position envers madame de Marciac. Il tremblait que, pendant son absence, elle ne vint à savoir par quelque événement fortuit son véritable nom, le parti auquel il appartenait, et que dans son ressentiment de se voir trompée dans un but qu'elle imaginerait peut-être coupable, elle ne le disgraciât sans retour.

Plusieurs fois La Varenne résolut, par un franc aveu, de révéler à la jeune femme son personnage réel, les motifs de son attachement indissoluble à la cause de Henri de Navarre ; de lui confier sur l'honneur, le secret de sa mission, les périls qu'il allait courir, afin d'avoir le droit de la supplier qu'elle attendît son retour et d'implorer ses vœux pour une entreprise de laquelle dépendait tout son avenir ; — mais le loyal gentilhomme ne tardait pas à se rappeler que ce secret ne lui appartenait point, et que dans une semblable affaire où le sort de son bienfaiteur, l'intérêt de sa patrie se trouvaient en jeu, il assumerait sur sa conscience une épouvantable responsabilité, en cas d'indiscrétion involontaire d'une femme immiscée à toutes les tentatives de l'Union, liée avec les principaux chefs des ligueurs à Paris et dans sa province. Il se décida donc tristement à garder le silence.

Madame de Marciac, courbée, elle aussi, sous le joug d'une contrainte secrète, se résigna à emporter avec elle l'énigme de ses angoisses intérieures.

Aussi, quand le moment de l'entrevue dernière fut venu, les deux amants, en se trouvant réunis, quoique essayant de faire bonne contenance, étaient également pâles et péniblement affectés.

Quelques instants ils restèrent silencieux, absorbés dans une contemplation réciproque. Madame de Marciac prit la parole la première.

La voix de la jeune femme tremblait un peu au commencement ; mais à mesure qu'elle se mit à parler, son accent vibra avec une fermeté et tout ensemble avec une douceur suprême.

— Mon ami, dit-elle en s'avancant vers François à qui elle tendit une main que celui-ci baisa le cœur gonflé ; — mon ami, je vous ai constamment trouvé si délicat, si bon, si généreux, que je ne veux pas qu'il en soit entre nous comme de deux être vulgaires. Les vains préjugés du monde n'ont pas plus faussé mon caractère qu'ils n'ont réagi sur votre âme loyale et enthousiaste. — Vous m'avez noblement fait l'aveu de votre amour ; aujourd'hui, je vous réponds, moi : Je vous aime, et je ne serai jamais qu'à vous. La Varenne joignit les mains dans une ineffable et cependant douloureuse extase.

— Marie, chère Marie ! murmura-t-il chancelant de tendresse. Madame de Marciac reprit :

— Oui, je vous le dis sans honte, parce que vous me comprenez : je vous aime saintement. Mon cœur est désormais lié au vôtre par de vives et profondes intelligences. Ma vie est maintenant en vous pour toujours. Pardonnez-moi, mon ami, si jusqu'à ce jour je vous ai laissé dans un doute capable de vous affliger. Le devoir me commandait. — Au moment de nous quitter toute contrainte cesse, et je vous dois l'espérance.

— Et moi, dit La Varenne, je ne ferai pas d'inutiles serments, mais je vous répéterai ces paroles une dernière fois, madame : — Mon sang, mon intelligence, ma vie, tout vous appartient. Un autre amour me serait impossible. Privé de votre vue, je mourrais.

Chère Marie, continua-t-il, j'ai dit : Ne plus vous voir, ce serait mourir. Quand me sera-t-il permis de vous rencontrer de nouveau ?

Et le jeune homme imposait silence aux battements de son cœur pour écouter sa belle maîtresse.

La comtesse qui pendant ces paroles tenait son charmant visage penché, dans l'attitude de la réflexion, répondit simplement :

— J'y songeais moi-même. Combien de temps prendra votre mission ?

— Au plus deux mois ; moins probablement.

— Mon absence de Paris ne durera guère davantage ; je me trouverai vers le milieu d'octobre à mon hôtel. Soyez donc revenu vers cette époque. — Alors, ajouta la belle veuve en essayant un malicieux sourire que ses lèvres contractées par l'émotion ne purent achever, — alors nous pourrons nouer plus ample connaissance.

— J'y serai, dit François le regard enflammé d'espérance. Mais se reprenant avec un sérieux triste :

— Vivant ou mort ! fit-il ; — je vous aime assez pour que Dieu renouvelle en ma faveur un miracle, duquel déjà on a vu des exemples.

— Pourquoi ces sombres pensées ? fit la comtesse. J'augure bien de l'avenir, moi. La Providence ne s'est-elle pas montrée, dans tout ce qui vient de se passer, bienveillante à notre égard ? — D'ailleurs, je prierai Dieu pour vous. De loin comme de près, je veux être votre bon ange.

Le jeune homme contempla quelques instants sa gracieuse consolatrice avec un amour infini.

— Je serai donc invincible ! répondit-il. — Oui, j'invoquerai votre chère image comme une divinité secourable. Tous mes instants seront remplis par vous. Votre souvenir sera l'étoile radieuse de mes nuits, le soleil de mes journées obscures.

On frappa à la porte : les deux jeunes gens tressaillirent.

— Voici le signal du départ, reprit La Varenne. Adieu donc, madame ; partez vite, mon courage est à bout.

Et le pauvre gentilhomme, comme saisi tout à coup de pressentiments sinistres, se couvrit les yeux de ses doigts avec un sourd gémissement.

La comtesse posa ses mains sur celles du jeune homme en étouffant un sanglot qui, du cœur, lui montait aux lèvres.

— Adieu ! dit-elle ; — François, ne me donnerez-vous pas un dernier regard ?

La Varenne frémit convulsivement à ce contact et à cette parole.

— Oh ! dit-il tout chancelant d'émotion.

Et plongeant ses yeux sous les paupières humides de sa maîtresse, il l'étreignit avec un mouvement passionné.

La pauvre madame de Marciac se sentit sans force contre cette première caresse ; elle se laissa glisser doucement dans les bras du gentilhomme ; puis, à ce muet embrassement, une flamme dévorante parcourut les veines des deux jeunes gens, leur haleine s'embrasa, leurs lèvres se rapprochèrent par une irrésistible attraction, et un instant pressés l'un contre l'autre, oublieux du monde entier et de ses nécessités inflexibles, ils confondirent dans une suprême extase, leur vie et jusqu'aux moindres battements de leur cœur.

— Je t'aime ! put murmurer enfin La Varenne.

— Je t'aime ! répondit la jeune femme dans un long baiser. François, sans cesser d'étreindre son amie, tomba à genoux devant elle.

— Je sens que mon âme se brise, dit-il ivre d'amour et de désespoir. Marie, au nom du ciel, ne nous quittons pas !

La comtesse toute frissonnante, s'arracha des bras du jeune homme par une volonté suprême, et trop émue pour prononcer une autre parole :

— Adieu, cher ! fit-elle avec un douloureux accent, — il le faut ; — au revoir !

La Varenne resta un instant immobile, regardant s'éloigner cette femme qui emportait avec elle toutes ses espérances d'avenir et de bonheur ; puis il se jeta sur un fauteuil, le visage caché par les coussins, abîmé dans une douleur énervante.

— Maintenant, s'écria-t-il furieusement lorsque après plusieurs minutes le bruit des pas du cheval que montait la comtesse se fut évanoui dans l'espace, — maintenant donc à l'action ! — et malheur à qui viendra se mettre en travers de mon passage !...

XII. A MADRID.

Un peu moins d'un mois après son départ de Saint-Denis, le 16 août, vers le déclin du jour, La Varenne, suivi de son fidèle Job, entra dans Madrid.

Telle avait été, depuis la frontière, la rapidité de la course des deux voyageurs, que François avait pu à peine, le long de sa route, jeter un coup d'œil sur ces campagnes de l'Aragon et des Castilles, si différentes des paysages français, sur ces villes étranges de construction, ainsi que d'intérieur, d'où les Maures ou les chevaliers goths semblaient être sortis de la veille, et que La Varenne et son serviteur traversaient en courant.

Les orages qui grondaient dans le cœur du gentilhomme le rendaient du reste quelque peu insensible aux plus beaux spectacles de la nature, aux particularités les plus singulières de ces contrées nouvelles pour lui, qu'en d'autres instants il eût admirées avec tout l'enthousiasme de son imagination facile et curieuse.

Quant à Job, il avait, dans sa vie de soldat, vu tant de pays et tant de choses extraordinaires, que, blasé désormais sur presque toute la création, il ne s'inquiétait plus, pour lors, que de se procurer, aux courts instants des repas, les échantillons des meilleurs crus des endroits traversés : afin de juger, disait-il, lui qui jadis, en Flandre, s'était livré à une exorbitante consommation de vins d'Espagne, afin de juger si le transport leur était réellement aussi avantageux que le prétendaient ces coquins de marchands.

A la porte même de la capitale de Philippe II, La Varenne se fit indiquer l'hôtel qu'habitait l'ambassadeur de France, et comme le lui prescrivait son rôle d'envoyé de la Ligue, il y descendit directement.

En entendant annoncer le baron de Beauvoir, membre du conseil de l'Union, chargé d'une mission extraordinaire auprès du roi d'Espagne, noms et titres que Job déclina pompeusement comme appartenant à son maître, — Torigny, le fameux comte de Sainte-Suzanne, accourut au devant de François, et, saluant le voyageur avec une déférence mêlée de respect, il le conduisit dans ses appartements, où, une fois seuls, il le pria de s'asseoir, puis s'informa, sans paraître attendre les autres explications de son hôte, de l'époque à laquelle le baron avait quitté Paris, et des incidents divers de son voyage.

La Varenne, qui s'était installé tout d'abord dans un large et moelleux fauteuil, écouta toutes ces demandes de son air le plus prévenant, et répondit aux politesses empressées de Sainte-Suzanne avec la bonhomie d'un individu sensible à de gracieuses avances de la part d'un ami à venir.

Puis, quand ce sujet fut épuisé, et qu'il jugea l'instant convenable pour passer à un ordre de choses plus sérieux, le jeune homme salua à son tour cérémonieusement Sainte-Suzanne et lui dit :

— Monsieur le comte, je n'ai pas l'honneur d'être personnellement connu de vous. Venant réclamer vos bons offices pour être introduit directement et sans retard auprès du premier ministre de Sa Majesté Catholique, je pense nécessaire, avant toute sorte de communication, de vous donner les preuves de mon individualité et de la mission que je dois remplir.

Et en prononçant ces mots, La Varenne, après avoir fait lire à son collègue l'ordre du conseil suprême de l'Union, lui laissait voir la lettre de créance destinée au duc de Médina, puis lui remettait quelques lignes de chaleureuse recommandation écrites par des amis communs, et qui faisaient partie des papiers saisis sur le sire de Beauvoir.

Torigny, tout en affectant les plus grands égards, vérifia avec un soin minutieux l'authenticité de ces pièces.

— Monsieur, fit-il, — cet examen accompli, — nous brûlons ici d'apprendre des nouvelles de France. Soit que les courriers aient été surpris en traversant les provinces où la guerre est encore active, soit par d'autres causes incompréhensibles, on n'a reçu à Madrid aucun paquet de Paris depuis le milieu du mois passé. Nous ne savons rien de toutes les décisions si intéressantes des États. Ma curiosité a redoublé, il y a un instant, en distinguant sur votre lettre d'introduction l'indice d'un grand échec subi par l'influence espagnole. Si donc ce n'est pas abuser de l'hospitalité, me ferez-vous l'honneur de me donner quelques minutes pour m'instruire d'événements si inattendus ?

La Varenne s'inclina en signe de parfaite condescendance.

— Comment donc, monsieur, répondit-il, je suis à vos ordres en tout ce qu'il vous plaira de me demander.

Sainte-Suzanne cherchait par cette demande à atteindre un double but. En même temps qu'il saurait les précieuses nouvelles, il pourrait vérifier aussi, jusqu'à l'évidence la plus complète, l'identité réelle du personnage qui se présentait à lui. Le comte avait maintes fois entendu parler de Beauvoir,

mais, de même que l'avait dit François en commençant, il ne s'était jamais rencontré avec lui.

Parmi ses nombreuses qualités, le digne ambassadeur possédait une méfiance à toute épreuve. — Cela promettait pour la suite.

Malgré la fatigue très-visible de François, l'entretien commença donc, capricieusement guidé au gré de Sainte-Suzanne.

La situation devenait délicate. François joua serré. Lorsqu'il eut fait part à son interlocuteur des traits les plus saillants de la situation de Paris, il vit le comte se lancer peu à peu sur un autre terrain, et bientôt le jeune homme, avec un sarcasme intérieur, fut obligé de répondre à cent questions sur les hommes éminents de la Ligue, sur mille détails de politique secrète qu'un individu réellement initié était seul à même de connaître.

Le tout était, au reste, proposé avec une politesse qui ne laissait aucune prise à l'étonnement ni au refus.

Grâce à sa mémoire prodigieuse, à ses fréquents séjours parmi la société parisienne, à la part qu'il avait prise dans cette multitude d'intrigues qui, chaque jour, se nouaient et se rompaient entre les affidés de Henri de Navarre et les hauts seigneurs de l'Union, La Varenne, sans hésiter un instant, se montra si parfaitement instruit, si bien au courant de tous les sujets ; il parla si naturellement, avec une quiétude telle, que le comte n'osant plus, dès lors, manifester aucun doute, dut l'accepter comme étant bien le véritable baron de Beauvoir.

Sainte-Suzanne, tout rusé qu'il fût, avait trouvé dans l'élève du Béarnais un adversaire digne de lui.

Lorsqu'il eut ainsi sacrifié à sa prudence cauteleuse, le comte, affriandé par la facilité de langage que déployait le prétendu Beauvoir, fit tomber l'entretien avec une précision calculée, sur les sujets que le baron venait traiter avec les ministres de Philippe II, sur les communications et les demandes particulières qu'il était chargé de présenter au monarque espagnol ; mais le jeune homme, sans balancer un instant, allégua des ordres de silence qui devaient couper court à toute instance nouvelle. Puis, se renfermant dans une impénétrable réserve, François qui redoutait que le comte, s'il croyait avoir pénétré quelque secret important, — soit ambition, soit amour-propre, soit velléité d'amoindrir le nouveau venu, — ne prît les devants auprès des ministres et n'anticipât désastreusement sur ses audiences, François qui de plus, sachant l'ambassadeur partisan déclaré de Mayenne, se fût fort gardé de lui laisser le moins du monde prévoir la

tempête qu'en véritable envoyé du conseil de l'Union il allait déchaîner contre le duc, François éluda savamment toute question qui frisait l'équivoque, et l'habile diplomate en resta, celle fois, pour ses frais d'élocution.

Ce fut de même quand Sainte-Suzanne désireux de savoir si l'envoyé extraordinaire serait de composition plus facile sur le chapitre des instructions que la cour de Madrid lui confierait pour les autorités de la Ligue, tâcha de sonder ses dispositions à cet égard. La Varenne, tout en usant envers le comte des mêmes procédés gracieux, de cette parole chatoyante qui proscrivaient toute aigreur de leurs rapports futurs, sut donner à entendre à son interlocuteur que sur ce sujet il n'admettrait non plus la moindre concession, de quelque sorte qu'elle pût être.

François se trouvait enfin en présence de son mortel ennemi. Après avoir, dès le premier abord, violemment refoulé les chaudes vapeurs de colère que la vue du persécuteur de sa race, le son de sa voix, ses gestes doux, avaient élevées jusqu'à son cerveau du plus profond de son âme, le jeune homme dompta ses frémissements intérieurs, et pendant que Torigny parlait, il se prit à le considérer longuement.

Le comte était un homme de haute taille. Ses cheveux d'un roux ardent, le manque de rides sur son visage, la souplesse des membres, annonçaient la force d'une maturité complète. Ses traits n'avaient rien qui pût fixer l'attention ; ses yeux troubles ne sollicitaient point le regard ; en somme, il portait un de ces masques vulgaires sur lesquels, au premier aspect, on ne discerne aucun indice de passions, bonnes ou mauvaises.

Mais, en le fixant attentivement, La Varenne aperçut sous cette placidité apparente une contraction périodique de la face, indice de pensées inquiètes ; il vit un éclair sombre illuminer par instants ces flasques paupières, une sorte de tic nerveux courir sur ces lèvres décolorées.

— Allons, se dit François, tout est pour le mieux. J'appréhendais qu'une involontaire sympathie vînt gêner ma vengeance. Maintenant je sens que cet homme serait mon ennemi quand même je n'aurais pas à lui demander compte du sang de ma mère.

Sainte-Suzanne, lui, à mesure qu'en causant il regardait François, sentait de vagues soupçons poindre dans son esprit. A ses paroles, aux preuves convaincantes de sa mission, il ne pouvait se refuser à croire que le personnage qu'il avait devant les yeux ne fût le sire de Beauvoir ; mais des souvenirs d'abord confus, et qui, peu à peu, se formulaient nettement,

éveillèrent en lui une obsession étrange. Il se rappela avoir entendu désigner le baron comme un homme plus près de quarante ans que de trente ; et le jeune homme qui se présentait à lui sous ce nom semblait à peine parvenu à ce dernier âge. — Que signifiait cette discordance de rapports ?

Puis, rêve singulier ! la belle figure de François : ce front blanc et élevé, ces yeux profonds, ce sourire doux et triste, l'expression fière et réservée de tout cet ensemble, le comte pensa les avoir vus déjà : — où ? — il ne pouvait se le dire ; mais, à coup sûr, ces lignes que sa mémoire évoquait dans le passé, ce visage sur lequel, malgré ses recherches rapides, il ne trouvait à appliquer aucun nom, ne lui étaient pas inconnus.

Cependant, comme ces préventions, assez habituelles à son caractère, n'apprenaient au comte rien de positif, et qu'une méprise hautement accomplie eût été de nature à lui devenir fort désavantageuse, Sainte-Suzanne, tout en continuant ses investigations secrètes, resta l'homme poli et presque gracieux qu'il avait voulu paraître dès les premiers instants.

— Monsieur de Beauvoir, dit-il enfin, au moment où l'entretien languissait par l'épuisement des sujets entamés et par l'accablement de La Varenne, qui dissimulait à peine de formidables bâillements, êtes-vous trop fatigué pour vous occuper, dès ce soir, des objets de votre mission ?

— Je tombe, répondit La Varenne. En arrivant je ne sentais rien ; mais l'espèce d'exaltation nerveuse qui me soutenait s'est affaissée depuis que je suis assis. De Pampelune ici, je suis venu à franc étrier, prenant à peine le temps nécessaire pour mes repas.

— De sorte qu'il vous serait impossible de voir le premier ministre dans la soirée ?

La Varenne se renversa sur son fauteuil avec tous les signes de l'accablement le plus profond.

— Complètement, fit-il. — Tenez, je n'y mettrai pas d'amour-propre : en ce moment je ne parle plus que par un reste d'habitude ; en réalité je sommeille.

— Oh, puisqu'il en est ainsi, mon cher baron, je me ferais un véritable scrupule de vous retenir une seconde de plus. Votre appartement doit être prêt, vous me permettrez de vous y conduire. Demain, lorsque vous aurez recouvré vos forces, je vous présenterai à Médina. — Nous ne perdrons pas grand temps à vous accorder cette nuit, car le roi ne sera à Madrid que dans la matinée ; je le crois en ce moment à sa maison du Pardo.

— Allons donc, monsieur le comte, dit François ; il me semble que je ferai honneur à votre hospitalité.

Le comte s'approcha du jeune homme, et avant que La Varenne eût pu s'en défendre, il lui prit le bras pour le guider. François tressaillit ; mais rappelant toute sa volonté, il marcha côte à côte de Sainte-Suzanne avec l'abandon d'une familiarité naissante.

Les deux gentilshommes pénétrèrent dans le somptueux appartement destiné à l'envoyé secret. Le comte fit remarquer à La Varenne deux valets qui se tenaient dans l'antichambre, il les mit à ses ordres, et pressant le jeune homme d'user de sa maison comme de la sienne propre, il le salua et se retira.

Quand Sainte-Suzanne fut sorti, François qui, en entrant, s'était laissé glisser dans un fauteuil, se releva, et d'un pas fort dégagé pour un homme aussi exténué qu'il avait prétendu l'être, il procéda à l'examen de son logement.

Tout harassé qu'il devait se trouver en effet, la vérité était que La Varenne ne se souciait pas de paraître tout d'un coup devant les diplomates espagnols ; son but, en simulant un tel besoin de repos, était de rassembler ses idées, un peu distraites par l'accueil inquisitorial de son hôte, de réfléchir à la conduite à suivre lorsqu'il allait se trouver en présence du terrible Philippe II et de son rusé ministre. — François voulait être complet d'un bout à l'autre.

L'appartement consistait en deux vastes pièces, un salon de réception et une chambre à coucher, situés au premier étage de l'hôtel, parallèlement l'un à l'autre, et desservis par une antichambre commune. François remarqua avec satisfaction que cette entrée était la seule issue qui donnât accès chez lui.

Il appela alors, se fit servir quelques aliments, et sa collation terminée, il s'enquit de Job.

Job était à l'office en train de se restaurer.

— C'est bien, dit La Varenne au valet qui lui faisait cette réponse ; — aussitôt que vous aurez desservi, vous lui porterez l'ordre de se rendre auprès de moi, et vous pourrez ensuite vous retirer ainsi que votre camarade. Si j'ai besoin de quelque chose, mon écuyer sera là.

Le domestique s'inclina en signe d'obéissance, et peu d'instants après, un pas irrégulier retentissant sur le parquet, et un organe enroué, élevé au diapason de la colère, annoncèrent l'approche de maître Job.

Mais, tout proche de l'entrée, il s'arrêta subitement, et La Varenne l'entendit redoubler ses éclats.

— Que diable a ce coquin ? fit le jeune homme.

Et il ouvrit la porte.

Job tançait le valet qui l'avait amené et qui semblait s'être permis à son égard quelque familiarité, inspirée sans doute par la tournure hétéroclite du personnage.

— Laquais ! criait-il de sa voix la plus majestueuse, je t'ordonne de m'appeler monsieur. Je suis le premier intendant de monseigneur, entends-tu ? S'il t'arrive de me parler encore sur ce ton, je te romps les os, entends-tu ? Avertis tes pareils !

Le valet, sérieux comme un âne, ne savait s'il devait s'incliner ou rire. Il avait peur de se fourvoyer.

François fit un signe : Job pénétra près de lui, et le capitaine distingua d'un coup d'œil son nez rougi, ses yeux clignotants, ses lèvres épaisses, symptômes d'une intempérance au moins intempestive.

Évidemment le vieux reître, mettant à profit le temps perdu par son maître dans l'ennuyeux entretien de réception, avait usé quelque peu de ces vins du midi qu'il estimait tant, et que, malgré sa bonne volonté, pendant le rapide voyage des frontières à la capitale des Espagnes, il n'avait pu goûter que du bout des lèvres.

— Job, mon pauvre Job ! fit La Varenne qui ne se sentit pas le courage de gronder ce dévoué compagnon de périls pour un moment d'oubli, — j'avais à te parler d'affaires graves, mais tu ne serais pas en état de me comprendre. Tu dois être épuisé, va dormir. Demain, de grand matin, nous causerons.

Job regarda son maître d'un air étonné. Puis, tout à coup, il se frappa le front.

— Santo Dios ! pour parler comme ces coquins d'Espagnols, dit-il, je crois que je me suis laissé aller ; j'ai eu tort. — Mais aussi, qui diable aurait pensé qu'un simple flacon de xérès, avec lequel je renouvelais connaissance, me jouerait un semblable tour. — Il était si bon ! — Et quand on retrouve un vieil ami !... Mais ce n'est rien, — dans une seconde il n'y paraîtra plus.

Et Job s'avancant vers un cabinet dont la porte entr'ouverte laissait voir sur une table de toilette une alcarazas pleine d'eau glacée, saisit le vase et but à longues gorgées. Il se passa ensuite la main sur le front, resta un instant immobile, et revint auprès de La Varenne.

— Voilà l'homme, dit-il, en fixant son maître avec le plus beau sang-froid. — Maintenant, vous pouvez parler.

François lui fit signe d'approcher encore, et il commença à voix basse, afin qu'aucune oreille aux écoutes ne pût saisir ses paroles :

— Mon bon Job, je ne te ferai pas de reproches. Mais, dis-moi, tu sais ce qui nous attend en cas d'imprudence ?

Job fit une grimace en cherchant à sourire.

— Oui, fit-il, notre *De profundis* ne sera pas long.

— Que je n'aie donc plus à t'avertir. Songe qu'il s'agit non-seulement de notre existence, mais presque de mon honneur.

Puis après une légère pause, le capitaine reprit :

— Voici donc ce que je voulais te dire :

Te souviens-tu de ce juif dont M. d'Aubigné m'a donné l'adresse, et duquel je t'ai parlé ?

— Parfaitement. — Don Pablos Mendoza, autrement dit Manassès, pour les initiés ; — banquier de la cour, et le dernier homme que l'on soupçonnerait à Madrid de servir les intérêts du roi Henri IV.

— Bien ! Voici son adresse :

Calle San Jeronimo, le palais qui fait face à l'église de l'Asunçion. L'écuyer répéta :

— La rue *San Jeronimo* ? l'église de l'Asunçion ?

— C'est cela. — Écoute : — Je vais me lancer en des démarches que la moindre circonstance peut rendre mortelles. Tu ne peux me suivre ; mais si je restais trop longtemps sans rentrer, ou que n'importe autre quoi d'imprévu se présentât, arrange-toi de façon à courir de suite chez Manassès ; confie-lui tout. Il est puissant ; avec son aide peut-être pourras-tu me tirer d'affaire. — Si je suis perdu, le juif te donnera les moyens de regagner la France. Tu iras alors trouver d'Aubigné, tu lui diras ce qui ce sera passé. Ensuite, tu écriras à madame de Marciac que je suis mort.

La voix du jeune capitaine trembla légèrement en prononçant ces derniers mots.

— J'ai compris, dit Job.

Et si je m'en vais seul, ajouta-t-il avec une sorte de rugissement, soyez tranquille, on se souviendra de moi longtemps ici.

Le gentilhomme fit un signe de tête, et continua :

— Maintenant, autre chose : Je me méfie de notre hôte.

— Quant à cela, vous avez de vieilles raisons. Quelle figure !

— Oui, reprit La Varenne, si toi-même as remarqué l'abord sinistre de cet homme, moi, j'ai lu dans ses yeux, dans son maintien, un imperceptible soupçon, inspiré peut-être par le remords qui développe cette prescience inexpliquée des scélérats. Un étranger non prévenu n'eût pu voir ce doute furtif ; moi, je me suis aperçu de tout. — Ce misérable-là va, à coup sûr, tramer quelque machination afin d'éclaircir ses inquiétudes.

Autant que possible, quand je serai autre part qu'ici, ne t'éloigne pas de cette chambre ; ceci coupera court aux perquisitions et à tous les pièges que l'on pourrait y dresser en notre absence.

Mais le prudent Job, trop respectueux envers sa propre personne pour l'exposer à un péril inutile, n'avait nul besoin, ainsi qu'on va le voir, de cette recommandation.

— J'aurai l'œil ouvert, dit-il. D'ailleurs, capitaine, soyez tranquille, à moins que ce ne soit pour votre service, je me garderai bien de mettre les pieds dehors. Quoique mon ancien régiment soit encore à Paris, du diable ! on ne sait pas ce qui peut arriver...

— Très-bien ! — A-t-on voulu déjà te loger quelque part ?

— Oh ! dans une chambre superbe, digne d'un gentilhomme, mais à une lieue de celle-ci. Quand on me l'a montrée, j'ai répondu qu'en voyage j'avais l'habitude de passer les nuits près de monseigneur, pour le cas où mes soins lui seraient nécessaires. — On va me dresser un lit dans l'antichambre.

— Nos armes sont là ?

— Certainement ; je les ai apportées sans avoir l'air de rien, pendant que je faisais monter notre valise. Les voilà sous ce manteau.

Et le prévoyant écuyer découvrit deux paires d'excellents pistolets, qui joints aux solides rapières des voyageurs, formaient un respectable arsenal.

— Cette nuit et les suivantes, dit La Varenne, tu barricaderas sans bruit la porte de ta pièce ; tu ne dormiras que d'une oreille, et à la moindre alerte, tu me rejoindras. — Ces fenêtres donnent sur la rue, il y aurait une chance de salut de ce côté-là. En tous cas, on ne nous aura point sans quelque obstacle de notre part.

Job hocha significativement la tête.

François posa la main sur le bras de son compagnon, et le lui pressant dans une muette caresse, il reprit :

— A présent, laisse-moi, je vais me mettre au lit. — Surtout, qu'on ne s'aperçoive à rien que nous sommes sur nos gardes.

— Bonne nuit donc, monsieur, fit Job.

— Merci, répondit François.

Resté seul, La Varenne, après s'être couché, médita longuement. Puis, lorsque vaincu par le sommeil, ses idées commençaient à s'obscurcir, il s'endormit en murmurant un doux nom de femme ; et bientôt un rêve heureux vint détendre les traits du jeune homme, et jeter quelques instants de bonheur parmi les sombres préoccupations de son présent.

XIII. S. M. PHILIPPE II, ROI DES ESPAGNES.

Le lendemain, suivant sa promesse, Sainte-Suzanne vint surprendre François au saut du lit, et à l'issue d'un déjeuner rapide, il le fit monter dans son carrosse afin de le présenter sans de plus longs retards au premier ministre.

L'ambassadeur de la Ligue, agent de la faction parisienne auprès de Philippe II, était plutôt une créature de l'Espagne que le représentant véritable de la France.

Aussi, fut-ce en déployant toutes sortes d'obséquiosités que le comte de Sainte-Suzanne aborda le très-puissant Médina.

Le duc, un des plus grands seigneurs de la monarchie espagnole, reçut les deux gentilshommes avec une affabilité courtoise, et un empressement justifié par les circonstances.

La Varenne lui apprit les mêmes nouvelles communiquées déjà à Sainte-Suzanne, mais, lorsqu'arriva l'instant de dérouler les particularités secrètes de sa mission, telles que le mécontentement des principaux de la Ligue contre Mayenne, la demande d'un autre chef : enfin, les rapports intimes sur les hommes et les choses à Paris, François fit à Médina un signe expressif, en indiquant le comte. — Sainte-Suzanne, sans paraître le moins du monde soupçonner que sa présence pût être importune, restait résolûment en tiers dans cet entretien, avec l'espoir, que soit inattention, soit timidité, l'envoyé du conseil suprême s'expliquerait devant lui sur tous ces sujets soigneusement voilés, à l'égard desquels sa curiosité était si fort en émoi.

Médina comprit le jeune homme, il se leva du fauteuil où il s'était placé à côté de La Varenne, et s'adressant à l'ambassadeur :

— Cher comte, dit-il, l'heure s'avance, je crois que Sa Majesté ne pardonnerait pas la négligence dans une affaire d'un intérêt aussi pressant. Permettez que je vous laisse et que j'emmène monsieur. Le roi voudra sans nul doute le voir en même temps que moi.

Sainte-Suzanne qui ne se méprit pas à ces expressions polies, regarda venimeusement La Varenne.

— Monseigneur, fit-il, j'ai mis M. de Beauvoir en rapport avec Votre Excellence ; mon devoir est rempli. J'attendais, pour prendre congé de

Votre Excellence, de savoir si mes services ne lui seraient point encore utiles.

— Je vous remercie, mon cher comte, reprit Médina, je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

L'ambassadeur s'inclina en souriant du bout des lèvres, et sortit aussitôt.

— Monsieur, dit plaisamment le duc à François, il me semble que je viens de vous faire un ennemi.

— La chose est fâcheuse, monsieur le duc, répondit La Varenne sur le même ton.

Mais votre alliance, ajouta le jeune homme, avec un sourire qui voilait une politique flatterie fort bien adaptée au rôle qu'il remplissait en apparence, votre alliance, heureusement, me rassure contre les suites de cette inimitié de subite venue.

— Mon alliance ? murmura le ministre devenu sérieux tout à coup, à l'idée des nouvelles si douloureuses pour son orgueilleux maître apportées par l'envoyé secret, — mon alliance ? — Ce que je viens d'entendre pourrait faire mettre en doute sa longue efficacité. — Que va dire le roi après un pareil désastre !

Mais, baste ! reprit-il aussitôt, ne préjugeons rien. Peut-être dans vos explications confidentielles, dans la partie secrète de votre mission dont vous allez me donner connaissance, peut-être se trouvera-t-il quelque point qui relèvera tout aux yeux de Philippe II. — Causons donc. — Vous plaît-il que nous passions pour un instant dans mon cabinet, nous serons là plus à notre aise.

— A vos ordres, monseigneur.

— Monsieur le baron, passez donc alors, je vous prie.

À présent je n'y suis pour personne ; nous voilà tranquilles. Veuillez prendre ce siège, je vous écoute avec toute l'attention dont je suis susceptible.

Sainte-Suzanne regagnait son hôtel, livré à une sourde colère.

— Oh ! cet homme ! murmurait-il en plissant ses lèvres sinistres, cet homme que sa conduite, et que mes pressentiments toujours infailibles, m'indiquent comme un ennemi, où l'ai-je rencontré déjà ! en quels moments douteux de ma longue lutte contre la fortune me suis-je trouvé face à face avec lui ! Ce n'est pas Beauvoir. Beauvoir, tous me l'ont dit, est un être hautain, gonflé du sentiment de son importance, accessible aux

flatteries, aux ruses les plus ordinaires ; et celui-ci m'a glissé entre les mains comme un serpent. — Mais cet homme, quel est-il donc ?

Médina se fit expliquer longuement les propositions et les demandes des chefs de la Ligue, et détailler la situation de la France, ainsi que celle des différents partis, dans leurs particularités les plus minutieuses.

— Maintenant, monsieur, fit le premier ministre lorsqu'il pensa être suffisamment renseigné, — vous sentez-vous disposé à paraître immédiatement devant le roi ?

— A l'instant même, monseigneur, répondit La Varenne.

— Partons donc. Je prends sur moi de vous présenter sans demande d'audience.

Le duc sonna. Un valet de chambre parut.

— Faites avancer la voiture de ville, dit le duc. Le valet sortit tout courant.

Alors, quittant ses appartements, et descendant les marches de l'escalier au bras de l'envoyé secret, Médina l'amena devant un carrosse de couleur sombre et sans armoiries qui venait de se ranger au pied du perron. Un seul laquais vêtu de noir qui prit l'ordre de son maître, se hissa derrière, après que les deux seigneurs eurent pris place au-dedans, et l'équipage partit aussitôt.

C'était le moyen de transport qu'employait habituellement le duc, afin d'éviter le gênant et inutile cérémonial d'une introduction officielle, l'un

des plus rigoureux détails de cette inflexible étiquette qui régissait la cour pointilleuse et formaliste de Madrid ; c'était, disons-nous, le moyen de transport du ministre, lorsque Médina se rendait dans un libre incognito auprès de son souverain, pour travailler avec lui, ou pour lui faire part de quelque nouvelle.

Le château royal, ancienne résidence des princes de Castille, vieille fabrique de la fin du XIV^e siècle, élevait sa masse imposante et d'une splendeur un peu lourde, comme l'architecture de cette époque, non loin des rives du Manzanarès, au centre même de la capitale. Une façade grandiose, d'un caractère assez noble, quoique chargée d'ornements d'un goût tant soit peu équivoque, et dans l'ensemble de laquelle les traditions gothiques ainsi que les imitations de l'art arabe se mariaient assez heureusement, des abords vastes et majestueux annonçaient aux regards la demeure de monarques puissants.

La voiture du premier ministre, pesant et massif véhicule, mit une longue demi-heure à franchir l'espace peu éloigné qui séparait l'hôtel Médina du palais de Philippe II.

Arrivé enfin devant la façade, à quelque distance de l'entrée le cocher arrêta ses chevaux ; le duc et François mirent pied à terre, et quand ils eurent pénétré dans l'immense cour remplie de chevaux, de valets, de gardes, d'officiers de service, le jeune homme aperçut un grand péristyle par lequel sortaient et s'introduisaient dans les appartements intérieurs un monde de seigneurs vêtus avec magnificence. Il dirigeait sa marche de ce côté, lorsque le duc lui touchant le bras, le conduisit vers une petite porte perdue dans une encoignure du palais et à laquelle il frappa légèrement.

Un suisse à la livrée royale ouvrit, et reconnaissant le duc, il salua respectueusement. Médina lui dit à voix basse quelques paroles ; le valet courba la tête, et s'écartant aussitôt, il lui livra passage. Les deux arrivants gravirent alors un escalier assourdi par des tapis épais, puis franchissant une suite de pièces magnifiquement ornées, qui semblaient former l'appartement particulier du roi, et où se tenaient, seuls, des serviteurs silencieux, ils pénétrèrent dans un vaste cabinet, et se trouvèrent subitement en présence du roi Philippe II.

Le ministre s'avança vers son souverain dont l'œil scrutateur s'était porté tout d'abord sur l'étranger qui accompagnait Médina, et après une inclination profonde, il attendit le bon plaisir du roi pour répondre à ses interrogations....

Philippe II, à cette époque, avait atteint soixante ans. Ce n'était plus le prince jeune et bouillant, l'époux bien-aimé de Marie d'Angleterre, le vainqueur de Saint-Quentin, l'impétueux armateur de cette flotte innombrable, *l'invincible Armada*, chargée de fers pour les royaumes entiers que ses menaces ne courbaient pas à terre ; — mais l'empire d'une moitié du globe, un règne absolu de quarante années, la terreur qu'attachaient à son nom le souvenir des effroyables châtiments réservés à ses offenseurs, le mystérieux supplice de son fils Carlos, la sinistre renommée de sa politique sombre, de son caractère impassible, toutes ces circonstances réunies imprimaient une majesté écrasante au front de ce vieillard vêtu de noir, et dont le regard fouillant jusqu'à l'âme, éveillait un mortel tremblement chez le plus humble comme chez le plus haut placé de ses sujets.

La Varenne, en dépit de son aplomb peu commun, frémit convulsivement sous cette terrible attention dont l'honorait le monarque des Indes et de toutes les Espagnes.

— Duc ! fit le roi, qu'y a-t-il ? et quel est ce jeune homme ?

— Sire, répondit le premier ministre, un peu pâle lui-même à l'idée des désastreux événements que son vindicatif maître allait apprendre, sire, monsieur se nomme le baron de Beauvoir. Il arrive de France, chargé par le conseil de l'Union dont lui-même est un membre distingué, d'instruire Votre Majesté de la situation de Paris, et de rapporter les ordres ultérieurs qu'elle jugera à propos de donner. Ibarra recommande monsieur et en répond comme d'un autre lui-même.

— Approchez, monsieur, dit Philippe II avec un geste bienveillant. — Eh bien, l'infante Claire-Isabelle est-elle maintenant votre reine ?

— Que Votre Majesté, fit La Varenne, dont le cœur battit violemment, que Votre Majesté daigne voir combien je souffre de ne pouvoir lui répondre comme je le désirerais du plus profond de mon âme. — Non, l'illustre princesse d'Espagne n'est pas reine de France à l'heure actuelle. Et je viens hautement dénoncer à Votre Majesté comme premiers coupables de ce résultat monstrueux de tant de fatigues, ces mêmes hommes placés si près du trône par votre magnanime confiance, qu'ils n'ont pu se résoudre à voir qui que fût s'y asseoir. Les États du royaume travaillés par une faction puissante ont repoussé les propositions du duc de Féria. Le trône de France est encore vacant.

L'implacable monarque resta immobile, comme sous le coup d'une étrange surprise. Bien qu'aucun muscle de sa figure ne remuât, ses lèvres pâlirent. Il fixa son ministre :

— Eh bien, Médina ? reprit-il d'une voix creuse, que pensez-vous d'un résultat semblable !

— Sire, fit le duc tremblant à cette parole austère, Votre Majesté me voit confondu. Mais qu'elle daigne écouter monsieur, et peut-être

— C'est donc Mayenne lui-même qui a tout fait ? dit en l'interrompant Philippe II à La Varenne ; — je pressentais qu'il verrait avec peine l'élévation de son neveu, mais je ne le croyais pas capable d'une audace si grande que de me désobéir et de contrecarrer mes projets.

— Votre Majesté a prévenu mes paroles, répondit François, qui se disposait à remplir avec toute l'exactitude dont il était capable, le rôle de ligueur forcené tel que se fût naturellement montré Beauvoir. — Oui, le duc

a ourdi l'odieuse trame dont les effets ont ému, mais non découragé les esprits véritablement dévoués à notre sainte religion.

— Et comment cela s'est-il donc enfin passé ? fit le roi, donnez-moi ces détails, monsieur.

— Votre Majesté va tout savoir en peu de mots : — Lorsque l'ambassadeur extraordinaire de Votre Majesté communiqua au duc de Mayenne la mission qu'il venait accomplir, le duc dissimula son mécontentement ; mais dès lors il parla très-haut de la loi salique, de l'aversion des Français pour une dynastie étrangère. Le parlement qui n'est composé que de créatures du duc, et qui n'a conservé une ombre d'existence que grâce à son constant appui, reçut le mot d'ordre. Bref, le jour avant que les États ne s'assemblassent, la cour lança un édit, enjoignant au lieutenant général de veiller au maintien des lois constitutives de la monarchie, principalement de la loi salique. Les États, en partie vendus à Mayenne, intimidés d'autre part par cette démonstration qu'il avait provoquée, opposèrent aux demandes du duc de Féria cette absurde fin de non recevoir, aggravée, selon eux, par le prétexte qu'une élection royale était inopportune en présence de la situation difficile, de la détresse publique, du désaccord des partis, et devant la menaçante armée de Henri de Navarre. Puis sans s'occuper d'autre chose, les États s'ajournèrent à une époque indéterminée, qui dépendra désormais de la marche des événements.

— Mayenne ! Mayenne !..... répétait Philippe II d'une voix sourde et irritée. — Et, dit-il, quand François cessa de parler, et personne ne s'est opposé à ces trahisons ?

— Oh ! Votre Majesté, répondit le jeune homme, tout ce que pouvaient faire le conseil de l'Union, le légat apostolique, les ministres d'Espagne, a été tenté sur le moment même ; mais le coup était inattendu, et les manœuvres du duc, préparées de longue main, l'ont emporté.

— Sire, hasarda le premier ministre voyant que le monarque ne répliquait rien, — Votre Majesté veut-elle prendre connaissance de cette lettre. Elle y verra la preuve de ce qu'avance monsieur, et la mesure des questions que l'on peut traiter avec lui.

Et le duc présenta à son maître la dépêche du conseil suprême qui, on doit se le rappeler, conférait à l'envoyé secret les pouvoirs les plus formels, ainsi que les droits les plus étendus à la confiance du roi d'Espagne.

Philippe jeta les yeux sur le papier, et parcourut les premières lignes, mais une idée importune qui couvait dans son esprit triompha de l'attention

qu'il voulait apporter dans cet examen, une étincelle de courroux brilla dans ses yeux, et il jeta la missive à côté de lui sans achever de la lire.

— Ah ! murmura le terrible souverain, en serrant les lèvres comme si ces paroles les brûlaient, — ah ! voir depuis dix ans cet Henri de Béarn faire obstacle à chacun de mes projets, se jeter fatalement, à chacune de mes tentatives les mieux calculées, entre moi et la fortune !... car lui seul est l'auteur de tous ces mécomptes — c'est là que doit frapper celui qui veut posséder la France. — Ce fantôme de souverain qui s'élève plus dangereux après chaque défaite, il faut l'anéantir, ou bientôt peut-être le fils de Jeanne d'Albret ne se contentera plus de la couronne des Valois !

La Varenne, fort occupé de ce début, rappelait toute son attention pour ce qui allait suivre. — Monsieur, dit tout à coup le roi en fixant le prétendu de Beauvoir, qu'avez-vous maintenant à me demander ?

— Sire : des soldats, de l'argent, un chef et une énergique direction pour les efforts que le parti de la foi, ranimé par votre main puissante, va tenter avec une résolution unanime, afin de réparer tous ses échecs.

— Médina ? reprit Philippe II en se tournant vers le premier ministre, — avez-vous en venant songé à tout ceci ? Votre avis, quel est-il ? — Sire, fit le conseiller, habitué à se souvenir du sort de certains de ses prédécesseurs un peu trop prononcés dans leurs opinions, et toujours prêt à caresser les penchants bien connus de son maître, tout en se réservant pour l'avenir le bénéfice d'une constante modération dans les mesures graves, — sire, les sacrifices accomplis par Votre Majesté sont déjà bien considérables, cependant, il me semblerait pénible d'abandonner en un seul jour le fruit de tant d'efforts, et de livrer désormais à la triomphante hérésie, ainsi qu'au plus mortel adversaire de la maison d'Espagne, un des plus beaux royaumes de la catholicité.

— Bien dit ! pensait La Varenne, ceci doit nécessairement émouvoir le vieux tigre.

Philippe II leva sa main, et appuya l'extrémité de ses doigts secs et ridés sur l'épaule du jeune homme, vers lequel il fit un pas.

— Baron de Beauvoir, accentua-t-il d'une voix lente, j'ai donné pour la cause de la sainte Ligue, cent millions d'écus, cent mille hommes, mes meilleurs capitaines ; j'ai fatigué le saint-siège de sollicitations en votre faveur ; — afin de m'attacher la catholique France par un lien indissoluble, j'ai proposé de placer sur son trône vide une dynastie où mon propre sang, mêlé à celui des Guise, rétablirait solide, populaire, dévoué à notre foi

commune, le pouvoir unique et fort dont elle a tant besoin. Un impudent refus a payé ma bienveillance.

Eh bien ! ce que j'ai pu accomplir en vue de la seule religion, dégagé aujourd'hui de tout devoir et de toute sympathie par votre ingratitude, si je le continue désormais, sachez-le bien, c'est que mon intérêt propre me le commande. Et mon intérêt, du jour où j'entrerai dans cette nouvelle voie, n'admettra ni les ménagements que j'ai gardés jusqu'ici avec les hommes de votre parti, ni l'inutile abnégation dont j'ai donné l'exemple. — Je veux être le seul maître. Celui qui discutera ma parole sera brisé. — Il me faut une France amie pour la sûreté de mes États, une France d'où les inspirations de révolte et d'incrédulité ne viennent pas, à chaque heure, soulever mes provinces et troubler le grand œuvre de ma monarchie. La conduite des Pays-Bas depuis vingt ans éclaire ma route dans l'avenir.

Le pâle monarque fixait La Varenne. François approuvait de la tête, des yeux, des mains, de tous les mouvements de son corps.

— Baron, j'ai compris les fidèles qui vous envoient. Je leur sais gré de cette persévérance courageuse. Mais en risquant pour leur cause et la mienne de nouveaux efforts, je dicte mes conditions. — Voici ma réponse :

Vingt millions escortés par quarante mille hommes, sous les ordres de l'archiduc Ernest d'Autriche, mon neveu, quitteront les Pays-Bas, et entreront dans Paris. Le jour même de l'arrivée de mes troupes, le conseil suprême, le parlement, les chefs militaires et bourgeois prêteront serment à la reine Claire-Isabelle entre les mains de l'archiduc, et remettront au prince l'autorité tout entière. Il en sera ainsi dans toutes les villes du royaume qui sont au pouvoir de l'Union. Je ferai connaître alors mes intentions quant au choix de l'époux de ma fille, appelé à partager sa couronne. — J'ai dit, monsieur ; retenez bien mes paroles.

— Oui, je les retiens tes paroles, féroce dominateur, se disait François, et pour un usage qui ne te sourirait guère, si tu t'en doutais.

— Sire, intervint Médina, avant que le jeune homme eût ouvert la bouche pour répondre, — Votre Majesté me permettra de rappeler le duc de Mayenne à son souvenir. Il est essentiel que le duc soit mis hors d'état de consommer quelque nouvelle trahison.

— Mayenne, dit Philippe II, sera épargné en considération des services de sa race. Tout devra être conduit sous le secret le plus absolu. Au moment indiqué pour l'exécution de ce projet, Mayenne, saisi par les officiers des

troupes que j'ai à Paris, sera transporté dans mes États des Flandres, et placé jusqu'au terme de la guerre dans l'impuissance de nuire.

— Eh ! eh ! songea La Varenne, je suis curieux de voir la figure que va faire ce bon M. de Mayenne, quand je lui apprendrai ces menus détails à mon retour.

— Mais, Votre Majesté, reprit-il à haute voix, et sans que le profond respect de son attitude et de ses paroles pût néanmoins dérober complètement l'ironie involontaire de leur expression, — il y a un personnage plus à craindre cent fois que M. de Mayenne, et que ces questions regardent bien un peu. Sire, le roi de Navarre fait malheureusement chaque jour de trop réels progrès par la force ou par les négociations. Les chefs de la capitale en sont à se décourager lorsqu'ils songent à ce menaçant ennemi, campé à leurs portes. — Le roi daignera-t-il me confier ses intentions à cet égard, et ce qu'il compte faire pour nous délivrer d'un péril aussi incessant ?

Le monarque fronça ses sourcils. Ce nom de Henri de Navarre avait le privilège d'exciter son ressentiment en toute occasion. Cependant une espèce de sourire triomphal éclaira son visage lorsqu'il eut dit au premier ministre : — Médina, donnez connaissance à monsieur de ce que nous avons résolu à ce sujet.

La Varenne eut froid en pressentant quelque atroce perfidie.

— Vous savez sans doute, monsieur, fit le duc, que le prince de Béarn est en instance auprès de la cour de Rome pour en obtenir sa réconciliation. Il poursuit avec une chaleur excessive ce résultat désiré, et ses ambassadeurs paraissent déjà fort avancés dans les bonnes grâces du Saint-Père.

— Oui, dit La Varenne, le duc de Piney-Luxembourg et le marquis de Pisani.

— Précisément. — Henri de Bourbon sait très-bien que le roi de France ne peut être qu'un catholique, et il croit le moment décisif pour ses prétentions s'il parvient à se réconcilier avec Rome. En effet, les excommunications qui pèsent sur sa tête une fois levées, les populations, lassées de cette longue guerre, n'ont plus de motifs pour lui refuser obéissance. Ses prétentions à la couronne prennent un sérieux réel. Une grande partie de la noblesse que les scrupules religieux retenaient seuls, vient se ranger autour du prince du sang. Enfin, les souverains catholiques peuvent le reconnaître et traiter avec lui, sans forfaire à leurs engagements

avec la Ligue et la maison d'Autriche. — Vous comprenez tout l'intérêt que l'hérétique attache à la prompte réussite de cette affaire ?

— Parbleu, répondit François, il faudrait être aveugle pour ne pas le distinguer.

— Aussi le Béarnais se fait-il instruire, et essaie-t-il de jeter de la poudre aux yeux du vulgaire en faisant publier partout son retour à la foi catholique.

Mais le Saint-Siège a fait défense à tous les évêques de recevoir l'abjuration de Henri de Béarn, se réservant de prononcer lui-même, s'il y avait lieu. Vous voyez donc que, quelque bonne envie qu'ait le roi des huguenots de rentrer dans le sein de l'Église, ce n'est pas au milieu de leurs prêches qu'il trouvera son absolution.

La Varenne, au comble de l'intérêt, ne perdait pas une parole de ce discours.

— En attendant, sur l'ordre du légat apostolique, les prédicateurs dévoilent au peuple ces menées. Dans leurs sermons, ils montrent le Navarrois cherchant, par une détestable hypocrisie, à accréditer le bruit de sa conversion, afin de se créer des partisans ; tandis qu'il persévère plus que jamais dans la religion de sa mère, et dans l'idée de livrer un jour aux suppôts de Calvin l'héritage du fils aîné de l'Église.

— Ce blasphémateur, fit d'une voix sourde Philippe II, n'a-t-il pas dit que Paris valait bien une messe !

— De sorte que Sa Majesté hérétique se trouve dans un fort grand embarras.

Or, continua le duc, Clément VIII, avec lequel tout notre projet est entendu, a formellement déclaré aux deux envoyés de Henri de Béarn que leur maître, parjure et relaps, ne serait absous que dans le cas où il viendrait à Rome solliciter en personne son pardon. Le pape a, du reste, témoigné un bon vouloir tellement prononcé pour le prince de Bourbon, il a si souvent répété qu'il ne voulait que s'assurer par lui-même de la sincérité de son repentir, que les deux gentilshommes envoient à leur maître messages sur messages pour le presser de se rendre à Rome. Un mois suffira au voyage et au séjour, disent-ils ; — et ils répondent de tout. — Vous comprenez que nous avons nos moyens particuliers desquels nous usons pour connaître cette correspondance.

— Mais ! songea tout à coup François intérieurement, — c'est réel tout cela. J'ai entendu parler à Saint-Denis de cette belle œuvre. Voyons donc un

peu la suite.

— Il paraît, poursuivit Médina, il paraît que séduit par les immenses avantages que lui présente une réconciliation aussi solennelle, Henri de Navarre est décidé à tenter le voyage. Quelques conseillers méfiants le retenaient bien encore, mais après ce qui s'est passé aux États, le désir de profiter des circonstances va sans doute s'emparer irrésistiblement de son esprit ; — tôt ou tard, il partira.

Quand l'ambitieux personnage paraîtra devant Clément VIII, le Saint-Père, dans son inépuisable miséricorde, sans demander compte à ce fils égaré des motifs de son retour, le bénira avec tendresse. Mais, comme en pardonnant au pécheur, dans un cas aussi énorme surtout, l'Église exige qu'il accomplisse une pénitence, le pape, craignant d'ailleurs que les tentations du monde ne fassent perdre à l'illustre repentant les fruits de son heureuse conversion, le pape lui conseillera avec une éloquence d'arguments irrésistible, de se retirer pour songer au salut de son âme dans quelque monastère de la vieille Castille, où Sa Majesté catholique lui accordera volontiers un asile, et des égards proportionnés à la haute naissance d'un Bourbon.

— Tiens, tiens, fit en lui-même La Varenne tout frissonnant, — assez joliment trouvé !

— Et, dit-il tout haut avec une gravité approbatrice, on demandera alors, n'est-ce pas ? à madame de Montpensier, ces fameux ciseaux d'or, destinés jadis à un autre frère Henri, et qui ne doivent servir qu'à donner à un roi sa dernière couronne ?

Philippe II daigna sourire. Ce sourire était sinistre comme le rictus de la mort. La Varenne frissonna de nouveau.

— Vous voilà donc à même, monsieur le baron, reprit le ministre, de rassurer vos collègues sur le compte du prétendant. Vous pouvez voir que bientôt il ne sera plus à craindre, et que, privée de son chef, l'armée des huguenots ne tiendra pas longtemps devant nos forces réunies.

Philippe II inclina la tête approbativement à ces dernières paroles de son ministre.

— L'avenir de l'Europe, et celui de la France particulièrement, attaché au succès de la mesure que vous venez d'entendre, fit sentencieusement le royal émule de Machiavel, explique la nécessité de ces moyens décisifs. Une telle mesure met fin à tous vos malheurs, à cette lutte ruineuse qui va s'éternisant. Le prince de Béarn disparu de la scène, la question est bientôt

vidée. Dès qu'un prince catholique aura revêtu le titre de roi, tous l'acclameront, tous se rendront à lui. Le trône une fois rempli, les rivalités cessent. En France, où le souverain ne doit pas mourir, les masses adoptent d'instinct celui qui personnifie la couronne à leurs yeux. Le secret de la force de Henri de Béarn, du prestige qu'il exerce sur certaines parties des populations, est tout entier dans ce nom de roi qu'il usurpe, et que lui seul porte depuis quatre ans. S'il se présentait un mois après l'établissement d'un souverain légitime, il ne trouverait à rallier pas un gentilhomme, pas un paysan ; plus des deux tiers de ses partisans actuels lui courraient sus, afin de mériter les faveurs du maître reconnu par la majorité catholique.

François tout en abhorrant l'homme, admirait la profonde portée du politique.

— Permettez-moi, monsieur, fit de nouveau Médina, de vous recommander, à l'égard de toutes personnes autres que les membres du conseil, le silence le plus profond sur tous ces projets. Persuadez bien à vos collègues que pour réussir, le secret est indispensable.

Qu'on se borne à exécuter strictement les ordres de Sa Majesté dans l'intérieur du royaume ; — les ministres du roi se chargent de tout le reste.

Votre Majesté n'a rien à ajouter à mes paroles ? continua le duc en s'inclinant.

— Rien, duc, dit Philippe II. — Chacune de vos demandes est-elle suffisamment résolue, monsieur ?

— Complètement, sire, fit La Varenne.

— Soyez donc ici demain, vers cette même heure. Je vous remettrai ma réponse écrite, ainsi que mes ordres détaillés. Il faut qu'aucune confusion ne vienne contrarier mes vues. — Vous pourrez quitter Madrid aussitôt après votre audience. La plus grande célérité est très-nécessaire. — Ah ! afin de parvenir jusqu'à moi sans être remarqué, vous prendrez le même chemin qu'aujourd'hui. Le suisse vous introduira. Il sera prévenu.

Cependant, attendez, comme votre visage n'est pas connu, il pourrait se produire quelque équivoque. — Tenez, baron, voici votre lettre de créance. Vous me la ferez parvenir en arrivant au palais. Avec ce moyen, il ne saurait y avoir de méprise.

Et le roi d'Espagne, prenant au milieu de divers papiers posés sur une table la lettre dont il parlait, y jeta les yeux pour s'assurer que c'était bien elle, avant de la remettre au jeune homme.

— Duc ? fit-il, en remarquant tout à coup les dernières lignes de la missive que sa préoccupation, pendant une première lecture, ne lui avait pas permis d'apercevoir ; duc ? que signifie donc cette phrase ?

Les lignes disaient en effet, si l'on s'en souvient :

« Dans le cas où le roi catholique ne jugerait pas à propos de risquer une nouvelle entreprise, M. de Beauvoir est autorisé à traiter avec Votre Excellence d'une mesure extrême que le cardinal de Pellevé a proposée au conseil, et qui mettrait un terme à tous nos malheurs. Nous sommes, quant à nous, décidés à tenter l'impossible pour sauver notre foi et nos familles engagées dans cette terrible lutte. »

— Sire, dit le premier ministre, qui lut la phrase que son maître indiquait du doigt, — j'ai oublié de questionner monsieur à cet égard. J'étais pressé de me rendre auprès du roi...

— Baron ? reprit Philippe II, en tendant la dépêche à François, donnez nous l'explication de ces mots.

— Sire, répondit La Varenne, qui avait de longue main songé à cette demande, à la réponse qu'il aurait nécessairement à y faire, et dont la version, la moins mauvaise qu'il eût pu forger, était toute prête, — sire, j'obéis ; bien que cette résolution soit devenue inutile après la décision que vient de prendre Votre Majesté. — Sire, dans le cas où Votre Majesté, irritée de la conduite des États, eût, comme il pouvait être à craindre, déclaré s'abstenir de toute intervention ultérieure et rappelé ses troupes, ce qui consommait la ruine de l'Union, et nous livrait infailliblement aux fureurs de l'hérétique ; dans cette extrémité, dis-je, le conseil suprême, assuré cette fois, par gré ou par force, de la coopération de Mayenne ; secondé par le clergé, par la noblesse, pressentis depuis longtemps ; par les chefs de tous les ordres du royaume, le conseil suprême eût proclamé Philippe II d'Espagne lui-même, roi de France. La population de chaque ville, Paris donnant l'exemple, eût aussitôt juré fidélité au roi catholique, et mis à sa tête les officiers espagnols qui déjà la guident aux combats. Le légat apostolique prenait possession de la couronne au nom de Philippe II. — N'aurait-il pas fallu que, malgré son ressentiment, Votre Majesté défendît ses propres sujets, son peuple nouveau ? Et la grande ombre de Charles-Quint n'eût-elle pas applaudi à cette splendide réalisation de son rêve éternel !

Philippe II fixa le jeune homme avec une expression insaisissable.

— Cent royaumes sur lesquels le soleil ne se couche point, me suffisent, dit-il superbement. Dieu m'est témoin que jamais la pensée ne m'est venue de régner sur la France. Si je veux pour ma fille la couronne des Valois, c'est que, nièce des trois derniers souverains, petite-fille de Henri II, ses droits sont sacrés ; — c'est que ma foi m'ordonne de protéger tant de millions d'âmes contre la dévorante peste de l'hérésie ; c'est que ma politique m'engagea détruire mon plus mortel ennemi.

Le monarque s'arrêta, et, pour indiquer que l'audience était terminée :

— Baron, dit-il, à demain donc.

Puis, en signe de bienveillance, il tendit à La Varenne sa main à baiser.

— Majesté sombre, murmura François, en pliant le genou, quand tu sauras qui je suis, tu regretteras, à coup sûr, cet instant de faveur que m'envie ton premier ministre, ou pour mieux dire, ton premier esclave ! Au moment où le duc s'approchait de La Varenne afin de le reconduire, Philippe II l'appela d'un signe.

Médina obéit aussitôt, et le roi se courbant à son oreille, murmura quelques paroles que le premier ministre sembla accueillir avec une vive approbation. Il revint alors vers l'envoyé secret, puis, après une nouvelle et très-humble gémuflexion devant Philippe II, tous deux sortirent du cabinet royal.

XIV. L'INFANTE DONA CLAIRE-ISABELLE.

Lorsqu'après quelques instants les deux seigneurs se trouvèrent seuls dans un des nombreux salons qu'ils avaient traversés déjà pour arriver au cabinet de Philippe II, le premier ministre s'arrêta :

— Et maintenant, fit-il, mon cher baron, avant toute chose, laissez-moi vous féliciter de l'excellent effet que vous avez su produire sur l'esprit de mon royal maître.

La Varenne s'inclina avec une modestie fort bien simulée.

— Je vous dois moi-même, continua le duc avec la noble courtoisie d'un grand seigneur, je vous dois une véritable reconnaissance. La parfaite convenance de votre altitude, la franchise dévouée de vos paroles qui ont beaucoup plu au roi, — moi qui connais l'homme, je puis vous le dire, — ne sont point entrées pour peu de chose dans le calme avec lequel Philippe II a entendu vos funestes nouvelles, dont le contre-coup rejaillissait directement sur moi, au cas d'un orage.

— Monseigneur veut me combler, répondit diplomatiquement le jeune homme, qui ayant encore besoin du duc, tenait à se le concilier de plus en plus, en ménageant son amour-propre surtout ; — ce sont, à mon avis, les explications tellement précises des desseins du roi, si nettement développés par Votre Excellence, qui ont désassombri le front de l'invincible Philippe II, par la satisfaction qu'une haute intelligence éprouve à se voir comprise ; et non mes faibles mérites.

Le duc sourit, non sans une certaine complaisance :

— Je vous dis ce qui est, mon cher monsieur de Beauvoir. Et la preuve la plus évidente que vous avez complètement réussi auprès de Sa Majesté, c'est que, prévoyant la circonstance où vous souhaiteriez offrir vos hommages à l'infante dona Isabelle, le roi m'a chargé de vous présenter, séance tenante, à Son Altesse.

Une telle offre, agréable, du reste, au curieux gentilhomme, équivalait à un ordre direct. François remercia en homme qui sentait tout le prix d'une faveur aussi élevée.

— Le roi, reprit Médina, s'était réservé quelques minutes avant votre introduction, afin d'instruire lui-même son auguste fille des nouvelles de

France, et, sans doute aussi, pour la préparer à nous recevoir. Ce temps est à peu près écoulé. Permettez-moi donc, monsieur le baron, de vous montrer le chemin.

La Varenne tout confit en gracieusetés, salua le ministre ; puis, tous deux s'avancant côte à côte, prirent à travers les appartements la direction qui devait les amener chez la princesse.

Fille préférée de Philippe II, l'infante Claire Isabelle, à l'exception de ses autres enfants, avait part, dans la confiance du roi d'Espagne, à ses projets, à ses nombreuses entreprises conduites toutes de front. A elle seule le sombre monarque disait ses espérances et ses chagrins, et laissait lire, par moments, dans le fond de son âme. D'un esprit cultivé et viril sans cesser d'être gracieux, dona Isabelle était la seule intelligence de sa famille en état de le comprendre, et qui pût lui rendre moins lourde, par ses consolations secrètes et par ses encouragements, la tâche immense qu'il avait assumée sur lui en prétendant à la monarchie universelle, à la suprématie politique et religieuse sur l'Europe vaincue ou gagnée. — Aussi Philippe avait-il rêvé pour cet enfant de sa prédilection l'existence la plus splendide, le plus grandiose avenir.

Par suite de cette entente morale, de cette intimité de père à fille dont la princesse avait le privilège unique, son appartement, situé dans le même corps de logis du vaste palais royal, touchait à celui même de son père. Le roi avait ainsi le moyen de se rendre chez sa fille à toute heure du jour avec la plus grande facilité.

Nos deux personnages arrivèrent donc bientôt dans les antichambres qui précédaient le salon où l'Infante avait coutume de se tenir, et où elle donnait parfois audience à tel serviteur dont il fallait entretenir l'enthousiasme, à tel étranger de distinction sur lequel Philippe II avait ses vues.

L'envoyé du conseil de l'Union et le premier ministre Médina, annoncés par une dame suivante, furent immédiatement introduits auprès de la princesse.

La Varenne, peu au fait des usages de la cour de Madrid, étudiait, afin de se modeler sur elle, la conduite de son compagnon. Il vit le duc, une fois en la présence de dona Isabelle, attendre pour s'avancer un signe de sa main, et, à la distance voulue par l'étiquette, s'arrêter en s'inclinant profondément. Il l'imita en tous points.

L'Infante tout en fixant le nouveau venu qu'il lui amenait, accueillit la salutation du duc avec un geste de la main et un sourire où perçait une

bienveillance particulière.

— Madame, dit le duc qui prit François par la main pour le présenter, M. le baron de Beauvoir que voici, est un des gentilshommes français le plus dévoués à votre personne ainsi qu'à votre cause. Chargé d'une mission à Madrid pour les intérêts de Votre Altesse, il n'a pas cru devoir quitter l'Espagne sans déposer auparavant aux pieds de sa souveraine légitime les témoignages de sa fidélité et de son admiration.

François, pendant ces paroles, bien que la tête courbée par le respect, considérait de tous ses yeux la jeune princesse qu'un si nombreux parti avait voulu donner pour reine à la France, et qui pouvait encore, sans exagération d'espérance, se croire destinée au trône de Charlemagne et de saint Louis.

Claire-Isabelle avait un peu plus de vingt ans. La beauté proverbiale des Valois qu'elle avait héritée de sa mère, mariée à la distinction hautaine de la maison d'Autriche et à un charme tout particulier dont ceux qui l'approchaient subissaient bientôt l'influence, avantages réunis à un mérite personnel incontestable, faisaient d'elle une ravissante femme, une princesse accomplie. Le capitaine ne put s'empêcher de songer que cette belle infante dont la dot était une couronne, ne formait pas elle-même, à coup sûr, la moins enviable séduction d'une alliance aussi splendide que celle du souverain des Espagnes et des Indes, de l'arbitre du monde catholique.

— Monsieur est le bienvenu devant nous, répondit la princesse, en français qu'elle parlait sans le moindre accent ; — son nom nous est connu depuis longtemps comme celui d'un fervent ami. Nous espérons bien, s'il plaît à Dieu de consacrer nos droits par le succès, être un jour en état de reconnaître dignement ses services, et de prouver à la France que nous savons apprécier les hommes de sa valeur et de son attachement.

Bien qu'évidemment inspirée par une adroite politique, cette phrase était trop flatteuse à l'égard de l'envoyé de la Ligue pour que François pût éviter d'y paraître sensible. Il posa une main sur son cœur, et s'inclina comme pénétré d'une gratitude profonde.

Puis, reprenant sa première attitude, il se tint immobile, prêt à répondre aux questions qu'il prendrait fantaisie à l'Infante de lui adresser, et mettant le temps à profit pour détailler curieusement l'ensemble de cet intérieur royal qui s'offrait ainsi à ses yeux.

Au centre de la pièce décorée avec une magnificence rare, tendue de superbes étoffes du Levant et garnie de meubles précieux, l'Infante se tenait assise sur une sorte de divan large et bas, dont la tradition était évidemment empruntée aux Sarrasins, et aux carreaux empilés duquel elle appuyait ses bras par instants. Sa première dame d'honneur, la *Camerera mayor*, vieille duègne qui avait fait aux gentilshommes, lors de leur entrée, une majestueuse révérence, et qui maintenant restait immobile et grave comme une statue, occupait un tabouret aux pieds de dona Isabelle. Derrière la princesse, son page favori, jeune garçon de douze à treize ans, passait nonchalamment entre ses doigts effilés un chapelet d'ébène incrusté d'or et de pierres précieuses.

Aux traits étrangers de cet enfant, à son teint olivâtre, à son costume bizarre, François reconnu, d'après les récits que maintes fois il avait écoutés sur la cour d'Espagne et sur ses habitudes, un de ces fils de Caciques, ou rois du Nouveau-Monde, que les orgueilleux Castellans, — ainsi le disait-on par toute l'Europe, — non contents de les avoir dépouillés de l'héritage de leurs ancêtres, réduisaient en esclavage, et envoyaient à leurs familles comme de vivants trophées de leurs fabuleuses conquêtes.

Le jeune captif possédait une physionomie ouverte et résolue. François se prit pour lui d'un intérêt involontaire.

— Triste destinée, pensa-t-il, que celle de cet orphelin, né pour commander peut-être, et dont la vie est bornée désormais à épier les caprices d'une femme, et à végéter obscurément parmi la domesticité d'un palais !

L'Infante reprenait alors la parole :

— Le roi mon père, fit-elle d'une voix un peu altérée, comme si le sujet qu'elle abordait soulevât en elle une certaine émotion, le roi mon père vient de m'apprendre en peu de paroles le triste échec qu'a éprouvé notre cause par le fait des États assemblés à Paris. Ne serait-ce point trop exiger de vous, monsieur, que de vous demander, pour moi aussi, quelques détails sur un événement que, dans cette cour, nous étions loin de prévoir comme devant nous être aussi contraire ?

— Madame, dit La Varenne fléchissant le genou, madame, satisfaire un désir de Votre Altesse est une faveur de laquelle j'ose à peine me croire digne et que m'envieraient les plus nobles seigneurs de la chrétienté. Cependant, Votre Altesse ne risque-t-elle pas d'être impressionnée désagréablement par ce que je vais être forcé de lui faire entendre ?

Claire-Isabelle leva superbement la tête.

— Parlez, monsieur, dit-elle, parlez ; la petite-fille de Charles V et de François I^{er} peut écouter sans faiblesse les trames de ses ennemis, et la perte même d'une couronne.

A une semblable injonction, La Varenne ne pouvait plus qu'obéir sans réplique. Il reprit donc pour la princesse attentive, ce long récit qui avait si vivement impressionné Philippe II. Il peignit à grands traits les menées ambitieuses de Mayenne, les tergiversations, chèrement achetées bien souvent, de chacun des chefs de la Ligue ; il montra dans le fond du tableau le roi de Navarre gagnant chaque jour du terrain par les négociations et par la victoire ; — et à la tension inusitée des traits si placides et si bienveillants de l'Infante, aux éclairs de ressentiment qui brillaient dans ses yeux lors de certains passages, le jeune homme put s'apercevoir que, quoi qu'elle eût dit de sa fermeté, Claire-Isabelle éprouvait, de son côté, une déception amère, et une colère visible de cette déception.

Quand La Varenne eut fini de parler, la princesse poussa un soupir involontaire.

— Hélas ! dit-elle en serrant ses jolies lèvres toutes frémissantes, — ce prince de Béarn est en vérité, comme vous le dites, la cause réelle de tous ces contre-temps. La fortune de notre race pâlera-t-elle donc sans cesse devant l'étoile de ce Bourbon !

Duc, continua la fille de Philippe II s'animant à ses propres paroles, duc, n'est-ce pas vous-même qui, jadis, avez conduit auprès de mon malheureux oncle le roi Henri III, ces négociations dont le but hautement avoué était d'écraser au milieu de ses montagnes, sous les forces réunies des deux royaumes, ce fils des d'Albret, alors que, du vivant même du roi, il osait se prétendre seul héritier direct et légitime de la couronne de France ?

— Oui, Votre Altesse, ce fut moi-même ; — et cette propre ligue contre le prince de Béarn a publiquement tourné à son plus grand avantage.

— Singulière contradiction du destin ! murmura dona Isabelle. Médina secoua gravement la tête.

— Le roi Henri III, reprit-il, voulut établir de nouvelles taxes pour une levée extraordinaire de troupes destinées à fondre sur la Navarre. Ces taxes devinrent le motif de troubles intérieurs ; et d'événements en événements, depuis les barricades de Paris jusqu'à la mort du duc de Guise, le roi en arriva à croire qu'il n'avait plus d'autre ressource que de se jeter désespérément dans les bras de Henri de Bourbon. Quand il périt, celui-ci

se trouva de la sorte à la tête de l'armée royale, entouré de gens qu'il n'aurait jamais ralliés autrement, que le désir de la vengeance lui attacha, et il put, avec une apparence de raison, ainsi qu'avec un commencement de succès, se proclamer le successeur du roi très-chrétien.

— Et depuis, s'écria l'Infante, depuis cette époque, chacune de nos attaques redoublées a fatalement grandi cet homme. Nos meilleurs capitaines se sont inutilement mesurés avec lui ; ses défaites mêmes le servaient encore. — Quelle force inconnue le protège donc ainsi ?

Et Claire-Isabelle levait ses beaux bras au ciel dans une invocation désolée.

La Varenne écoutait et regardait, toujours avec un intérêt croissant.

Un instant se passa ainsi.

— Monsieur de Beauvoir, fit soudain la princesse, obéissant en apparence à la mobilité de caractère naturelle à la femme, et passant à un autre ordre d'idées, sans cependant sortir de son sujet ; — monsieur de Beauvoir, connaissez-vous personnellement le prince de Béarn ?

— Oui, Votre Altesse, répondit La Varenne, j'ai été pendant plusieurs mois le prisonnier du prince.

— J'ai entendu des versions fort contradictoires à son sujet. Laissez un instant à part les griefs que nous avons contre lui, et dites-moi quel homme est-ce en réalité ; je suis curieuse de savoir si vous serez du même avis que tous ceux que j'ai déjà interrogés sur le compte de cet infatigable compétiteur.

François, sans qu'il lui fût possible de se récuser, se trouvait dans une singulière alternative.

Il lui fallait, ou flatter la passion de l'Infante ainsi que celle du ministre, en leur dépeignant Henri IV avec des couleurs odieuses ; ou exciter leurs doutes sur ses propres sentiments, s'il paraissait le traiter avec faveur.

L'amour pour son bienfaiteur l'emporta dans son âme sur toute autre considération.

— Madame, dit-il, on ne doit à ses ennemis que justice, mais on la doit complète. Je me suis trouvé à portée d'étudier tout particulièrement le caractère du prince de Béarn, et voici comment je l'ai jugé :

Henri de Bourbon est au moral un cœur aimant, un esprit fécond et généreux, un prince d'une affabilité remarquable. Maître indulgent, chaleureux ami, loyal adversaire, ses soldats le proclament un grand général, ses serviteurs vont à la mort avec joie pour sa cause, et ceux-là

même qui le combattent sans relâche, reconnaissent en lui un des plus habiles politiques de l'Europe entière. — Voilà, madame, je crois, le mot de bien des succès de sa part, incompréhensibles à distance.

François, tout emporté qu'il fût par son ardeur de sentiment, s'attendait à voir ce panégyrique assez froidement accueilli ; il jeta donc, en terminant, un coup d'œil sur les traits des deux seuls personnages qui pouvaient le comprendre : le duc et la princesse.

Chose singulière, et dont François s'étonna tout d'abord, l'Infante semblait montrer dans la sérénité de son beau regard une sorte d'intérêt.

Quant au visage du premier ministre cuirassé par l'étiquette et politiquement impassible, on n'y lisait aucun sentiment favorable ou désapprobatif.

— Ah ! vraiment, fit Claire-Isabelle presque pensive, — jusqu'à vous, monsieur de Beauvoir, nous avons entendu ici toute autre chose. — Et, — car sur tous ces détails je ne possède guère que des notions assez confuses, — et, dites-moi, quel âge a donc maintenant le prince de Béarn ?

— Où veut-elle en venir ? se demanda François.

— Quarante ans à peine, madame, répondit-il.

— On le dit un cavalier peu remarquable.

— Madame, Henri de Bourbon était distingué parmi les plus gracieux et les plus élégants seigneurs de la cour de France.

La Varenne se creusait la tête pour découvrir le but de toutes ces questions, au moins singulières ; il ne trouvait rien.

— Eh mais ! pensa-t-il tout à coup, illuminé d'un soudain éclair, eh mais ! jadis, avant cette fameuse ligue de l'Espagne et de la France, dont Médina vient de tracer piteusement l'historique, — avant cette rupture ouverte, dis-je, n'ai-je pas entendu parler à Nérac d'un projet de mariage entre cette belle princesse qui me parle si doucement et mon très-auguste maître ?... — C'est cela même ! — Ce bon apôtre de Philippe II, inquiet de voir le duc d'Anjou qui lui prenait ses Flandres, et le duc de Guise qui sans se préoccuper si cela convenait ou non à Madrid, se faisait roi de Paris en attendant qu'il se fit roi de France ; ce cher Philippe II, pour avoir un pied dans les Gaules, engageait *l'hérétique Navarrois*, comme il l'appelle maintenant, à répudier madame Marguerite ; et lui promettait monts et merveilles s'il voulait épouser sa fille aînée, celle-ci. — Mais comme mon très-illustre seigneur a l'esprit fort délié, qu'il voyait parfaitement alors que du train où les choses marchaient : Anjou chassant Guise, Guise dévorant

Valois, il ne tarderait pas à se trouver seul de prince en France pour hériter de la couronne, et qu'il ne voulait nullement se mettre, lui et son avenir, à la discrétion de son ennemi naturel, du rapace Philippe II, lequel, un jour ou l'autre, aurait pu l'envoyer régner sur les ombres, il refusa tout net, ce cher maître. Ce qui, du reste, n'a pas ajouté grand'chose aux bonnes dispositions du roi d'Espagne à son égard, avant et après ce refus.

Eh mais ! continua le diplomate tirant aussitôt de son idée une conclusion directe ; — eh mais ! ce qui n'a pas réussi à cette époque, ne pourrait-il donc point, aujourd'hui que les conditions sont un tant soit peu différentes, réussir davantage ? Tôt ou tard mon maître se remariera ; s'il triomphe, il a besoin d'héritiers. Qui sait si l'Infante ne préférerait pas en ce moment confondre dans une alliance en tous points sortable, les droits qu'elle croit avoir, avec ceux que le roi Henri tient de son sang, et qui sont consacrés d'ailleurs par le succès, plutôt que de se voir, pour ainsi dire, tirée au sort entre une foule de prétendants malhabiles, tels que les Guise, les archiducs allemands, qui, chaque jour, par leur stupidité, ruinent quelque'une de ses espérances ?

Toutes ces demandes de dona Isabelle ne feraient-elles pas réellement croire qu'elle-même songe à ce dernier parti, plus encore qu'elle ne le laisse paraître ?....

Et la vive imagination du jeune homme franchissant tous les obstacles, lui déroula, dans une rapide échappée, tout ce que la réalisation d'une telle idée, en venant mettre fin à la terrible guerre civile qui dévorait la France, apporterait d'avantages à la cause du roi Henri IV et à la restauration de son malheureux royaume.

— Sachons lancer à propos, se dit-il, quelques insinuations capables de placer sur la voie cette charmante princesse dont la blanche main est le gage du salut d'une nation. Qui sait ? souvent un mot adroitement placé porte ses fruits dans l'avenir. De quelque façon que mes paroles soient reçues, je ne cours aucun risque à m'avancer, puisque la princesse elle-même a amené l'entretien sur ce sujet.

Ce monologue si long à retracer, avait à peine rempli quelques secondes.

Claire-Isabelle sérieuse, et la tête penchée, semblait rêver à ce qu'elle venait d'entendre.

— Son Altesse, fit La Varenne d'une voix insinuante, semblerait ne pas connaître les traits du prince de Béarn : n'a-t-elle donc jamais vu un de ses portraits ?

— Non, dit l'Infante, jamais.

— Son Altesse permettrait-elle que je lui en montrasse un.

Claire-Isabelle se laissa surprendre au premier mouvement de la curiosité.

— Assurément, répondit-elle vive et animée.

La Varenne tira de son pourpoint un large médaillon cerclé d'or.

— Voici, madame, dit-il, un portrait qui m'a été donné par le prince lui-même, et que, bien qu'ennemi du Prétendant, l'estime que je professe pour l'homme, m'a fait conserver. Un pressentiment dont je comprends à cette heure la cause mystérieuse, a voulu que je prisse aujourd'hui sur moi cette image. — Voyez, madame ; la ressemblance est parfaite.

Claire-Isabelle qu'un instant de réflexion avait rendue soudain plus circonspecte, prit le portrait, non sans quelque embarras ; mais lorsqu'elle y eut une fois porté les yeux, en dépit de la réserve qu'elle voulait montrer, son attention se concentra irrésistiblement sur le visage si franc, si spirituel et si martial du Bourbon.

Les personnages présents à cette scène étaient alors diversement occupés.

Le duc contemplait tour à tour avec un imperturbable sérieux sa maîtresse et l'envoyé secret.

La camerera-mayor qui n'entendait pas un mot de la conversation, après avoir beaucoup considéré La Varenne, tenait maintenant, par discrétion sans doute, ses yeux obstinément fixés au plafond, dont on eût juré qu'elle comptait l'une après l'autre les rosaces d'or moulu.

Quant au jeune page, il souriait par intervalles à François dont la belle figure et l'air sympathique semblaient avoir gagné son cœur, et se reprenait ensuite à jouer avec son chapelet.

François étudiait la contenance de la princesse.

Une certaine émotion avait coloré les joues de l'Infante. Elle continuait à tenir dans ses mains l'image de Henri IV, et paraissait réfléchir en même temps : — à quoi ? — nul ne pouvait le savoir.

La Varenne jugea l'instant favorable.

— Madame, fit-il à demi voix en se penchant vers dona Isabelle, de manière à n'être entendu que d'elle seule, — madame, que Votre Altesse pardonne la témérité de cette question ; — mais Votre Altesse ne penserait-elle pas quelquefois qu'il vaudrait mieux, à l'heure actuelle, être reine de France en en partageant le trône avec Henri de Bourbon, que de voir la patrie de sa mère livrée aux horreurs d'une guerre qui s'éternise, ou que

d'engager son auguste main et sa couronne à un de ces princes de fortune, comme les Guise, couvert pour tout mérite du sang de ses futurs sujets ?

L'Infante leva les yeux par un geste subit, et considéra avec un singulier étonnement le prétendu messenger du conseil de l'Union ; mais elle ne proféra pas une parole.

— Princesse, continua La Varenne enhardi par ce silence sous lequel il se persuada lire une approbation tacite, — ne songez-vous point parfois à tant de malheureux qui s'égorgent pour votre cause, à tant d'États jadis si florissants, aujourd'hui ravagés et déserts ! — Méditez l'avis d'un serviteur dévoué, qui, sans s'arrêter à d'égoïstes intérêts, à de mesquines rancunes, cherche uniquement le salut de sa patrie, la satisfaction de ses concitoyens écrasés sous tant de maux ; méditez-le, madame ! Un mariage avec le roi Henri qui, en éteignant les querelles religieuses et politiques qui nous divisent, rendrait la paix à l'univers ; une telle union, dis-je, porterait aux siècles futurs votre nom entouré d'une auréole de magnanimité glorieuse, et votre mémoire comme celle d'une divinité tutélaire !

Claire-Isabelle ne répondit rien encore, mais elle rougit fortement. La scène devenait embarrassante pour elle.

Elle voulut couper court à cet entretien difficile.

— Monsieur le baron de Beauvoir, fit-elle en se redressant avec une noble assurance, lorsque nous serons entrée dans notre capitale, lorsque nous habiterons enfin ce Louvre qu'ont bâti nos ancêtres, venez nous rappeler cette entrevue, vous verrez alors comment nous savons remercier nos amis.

La Varenne comprit au gracieux mouvement de tête qui accompagna ces paroles, que son audience était terminée.

— Madame, dit-il, les bontés de Votre Altesse sont gravées dans mon cœur en traits désormais ineffaçables. Je retourne en France avec joie, afin d'apprendre à tous quelle noble intelligence, quelle rare majesté possède cette adorable fille de nos rois, que nous saluerons bientôt sans doute au milieu de nous, comme notre souveraine adorée.

Et après ce compliment aussi flatteur pour la femme que pour la princesse, François se baissa jusqu'à terre dans une respectueuse génuflexion.

Il attendait que Claire-Isabelle, en lui rendant le portrait de Henri de Bourbon, lui donnât à baiser une de ces belles mains qu'il admirait en consciencieux appréciateur.

Mais l'Infante plaça le portrait à côté d'elle dans l'intention évidente de le conserver, et quelque peu troublée sans doute, au lieu de tendre la main à l'envoyé de Paris, elle lui fit avec cette même main un salut plein d'affabilité.

François se courba de nouveau, puis, marchant à reculons vers la porte, près de laquelle il fit une dernière révérence, il la franchit de la même façon, et se trouva dans le premier salon d'attente, aux côtés du duc, qui était sorti le premier.

Sur un signe de sa maîtresse, le page de l'Infante s'était levé, et afin de leur faire honneur, il précédait les deux gentilshommes à travers l'enfilade de pièces qui composaient l'appartement de la fille de Philippe II.

Lorsqu'ils furent arrivés dans l'antichambre de sortie, La Varenne s'arrêta, et attirant à lui l'orphelin qui, de même que François, dépouillé par une injuste violence, de la fortune ainsi que du rang de ses pères, et qui, moins heureux que le protégé de Henri IV, n'avait reçu en échange des droits de sa naissance, que des fers toujours avilissants, quoique dorés ; attirant à lui, disons-nous, le petit Indien, le gentilhomme passa doucement la main sur le visage olivâtre et sur les cheveux noirs et rudes du jeune page.

— Monseigneur, fit-il à Médina, dites à cet enfant que lorsqu'il viendra en France, à la suite de notre reine, avec le congé de sa royale maîtresse je le prendrai auprès de moi, afin d'en faire quelque jour un vaillant capitaine.

Le duc traduisit la phrase en castillan.

Le jeune Américain regarda François avec son doux sourire, puis il lui prit la main, et y appuya ses lèvres avec une humble et timide reconnaissance.

Il semblait que cet enfant, placé jusque-là par tous au rang d'une chose sans valeur morale, d'un animal favori, se sentit relevé à ses propres yeux par cette bienveillance et cette attention inusitées.

La Varenne chercha sur lui quelque objet, quelque bijou duquel il pût faire présent à cette affectueuse créature.

Il portait à son cou une chaîne d'or d'un travail assez original, butin de ligueur élégant, et de laquelle il aimait à se parer ; il la retira et la passa au col de l'enfant, en lui recommandant de la conserver en souvenir de lui.

— Eh ? baron, fit le premier ministre en souriant à cette générosité du jeune homme, ce petit être a à sa disposition plus de colliers et plus de

bijoux qu'une coquette de Madrid, et aucun ne lui paraît assez beau pour s'en parer. Voyez un peu !

— N'importe, monseigneur, dit François, je parierais qu'il portera celui-ci. Ne distinguez-vous pas que cet enfant m'aime déjà pour un seul mot ? Soyez-en sûr, il a compris ma pensée.

La Varenne ne voyait pas sans plaisir l'instant venu de se retirer. Les deux gentilshommes repassèrent par les mêmes détours intérieurs qu'ils avaient déjà suivis, Médina guidant toujours son protégé.

Arrivé à la porte basse par laquelle ils avaient pénétré dans le palais, le duc s'approcha du valet qui gardait cette issue, et il lui adressa une assez longue recommandation, en désignant François de la main.

— Monsieur de Beauvoir, dit-il, je vous fais bien remarquer de cet homme, afin que demain il vous reconnaisse sans la moindre hésitation et vous introduise auprès du roi aussitôt que vous vous présenterez. Tel est l'ordre de Sa Majesté.

— Merci, monsieur le duc, fit La Varenne. Le laquais avait ouvert la porte.

— A présent, monsieur de Beauvoir, reprit le ministre, ma voiture est à vos ordres : vous savez où la rejoindre. Quant à moi, je remonte auprès de Sa Majesté. Voulez-vous vous faire conduire chez moi et m'y attendre quelques instants ; nous dînerons ensemble, sans cérémonie, et nous pourrons lier plus ample connaissance. J'ai réellement besoin de vous parler longuement et sans témoins.

La Varenne toucha la main que le duc lui tendait avec une familiarité toute gracieuse.

— En vérité, monseigneur, répondit-il, je ne puis vous dire combien votre aimable offre me laisse désolé. J'ai promis à mon hôte tout le reste de cette journée. Vous comprenez mon embarras.

— Allez, allez, cher baron, fit Médina ; vous appartenez au comte, je ne vous en veux pas ; mais, demain matin, que faites-vous ?

— Oh ? jusqu'à l'heure de mon audience, je suis tout au service de Votre Grandesse.

— Venez donc déjeuner avec moi. Nous avons tant de choses à nous dire avant votre départ ! Mon carrosse ira vous prendre à l'ambassade. C'est entendu, n'est-ce pas ?

— C'est entendu, monseigneur ; à demain donc.

XV. COMME QUOI JOB SE LAISSA PRENDRE AU TRÉBUCHET D'UNE VIEILLE AMITIÉ.

— Tout va bien, disait La Varenne en revenant à l'ambassade. Terminons cette grande affaire pendant que la fortune nous sourit. M. le comte aura son tour ensuite. — Provisoirement, de la présence d'esprit et de la prudence !

Arrivé à l'hôtel, le jeune homme monta chez lui. Job était à son poste. Aucun symptôme inquiétant ne s'était manifesté. Aussi fut-ce avec une confiante admiration envers son étoile que François se rendit auprès de Sainte-Suzanne, avec lequel il tenait fort à garder les apparences jusqu'à plus ample événement.

Malgré son échec du matin, malgré l'inexplicable doute et le ressentiment qui remuaient son fiel, le comte, ainsi, du reste, que s'y attendait François, lui fit un accueil affectueux, comme à un ami que l'on voit chaque jour, et auquel on est habitué de s'ouvrir librement. Il le questionna, mais discrètement cette fois, sur son entrevue avec Philippe II ; et parut apprendre avec un vif intérêt et une satisfaction fort bien jouée l'accueil distingué que le roi avait fait au jeune diplomate, et les espérances favorables que ce dernier laissait transpirer à propos des sujets de sa mission.

Mais La Varenne était rompu de trop longue date à l'étude des physionomies, il connaissait surtout trop bien l'homme pour ne pas apercevoir, au milieu des témoignages de bon vouloir que Sainte-Suzanne lui prodiguait, le haineux rayon de son œil, et pour ne pas distinguer son ressentiment dans les notes sourdes et irritées de sa voix assouplie en vain par des mots gracieux.

— Oui, pensait le jeune homme, c'est bien là le râlement du carnassier qui flaire sa proie. Je te sens t'agiter, tigre à face humaine, mais tu n'as pas affaire, aujourd'hui, à une femme ni à un vieillard, et tes dents, quelque aiguës qu'elles soient, pourront bien se briser contre ma résolution.

Le dîner vint, d'un luxe et d'une profusion incomparables, et d'un service qui témoignait de la bonne manière dont le comte avait stylé ses gens. Quoique seul avec son hôte, l'ambassadeur en titre de l'Union avait voulu

le traiter royalement. Renchérissant d'attentions et de prévenances, Sainte-Suzanne, pour dissiper les soupçons du jeune homme, s'il en avait conçus, et gagner son cœur, Sainte-Suzanne devint même insensiblement si obséquieux, si facile, que La Varenne flaira quelque trahison imminente dans ces caresses extraordinaires, et se sentit un instant mal à l'aise. Cependant, décidé à rendre à son ennemi, jusqu'à la fin de son rôle, une bienveillance égale aux politesses fallacieuses qu'il en recevait, François fit le bon convive. Il complimenta le comte sur sa splendide hospitalité ; il fit l'éloge de son cuisinier et de sa maison, puis, ce sujet épuisé, passant alors à une suite de divagations combinées avec adresse, il parla de mille autres choses, toutes étrangères à sa mission, dont il eut soin de n'aborder que les questions inoffensives.

Bref, pendant la soirée entière passée en tête à tête, charmant de bon accord, par les deux diplomates, l'envoyé secret laissant tout à fait de côté les préoccupations de son rôle politique, se plut à représenter si naturellement l'homme de bonne compagnie que comportait son nom de Beauvoir : courtisan assidu des belles ligueuses, conteur spirituel de ces mille anecdotes malignes sur toutes les personnes et toutes les choses en vue dont la société parisienne défrayait son oisiveté, il fut tellement, en un mot, le gentilhomme de haute fortune, l'opulent seigneur avide d'amours, d'art et de loisirs, que Sainte-Suzanne, confondu de cette complète aisance de langage et de manières, de cet aplomb si naturel, eut presque l'idée, sans se départir toutefois une seule minute de son observation méfiante, que, somme toute, ses soupçons pouvaient bien avoir été éveillés en pure perte.

Cependant, cet instinctif je ne sais quoi, qui nous révèle au simple contact, à l'approche soudaine, l'influence heureuse ou néfaste qu'un être inconnu jusque-là doit exercer plus tard sur notre destinée ; la conscience d'un de ces vagues dangers qui émeuvent l'âme souvent sans motifs visibles, de même que par un ciel sans nuages, le frémissement insensible de la mer révèle au marin exercé l'approche de la tempête ; — tous ces pressentiments secrets éveillés en lui, résistaient chez le comte à toutes les raisons par lesquelles il cherchait à se prouver à lui-même le peu de fondement de ses premiers doutes et de sa défiance, que rien de sérieux n'avait autorisé jusque-là.

Aussi, fut-ce par suite de ce sentiment invincible que, pendant un instant de silence mutuel, Sainte-Suzanne, bien qu'il n'espérât pas tirer grandes lumières de sa demande, adressa inopinément au jeune homme cette

question sans rapport avec les sujets de l'entretien, mais qui répondait on ne peut mieux à son inquiétude cachée.

— Baron ? fit-il, interpellant soudain La Varenne qui pour prendre une contenance, semblait alors fort occupé à considérer les personnages héroïques et grotesques, immobilisés dans toutes sortes d'altitudes sur la tapisserie en cuir de Cordoue superbement doré, dont le salon où causaient les deux gentilshommes était revêtu, — baron, n'avez-vous jamais porté d'autre nom que celui de Beauvoir ?

La Varenne fit un léger mouvement, en recevant à brûle-pourpoint cette demande si peu attendue.

— Comment cela ? répondit-il avec calme, bien qu'il ressentit intérieurement une certaine émotion, — que voulez-vous dire, monsieur le comte ?

— J'entends si par hasard quelque aîné, ou bien quelque collatéral complaisant ne vous a pas fait place au soleil ; vous cédant, un beau jour, la fortune ainsi que le titre et le nom qui restaient sans possesseur.

— Non, dit le jeune homme. Le nom que je porte est celui de mon père. Je ne l'ai hérité d'aucun collatéral. — D'ailleurs, entre nous, fit-il d'un ton bonasse, ne pouvant se refuser au plaisir de vexer son interlocuteur, — entre nous, je trouve odieuse cette coutume de s'affubler des dépouilles d'autrui ; il m'a toujours semblé qu'on avait l'air d'avoir volé un nom sur quelque grande route.

Le comte jaunit un peu. L'apostrophe, si par hasard l'envoyé secret connaissait son histoire, l'apostrophe était rude. Il continua néanmoins :

— Mais n'avez-vous pas quelque cousin, quelque parent, qui, sans être un Beauvoir, possède avec vous une ressemblance fort grande, quelque Ménechme en un mot ?

— Pourquoi cela, monsieur le comte ?

— C'est que, cher baron, imaginez-vous qu'il me semble vous avoir aperçu déjà quelque part, mais porteur d'un autre nom que le vôtre actuel. Depuis que vous êtes ici, votre figure, vos gestes, le son de votre voix, tout me revient à la mémoire. Et je m'interroge vainement afin de me rappeler où j'ai connu le personnage qui revit en vous, et quel il était.

— Oui, se dit La Varenne, oui, misérable, la voix du sang t'a parlé ; l'inquiétude éveille tes remords. Attends un peu, va, je te l'apprendrai qui je suis, et pourquoi mon visage te frappe de la sorte !

Sainte-Suzanne épiait sur les traits du jeune homme un signe d'agitation qui confirmât ses doutes.

François lui sourit agréablement au nez.

— Un de mes oncles, fit-il, a jadis été ma vivante image ; il est mort depuis plusieurs années.

— Comment s'appelait-il ? reprit le comte.

— Le chevalier de Valencey.

— Le chevalier de Valencey ?

— Oui. Peut-être l'aurez-vous remarqué à la cour, il y a quelque dix ans. C'était un grand familier du roi Henri III.

— Non, mon cher baron, je n'ai même aucune idée de ce seigneur. Cherchez donc dans vos souvenirs si vous ne connaissez pas de par le monde quelque autre Sosie.

— Ma foi, monsieur de Sainte-Suzanne, répondit La Varenne d'un air dégagé, quoique furieux de cette inquisition patente, — je vous ai dit tout ce que je présumais ; maintenant, je m'y perds moi-même. — Je ne puis que vous promettre une chose, continua-t-il avec un sourire douteux, c'est de me livrer, à mon retour en France, à d'actives démarches à ce sujet, et si je puis jamais mettre la main sur le personnage qui me ressemble si fort, de vous le faire immédiatement savoir par exprès.

— Allons, pensa le comte, que cette raillerie, en le faisant s'apercevoir qu'il était allé trop loin, arrêta dans son ardeur investigatrice, — allons, aujourd'hui encore je n'en tirerai rien. Attendons ce qu'apprendra Médard.

Et il changea de sujet.

Chacun des deux ennemis avait, comme on le voit, ses projets l'un à l'égard de l'autre. Le dénouement ne pouvait tarder.

Pendant que son maître était ainsi occupé, Job, à qui l'inaction rappelait d'autant mieux l'heure des repas, avait gagné l'office, et réclamé son dîner. Sa vigoureuse apostrophe de la veille avait sans doute produit un certain effet, car, dès sa première parole, on l'installa avec des salutations sans nombre devant une table supérieurement garnie, et un grand laquais, la serviette sous le bras, se campa debout près de lui, afin de le servir.

Le sensuel écuyer, après avoir lentement déployé sa serviette, en humant d'un air approbatif les savoureux arômes qui, des plats découverts, montaient à son odorat, lorgnait les morceaux les plus appétissants, et cherchait de quel côté commencer l'attaque, quand le maître d'hôtel, son bonnet à la main, vint se poser devant lui en point d'interrogation.

— Qu'est-ce ? dit Job, que voulez-vous ?

— Monsieur, fit le maître d'hôtel, je viens voir si vous consentiriez à ce que le chef des estafiers de l'ambassade partageât votre dîner. Monseigneur traite aujourd'hui votre maître en grand gala, et nous sommes si accablés de besogne, que Job, en gourmand profond, aimait à causer pendant un festin. La demande lui agréa fort :

— Qu'il vienne, répondit-il, coupant la parole au maître d'hôtel, qu'il vienne. Nous n'en dînerons chacun que plus agréablement.

A cette époque si voisine du moyen âge, et de mœurs encore presque féodales, l'usage accordait aux ambassadeurs que les diverses puissances européennes commençaient à entretenir les uns auprès des autres, des privilèges assez étendus ; tels, entre autres, que la franchise, c'est-à-dire le droit d'asile pour leurs hôtels, — et la juridiction sur les délits qui se commettaient dans leurs murs.

Afin d'assurer ces prérogatives, en même temps que pour avoir, pendant les sorties officielles, une escorte digne de son rang, chaque envoyé maintenait donc une garde de dix ou quinze anciens soldats de sa propre nation, magnifiquement vêtus d'ordinaire, et que l'on désignait sous le nom d'estafiers. Le commandant de ces hommes, pour lequel on choisissait toujours quelque écuyer intelligent et de bonnes façons, était un personnage d'une certaine importance, qui ne frayait, d'ailleurs, qu'avec la haute domesticité.

Or, sans lui dire précisément d'espionner le serviteur de son hôte, Sainte-Suzanne avait chargé le chef de ses gardes, — fort bien stylé, du reste, à comprendre à demi-mot, — de faire causer un peu maître Job sur les derniers événements de Paris, de savoir ce qu'il pensait de son maître, de s'informer même adroitement si l'appât d'une certaine somme ne le trouverait pas disposé à des confidences plus étendues. C'était par suite de cet ordre que l'estafier sollicitait une place à la table du digne compagnon de La Varenne.

Job avait à peine formulé sa réponse qu'un robuste gaillard, doré sur toutes les coutures, aussi large que Job était long, aussi rubicond que celui-ci était bronzé, entra dans la salle, et vint, le sourire aux lèvres, saluer son amphitryon.

Job se leva à demi, et, avec le même sang-froid que s'il eût été dans son propre chez lui, il indiqua de la main au nouveau venu une chaise, en le priant de s'asseoir.

Mais à l'instant où les deux convives se trouvèrent en face l'un de l'autre, ils se fixèrent avec une attention toute particulière, et un double cri sortit en même temps de leur bouche :

— Job !

— Médard !

— Toi, Médard, ici ! Par quel singulier hasard ?

— Mon brave Job que je croyais mort !

Tout à coup Job sentit, à cette première effusion même, une sourde appréhension surgir dans son esprit ; il fixa le personnage avec lequel il paraissait se connaître de si longue date :

— Tu me croyais mort, dit-il, — et depuis quel moment ?

— Depuis le siège de Namur, où tu as dû tout au moins être grièvement blessé. Un prisonnier de ces gueux de Flamands m'a dit t'avoir vu tuer à côté de lui par un boulet. Tu en as été quitte à moins, d'après ce que je vois, et je t'en félicite. — Eh ! il y a huit bonnes années de cela, mon vieux camarade.

— C'était notre malheureux bon temps, alors, fit Job, rassuré sur les suites de cette rencontre en trouvant son ancien confrère si peu au courant de ses aventures subséquentes ; — et toi, mon pauvre Médard, que t'est-il arrivé depuis notre séparation ?

— Je vais te narrer cela, comme disait notre grand scélérat d'enseigne ; — mais, dis donc, ne serais-tu pas d'avis que nous causerions aussi bien à l'aise sans laisser pour cela refroidir toutes ces succulentes choses ? — Complètement : — la preuve, c'est que j'attaque.

Et Job se servit la moitié d'un savoureux chapon qui lui faisait face.

Le nouveau venu, qui, à en juger par sa rotondité, semblait capable d'un appétit pour le moins aussi considérable que celui de son partenaire, rafla une pleine assiette de viandes rôties à la poêle, desquelles s'exhalait un parfum des plus alléchants, et, tout en ponctuant son débit par de nombreux coups de fourchette, il reprit l'entretien.

— Tu dois te souvenir, dit-il, que, lassés de nos marches sans fin, de la mauvaise humeur de nos chefs, que cette stupide campagne des Pays-Bas n'amusaient guère plus que nous, et, par-dessus tout, de l'abstinence presque journalière à laquelle nous étions condamnés, et qui semblait ne devoir jamais finir, nous résolûmes de passer aux Flamands à la première occasion favorable.

— Oui, dit Job, et la chance se trouvant un beau jour propice, j'en profitai. Pour toi, malade à ce moment, tu ne pus me suivre.

— C'est cela même, reprit Médard. Au lieu de gagner Namur, je restai aux bagages, et quand on leva le siège, je fus abandonné dans un hôpital sur la route. Je m'y guéris tant bien que mal. Plusieurs mois après, quand les soldats de Philippe II envahirent les Flandres, un seigneur castillan qui quittait l'armée me proposa de me prendre à son service. J'acceptai. Je vins à Madrid ; et je n'ai quitté mon premier patron que pour entrer chez l'ambassadeur de France, où, ainsi que tu pourras le voir, je suis assez passablement traité. Te servirai-je de ce porto ? il est exquis.

— Merci, dit Job ; j'ai vu là du vin de France, et j'en bois. — Mon histoire est aussi peu variée que la tienne. Après la guerre, je suis revenu en France. Comme tu dois le penser, au milieu du pêle-mêle général, il ne fut pas même question du congé un peu brusque que j'avais jugé à propos de m'octroyer jadis. J'apportais de chaleureuses recommandations d'un gentilhomme auquel j'avais sauvé la vie, pour le baron de Beauvoir, son cousin, un richissime seigneur de l'Orléanais. Comme je ne savais trop que faire, j'allai trouver ce dernier à son château. Le baron me proposa d'abord d'être son écuyer ; mais j'avais juré à tout ce qui touchait de près ou de loin à notre ancienne profession, une haine persistante, et je refusai.

Job s'arrêta pour avaler un morceau.

— A ta santé, dit Médard en choquant son verre à celui de son camarade. — A ce que je vois, ton baron a su cependant te faire changer d'avis. Tu me parais du moins, dans toutes les conditions d'un véritable suivant de paladin voyageur.

— Oh ! dit Job, ceci est une exception dont je me fais gloire. Monseigneur, en témoignage d'estime pour mes vieux talents, m'a prié de l'accompagner dans une mission de longue durée, et sujette à des chances périlleuses. En semblable occasion, je marcherais cent fois.

Comme je te le disais donc, reprit-il après avoir bu à son tour, je refusai le titre d'écuyer du baron, et je n'étais pas sans quelque inquiétude sur mon sort, lorsque, fort heureusement pour moi, l'intendant de monseigneur jugea à propos de se laisser mourir sur ces entrefaites, et mon éducation première me rendant tout à fait apte à un emploi de ce genre, je pris sa place avec enthousiasme.

Médard poussa un gros rire :

— Et d'après ce qu'on connaît de notre savoir-faire on peut affirmer, à coup sûr, que nous ne mentons pas à notre nouvelle enseigne. — Hein ?

— Mais, dit Job d'un air modeste, on fait ce que l'on peut.

— L'escarcelle est un peu moins plate que jadis, eh ! vieux compère ? Job prit un air sournois, qui voulait dire bien des choses.

— Allons, s'écria le florissant Médard, le curé de mon pays pouvait bien avoir raison, quand il prétendait que la Providence venait tôt ou tard en aide aux braves gens. — Hein ! qui nous aurait dit, la dernière fois que nous nous sommes serré la main, que nous nous retrouverions un jour si avancés dans les honneurs et dans la fortune !

— Oui, dit Job, la situation était loin de se trouver flatteuse ; nous étions menacés de destruction prochaine, nous campions dans la boue avec une pluie interminable ; et je n'avais eu, depuis deux jours, pour toute ration, qu'une affreuse raclée de notre pendard d'enseigne, qui passait sa faim en tapant sur nos pauvres côtes amaigries.

— Et moi, reprit Médard, je ne vivais que de quelques cuillerées de farine de lin volée aux médicaments. Pouah ! quelle atroce bouillie ; je n'y songe jamais sans horreur.

Et Médard avala un immense verre de xérès, afin de noyer son dégoût posthume.

Le souvenir de jours éloignés, de souffrances partagées avec l'entrain de la jeunesse, et desquelles le temps a éloigné l'amertume, n'est pas sans charmes pour les êtres eux-mêmes les moins accessibles à la douceur des sentiments intimes. Les deux anciens amis se plongèrent dans une revue du passé qui fit oublier un instant à chacun sa position actuelle. Ils se retracèrent les premiers temps de leur liaison, leur vie aventureuse, les périls qu'ils avaient courus ensemble, les innombrables bons tours auxquels ils avaient pris part.

Les vieux soudards se communiquèrent leurs plans pour l'avenir.

Médard comptait obtenir, par la haute puissance de son patron, la garde de quelque vieux fort dans le Midi, où il prendrait ses invalides ; réchauffé à l'intérieur par les excellents vins de la Gascogne, à l'extérieur par un soleil toujours brillant : deux choses dont il s'était fait une douce habitude.

Job, lui, n'attendait que la fin des troubles pour aller s'enterrer dans un des châteaux de son maître, où il mènerait en toute liberté cette pacifique existence du bourgeois retiré, qui était le *nec plus ultra* de son ambition.

Il va sans dire que plein de confiance dans la fortune de François, ainsi que dans celle de son royal protecteur, l'honnête garçon s'exprimait avec une conviction d'accent tout à fait sincère.

Bref, l'heure de la retraite sonnait, sans que l'estafier eût songé une minute aux recommandations de Sainte-Suzanne, et sans que Job eût eu l'idée qu'il pouvait lui être utile de se tenir sur ses gardes en face de ce camarade jadis tant aimé.

Job regagna l'appartement de son maître, qui, peu d'instants après, arriva lui-même. Le loquace intendant brûlait d'instruire La Varenne de sa singulière rencontre. Il voulut, suivant son habitude, engager conversation, mais François, livré à des préoccupations sérieuses, et qui ne se sentait pas en humeur de causer, lui imposa silence dès ses premières paroles. De même que la nuit précédente, les voyageurs se précautionnèrent alors contre une surprise, puis chacun d'eux se mit au lit.

Médard, la tête un peu alourdie par ses nombreuses libations, fut mandé auprès du comte, qui bouillait du désir d'apprendre enfin quelque chose.

— Ma foi, monseigneur, répondit l'estafier à la première question de son maître, imaginez-vous que dans ce brave garçon de suivant j'ai retrouvé un vieux compagnon de guerre, et qu'avec la meilleure volonté du monde, je n'ai su parler que de nos aventures passées.

Sainte-Suzanne s'aperçut, à l'état de l'individu, qu'une réprimande n'aboutirait à rien ; aussi dit-il assez doucement :

— Eh bien, tu déjeuneras demain avec cet homme, et tu tâcheras d'être plus heureux.

— Monseigneur, reprit Médard qui se grattait l'oreille en signe d'une certaine hésitation, me permettez-vous de vous avouer une chose ?

— Laquelle ? Parle.

— C'est que j'aimerais tout autant voir un autre que moi chargé de la commission.

— Et pourquoi cela ?

— Voyez-vous, monseigneur, ce pauvre Job, — eh bien !... je ne me soucierais pas d'être la cause d'un malheur qui dût l'atteindre lui-même.

— Des scrupules chez ce coquin ? voilà qui est curieux !

— Dame ! monseigneur, un homme à côté duquel on a dormi et on s'est battu dix ans !... répliqua Médard qui s'échauffait peu à peu, sans remarquer la menace surgie dans le regard de son maître.

— Qui songe à ce valet, imbécile ! Je ne veux que m'éclairer sur certaines choses relatives à son maître. — Du reste, que cela te plaise ou non, peu m'importe. Rappelle-toi que si tu n'exécutes pas complètement mes ordres, ou que si tu me trompes, je sais assez de choses sur ton compte pour laisser au corrégidor de Madrid le soin de te récompenser dignement.

— Diable ! se dit l'estafier dégrisé par la froide colère que distillait l'accent du comte, cela devient sérieux. Rendons-nous, Médard ! rendons-nous ! — peut-être est-ce le seul moyen de venir en aide, dans un instant donné, à ce malheureux Job. — Je suis prêt à obéir, monseigneur, en tout ce qu'il vous plaira d'ordonner.

Le jour suivant, jour pendant lequel l'émissaire du roi France, sans même compter les détails de son départ, avait à régler tant de choses, La Varenne se leva de bonne heure. Il avait prévenu le comte, la veille au soir, avant de le quitter, qu'il ne le reverrait sans doute que pour lui faire ses adieux ; et celui-ci, lui répondant par un de ces sourires ambigus, les seuls dont il eût l'habitude, s'était mis à sa disposition pour tout ce qui pourrait lui agréer, et particulièrement pour tout ce qui serait de nature à faciliter son voyage de retour.

François avait envoyé prendre chez les banquiers sur lesquels étaient tirées les lettres de crédit de Beauvoir une forte somme en or. L'emploi en était réglé d'avance pour les frais de la route. Il garnit sa ceinture et celle de Job d'une partie de cette somme, plaça le reste dans sa valise, et après avoir averti Job de se tenir prêt pour le premier instant, il sortit seul à pied.

Avant de se rendre chez le premier ministre, La Varenne voulait aller voir le banquier Manassès ; et comme sa visite devait être ignorée de Sainte-Suzanne, à qui fort probablement la livrée de l'hôtel rendait compte de ses démarches, il se confiait à son intelligence pour trouver la demeure du juif, sans se faire-accompagner jusque-là par les gens de l'ambassade.

Quand il se vit un peu loin de l'hôtel, le capitaine aperçut un vigoureux mendiant nonchalamment assis sur un banc de pierre. Il s'approcha de lui, jeta un écu dans son chapeau, et lui dit :

— Calle San Jeronimo ?

C'était le nom castillan de la rue où demeurait Manassès.

Le mendiant comprit. Il se leva, prit rapidement sa course, et La Varenne le suivit à distance.

Une fois dans la rue dont le gentilhomme avait prononcé le nom, le mendiant étendit le bras pour indiquer qu'ils étaient arrivés, fit une

révérence silencieuse, et retourna à pas comptés vers sa place habituelle.

Rue Saint-Jérôme, en face de l'église de l'Assomption, disait l'adresse. Il n'y avait qu'une église dans la rue ; François ne pouvait se tromper. Aussi, quelques minutes s'étaient écoulées à peine, que se faisant ouvrir les portes de l'hôtel Mendoza à l'aide du mystérieux signe de reconnaissance dont d'Aubigné lui avait donné le secret, il se trouvait en présence du banquier de la cour, agent secret de Henri IV.

Une heure après, le jeune homme quittait Manassès aussi mystérieusement qu'il avait pénétré chez lui, et, n'ayant plus alors de motifs pour désirer de n'être point vu, se faisait conduire, par le premier passant qui lui tomba sous la main, à l'hôtel du duc de Médina.

XVI. COMME QUOI JOB SE LAISSA PRENDRE AU TRÉBUCHET D'UNE VIEILLE AMITIÉ.

(Suite.)

Laissons cheminer tranquillement l'aventureux gentilhomme, et revenons au palais de l'ambassadeur de France, où se préparait, au même instant, une scène de suprême intérêt pour le dévoué serviteur de Henri de Bourbon, et dans laquelle son humble suivant allait jouer le principal rôle.

L'honnête Médard, effrayé, et pour cause, des menaces de son maître, qu'il savait apprécier à leur valeur complète, avait eu, dès le matin même, une nouvelle conférence avec le comte ; et il avait sans doute puisé une efficace résolution dans les paroles de Sainte-Suzanne, car, peu d'instants après, il monta tranquillement trouver son ancien collègue dans la chambre même de La Varenne.

— Bonjour, monsieur l'intendant, cria-t-il de la porte.

— Bonjour, répondit Job ; entre donc.

— Non pas ; je viens te chercher. Aurais-tu oublié par hasard que l'on déjeune, ici ? On nous attend en bas.

— Diable, songea Job, et moi qui comptais me faire servir dans cette pièce ! — Comment exécuter les ordres du capitaine qui ne veut pas que je quitte l'appartement pendant son absence ? D'autre part, quelle raison donner de mon refus ?.... — Au fait, tiens, je vais mettre la clef de la chambre dans ma poche, et j'expédierai mon ami Médard et son déjeuner le plus lestement possible.

— Hé, criait Médard qui ne comprenait rien à ce soliloque intempestif, veux-tu me faire prendre racine ici, dis donc ?

— Me voilà ! fit Job.

Et il descendit à la salle à manger, bras dessus bras dessous avec l'estafier.

Les deux amis trouvèrent un repas des plus friands, cuisiné à leur intention. Médard, qui tenait son idée, n'avait eu garde d'oublier les liquides. La table était couverte de fioles de toutes les formes et de toutes les dimensions imaginables.

— Oh ! dit Job, quelle exhibition !

Mon vieux lansquenet, fit Médard, ces bouteilles proviennent de ma petite réserve, à moi ; tu peux les vider sans scrupule. — Ma foi, on ne se rencontre pas tous les jours, surtout aussi loin !

— Je t'en souhaite, que je vais boire de tout cela ! pensa Job, douloureusement tenté, néanmoins ; — et le départ que m'a annoncé mon maître, comment m'en tirerais-je ?

— A table, dit-il, j'ai faim.

— Moi, j'ai soif.

— Alors, prends toutes les bouteilles, et laisse-moi tous les plats.

— Tu y perdrais trop, malheureux !

— Porto, xérès, alicante, vin des îles, — duquel te servirai-je ? reprit Médard, quand les premières bouchées eurent disparu au milieu de la silencieuse activité des mâchoires.

— Je ne sais plus boire, mon pauvre Médard ; la piquette de Paris m'a tué. Un flacon de ces liqueurs chaudes et spiritueuses ne me laisserait pas debout. Passe-moi du vin de Gascogne, si tu en as.

— Ah, ah ! se dit Médard, tu te tiens, sur la réserve. Attends, mon gaillard, nous avons nos petits moyens.

Le traître estafier, qui connaissait son Job de vieille date, et qui savait que pour l'astuce, celui-ci était en état de lui rendre une assez belle quantité de points, le traître estafier ne se souciait pas d'entamer, sans préalables, une sorte d'explication qui pût inspirer à l'ex-sergent des soupçons qu'au premier mot malsonnant il était très-capable de concevoir. Job se jetait alors à coup sûr dans une prudente réserve, et tout espoir d'une surprise s'évanouissait.

Médard avait l'intime conviction que si son ancien camarade était mêlé à quelque entreprise hasardeuse, lui offrir de l'argent, afin de trahir son maître, eût été peine perdue. Job pouvait être pillard, menteur, insolent ; mais cent exemples avaient démontré qu'il tenait fidèlement sa parole.

Médard s'était donc fait le raisonnement que voici :

— Si j'entreprends mon Job de sang-froid, il s'apercevra de mon but, me rira au nez, ou me débitera des riens qui vaillent. Pour en tirer quelque

chose, il me faut le griser, et lorsqu'il sera ivre à un degré raisonnable, amener peu à peu l'entretien sur ce que je suis chargé de découvrir.

Oui, avait repris l'honnête soudard en se grattant l'oreille, oui ; mais Job buvait jadis mieux que moi. Qui me répond, si je lui tiens tête pour l'exciter, que lui-même ne m'enivrera pas ?

Le digne serviteur de Sainte-Suzanne était alors tombé dans une grande méditation qui sans doute lui avait porté conseil ; car, à la suite de sa rêverie, il était descendu aussitôt à la cave. Là, il avait choisi trois bouteilles d'un excellent vin de Cahors, léger, pétillant et tout à la fois capiteux. Puis, graduant les doses, il avait remplacé un quart du contenu de la première bouteille par la même quantité d'eau-de-vie de France ; dans la seconde, il en avait versé un tiers ; dans la troisième, la moitié. Il avait ensuite marqué les bouteilles de façon à les pouvoir distinguer les unes des autres, et les avait fait mettre sur la table, à portée de sa main.

— Tiens, fit-il, répondant à son ami, — tu veux du vin de Gascogne : — goûte-moi celui-là, tu m'en diras des nouvelles.

Et il versa à Job un plein verre de la première bouteille.

Excellent ! dit le Parisien en faisant clapper sa langue. Un peu fort, toutefois. Passe-moi une tranche de ce pâté.

— Voilà, dit Médard.

Et pendant que Job mangeait sa tranche, il lui entonna, coup sur coup, trois autres rasades que la nature du mets fit avaler à l'intendant avec une reconnaissance véritable.

La seconde bouteille était à moitié.

— Allons ! cria Médard, versant le reste à son convive et soulevant lui-même un plein rouge-bord de porto, — à notre mutuelle fortune !

— *Amen* ! dit l'intendant, qui but d'un seul trait.

— Mille diables ! reprit un instant après Médard, en voyant l'œil de son camarade s'allumer. — Vive le vin ! grisons-nous, mon vieux reître ! Et puis, ma foi, je t'emmène, et nous allons faire débauche en ville. Pour la dernière fois de notre vie, peut-être, que nous nous trouvons ensemble, c'est bien le moins que nous passions gaiement quelques heures.

— Médard, mon ami, fit Job d'un ton sérieux, j'entends vos paroles avec peine ; songez que pour vous livrer à de semblables folies, vous n'avez plus l'excuse de la jeunesse, et qu'un peu de gravité ne messied pas à votre âge. Apprenez que l'apôtre a dit : — « Conduisez-vous avec bienséance, et ne vous laissez point aller aux débauches ni aux ivrogneries. »

— Ah ça, dit Médard qui partit d'un grand éclat de rire, je ne te connaissais pas si savant. Depuis quand prêches-tu si bien ?

— Depuis, fit Job avec componction, depuis que le digne chapelain de monseigneur s'est voué fructueusement à ma conversion.

— Et elle a dû être rude, ta conversion, hein ? — Mais, attends donc, au fait, c'est vrai, tu avais des dispositions. Te rappelles-tu certain couvent d'augustines, près de Mons, où jadis tu voulais à toute force prononcer tes vœux, si bien que notre féroce enseigne, pour t'en faire sortir, a dû te menacer de te brûler la cervelle, ce qui seul a pu te décider à obéir...

— Silence, impie ! fit Job qui, par pure habitude, après avoir trinqué de nouveau, avala un verre énorme. — Comment nommes-tu ce breuvage ?

— Du vin de Cahors, mon brave, premier crû, tel que le Navarrois n'en a jamais tâté. C'est l'ordinaire de monseigneur.

— Je n'ai jamais ouï dire, pensa Job tout à fait lancé, je n'ai jamais ouï dire que le vin de Cahors, tout généreux qu'il soit, fût aussi perfide que ces liqueurs d'Espagne qui vous mettent, en moins de rien, un honnête homme sens dessus-dessous... Il me semble que je ne cours aucun risque à boire le coup de l'étrier avec ce vieux Médard.

Bah ! au fait, ajouta-t-il en composant avec sa conscience, je dormirai une couple d'heures avant que le capitaine n'arrive, et je n'en serai que plus dispos pour me mettre en route.

Pendant ce temps, Médard avait fait signe au valet qui se tenait devant lui ; celui-ci plaça le dessert sur la table, et se retira. Les deux camarades se trouvaient alors seuls.

L'estafier paya d'exemple. Job, à ses invitations réitérées, engouffra une foule de choses qui provoquaient à la boisson, et la troisième bouteille de Cahors avait été déjà suivie de bien d'autres échantillons de toutes les fioles présentes, quand Médard, qui, tout en excitant son ami, et en feignant d'avaler de nombreuses rasades, restait sur les limites d'un sang-froid calculé, jugea que l'instant était venu d'engager la conversation.

— Job ? fit-il.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon ami, il me semble que nous nous sommes suffisamment occupés jusqu'ici de nous-mêmes. Si nous portions un peu une santé en l'honneur de nos seigneurs respectifs ?

— Pour mon patron, oh, de grand cœur, répondit Job, deux plutôt qu'une.

— Et pour le mien ?

— Non pas !

— Et le motif ?

— Parce qu'il me déplâit.

— Un si magnifique seigneur ?

— Fi ! cria Job, aux trois quarts ivre, — fi ! mon pauvre Médard, lu ne donnes pas grande idée de ton goût ; — la vilaine face ! et quel sinistre individu !

— Bon, murmura Médard, si le comte nous écoute, comme il est probable, il va être flatté.

— Parle-moi de mon baron, reprit Job ; celui-là, au moins, a l'œil franc, la main tiède, l'allure loyale.

— Tu l'aimes donc, ton maître ? dit l'estafier.

— Mais, oui, un peu, répondit l'intendant avec une expansion qui se ressentait largement du vin absorbé ; — il est généreux et bon ; et puis... ; mais, *sufficit*...

— Et puis, continua Médard, beau, noble et riche ! On peut nommer, sans crainte, le baron de Beauvoir un des heureux de ce monde. — Il doit posséder là-bas une grande influence, hein, ton maître ?

— Monseigneur est estimé à juste titre. Un brillant avenir lui est réservé.

— Hum ! songea Médard, — d'après ce que m'a paru méditer le comte, à tort ou non, je crains que l'avenir de ton monseigneur ne se termine bientôt assez tristement.

— Sais-tu, poursuivit-il, en lâchant une phrase à double entente, afin de sonder le terrain, sais-tu, malgré tout, que ton maître s'est étrangement aventuré en se présentant ainsi à Madrid, et que si on savait ce qu'il y vient faire, sa sûreté pourrait bien être fort compromise ?

La surprise, pensait le traître, si de telles paroles frappaient juste, arracherait peut-être à son commensal quelque exclamation décisive.

Job fixa son camarade. Une lueur intelligente brillait encore dans ses regards.

— Qu'entends-tu par ces mots ? dit-il vivement.

— Que bien des gens, répondit l'estafier avec indifférence, peuvent se préoccuper d'une mission confiée à un si haut seigneur, dans les circonstances actuelles, et tâcher d'en pénétrer l'objet. Les ambassadeurs des puissances ont d'habiles espions !

— Oh, fit Job, nous ne redoutons guère cette sorte d'incidents. Le roi catholique, d'ailleurs, pourvoira sans nul doute amplement à notre sûreté,

au cas où des périls de ce genre nous menaceraient.

Médard fit une grimace en se voyant encore en face d'une semblable présence d'esprit ; mais une nouvelle libation, qui rendit d'abord un peu de forces à l'intendant épuisé par cette dernière velléité de résistance, acheva de noyer sa raison.

Médard, que ces tentatives infructueuses piquaient au jeu, tenta une attaque d'un genre différent.

— Ce pauvre Paris, reprit-il, passant tout d'un trait à un autre ordre d'idées ; — ce pauvre Paris, il doit avoir un drôle d'aspect à l'heure qu'il est ?

— Un drôle d'aspect, fit Job en écho.

— On m'a raconté des choses curieuses sur ce qui s'y passe depuis la mort du Valois ?

Job, dont les idées se troublaient de plus en plus, ne remua pas même les lèvres.

— On prétend que ces bons apôtres de l'Union, tout saints qu'ils se disent, apprécient dignement les ressources en tous genres que renferme la bonne capitale, et que l'argent des braves badauds, ainsi que celui de Sa Majesté Castillane, passe à une infinité d'œuvres plus ou moins édifiantes, mais quelque peu différentes de ce que l'on en fait généralement croire aux Parisiens.

Tu dois être au courant de tout cela, toi, hein, compère ?

Job, absorbé par les fumées de tant de vins généreux qui, de son estomac montaient à son cerveau, Job n'avait compris de cette phrase, que les deux mots : *Union* et *castillan*.

Or, le rancuneux drôle, très-circonspect dans ses paroles lorsqu'il était à jeun, avait la funeste habitude, aussitôt que la boisson le surexcitait, de s'expliquer sans ménagements aucuns sur tout ce qui avait pu l'offusquer jamais. Le souvenir de la pendaison qu'il n'avait évitée jadis que par un miraculeux hasard, les noms seuls de la Ligue ou des soldats de l'Espagne, ses persécuteurs délestés, avaient alors le privilège spécial de soulever sa bile, et une fois lancé sur ce sujet, il ne tarissait plus.

Aussi, lorsqu'à ce moment même, sa pensée, provoquée par les insidieuses paroles de son ancien confrère, se porta sur ces deux objets, Job, grâce à l'état d'ivresse parfaite auquel il était arrivé, oublia complètement le lieu où il se trouvait, les fonctions actuelles de son interlocuteur, pour ne

songer plus qu'à profiter d'une aussi favorable occasion de livrer issue à son ressentiment perpétuel.

L'intempérance, volontaire ou provoquée, devait être, dans les grandes scènes de la vie du pauvre diable, la pierre d'achoppement que chaque homme rencontre dans l'inclination vicieuse à laquelle il est soumis particulièrement.

— Les saints de l'Union ! gronda d'une voix sombre l'ex-sacristain. — Tristes saints, sur ma foi ! qui je l'espère, recevront le décret de leur béatitude de la main du bourreau, quand Satan jugera à propos de nous en débarrasser !

L'estafier ne put retenir un geste de satisfaction. Il espérait avoir mis enfin le doigt sur la corde sensible.

— Imagine-toi, continua l'obstiné Job qui arrachait avec effort chaque mot de sa bouche épaissie, imagine-toi que ces gredins m'ont voulu pendre, moi ! un serviteur, de l'Église doux et paisible...., moi ! qui jouissais de l'estime générale....., — et pourquoi ?..... pour l'unique satisfaction de messieurs les *hidalgos*..... — Ce Job....., il vous le faut pour vous faire plaisir ?..... n'est-ce que cela, nos bons alliés ? — Eh ! prenez-le tout de suite !....qu'on l'écorche !..... qu'on le roue !..... — Oh ! mon Dieu, oui, sans mon brave maître, j'y passais.... tout comme le premier manant venu !...

Médard, affriandé par ce début, ouvrait démesurément les oreilles.

— Oui, oui, mais ces bonnes âmes de la Ligue n'ont point obligé un ingrat ! reprit le bon écuyer dans un rire haineux. — Oh ! le bon tour ! le délicieux tour !.... Et quelle mine mes gaillards vont faire, quand on leur dira : Ce Job, vous savez bien ? Job, le mal pendu il a aidé à la chose.... c'était lui l'un des deux... lui le suivant... Oh ! comme leur rage doublera !..... Oh ! oh ! la ravissante mystification !

— Tiens, tiens ! exclama à part lui Médard, dans une admiration profonde ; — voici bien autre chose ! Mon maître aurait donc flairé juste ?

A cet instant même, et comme il semblait un peu lent à poursuivre l'entretien, l'estafier assis en face de l'une des issues de la salle, vit la portière qui se trouvait devant lui se soulever sans bruit. La tête pâlie de Sainte-Suzanne apparut un instant, et se retira après un signe impératif de profiter de la situation.

Le comte s'assurait de la sorte contre toute velléité de défection de la part de son agent.

— Je m'en doutais, pensa Médard ; — après tout, il n'aura rien à me dire ; j'y mets toute la bonne volonté possible.

— Ah ! ah ! poursuivait Job, quand notre grand roi aura une bonne fois mis la main sur tous ces mécréants de rebelles, comme j'irai me gausser d'eux. On ne les manquera pas, eux. — Ce jour-là..... je tiendrai la corde, moi, s'il y a besoin !

— Ce pauvre Job ! dit Médard, entrant dans les idées de sa victime, — on l'a donc bien maltraité ? — ma parole ! des choses semblables, c'est odieux !

— On les rôtera, les brigands ! criait Job s'exaspérant à cette compassion hypocrite.

— Oui, on les rôtera. — Ah ça, mais, et le baron, que deviendra-t-il dans tout cela ?

— Quel baron ? balbutia l'intendant ivre mort.

— Le baron de Beauvoir.

— Beauvoir ?... Beauvoir ?.... il n'y en a plus de Beauvoir... mon capitaine les a mis à l'ombre tous les Beauvoir.....

— Même le membre du conseil de l'Union ?

— Ah ! ah ! il doit joliment s'amuser celui-là, pour l'instant !..... toussa Job dont la bouche se fendit dans un rire hébété.

— Vraiment ! conte-moi donc cela, ça doit être drôle ?

— Oui, oui, si j'étais son compère à celui-là, ... je lui conseillerais de se faire un peu pousser une paire d'ailes afin de s'envoler de sa cage ; et vivement, encore !

— Et, pourquoi cela, le digne homme ?

— Pourquoi cela ?..... c'est qu'il peut bien s'attendre, le jour où on l'en tirera, maintenant, à figurer dans une cérémonie fort peu de son goût, va !..... si tous les scélérats qui combattent le grand Henri IV ont mérité la potence, celui-là n'a pas volé la roue..... et il l'aura ! oh ! la Ligue !..... les gueux d'Espagnols ! ! !.....

Et sur un violent coup de poing que maître Job allongea dans l'espace, croyant pourfendre ses ennemis, l'ivrogne se coucha sur son assiette, et fit entendre aussitôt un ronflement sonore.

Sainte-Suzanne entra dans la salle :

— Nous n'en saurons pas davantage de cet homme, fit-il, et le temps presse. Agissons.

Après cet entretien qui lui avait fourni d'assez grandes lumières pour qu'il pût enfin apercevoir, à n'en plus douter, l'existence du complot déjà instinctivement pressenti, le comte, néanmoins, ne savait rien encore de bien positif. Or, comme il n'aurait voulu, pour rien au monde, faire un éclat, avant de s'être convaincu du but réel de la présence à Madrid de celui que, jusqu'à preuve plus décisive, il était forcé de considérer comme le baron de Beauvoir, Sainte-Suzanne ne jugeait point à propos de faire intervenir, pour l'instant, de nouveaux témoins de cette première scène, prologue inquiétant d'un drame que le palais du comte allait voir se dérouler dans ses plus terribles péripéties.

— Il faut, dit le comte à Médard qui se tenait devant lui, attendant ses ordres, il faut nous débarrasser provisoirement de ce drôle. Son sort sera décidé sans doute avant qu'il ait cuvé son vin. Où pourrait-on bien le jeter ?

— Si monseigneur le trouve bon, répondit Médard, il y a là, tout près, derrière l'office, une pièce obscure et dont la serrure est en bon état. Je l'y porterai.

— Bien, fit le comte. Auparavant, lie-lui les pieds et les mains, et bâillonne le solidement. Je vais t'aider.

A l'aide de serviettes roulées en guise de cordes, le malheureux serviteur de La Varenne, préalablement couché sur le ventre, non sans que de sourds grondements protestassent de sa part contre cette position insolite, se trouva en un clin d'œil bien et dûment garrotté ; puis, le comte le prit par la tête, Médard le souleva par les pieds, et tous trois sortirent de la salle.

Pendant le chemin qui consistait en un corridor à longer, Job ouvrit les yeux. Son regard vague et éteint erra sur le visage de Sainte-Suzanne penché vers lui, et telle était la vigueur physique du vieux soldat, que, soit illumination de son instinct, soit un dernier éclair de raison qui lui permit d'entrevoir sa terrible situation, il jeta une plainte étouffée, et roidit son corps dans une convulsive résistance.

Mais on touchait à sa prison désignée, Médard poussa la porte, et l'infortuné Job fut lancé à terre au beau milieu de la chambre que l'on referma aussitôt sur lui.

— Prends la clef, fit le comte, et souviens-toi que tu me réponds de ce gaillard-là sur ta propre existence. — Va maintenant rassembler tes gens, qu'ils s'arment, et à mon premier appel, qu'ils soient prêts à agir.

— Du diable, si pour tout autre je m'en serais préoccupé une seconde, grommelait en se retirant maître Médard dont la face rubiconde avait

quelque peu changé de couleur pendant cet exploit. Mais ce pauvre Job que je retrouve à point nommé pour être cause d'une catastrophe semblable ! je m'en voudrais toute ma vie de ne pas le tirer de là. — S'il n'y en était allé de ma propre peau ! mais voyons la suite, et nous saurons que faire.

— Maintenant, murmurait de son côté Sainte-Suzanne, après s'être recueilli quelques secondes ; — maintenant au maître ! — Oh ! de cette fois je saurai quel est cet homme !!!

XVII. COMMENT LA VARENNE REMBOURSA AU COMTE DE SAINTE-SUZANNE LE CAPITAL ET LES INTÉRÊTS DE LA DETTE QU'IL ÉTAIT VENU ACQUITTER A MADRID.

En se rendant chez le duc de Médina pour y passer quelques heures et présenter ensuite ses adieux au premier ministre, La Varenne s'était bien gardé d'y conduire avec lui Sainte-Suzanne. Il savait que devant le comte, Médina ne se serait expliqué librement sur aucun de ces sujets si intéressants de politique générale et de conduite des individus et des événements ; — sujets à l'occasion desquels François espérait surprendre à l'homme d'État dirigeant de la politique espagnole de précieuses lumières sur la masse d'intrigues et de complots de toute sorte dont le cabinet de Madrid couvrait comme d'un épais réseau le sol entier de la France et des nations voisines. Aussi, sans se soucier de la colère de son hôte, l'émissaire du roi de France était-il allé seul à cette importante visite.

Pendant qu'en tête à tête avec le premier ministre, François se renseigne surabondamment sur tout ce qu'il désirait connaître, laissons pour un instant ces deux personnages à leur conversation animée, et rendons compte de l'objet d'une préoccupation qui avait tenu notre ami éveillé une bonne partie de la nuit précédente, ainsi que du monologue qui en était résulté.

Après avoir si bien fait jusque-là les affaires de son maître, La Varenne avait bien le droit de penser un peu aux siennes.

Or, la veille au soir, après s'être couché, le gentilhomme s'était pris à songer que l'invitation de Philippe II de reprendre la route de France le lendemain même, était un ordre formel auquel il paraissait impossible de ne pas obtempérer ; et il était tombé tout aussitôt dans une profonde réflexion.

François était bien résolu à ne pas quitter Madrid avant d'avoir préalablement tiré une vengeance exemplaire de ce fléau de sa famille, de cet ennemi de sa jeunesse que la colère céleste plaçait ainsi sur sa route, et dont l'instinctif mauvais vouloir envers le jeune capitaine n'était nullement fait pour ramener celui-ci à des sentiments moins haineux.

François avait évidemment le beau côté de la situation. Il savait qui frapper, et pourquoi. Le mode d'exécution, encore à trouver, était la seule chose qui rendît son projet embarrassant.

Après une assez longue méditation, les deux combinaisons suivantes, subordonnées naturellement, l'une et l'autre, aux événements ultérieurs, s'étaient offertes à l'esprit du jeune homme comme à peu près les seules possibles.

— Premier plan ! s'était-il dit d'abord : — Quand j'aurai pris congé de Médina, je me rendrai tout aussitôt à l'audience à laquelle m'a convié Philippe II. De là, je reviendrai à l'ambassade pour me mettre en selle et partir. J'inviterai Sainte-Suzanne à m'accompagner à cheval à quelque distance, en lui promettant certaines confidences dont le manque de temps m'empêcherait de lui donner connaissance chez lui-même. Ce que j'ai appris de ses habitudes, de ses longues et fréquentes promenades sans aucune escorte, me donne à croire que je réussirai sans beaucoup de peine. Je l'emmène un peu loin tout en lui contant des balivernes, et lorsque nous sommes bien seuls, comme par exemple, comme lorsque j'ai enlevé ce pauvre Beauvoir, je foudroie mon traître en lui déclarant tout d'un coup qui je suis, et je le force à un combat sans merci, dans le premier champ venu, à l'abri des regards.

— Deuxième projet, avait repris La Varenne un instant ensuite : — Si cette tentative ne réussit pas ; si monsieur mon cousin ne mord point à l'appât ; eh bien, je fais en apparence mon départ officiel ; puis, à quelque distance de la capitale, je tourne bride, et quand la nuit est complètement tombée, je reviens frapper à la porte de maître Manassès. Et là, caché sous un impénétrable travestissement, j'attends le moment de faire naître avec l'aide de mon juif, quelque occasion favorable à mes desseins.

En pareille occurrence, l'Espagnol, le Portugais le plus scrupuleux, eussent tout simplement embauché quelques *bravi*, pour occire de vive force, ou corrompu quelque valet pour faire empoisonner à petit bruit leur adversaire : cela n'eût coûté que de l'or. — François, lui, cœur loyal et intrépide, préférerait risquer sa vie dans une lutte où les chances fussent égales, plutôt que de déshonorer, par l'assassinat, une noble vengeance.

Après avoir pris la résolution que l'on vient de lire, le jeune homme s'était endormi tranquillement, satisfait qu'il était de lui-même, et à son réveil, comme on l'a déjà vu, il s'était empressé de mettre à exécution le premier point de son double projet.

Mais, vers la fin du déjeuner d'adieux que lui avait offert Médina, au milieu de sa conversation avec le premier ministre, que La Varenne assailli d'involontaires préoccupations, laissait languir par instants, une idée des plus inquiétantes surgit tout à coup dans l'esprit du jeune capitaine, et il reconnut la nécessité d'apporter sans désespérer certaines modifications à ses plans stratégiques.

François n'avait jamais compris que la satisfaction de ses ressentiments particuliers dût compromettre les intérêts de son royal maître. Il avait donc décidé tout d'abord de faire part à Job des secrets surpris au cabinet espagnol, et de lui remettre le paquet des dépêches de la cour, de telle sorte que le cas échéant que lui, François, succombât dans sa rencontre avec Sainte-Suzanne, le brave serviteur pût continuer immédiatement sa route, et se rendre sans s'arrêter à Saint-Denis auprès de Henri IV.

Mais dans ce calcul, Job sortait de Madrid en même temps que son maître, assistait, bien qu'à distance, au combat ; et le jeune homme venait de penser soudain que soit hasard, soit réflexion de Sainte-Suzanne vainqueur, l'écuyer pouvait être arrêté et mis hors d'état de regagner la France : ce que, d'une façon ou d'une autre, il fallait absolument éviter.

La Varenne imagina donc sur l'instant la détermination suivante :

— Au lieu, se dit-il, de me rendre à l'audience de Philippe II en sortant d'ici même, je vais courir de suite chercher mon Job à l'hôtel. Je l'emmènerai alors avec moi jusqu'à la porte du Palais-Royal. Pendant le trajet, je lui ferai connaître mes intentions, de manière à ce qu'en quittant le roi je puisse lui remettre mes dépêches et le faire partir aussitôt. Le vieux reître m'attendra sur la route à un endroit convenu, passé cinq ou six lieues, et à couvert de toutes recherches, et si après un certain temps il ne me voit pas venir, eh bien ! il comprendra la signification de ce retard, et il gagnera la frontière en toute hâte.

Et d'ailleurs, ajouta François dans sa pensée, pour dérouter les espions de ce misérable Sainte-Suzanne, je vais, pardieu, crier tout haut que j'envoie mon valet en courrier devant moi jusqu'à Pampelune, afin de préparer les relais tout le long de cette route de France où les postes sont si négligemment servies.

Et, sur ce, le jeune homme abrégé les instants qu'il comptait donner au premier ministre, et comme l'entretien commençait à perdre de son intérêt, il quitta le duc, non sans mille assurances mutuelles d'estime et de dévouement, et prit à l'instant même le chemin de l'ambassade.

A quelque distance de l'hôtel, François fit arrêter le carrosse que le premier ministre, qui l'avait déjà envoyé prendre le matin avec ce même équipage, l'avait forcé de conserver pour la journée entière, et en descendit seul. Ennuyé de tout le mouvement de laquais qui avait lieu à sa sortie ou à son retour, il voulait cette fois rentrer à pied et monter sans bruit et sans retard à son appartement.

Il y avait tout au plus un quart d'heure que l'infortuné Job était gisant dans sa prison, et à ce moment même Médard achevait de réunir ses estafiers dans une salle basse pour y attendre les ordres ultérieurs du comte.

Midi sonnait à peine. On ne comptait guère à l'ambassade que l'envoyé extraordinaire dût revenir avant les deux ou trois heures de l'après-dînée.

La Varenne put donc franchir lestement la voûte d'entrée sans que le portier inattentif le remarquât, et gagner en traversant les vestibules intérieurs l'escalier qui conduisait chez lui, sans rencontrer sur son passage aucun de ces gardes ou de ces laquais, qui d'habitude se faisaient voir en assez bon nombre : ce qui ne laissa pas que de l'étonner quelque peu.

Mais la surprise du capitaine fut bien plus grande, lorsque parvenu sur le palier qui donnait accès dans son appartement, il aperçut la porte de l'antichambre et celle de sa propre chambre à coucher située directement en face, toutes deux ouvertes à demi.

Le calme le plus profond régnait dans la maison entière.

La Varenne s'approcha doucement, et avançant la tête il regarda dans son antichambre. Job n'y était point. Il n'y avait aucun valet. Le logement semblait vide.

La Varenne saisi d'inquiétude à la vue d'un tel abandon et gagné sans doute aussi par l'influence de ce silence mystérieux, traversa la première pièce sur la pointe des pieds. Il arriva au seuil de sa chambre ; la porte cédant à un léger effort roula sans bruit sur ses gonds, et le regard du capitaine plongeant devant lui, se fixa soudain sur un spectacle étrange.

Le jeune homme s'arrêta court, les yeux démesurément agrandis par le saisissement, et tout son être immobilisé dans une indicible attitude.

Tournant le dos à l'entrée de la pièce, un homme, qu'à ses vêtements et à sa tournure, François reconnut aussitôt pour le comte de Sainte-Suzanne, se tenait près d'une fenêtre, la tête courbée sur un objet qu'il serrait dans ses mains et qu'il paraissait considérer avec une inquiète attention.

La valise du capitaine grande ouverte à ses pieds, les habits, le linge épars tout autour de lui comme après une fouille, indiquaient clairement le

motif de sa présence en ce lieu.

François tressaillit. Il comprit que pour que Sainte-Suzanne prit la hardiesse de se livrer ouvertement à de telles recherches, un grand danger devait le menacer. — Son véritable personnage était-il donc découvert sans qu'il pût présumer comment ? ou le comte céda-t-il seulement aux inspirations irrésistibles de sa méfiance ?

L'objet que le comte examinait, comme nous l'avons dit, d'une manière si attentive, était un large médaillon double, et dont la boîte d'or de forme ovale était fermée par une espèce de secret.

Le comte cherchait ce secret.

Il apportait sans doute un grand intérêt à cette opération, car ses mains tremblaient, et une certaine rougeur était montée à ses lèvres et à son front blêmi.

Bientôt il laissa échapper une sourde exclamation, et une vive commotion sembla l'avoir intérieurement atteint ; ses traits se contractèrent d'une façon singulière.

Un invisible ressort venait de jouer sous la pression d'un de ses doigts, et le médaillon, séparé en deux parties, offrait à l'œil sur chacune de ses faces, un magnifique portrait.

Le premier représentait un jeune officier de l'âge de trente ans environ, à l'air calme et fier.

Le second était l'image d'une jeune femme admirablement belle, et dont la mise splendide annonçait le rang élevé.

Ce devaient être des amants, ou même des époux, car les mêmes chiffres, un A et un H amoureusement enlacés, scintillaient, tracés par d'imperceptibles diamants, au-dessous de chaque figure.

Le comte porta les yeux avec avidité sur les deux peintures.

Il resta froid en contemplant le gentilhomme.

Mais, quand il eut fixé la dame qui, du fond de son cadre, lui souriait gracieusement, Sainte-Suzanne frémit dans une convulsion extraordinaire.

— Alix ! s'écria-t-il d'une voix surhumaine, Alix !... Mais.... cet homme serait donc !...

Et, saisi de terreur à cette funeste évocation d'un souvenir enseveli sans doute depuis longtemps dans la nuit du passé, troublé jusqu'au fond de l'âme, le comte quitta la fenêtre près de laquelle il se tenait appuyé, et les bras ouverts comme pour conjurer un fantôme, il recula en voulant fuir cet endroit fatal.

Mais, au moment même où il se retournait en accomplissant cette évolution machinale, Sainte-Suzanne aperçut tout à coup dans le vide qu'avait laissé la porte en s'ouvrant, la figure menaçante de l'envoyé secret.

Placé de la sorte, la tête haute, le regard enflammé, les bras croisés sur sa poitrine avec une immobilité de statue, au milieu du chambranle sculpté qui lui servait de cadre à lui aussi, François apparut à son ennemi comme une vision infernale.

C'était l'image vivante des deux personnages des portraits, la reproduction animée des traits de chacun d'eux, confondus et harmoniés dans un parfait ensemble.

Le comte devint livide. Il recula jusqu'au mur, et sous l'empire d'une hallucination douloureuse, il répéta avec le même accent éperdu :

— Mais cet homme !... mais cet homme est donc !...

La suite de ces mots semblait ne pouvoir sortir de sa bouche.

— Le fils de Henri de La Varenne et d'Alix de Verthus, fit le jeune homme, continuant les paroles de Sainte-Suzanne. — Meurtrier de ma mère ! tu ne te trompes point.

Et François, révélation inattendue d'une justice tardive, écrasait de tout son mépris le criminel adversaire que Dieu jetait sous sa main, avec une si évidente intention.

Si dans le premier moment François se fût élancé sur le comte, il eût pu le clouer contre la muraille comme un reptile venimeux, sans que Sainte-Suzanne, tant était grand son accablement, eût songé à opposer la moindre résistance.

Mais le son de la voix de son ennemi produisit une réaction soudaine dans l'esprit de Sainte-Suzanne. Son énergie sauvage reprit le dessus. D'un coup d'œil il mesura la situation.

Le comte se redressa vivement. Il passa la main sur son front, afin d'écarter un reste d'hésitation, et le feu sombre qui brilla dans son regard prouva au capitaine que malgré la surprise inouïe, sous laquelle il avait un instant chancelé, Sainte-Suzanne ne ferait bon marché d'aucun des moyens de salut qui pouvaient lui rester encore.

François sans tarder plus, entra dans la pièce ; il ferma la porte, donna un double tour à la serrure, et retirant la clef, il la mit dans sa poche.

Puis il tira son épée, et marcha vers Sainte-Suzanne. Un sourire amer erra sur les lèvres du comte.

Sainte-Suzanne se trouvait sans armes apparentes. Il était en tenue du logis, avec son haut-de-chausses et son seul pourpoint.

— Vous voulez donc m’assassiner, maître faussaire ! dit-il avec une ironie provoquante ; — c’est une digne fin de votre méritoire entreprise, maître espion !

Mais, tout en proférant ces mots, Sainte-Suzanne saisissait à deux mains un lourd tabouret pour s’en faire une défense, et se rapprochait d’une croisée dans l’intention bien évidente de l’ouvrir ou de la briser, et d’appeler ainsi à l’aide.

— Non, fit gravement La Varenne, non, je ne veux point vous assassiner. Je me mets seulement en garde contre une de ces perfidies dont je vous sais si bien capable. Pour frapper à l’improviste, la lame immonde d’un poignard n’est pas moins mortelle que celle d’une vaillante épée. — Écoutez bien ceci, misérable : si vous jetez un seul cri, si vous faites un geste pour demander du secours, avant qu’on n’arrive je vous tue comme un chien. Réglez-vous là-dessus.

D’ailleurs, par une préméditation de votre perfidie, peut-être ; mais, en tout cas, d’après une permission de Dieu, cette partie de l’hôtel semble en ce moment complètement abandonnée. Tout le bruit du monde n’attirerait pas un seul valet. Nous pouvons nous solder mutuellement nos comptes, tout à notre aise, sans que nul songe à venir nous troubler.

— Que prétendez-vous donc faire de moi, monsieur le détrousseur de gens, fit Sainte-Suzanne avec un rire qu’il voulait rendre dédaigneux, mais dans lequel perçait un étonnement inquiet.

A mesure qu’il approchait du but, François déployait un calme et une dignité grandissants.

Il lança à Sainte-Suzanne un indéfinissable regard.

— Ne voulez-vous donc pas comprendre, dit-il, qu’un de nous deux doit seul sortir vivant de cette chambre ?

— Ah ! et comment cela, s’il vous plaît ?

— Avez-vous donc oublié le motif qui rend votre présence ici mortelle pour moi ? Ne vous souvenez-vous donc plus en outre que vous êtes le spoliateur de mon héritage, et que j’ai à vous demander compte de la vie de ma mère, du sang de mon aïeul, votre bienfaiteur !

Le même ricanement sardonique semblait stéréotypé sur les lèvres du comte. Ses mains seules s’agitaient dans un tremblement nerveux.

— Torigny ! continua solennellement le jeune homme, sous l'œil immuable de notre créateur qui va décider entre nos deux causes, je vous provoque à un combat sans merci !

— Un combat sans merci ? dit avec une rage concentrée Sainte-Suzanne ; — raillant toujours en apparence ; — allons, c'est une concession néanmoins. L'assassinat tourne à un simple guet-apens.

— Non, coupable endurci ! fit le capitaine d'une voix sévère, non, ce sera le jugement de Dieu !

Au surplus, reprit-il, trêve de mots. Je perds un temps précieux, moi. — Arrivons au fait.

François se dirigea vers le cabinet de toilette qui faisait partie de la pièce, et que nos lecteurs connaissent déjà. Il l'ouvrit. Les pistolets des voyageurs couverts d'un manteau de route, étaient toujours sur une chaise. La rapière de Job pendait à la muraille. Le comte n'avait évidemment pas encore pénétré dans ce réduit.

François saisit l'épée de son valet, et sa propre lame nue toujours à la main, il revint en face de Sainte-Suzanne.

Tout à coup, il s'arrêta et devint tout pâle. Une pensée soudaine surgissait douloureusement dans son esprit.

— Mordieu ! monsieur, dit-il, qu'avez-vous fait de mon pauvre compagnon ? Vous n'aurez pas eu l'infamie de le torturer !

Le même sourire infernal, mêlé, cette fois, d'un certain triomphe, fut toute la réponse de Sainte-Suzanne.

François ressentit une violente tentation de se précipiter sur cet homme que son atrocité mettait en dehors de toutes les lois communes, et de l'abattre comme une bête fauve.

Il se contint cependant. Mais, le sang qui afflua à ses tempes, l'ardeur fébrile de ses mouvements annoncèrent l'étendue de la fureur qui l'agitait au dedans.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas de Sainte-Suzanne, le jeune homme s'arrêta, et chargeant son geste de tout le dégoût imaginable, il jeta aux pieds du comte l'arme qu'il était allé prendre.

— Défendez-vous, maintenant ! — cria-t-il, — ou je vous perce.

Et ôtant son manteau, afin d'avoir la liberté complète de ses mouvements, il tomba immédiatement en garde.

Sainte-Suzanne, qui tout en affectant une menaçante impassibilité, et sans changer d'attitude, suivait de la vue, sans en perdre un seul, les moindres

gestes du capitaine, Sainte-Suzanne avait vivement ramassé la rapière du pauvre Job, que le loyal garçon, en la choisissant jadis avec un soin minutieux, n'eût assurément jamais cru devoir être un jour tournée contre son maître.

Il la tira du fourreau, fit ployer la lame en connaisseur, et satisfait de cet examen, il engagea le fer avec son ennemi.

Torigny était, lui aussi, animé d'une rage bien ardente, car lorsque les deux épées résonnèrent en se touchant, il frémit comme par une secousse électrique, et une résolution désespérée se peignit sur ses traits.

Le combat était commencé.

Pendant les premiers instants, les deux gentilshommes ferraillèrent avec une certaine indécision. Ils se tâtaient, en lutteurs habiles, chacun cherchant à se rendre compte de la force de son ennemi, à deviner ses endroits faibles. De là dépendait en partie le sort de l'action. L'attaque et la résistance furent donc, dès l'abord, assez mollement conduites.

La Varenne élevé à la cour batailleuse du Béarnais, était une des bonnes lames de l'armée royaliste. A un jarret d'acier, à une vigueur irrésistible, il joignait une science profonde de l'escrime et de ses plus secrètes ressources. Cependant, il s'aperçut dès les premiers coups échangés, qu'il avait affaire à forte partie.

Le comte appartenait à cette école italienne, entée sur la vieille méthode française, et qui, sous les derniers Valois, avait fourni tant de célèbres duellistes dont le renom était encore dans toutes les mémoires. C'était un dangereux adversaire. Tantôt, froid comme un marbre, il recevait sans bouger le plus rude assaut, se battant dans les strictes règles de la théorie. Tantôt, évitant avec une agilité merveilleuse la riposte, et faisant retraite avec des sauts inattendus, avec des feintes déconcertantes, il bondissait plein d'une furie propre à dérouter tout calcul, et cherchait à étourdir son ennemi par une tempête de coups incessants.

Aussi, La Varenne, peu habitué à cette manière de combattre, fatigué par un long voyage, et par les mille contre-coups d'émotions nombreuses et diverses, éprouva-t-il bientôt un désavantage marqué.

Tout en redoublant d'efforts, il sentit, à mesure que la lutte devenait plus violente, ses forces l'abandonner peu à peu. Des frissons d'épuisement parcouraient ses veines ; sa vue se troublait par instant ; et bien qu'il répondît vigoureusement encore, il comprit que lorsqu'il en serait réduit à la seule défense, il tarderait peu à succomber.

Le comte s'en aperçut lui-même. Un espoir féroce brilla dans ses regards ; ses attaques triplèrent de vivacité. Les deux ennemis respiraient à peine sous le choc pressé de leurs fers. Leur vie entière était concentrée dans une suprême attention.

— Touché ! cria le comte, qui après avoir porté en pleine poitrine un coup droit paré par La Varenne, l'éblouit soudain par une feinte brillante et serrée et qui se fendant avec la rapidité de la foudre, après un contre de quarte où le jeune homme arriva trop tard, le frappa au milieu du côté droit.

François s'était rejeté vivement en arrière, la lame rencontrant une fausse côte, glissa en déchirant la peau. Le pourpoint du jeune homme se teignit de sang.

— Ma mère ! murmura François d'une voix sourde.

— Quoi donc ! seigneur baron de contrebande, reprit Sainte-Suzanne, furieux de le voir rester debout et tenir ferme toujours, — quoi donc ! ce n'est pas pour cette fois encore ? Que diable ! à quoi servent tant de façons ? N'ayez pas peur, je me garderai bien, moi, de vous tuer tout à fait, séance tenante. Songez donc que je me réserve la satisfaction de vous regarder pendre haut et court, messire traître. Eh ! eh ! il faut bien que je vous prenne encore un peu en vie pour vous voir danser, là, tout grouillant, au bout d'une belle corde neuve ? Quel dommage que je sois obligé de détériorer d'avance, un tant soit peu, votre précieuse personne !

Évidemment, Sainte-Suzanne, devenu, par une fatale inversion des rôles, l'assaillant, après avoir été provoqué, Sainte-Suzanne comptait avoir bientôt bon marché de son adversaire.

Mais, à ces infâmes insultes, au cynisme odieux dévoilé dans un aussi solennel moment par cet homme que le remords ou la honte eussent dû tout au moins rendre silencieux devant ce fils qui lui redemandait une famille éteinte par son crime, devant ce gentilhomme qui l'avait surpris dans un acte de valet d'inquisition, — à ces lâches menaces, la volonté de François s'exalta jusqu'à une sorte de prodige. Sans proférer un mol, il raffermi, par une lente et forte étreinte, son épée dans sa main, et serrant les dents, il se rua de nouveau sur Sainte-Suzanne avec un élan terrible.

Par un retour subit, alors qu'il se sentait si désespérément pressé, en invoquant sa mère, le jeune homme avait aussi songé à une seconde protectrice invisible et puissante. L'image de sa belle maîtresse avait un instant flotté devant lui, comme une promesse divine. L'insupportable pensée de ne plus la revoir, de perdre à jamais tant de charmes, tant

d'amour à peine effleuré, enflamma ses esprits. Une vigueur soudaine retrempa ses muscles. Il voulait vivre. Il se sentit sûr de lui-même.

Visiblement déconcerté, le comte blêmit ; une sinistre préoccupation sembla glacer ses mouvements. François, par son attaque impétueuse regagnait le terrain perdu, et cet acharnement inouï commençait à épouvanter Sainte-Suzanne.

Tout d'un coup, le comte qui rompait presque à chaque nouvel engagement, et qui était arrivé, de la sorte, à l'endroit juste où il avait vidé à terre, en la fouillant, la valise du jeune homme, le comte embarrassa ses pieds dans les plis d'une longue écharpe sur laquelle il marchait sans la voir.

Il chancela, et afin de reprendre son équilibre dérangé par cette secousse, il tourna un peu la tête, et étendit les bras en avant.

Tout cela n'avait pris que deux secondes.

Mais François avait saisi au passage cette lueur d'hésitation. Avec la promptitude de l'éclair, glissant son fer sous l'épée de Sainte-Suzanne, qui ne put parer à temps, il se fendit à fond, et le traversa d'outre en outre.

Puis, il retira vivement son épée, et se remit de suite en garde.

Mais le comte était frappé à mort. Il resta encore un instant debout, faisant de vains efforts pour se retenir. Une lividité effrayante se répandit sur son visage ; sa bouche s'ensanglanta d'une écume rougeâtre, et il s'affaissa à terre comme une masse inerte.

La Varenne s'approcha alors de lui. De peur de quelque trahison, il poussa du pied, loin d'eux, l'épée que la main de Sainte-Suzanne avait, en s'ouvrant, laissé choir à terre, et se penchant sur son ennemi, il le considéra fixement.

Le comte, étendu sur le parquet, les mains crispées sur sa blessure dont il arrêta le sang par cette espèce de compression, luttait contre la mort avec l'énergie sombre qui le caractérisait.

Quand le jeune homme s'inclina vers lui, il ferma les yeux et poussa un gémissement de fureur impuissante.

— Allons, se dit La Varenne impressionné malgré lui, — bien que dans ce cas-ci il n'y ait que double justice, c'est toujours une triste chose que d'ôter la vie à une créature humaine.

Après tout, reprit-il cependant en manière de correctif, — puisque un de nous deux ne pouvait manquer d'y rester, j'aime, ma foi ! encore mieux que ce soit lui que moi.

Et tout consolé par ce raisonnement plein de logique de son involontaire émotion, François pensa que, pour avoir dans sa cause toute la raison imaginable, il n'en serait que plus méritant de montrer un peu d'humanité envers son ennemi, et il prit la louable résolution de tâcher d'adoucir autant qu'il serait en son pouvoir, les derniers moments du malheureux vaincu.

— Monsieur, dit-il à Sainte-Suzanne, en s'agenouillant cette fois pieusement à son côté, — à Dieu ne plaise que j'aie l'intention de vous offenser en quoi que ce soit à un moment aussi suprême, mais souffrez que je vous dise qu'à moins de jouir d'une conscience singulièrement irréprochable, c'est une chose bien terrible que de mourir sans confession. Je ne puis, vous le comprenez bien, vous procurer un prêtre, ce serait risquer par trop ma propre conservation ; mais, tenez, si cela vous convient, ainsi que cela a lieu fréquemment entre bons catholiques, je recevrai votre confession pour la transmettre à quelque saint ecclésiastique qui m'absoudra à votre intention. — Qu'en dites-vous, monsieur ?

Et François attendit l'effet de son charitable discours, admirant en lui-même la bienheureuse idée qui lui était venue là si à propos.

Le comte resta muet.

— Quant à moi, reprit le jeune homme, si cela peut vous tranquilliser, monsieur, je vous pardonne volontiers le mal que vous avez fait aux miens, et celui que vous avez cherché à me faire à moi-même.

Sainte-Suzanne restait toujours immobile. Les tressaillements convulsifs de la face révélaient seuls la vie dans ce corps gisant. Enfin, il souleva une de ses mains toute dégoutante de sang, et couvrant La Varenne d'un regard si implacable que celui-ci frissonna involontairement :

— Malédiction sur toi ! murmura-t-il d'une voix sourde, — malédiction sur tes secours ! que mon sang te poursuive à jamais !

— Ayez donc de bons mouvements ? dit La Varenne. — A votre aise, mon cher monsieur, à votre aise. — Seulement, si par quelque soudain hasard, le désir vous prenait de faire un acte de contrition quelconque *in extremis*, je vous conseille de vous dépêcher ; vous me gênez beaucoup ici, voyez-vous, et comme je vais être obligé, tout à l'heure, de vous porter dans ce cabinet, vous aile ? probablement expirer en route. — Ceci est pour votre pure gouverne, entendez-le bien ?

Sainte-Suzanne, cette fois, ne répondit rien. Il touchait à l'agonie. Un râle étouffé soulevait sa poitrine. La vie se retirait de lui à grands pas.

François jeta les yeux sur la pendule massive qu'un socle doré supportait entre les deux fenêtres.

— Bientôt une heure ! dit-il, diable ! — Il n'y a pas une minute à perdre.

Et comme il tenait fort à ce qu'on ne découvrit que le plus tard possible ce qui venait de se passer, il s'occupa d'abord, ainsi qu'il venait de le dire, de transporter Sainte-Suzanne dans le cabinet de toilette.

Le comte avait perdu tout sentiment. Quand La Varenne le souleva par les épaules, il ouvrit un œil vitreux et déjà privé d'intelligence.

La Varenne le traîna avec précaution jusqu'à l'étroit réduit, et le plaça sous la table, la tête appuyée contre le mur.

Puis, revenu dans la chambre, il essuya le sang dont le parquet était souillé, remit à leur place ordinaire tous les objets, et parvint en quelques secondes à faire reprendre à l'aspect général de la pièce sa régularité apparente.

Le jeune homme s'occupa alors de sa propre toilette. Il fit de rapides ablutions, et passa un peu d'eau parfumée sur les taches rougeâtres qui marbraient son haut de chausses ainsi que son pourpoint, et qui s'effacèrent aussitôt.

Après avoir rétabli l'harmonie de sa chevelure et de ses vêtements, il bourra ses poches des pièces d'or que contenait sa valise, et de ses papiers. Le précieux médaillon qui, tombé à terre, des mains de Sainte-Suzanne, n'avait heureusement reçu aucune atteinte, prit place dans son sein.

François reprit son manteau qu'il avait ôté avant le combat, raffermi le ceinturon de son épée, et avant de partir, il alla jeter un coup d'œil dans le cabinet.

Sainte-Suzanne avait rendu le dernier soupir. Il était mort dans une dernière convulsion de rage que ses poings crispés et sa figure grimaçante dénonçaient suffisamment.

— Tout va pour le mieux, pensa François. — On peut maintenant attendre les ordres de M. l'ambassadeur à mon endroit, et même le chercher, si cela fait plaisir. D'ici à ce qu'on le retrouve, s'il ne surgit pas d'autre obstacle, je serai un peu loin !

Le gentilhomme sortit de l'appartement dont il ferma l'unique issue, et s'avança avec précaution vers l'escalier. Personne ne se montrait encore. Il abattit son feutre sur ses yeux, releva son manteau de manière à cacher le bas de sa figure, et une main sur la garde de son épée, dans l'incertitude de

ce qui l'attendait, prêt à employer la force pour se faire jour au besoin, il descendit avec rapidité.

Aussitôt parvenu dans les vestibules, La Varenne modéra son pas, et croisant d'un air indifférent deux ou trois valets subalternes, lesquels ne le remarquèrent même point, il gagna la porte.

Un seul laquais qui, celui-là, paraissait veiller près de l'entrée, attendant à coup sûr son retour afin de donner l'alerte, un seul laquais sembla avoir la velléité de s'enquérir des motifs de la présence de cet étranger qui sortait de l'hôtel, mais au regard féroce que lui lança La Varenne qu'il ne reconnut pas, sans doute, affublé de la sorte, au son de la longue rapière battant contre ses mollets, il se rangea fort humblement pour lui livrer passage.

La Varenne se jeta vivement dans la première rue tournante qu'il aperçut, et se perdit tout aussitôt à travers les mille détours d'un quartier populeux.

Puis, lorsqu'il se vit ainsi en plein air, et, rassuré contre la crainte d'une poursuite immédiate, il adressa à Dieu du fond de son cœur une de ces actions de grâces, dont peuvent seuls bien concevoir la ferveur ceux-là qui, résignés déjà au sacrifice de leur vie, ont échappé à un danger mortel par l'évidente intervention de la Providence.

**XVIII. LE SEIGNEUR DE BEAUVOIR
REPARUT, A POINT NOMMÉ, POUR
APPRENDRE A LA VARENNE CE QUE
C'ÉTAIT QUE LA PROPOSITION SECRÈTE
DU CONSEIL DE LA LIGUE, CONTENUE
DANS LA DÉPÊCHE ADRESSÉE AU DUC DE
MÉDINA, ET DONT LA VARENNE AVAIT
FOURNI UNE EXPLICATION TELLE QUELLE
A SA MAJESTÉ PHILIPPE II.**

L'horloge d'une église voisine sonnait une heure en ce moment.

La Varenne savait que son salut dépendait maintenant de l'énergie et de la rapidité de ses résolutions ; il comprit qu'il ne devait pas rester une seconde inactif.

Cependant il éprouvait à un très-haut degré le besoin d'être seul plusieurs instants, afin de recueillir ses idées ; tout en continuant sa marche pour ne point attirer l'attention sur lui, il jetait les yeux sur les files de maisons qui bordaient les rues, cherchant quelque endroit où il pût s'arrêter sans crainte.

Enfin le jeune homme aperçut une de ces hôtelleries de bas étage, tirant sur les cabarets de France, que les Espagnols appellent *taberna*, et où les gens de la moyenne classe, après leurs affaires du jour terminées, vont boire et se divertir. Par la fenêtre du rez-de-chaussée, il jeta un coup d'œil dans la salle commune ; à cette heure peu avancée, elle était déserte.

La Varenne entra aussitôt, il mit une pièce d'or dans la main de l'hôte, et grâce à l'éloquence de ce langage muet, si bien compris chez toutes les nations, il se trouva en peu temps installé devant une table, un flacon de vin en face de lui, qui justifiait sa présence, et, la tête dans ses deux mains. maître de se livrer, sans être épié, à toutes ses réflexions.

Elles étaient graves. Bien que le capitaine eût volontiers, à sa sortie de l'ambassade, entonné un chant triomphal, son exaltation première avait

disparu peu à peu. L'idée de ce combat terrible où il avait failli périr, de cet homme, son parent malgré tout, plein de vie tout à l'heure, duquel il venait de faire un cadavre ; les douloureux souvenirs de famille ; ce sang offert, pour ainsi dire, en expiation aux mânes de victimes chéries, toutes ces sinistres images flottaient tumultueusement devant les yeux de François. Le jeune homme payait son tribut à la faiblesse de la nature humaine.

Mais il avait en réalité trop de fermeté d'esprit pour s'appesantir sur ces détails plus qu'il n'était prudent, et trop de ressources dans le caractère pour rester longtemps ainsi sans prendre une détermination.

La Varenne qui tenait considérablement à ne quitter Madrid que muni du paquet de dépêches où devaient être contenus les instructions et les ordres écrits de Philippe II, La Varenne calcula qu'il avait encore le temps voulu pour se rendre à l'audience du roi ; il se dit que la haine divinatrice de défunt Sainte-Suzanne ne l'avait sans doute poussé si loin que parce qu'il comptait sans doute trouver dans sa recherche des preuves de ses soupçons. — François était convaincu qu'on n'avait à la cour aucun soupçon sur son compte. La matinée passée dans le plus familier entretien avec le premier ministre, lui offrait une assurance complète à cet égard. — Il se résolut donc à affronter une dernière fois les regards de Philippe II, comme si, depuis la veille, rien ne se fût passé que d'ordinaire.

Mais là une difficulté surgissait, qui, toute matérielle qu'elle fût, et peut-être même à cause de cela, embarrassait fort le capitaine.

Pour la rapidité comme pour la sûreté de ses mouvements, un véhicule quelconque lui était indispensable dans les différentes courses qu'il allait entreprendre. Au fond d'une voiture, il ne risquait pas d'être rencontré en admettant qu'on le cherchât bientôt. Or, La Varenne avait, ainsi qu'on peut le croire, abandonné à leurs propres inspirations les gens du premier ministre, dont l'équipage l'attendait sans doute toujours auprès de l'ambassade.

Mais François ne restait jamais bien longtemps à court.

Il frappa sur la table, le *tabernaro* parut aussitôt.

La Varenne fouilla dans sa poche, en tira une pièce d'or d'une valeur double de la première qu'il avait déjà donnée, et la montra à l'hôte, mais sans la lui remettre. Le digne commerçant ouvrit des yeux énormes, et tendit la main sans hésiter, en homme prêt à faire tout ce qu'on attendait de lui, sans exception. — *Carroza ! coche !* fit La Varenne, en épuisant dans ces deux mots tout ce qu'il avait jamais su d'espagnol.

A cette époque où les riches seigneurs possédaient seuls le luxe considérable d'un carrosse, les voitures de louage étaient encore inconnues à Madrid comme partout ailleurs. François ne comptait donc que sur la circonstance où le cabaretier pourrait lui procurer, pour quelques heures, le carrosse inoccupé d'un gentilhomme duquel les valets n'eussent pas demandé mieux que d'empocher un profit illicite ; il s'en rapportait, quant au savoir-faire de l'individu, à la toute-puissance du précieux métal qu'il faisait briller à ses yeux.

L'hôte, de même que tous les marchands du monde, était encore plus avide que curieux. Bien que la singulière conduite de ce gentilhomme étranger éveillât quelque peu la somme de défiance inhérente au caractère de tout vrai Castillan, et dont celui-ci avait sa bonne part, la vertu de cet or que La Varenne prodiguait si noblement, rendait tout scrupule impossible, et il était certes disposé à tout faire pour être agréable à une aussi respectable pratique ; mais dans ce cas, la bonne volonté de l'honnête débitant devenait inutile la chose demandée était tout à fait au-dessus de ses moyens ; aucune issue possible ne se présentait à son esprit. Il secoua donc la tête et fit entendre un *non* des plus désolés en regardant le doublon que le capitaine tenait toujours à la main.

Un désappointement soucieux se peignit sur la figure de La Varenne ; il se leva et marcha vers la porte comme pour sortir.

— Ah ! se disait-il, avec un soupir, ah ! si mon vieux Job était ici...

Le *tabernaro* qui suivait avec un intérêt évident la manœuvre de son consommateur, vit la bienheureuse pièce d'or lui échapper ; il voulut commencer un long discours, mais La Varenne secoua la tête négativement, lui donnant ainsi à entendre qu'il ne comprenait rien à toutes ses paroles.

L'hôte réfléchit alors un instant, et fit signe qu'il avait une idée.

Une immense gravure enluminée dans le genre de nos images du juif errant, et reproduction plus ou moins exacte d'un superbe auto-da-fé récemment accompli, que le roi et sa cour avaient honoré de leur présence, pendait à l'un des murs de la salle. Dans les perspectives qui enjolivaient le fond de ce remarquable dessin, on voyait, entre autres détails caractéristiques, une litière contenant deux dames et un beau cavalier dont les têtes curieuses passaient aux portières, et qui, en retard sans doute, arrivait au grand trot de ses mules.

Le *tabernaro* conduisit La Varenne devant la gravure et posa le doigt sur cette litière.

— *Litera !* dit-il.

— *Si ! si !* fit La Varenne avec une vive adhésion.

— *Bueno !* dit l'hôte ; puis il partit tout courant.

— Voyez-vous, exclama La Varenne plein d'admiration, comme l'entendement de ces gaillards-là, tout lourds qu'ils paraissent, est susceptible de se développer tout à coup ?

Le *tabernaro* avait amitié avec le valet d'un chanoine fort bien pourvu du voisinage, lequel, malade depuis longtemps, entretenait sans trop savoir pourquoi, un attelage de mules digne d'être envié d'un évêque.

Le valet heureusement était à la maison ; le cabaretier en trois paroles le mit au fait ; et au bout de dix minutes à peine, François, dûment installé dans la litière du chanoine, les rideaux hermétiquement joints, s'acheminait vers le palais royal avec toute la vitesse que pouvait comporter ce mode tout national de locomotion.

Les cloches retentissaient indiquant que l'office des vêpres allait avoir lieu quand François se trouva rendu devant la demeure souveraine.

Cette sonnerie indiquait deux heures. Le jeune homme pouvait encore se présenter avec toute assurance.

Il descendit de sa litière, la fit ranger sur un des côtés du long parallélogramme que formait le palais, dans l'abri présenté par l'angle rentrant d'une ruelle adjacente. Puis, toujours enveloppé dans son manteau qu'il comptait remettre au gardien de la petite porte, il s'avança, rasant le mur, vers l'entrée de la cour d'honneur.

Le gentilhomme était parvenu environ à la moitié du trajet, lorsque soudain, il se sentit tiré par son manteau. François se retourna en tressaillant, et sa surprise fut extrême quand il reconnut le page indien de l'Infante qui, se détachant d'entre deux colonnes de l'ornementation extérieure du palais, se plaça devant lui, un doigt sur les lèvres, lui recommandant l'attention et le silence.

François s'arrêta tout ému. L'enfant, levant la main, lui fit signe de le suivre.

Une hésitation, fort naturelle du reste, perça sans doute en ce moment dans le regard du gentilhomme, car le jeune Indien mit une main sur son cœur, comme pour le convaincre de son dévouement absolu, et le fixa ensuite avec une muette supplication.

François considéra ce loyal et intéressant visage qui exprimait une alarme naïve, et par un mouvement soudain, sans chercher plus longtemps à

pénétrer cette énigme, pensant que dans un moment aussi grave pour lui, tout événement quel qu'il fût, devait avoir une signification positive, confiant d'ailleurs dans son étoile, il se décida de suite à s'engager dans cette nouvelle aventure, et souriant avec confiance au fils des Caciques, il inclina la tête avec un geste affirmatif comme pour lui dire qu'il s'abandonnait à sa direction.

Alors, le page reprit avec rapidité le chemin que François venait de parcourir, et, marchant loin de son compagnon, comme s'il était seul, au cas qu'on le regardât, il le guida vers une percée du palais toute voisine de l'endroit où stationnait la litière ; puis il se jeta dans une petite cour qui semblait appartenir aux communs du château, et que cette issue desservait, et, en deux bonds, il gagna un escalier perdu dans un coin des bâtiments sans avoir été vu de personne.

Une seconde ensuite, La Varenne le rejoignait avec le même bonheur.

Tous deux gravirent l'escalier jusqu'aux deux tiers à peu près de sa hauteur : là, prenant issue sur un large palier, une suite de chambres qui paraissaient destinées aux serviteurs de la maison royale, s'offrirent à nos personnages. Ils s'y engagèrent sans rencontrer une seule âme, et, sortis de ces dortoirs, traversant tantôt des corridors secrets, tantôt de splendides salons disposés pour les cercles de la cour, mais silencieux alors comme les pièces d'une résidence enchantée, La Varenne crut reconnaître bientôt qu'ils étaient arrivés dans la partie du palais occupée par Philippe II, que déjà la veille il avait parcourue presque tout entière, en compagnie du premier ministre.

Non loin de l'appartement royal, dans la dernière de ces grandes salles consacrées aux réceptions de parade, et à travers lesquelles l'enfant avait marché jusque-là avec confiance, comme assuré de n'y trouver personne, le jeune page s'approcha du gros mur de refend qui faisait face aux fenêtres, et poussa un ressort caché sous la tenture. Un pan de la boiserie se déroba tout à coup et laissa distinguer, en s'ouvrant, un couloir étroit, éclairé de loin en loin par des lampes.

L'enfant y pénétra sur la pointe des pieds, recommandant d'un geste à François la même précaution. On entendait, en effet, en longeant les différentes pièces autour desquelles s'enroulait ce mystérieux passage, les voix des serviteurs et des courtisans qui perçaient, confuses, à travers la cloison peu épaisse.

Parvenus enfin à l'extrémité du corridor, qui formait, en apparence, une véritable impasse, l'Indien fit jouer un ressort semblable au premier, et une issue qui se présenta aussitôt, découvrit aux regards de François le salon dans lequel l'infante dona Claire-Isabelle l'avait reçu la veille. Il était alors complètement désert.

La Varenne comprit, — ce qu'il soupçonnait déjà, — que l'espèce de boyau où il se trouvait n'était autre, à coup sûr, que la communication intérieure par laquelle Philippe II et sa fille aînée, — ainsi que, peut-être, les autres membres de la famille, — avaient un accès de chaque heure l'un auprès de l'autre, sans le gênant intermédiaire des subalternes, sans les cérémonies obligées de l'étiquette : passage duquel le peu de serviteurs intimes et éprouvés de la maison royale devaient seuls avoir connaissance.

Le page posa sa main sur le bras du jeune homme, et suppléant par le jeu de sa physionomie et par ses gestes auxquels on ne pouvait se méprendre, à la différence de langage qui eût rendu ses paroles inintelligibles pour François, il lui fit comprendre qu'il allait le laisser seul quelques instants, et que, pendant cet intervalle, le gentilhomme devait éviter de produire le moindre bruit, s'il ne voulait pas être inévitablement découvert.

Puis l'enfant sortit en refermant l'ouverture. — Sans doute, et telle fut l'idée de François, sans doute allait-il éclairer les alentours.

— Diable ! pensa La Varenne, voici une série d'incidents qui ne présentent pas toute la clarté désirable. Cependant, euh ! dans tout ce qui se passe, je ne vois rien qui ressemble à une trahison. L'intervention évidemment bienveillante de ce petit Indien, le luxe de précautions déployé, tout cela est loin d'indiquer de mauvais projets à mon égard. Quant aux motifs de tout ceci, et à leur auteur, je vais sans doute les connaître bientôt. Aussi, le mieux est-il d'attendre en toute tranquillité, sans me rompre la tête par d'inutiles suppositions.

D'ailleurs, ajouta-t-il, en manière de consolation, à présent, impossible de retourner en arrière, que je le veuille ou non ; il me faut donc aller jusqu'au bout.

Et après avoir philosophiquement croisé ses bras, le jeune homme s'appuya à la muraille, afin de réfléchir à tout ce qui lui était arrivé dans ce terrible jour, et un peu aussi, peut-être, à ce qui allait suivre.

Il en était au plus fort de ses méditations, lorsque soudain des éclats de voix retentissant tout près de lui, causèrent à François un sursaut involontaire. Il prêta machinalement l'oreille, et rien ne peut rendre sa

surprise et son alarme quand il distingua, parmi d'autres mots prononcés fort nettement en français très-pur, son véritable nom, celui de *La Varenne*, crié avec l'accent de la colère dans la pièce de l'appartement royal en face de laquelle il était arrêté.

Le capitaine se redressa vivement, et sondant d'un coup d'œil ce qu'il pouvait voir du corridor, il chercha à se rendre compte de l'endroit d'où partait le bruit, aussi bien que le permettaient la lueur douteuse des lampes, et sa propre connaissance des lieux.

Il se convainquit immédiatement qu'il était derrière le cabinet même de Philippe II, et son regard qui scrutait les parois de la cloison dans tout son développement visible, tomba sur une petite porte fort basse, qu'il n'avait pas découverte d'abord, et qui paraissait, à cette distance même, entrebâillée de quelques doigts.

Au nom de sa propre conservation, fort risquée, après surtout ce qu'il venait de saisir, La Varenne se sentit dispensé de tous scrupules ; il s'avança, retenant son haleine, vers la porte qu'il apercevait, et lorsqu'il put la toucher de la main, il reconnut qu'effectivement elle n'était pas tout à fait fermée, et que sans une épaisse portière de velours qui devait servir à masquer cette issue du côté de la pièce, son œil aurait pu même plonger dans le cabinet royal.

Mais ce qu'il entendait maintenant le clouait au parquet, pétrifié, confondu, incapable d'un geste quelconque, tous les sens de son être absorbés dans une incroyable émotion..

La voix sévère de Philippe II résonnait tout empreinte d'un courroux mal contenu.

— Ainsi donc, monsieur, disait-il, cet homme, après vous avoir attiré dans une embûche préméditée, s'est saisi de votre personne, vous a dépouillé de vos dépêches, et a eu l'audace d'usurper votre nom et votre propre rôle, afin de parvenir à capter notre confiance, et à connaître les desseins de notre cabinet ?

— Oui, sire, répondit un organe vibrant au son duquel La Varenne frémit de tout son corps, — oui, sire ; et je fus jeté en prison. Mais après quelques jours de captivité, j'ai réussi à m'évader en séduisant mes gardes. Accouru à Paris, je n'y suis resté que le temps de prendre les lettres du conseil, les pièces que je viens de présenter à Votre Majesté et qui font foi de ce que j'avance, et, sire, me voilà encore à temps, grâce à Dieu, pour réparer le mal dont j'ai failli être la cause bien involontaire.

Il n'était plus permis de douter ; le baron de Beauvoir était là en personne, fournissant lui-même l'explication toute naturelle de sa présence. L'écrasante stupéfaction de La Varenne, un instant redoublée, se dissipa à cette découverte et à ces paroles pour faire place à une de ces fureurs calmes qui rendent si dangereux un homme intelligent et résolu. Il continua d'écouter avec une indicible attention.

— Comment avez-vous fait pour regagner le temps perdu ? demandait alors Philippe II.

— Sire, fit Beauvoir, lorsqu'en rentrant dans Paris j'allai informer mes collègues de tout ceci, le hasard voulut qu'un officier arrivé le jour même de province, m'entendant annoncer chez un membre du conseil, m'apprit qu'un individu que je jugeai aussitôt devoir être cet agent maudit du Béarnais, se rendait sous mon nom en Espagne par la route du Midi et des Pyrénées. Cette ligne, après un semblable avis, ne me parut plus ni assez sûre ni assez courte. J'avais juré que, cette fois, dussé-je rendre l'âme ensuite, j'arriverais sans nouvelle disgrâce à Madrid.

Je résolus de prendre la voie de Flandre. C'était une chance de vitesse à courir ; elle fut heureuse. — La moitié du trajet a lieu par mer, le reste en courrier. Le vent fut bon, le navire fin voilier, les postes bien servies ; je franchissais les distances avec la rapidité de l'éclair. — Cependant je calculais souvent, à mon grand désespoir, qu'avec une avance si considérable sur moi, si ce traître d'espion faisait diligence, il me préviendrait assurément de deux ou trois jours, et qu'il ne serait plus en mon pouvoir de remédier à rien.

Mais la Providence, sire, à ce que je vois, veillait sur notre commune cause !

La Varenne poussa un soupir. Ces deux ou trois jours il les avait, dans sa passion oublieuse, perdus auprès de sa maîtresse. Son égoïste amour pour la belle comtesse de Marciac allait, selon toute probabilité, lui coûter cher, ainsi qu'à son maître. Il s'arracha, de désespoir, une poignée de cheveux.

— D'après les ordres que j'ai donnés devant vous, fit de nouveau Philippe II, cet homme va être saisi bientôt, s'il ne l'est déjà. On le confrontera de suite avec vous, et, demain, le bourreau fera son office ! Un exemple est nécessaire pour faire justice d'une audace aussi incroyable.

La Varenne serra les dents, et, par un geste instinctif, s'assura que la poignée de sa rapière était bien à la portée de sa main.

Le bruit d'une sonnette agitée par Philippe II vibra dans le cabinet royal.

— Si j'en réchappe, pensait La Varenne, je pourrai me vanter de jouir de bien belles protections là-haut !

— Vous n'avez vu personne avant moi, n'est-ce pas ? avait repris Philippe II.

— Personne, sire, fit Beauvoir. Comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, je suis venu tout droit de la grande route au palais. Je tenais à avertir Votre Majesté sans perdre une seconde.

François entendit une porte s'ouvrir ; des pas retentirent sur le parquet.

— Qu'on aille chercher à l'instant même le premier ministre et l'ambassadeur de France : je les attends, ordonna le vieux monarque.

— Baron, continua-t-il, il est bon que ces deux personnages soient présents à ce qui se passera. Nous tiendrons conseil ensuite, et vous apprendrez ce que j'ai résolu de faire pour en terminer enfin, chez vous, avec l'hérésie, la guerre civile, et leur fauteur principal.

— Despote impitoyable ! murmurait La Varenne, il ne t'appartient plus de mander en ta présence le dernier de ces hommes dont tu viens de prononcer le nom. Il est, à cette heure, devant un juge bien autrement encore redoutable que toi.

Le petit page ne revenait point. — La Varenne, inquiet déjà et n'entendant plus rien, allait changer de place et retourner vers l'issue du corridor, quand, après une minute silencieuse, Philippe II reprit une autre fois la parole.

— Monsieur, demanda le roi d'Espagne, que se passait-il à Paris et dans le reste de la France, au moment où vous en êtes parti ?

— Le respect, sire, répondit Beauvoir, m'a seul empêché de prévenir votre interrogation. — Un événement trop inattendu et désastreux au plus haut point pour notre cause, s'est accompli à Saint-Denis même, deux jours avant que je ne m'en échappasse. Le dimanche, 25 juillet, dans la propre cathédrale de Saint-Denis, l'archevêque de Bourges, assisté du cardinal de Bourbon et du théologien du Perron, évêque d'Évreux, ainsi que de plusieurs autres prélats, a reçu l'abjuration d'Henri de Béarn, et l'a déclaré, sur sa demande formelle, réconcilié avec l'Église catholique.

Philippe II dut éprouver une émotion violente, car sa voix s'altéra, et ce fut avec un tremblement sensible qu'il reprit :

— Le Saint-Siège n'approuvera jamais une semblable conduite !

— C'est vrai, sire ; mais le clergé bourbonnien menace, si on procède contre la manière dont il a agi en cette circonstance, de se séparer de Rome,

et de se constituer en Église nationale !

— C'est à ce point ?

— Oui, sire.

— Et le légat apostolique, que dit-il ?

— Le légat apostolique n'a point osé prendre de résolution violente sans en avoir préalablement référé au Saint-Siège.

Philippe II grommela quelques paroles inintelligibles :

— Mais, n'a-t-il rien fait ?

— Il a simplement annoncé aux évêques du Prétendant que le prince de Béarn, tout réconcilié qu'il fût par eux, n'obtiendrait l'indispensable absolution du Saint-Père que dans le cas où il irait la demander en personne à la cour de Rome, et s'humilier devant le vicaire de Jésus-Christ.

— Ah ! dit le roi ; quel effet ont produit ces paroles ?

— Le prince, qui ne fait plus que rêver aux moyens de lever tous ces obstacles religieux, serait, au dire de gens bien informés, presque décidé à en venir là.

Philippe II poussa une sorte de soupir de soulagement.

— C'est vrai ! dit La Varenne ; dans ces conditions-là, le fameux projet tient toujours.

— Et, recommença le monarque, et quel est le sentiment général à propos de cette hypocrite et sacrilège abjuration ?

Beauvoir toussa, comme si ce qu'il allait dire le gênait.

— Je ne cacherai point à Votre Majesté, répondit-il, que beaucoup de gens du peuple, et peut-être aussi de la bourgeoisie, ont l'impudence de prétendre qu'ils souffrent depuis assez longtemps, et que, puisque le roi de Navarre est à présent catholique, il n'y a plus de raisons pour lui refuser obéissance.

— N'y a-t-il plus de potences à Paris ? gronda Philippe II.

— On fait tout ce que l'on peut, sire, mais chaque jour les mécontents paraissent en plus grand nombre. Le Conseil est bien inquiet !

— Bravo ! très-bien ! dit François, qui, lui aussi, de sa cachette, prenait grand intérêt à ces nouvelles.

— Dieu juste ! s'écria avec fureur le vindicatif souverain des Espagnes ; — est-il donc écrit que cet Henri de Béarn l'emportera contre les puissances conjurées du ciel et de la terre ! Cent fois au moment d'abîmer dans un anéantissement complet ce fatal ennemi, toujours je l'ai vu se relever, plus fort, plus avancé que jamais. — Qui donc me délivrera de cet homme !...

— Oh ! oh ! dit La Varenne, — voilà une parole bien terrible dans la bouche d'un roi. Par bonheur, le temps n'est plus où les courtisans vendaient leur âme pour un sourire de leur maître, et le souhait impie de cet autre Henri d'Angleterre ne va point attaquer cette fois un vieil archevêque de Cantorbéry, débile et résigné !

— Sire, avait cependant repris, mais d'un ton si bas que François saisissait à peine les mots de son discours, — sire, avait repris le baron de Beauvoir, à qui cette explosion de colère faisait sans doute trouver le moment des plus favorables pour l'insinuation qu'il désirait risquer, — Votre Majesté daignerait-elle répondre à ceci ?

— Dites ? monsieur.

— Votre Majesté a-t-elle lu avec attention la dépêche du Conseil suprême que ce faussaire lui a présentée ?

— Oui, monsieur, tout entière.

— Et Votre Majesté se souvient-elle du dernier paragraphe et de ses expressions ?

— Parfaitement, répondit Philippe II. On y parlait d'un projet décisif présenté au gouvernement de *l'Union* par le cardinal de Pellevé.

— Le roi se serait-il informé du sens de ces mots ?

— Cet homme a prétendu qu'il s'agissait de me proclamer moi-même roi de France, le Saint-Siège approuvant d'avance, et consacrant ensuite mon élection, et de m'obliger ainsi à intervenir personnellement dans la question avec les ressources réunies de tous mes États.

— Sire, répondit Beauvoir, tout cela n'était qu'une impudente défaite. Le Béarnais et ses sicaires ne savent rien. J'ai souffert la torture pour n'avoir point voulu révéler ce secret.

— Eh, qu'est-ce donc, alors ? monsieur.

— Majesté ! fit Beauvoir, encore plus bas, — le 1^{er} août 1589, il y a quelques jours de plus que quatre ans, Paris, cerné par les troupes victorieuses du roi Henri III, Paris, avec ses remparts ouverts, ses défenseurs découragés, était près de succomber devant une attaque décisive.

Philippe II fit un pas vers le baron. La Varenne, entr'ouvrant davantage la porte, au risque de se trahir, avait collé son oreille à la portière même.

Beauvoir reprit :

— Tout ruisselant encore du sang du martyr duc de Guise, le roi Henri III, en apercevant du haut d'une colline la capitale qu'il venait assiéger, avait proféré ces paroles :

« Paris, chef du royaume, mais chef trop gros et trop capricieux, tu as besoin d'une saignée pour te guérir, ainsi que toute la France, de la frénésie que tu lui communique ! Encore un peu de jours, et on ne verra ni tes maisons, ni tes murailles, mais seulement le lieu où tu auras été ! »

Chacun voyant l'impossibilité de la résistance, faisait donc, intérieurement, le sacrifice de ses biens et de sa vie. Paris se trouvait dans une situation plus affreuse encore que celle d'aujourd'hui.

— C'est vrai, dit le roi d'Espagne.

— Un homme ignoré, continua le baron, un moine obscur sortit alors de la ville aux abois, seul avec sa résolution. L'esprit de Dieu le conduisait. Il frappa l'impie Sardanapale, et le soir de ce mémorable jour, Paris était délivré, et l'Église vénérât son jeune confesseur à l'égal des saints les plus glorieux.

— Que disais-je donc tout à l'heure ? murmura La Varenne. Insensé ! j'oubliais les souvenirs de notre propre génération ! Le fanatisme n'est-il pas encore un plus dangereux mobile que le dévouement à un individu !

Philippe II était resté immobile, impressionné peut-être, — François voulut le croire un instant, — par ce rappel significatif du sort terrible d'un de ses frères en royauté.

— Eh bien, monsieur ? fit-il.

— Eh bien, sire, reprit Beauvoir hésitant presque à ses propres paroles, — pourquoi le prodige, car il y a certainement eu prodige dans l'action de ce moine, ne se renouvellerait-il pas aujourd'hui, afin de sauver, une seconde fois, Paris et la France catholique !...

— Les Français sont dégénérés ! dit le vieux monarque d'une voix sourde.

— Le poignard libérateur de Jacques Clément peut se retrouver encore, souffla Beauvoir. — Votre Majesté veut-elle toujours que je lui explique la proposition du cardinal de Pellevé ?

La respiration de François était complètement suspendue.

— Ah ! dit Philippe II lentement, c'est donc d'une mesure de ce genre qu'il est question ?

Beauvoir, sans répondre à ces mots, continua :

— Sire, au moment où plein d'indignation et de douleur, le Conseil suprême s'assemblait, après la dernière séance des États, le cardinal tout ému vint apprendre qu'un jeune homme, élève des Jésuites de Paris, le quittait à l'instant même. Enthousiaste de Jacques Clément, désireux des

honneurs dont on avait récompensé sa mémoire, ce jeune homme s'était ouvert au prélat du dessein, médité depuis longtemps, mais rendu irrévocable par les événements du jour, si menaçants pour la foi et pour notre propre cause, ce jeune homme, dis-je, s'était ouvert du dessein qu'il avait conçu d'imiter contre l'hérétique Béarnais l'exemple du bienheureux moine.

Le roi d'Espagne, en dépit de son inflexibilité, tressaillit brusquement. Le fauteuil sur lequel il venait de se poser remua en faisant crier le parquet.

— Continuez ! dit-il.

— Pellevé, s'appuyant sur mille exemples proposés chaque jour à l'admiration des peuples, entre lesquels l'action de Judith, inspirée par Dieu lui-même, Pellevé déclara que, devant la ruine imminente de la religion et de la nationalité, l'hésitation n'était pas permise, qu'elle était même un crime.

Il ajouta qu'il avait fort encouragé le jeune homme, et que si, dans les vingt-quatre heures à partir de cet instant, les chefs de l'Union n'avaient rien trouvé de plus efficace pour le salut commun, il lui fournirait tous les moyens nécessaires pour accomplir immédiatement son projet.

Philippe II fit entendre une exclamation qui pouvait paraître dictée par la répugnance. Il n'interrompit cependant pas le narrateur.

— Le légat apostolique présent à la séance, reprit Beauvoir, citait les louanges données en plein consistoire, par Sixte V, à la conduite de Jacques Clément, et concluait à sa rapide imitation ; mais le Conseil, convaincu que la capitale pouvait tenir encore plusieurs mois, et trop dévoué à Votre Majesté pour rien entreprendre de décisif qu'elle ne l'eût auparavant approuvé et déclaré compatible avec ses propres desseins, le Conseil décida d'attendre vos instructions et vos ordres, sire, afin de n'en venir là qu'à la dernière extrémité, et pria le cardinal qui acquiesça à cet avis, de s'en rapporter à la décision de Votre Majesté, lorsqu'elle serait connue.

Le roi d'Espagne resta un moment silencieux. Il scrutait, sans doute, le regard et l'expression des traits de son interlocuteur.

— En somme, dit-il, satisfait probablement de son examen, — que veut-on de moi à ce sujet ?

— L'approbation formelle de Votre Majesté.

— Mon approbation ?

— Oui, sire, et des ordres pour les commandants espagnols, afin de faciliter l'exécution de cette grande entreprise, et surtout afin d'en assurer

les résultats, au milieu du trouble infaillible qui saisira l'armée hérétique, privée tout à coup de son chef.

On frappa à la porte du cabinet royal.

— M. le duc de Médina est ici, fit un officier.

— Qu'il attende, dit Philippe II. — Ah ! Et qu'on m'avertisse aussitôt que l'individu en question sera arrêté.

— Monsieur, reprit-il avec une certaine sévérité, s'adressant de nouveau à Beauvoir, je vais, avant toute chose, vous donner ma réponse sur ce que vous venez de me faire entendre. Nous terminerons ensuite avec mon ministre l'affaire de cet espion.

— Oh ! fit La Varenne, la sueur au front, dois-je donc assister à ce spectacle fatal d'un roi ordonnant l'assassinat d'un autre roi ! de la souveraineté détruisant de ses propres mains ce prestige d'inviolabilité qui, jusqu'ici, a fait sa force véritable aux yeux des nations ! — Mais non, l'austère Philippe d'Espagne ne se prêtera point à la lâche et criminelle action que l'on ose lui proposer. Il repoussera ce misérable ; il flétrira les auteurs et les complices d'un aussi infâme dessein.

Et le jeune homme, après avoir prononcé ces paroles, se recula un peu, afin de mieux assurer, — pour entendre ce qui allait suivre, — son centre de gravité dans la fatigante posture où il se tenait, le buste projeté en avant, la tête penchée entre la petite porte et la tenture intérieure.

Mais comme il se retournait pour changer de position, une main petite et douce saisit la sienne, et le page indien qui était entré sans que La Varenne l'eût aperçu, l'entraîna rapidement, bien qu'à contre-cœur, cette fois, de la part du capitaine, vers la sortie du dangereux passage.

XIX. COMMENT LA COMTESSE DE MARCIAC S'ACQUITTA EN UNE SEULE FOIS ENVERS LA VARENNE, DE TOUS LES SERVICES QUE CELUI-CI LUI AVAIT JADIS RENDUS ; ET COMMENT LA VARENNE DÉCOUVRIT LE MOTIF RÉEL DU VOYAGE PRÉCIPITÉ DE LA COMTESSE A TRAVERS LA FRANCE.

Le page traversa le salon de réception de l'Infante, une autre grande salle également solitaire, et parvenu sur une espèce de palier obscur, il ouvrit, après avoir frappé deux coups égaux, la porte d'une nouvelle chambre, y fit pénétrer son compagnon, puis restant lui-même au dehors, il referma la porte aussitôt.

La Varenne résolu à ne plus s'étonner de rien, s'avança dans la pièce en préparant un salut courtois. Il venait d'apercevoir, assise sur un fauteuil, une dame vêtue de la même manière que les femmes d'honneur de l'Infante qu'il avait vues le jour précédent, et qui, au bruit de son arrivée, s'était levée, et marchait au devant de lui.

Mais à peine l'un et l'autre eurent-ils fait trois pas, que le regard du gentilhomme qui du premier coup d'œil n'avait que confusément embrassé l'ensemble de la dame, se portant sur son visage, La Varenne s'arrêta tout à coup dans un violent soubresaut, et jeta un véritable cri d'angoisse.

Le pauvre François, troublé jusqu'au fond de l'âme par ce dernier choc, put croire, un instant, que les terribles secousses de cette journée si remplie avaient en réalité troublé son cerveau, et qu'un décevant fantôme se dressait devant lui, évoqué par son imagination délirante.

La femme qu'il dévorait maintenant du regard, offrait à La Varenne une ressemblance tellement frappante avec sa bien-aimée, la belle madame de Marciac, mais avec madame de Marciac pâle et défaite, que malgré son indicible stupéfaction de la retrouver en ce lieu et sous ce costume, le jeune

homme ne songea pas à mettre en doute, une seconde, que ce ne fût la comtesse elle-même.

François regarda tout autour de lui d'un air égaré, se demandant s'il n'était point en proie à quelque funeste hallucination, ou s'il n'était point la victime de quelque magie perfide.

Mais la dame qui, elle aussi, en apercevant distinctement La Varenne, était devenue blanche comme une morte, et qui tremblait encore dans tous ses membres, la daine qui avait vu le premier mouvement d'effroi, entendu le cri du capitaine, et qui demeurerait témoin impressionnée de sa foudroyante surprise, la dame arriva près de lui, et d'une voix grave et triste :

— Monsieur, dit-elle à La Varenne, c'est en effet bien moi, la comtesse de Marciac ; — vous ne vous trompez point.

— Ah ! fit La Varenne avec une exclamation insensée.

Et il voulut s'élancer vers elle, mais la jeune femme l'arrêta par un geste hautain.

— Moi, continua la comtesse, qui sans m'arrêter à ce que j'ai appris de vous, à ce que l'on m'a dit du rôle terrible que vous êtes venu remplir dans cette cour, me souviens uniquement, monsieur, que je vous dois la vie ; moi, qui ai voulu, en échange, vous sauver d'un danger mortel et pressant.

— Ah ! cria une seconde fois avec un trouble croissant La Varenne qui n'avait pas compris un seul mot de ce discours, et qui demeurerait, l'œil fixe et hagard, les deux mains pressées sur sa poitrine, pour comprimer la douleur poignante dont une subite réflexion l'avait frappé ; ah ! ce dernier coup me manquait !

Beauvoir et Elle à Madrid ! — ensemble ! — voilà donc le but concerté de ce voyage !... comme Elle se jouait de moi ! ! !....

La comtesse pâlit davantage, ses lèvres décolorées frissonnèrent anxieusement, mais, sans qu'en apparence son sang-froid s'altérât, elle reprit avec une vive supplication.

— Calmez-vous, monsieur, je vous en conjure, et veuillez m'écouter. Il y va de la vie pour vous ainsi que pour moi-même !

La Varenne rappelé à lui par l'harmonieux son de cette voix qui lui remuait irrésistiblement le cœur, fixa avec une expression presque stupide, mais dans laquelle dominait une sourde fureur, celle dont, le matin même, il invoquait encore le souvenir adoré.

— Monsieur, dit la comtesse tout agitée, je vous le répète, vous n'avez pas un moment à perdre pour vous garantir du plus grand péril que vous ayez peut-être jamais couru. On sait ici qui vous êtes, et l'on vous cherche j'ai pu, heureusement, vous préserver contre les premières mesures prises. Malgré tout ce qu'il peut y avoir en cela de contraire à mes devoirs, j'irai jusqu'au bout. — Je vais vous remettre tout l'or qui vous sera nécessaire, et vous fournir les moyens de sortir de Madrid. Une fois sur la route de France, je pense que vous regagnerez aisément votre pays.

La voix de la comtesse, malgré la ferme résolution qu'elle exprimait, tremblait cependant un peu en prononçant ces derniers mots.

La Varenne tout à ses sensations intérieures, ne répondait rien.

La jeune femme se dirigea alors vers le tiroir tout ouvert d'un meuble, dans lequel scintillaient des piles de doublons et de quadruples d'Espagne. Elle allait y puiser, lorsque François prit la parole.

— Et vous, madame ? dit-il sourdement.

— Moi, monsieur ? que voulez-vous dire ?

— Oui ; vous, madame, que devenez-vous ?

— Je reste ici, monsieur.

— Ah ! vous restez ici.

— Mais il semblerait, monsieur, reprit assez sèchement la jeune femme, il semblerait que vous me demandez compte de mes actions !

— Et, dit François, si cela était ?

— J'aurais cru, monsieur, que vous apprécieriez plus nettement notre situation réciproque.

Une certaine hésitation perçait néanmoins, en dépit de ces dures paroles, dans l'accent de la comtesse.

La Varenne la regarda un instant.

— Madame, fit-il avec un accent où vibrait une souffrance profonde, madame, croyez que j'apprécie dignement tout ce que vous a dicté, dans l'intérêt de mon salut, la seule reconnaissance que vous dites avoir conservée à mon égard. Cependant il y avait entre nous autre chose que le souvenir d'un service échangé. D'où vient donc l'oubli que vous paraissez en avoir si vite fait ?

La comtesse ouvrit la bouche comme si elle allait parler, mais elle réprima aussitôt ce mouvement, et se contentant de soupirer, elle ne répondit rien.

— Vous venez de dire, madame, continua La Varenne, se faisant humble de courroucé qu'il avait paru d'abord, — vous venez de dire que l'on savait ici, à cette heure même, qui j'étais réellement. Votre changement si complet provient-il donc, madame, de cette révélation qui vous a été faite de mon personnage véritable, et des circonstances au milieu desquelles vous l'avez apprise ? J'ignore ce que l'on vous a raconté à mon sujet, mais puisque je dois vous quitter, pour toujours, sans doute, je veux au moins que vous sachiez si je mérite à juste titre votre mépris et votre indifférence. Peut-être ai-je commis une faute en ne me dévoilant pas, jadis, mais le secret de ma situation ne m'appartenait point.

— L'heure s'avance, monsieur, dit la comtesse, chez laquelle un léger trouble commençait à poindre.

— Madame, fit le jeune homme sans qu'il parût avoir entendu, je m'appelle en réalité le chevalier de La Varenne. Je suis gentilhomme du roi de France et de Navarre. Est-ce bien là le nom et le titre que l'on vous a répétés ?

La comtesse fixait d'un air soucieux une horloge dorée.

— J'avais cinq ans, madame, continua La Varenne, lorsque le roi Henri IV à qui mon père avait sauvé la vie, voulut se charger de mon avenir. Tous mes parents étaient morts. J'étais seul sur la terre.

Eh bien, depuis cette époque, jamais maître ne fut plus indulgent pour son serviteur, jamais tuteur n'eut plus de soins pour un pupille que ne l'a fait Henri de Bourbon envers moi, triste orphelin. Mon éducation, mon rang, ma fortune, mon nom même qu'il m'a restitué, tout vient de lui. Vous voyez quelle ingratitude il y aurait eu de ma part à ne pas aimer ce royal bienfaiteur, presque à l'égal d'un dieu.

— J'ai donc, reprit La Varenne, servi en tous les temps mon prince, aussi utilement qu'il m'a été possible. — Vous devez savoir, madame, que fréquemment, entre deux partis, des négociations importantes sont conduites sous le secret par des gentilshommes de confiance, à l'aide de noms d'emprunt de part et d'autre des négociateurs. C'est ainsi que j'eus l'honneur de vous voir à Paris, où garanti aux yeux de la masse par le pseudonyme du capitaine d'Aubans, j'essayais d'amener les chefs de la Ligue à un accord avec leur légitime souverain, et de rendre enfin, si cela se montrait possible, la paix à mon pays désolé.

Dites, madame, voyez-vous dans tout ceci la moindre chose qui blesse les idées reçues, ou les lois de l'honneur ?

Madame de Marciac remua la tête avec un geste muet.

— Depuis lors, continua La Varenne sans se décourager, — depuis lors, une occasion s'est offerte à moi de témoigner ma reconnaissance à ce protecteur bien-aimé, en consolidant sa couronne, en sauvant son existence, peut-être, si je réussissais. Vous connaissez, m'avez-vous dit, toute mon entreprise, vous pouvez apprécier son immense importance, ses périls et ses difficultés. Eh bien, je le prétends avec fierté, une action comme la mienne, qui, dans un intérêt privé, serait une criminelle supercherie, devient, ennoblie qu'elle est par le grand résultat auquel elle tend, par les risques qu'elle entraîne, un véritable brevet de dévouement et de courage. — Dites, madame, ne le comprenez-vous point ainsi, et tout ceci est-il d'un mauvais gentilhomme, d'un être déloyal ?

Pourquoi donc, jointe à un reste de sollicitude pour ma conservation, une semblable rigueur envers moi ? — Car, madame, si le mystère indispensable de ma conduite et de mes discours passés, si mon attachement à une cause dont vous êtes l'ennemie, sont de nature à vous avoir blessée, n'éprouvais-je pas, moi aussi, un indicible étonnement de vous retrouver à Madrid et dans ce palais, quand, chaque jour, depuis notre séparation, ma pensée allait, au-delà des montagnes, saluer sur la terre française l'heureuse ville que je croyais favorisée de votre présence ?

Cependant, je ne vous interroge pas : trop heureux encore que vous ayez daigné m'entendre jusqu'ici. — Madame, je suis prêt à partir !

D'abord résignée et triste, la parole de La Varenne débordait alors d'une amère résolution. Sa force morale avait repris peu à peu le dessus, rendant au jeune homme la liberté si précieuse de l'esprit, que le début de cette scène étonnante avait si fort compromise chez lui.

Madame de Marciac, tout au contraire, à mesure que les explications loyales de François se déroulaient devant elle, à mesure qu'elle écoutait ces accents que la passion avait naguère enflammés tant de fois pour elle en des circonstances chères encore, et qui lui revenaient en foule à la mémoire, à mesure que ce mâle visage empreint de douleur et de vérité agissait sur ses regards, madame de Marciac sentait fondre sa volonté première. Elle étendit sa main vers le gentilhomme pour le retenir.

— Monsieur, dit-elle singulièrement agitée, bien que certaines apparences auxquelles toute personne se serait laissé prendre m'eussent un instant abusée, ma croyance dans la noblesse de vos sentiments subsiste toujours intacte. Je serais au désespoir, ayez-en la certitude, que vous

conservassiez une fausse opinion de mon caractère. Et malgré le prix de chacune des minutes qu'absorbera ce récit, vous n'aurez pas, au moins, à me reprocher la dissimulation. Vous allez entendre, en peu de mois, les raisons de toute ma conduite, à moi aussi, passée et actuelle, et vous pourrez comprendre en m'écoutant, quels sont ces inexorables devoirs que, tout à l'heure, j'invoquais devant vous. — Je ne vous recommande point la discrétion ; certains de ces détails ne me concernent pas seule.

La Varenne considéra la jeune femme avec une inquiétude mal déguisée.

— Allons, murmura-t-il, la mort dans le cœur par avance, — quelles nouvelles choses vais-je entendre maintenant ? Ventre-saint-gris ! comme dirait mon maître, voilà une vilaine journée ! Et si je parviens à sauver ma peau, ce qui est douteux, je crois bien que de la manière dont les choses vont pour moi, je ne tarderai pas à rejoindre ce malheureux Sainte-Suzanne, là où je l'ai envoyé !

— Monsieur, reprit la comtesse, devenue elle-même sombre et recueillie, — monsieur, vous me croyez votre compatriote, n'est-il pas vrai ?

— Assurément, madame. Quel motif aurais-je d'en douter ?

— Je ne suis point Française, cependant, monsieur. Ma patrie est l'Espagne. J'ai vu le jour à Madrid.

— J'étais résolu à ne plus m'étonner de rien, pensa La Varenne, mais ce seul préambule me fait déjà mentir à ma promesse. — La comtesse de Marciac Espagnole !

— Fille du marquis de Soria, ancien et fidèle serviteur de la maison d'Autriche, fit de nouveau la comtesse, je fus appelée tout enfant à la cour de Madrid pour être la compagne des jeux et de l'éducation de l'infante Claire Isabelle, elle-même moins âgée que moi.

J'avais quinze ans à peine, et j'étais alors fille d'honneur de la princesse, quand un gentilhomme français, le comte de Marciac, ambassadeur du roi Henri III auprès de Sa Majesté Catholique, me distingua parmi les demoiselles de la cour, et demanda ma main. Le comte, quoique déjà âgé, était un brillant parti ; je n'avais point de fortune, rien à espérer de l'avenir. Les quelques parents éloignés qui me restaient, accédèrent avec joie à cette proposition de l'ambassadeur. Le roi signa à mon contrat, et je devins grande dame et Française.

M. de Marciac, continua la jeune femme, était un noble cœur. Sans héritier direct, il avait préféré rendre riche une orpheline qui bénirait sa mémoire, plutôt que de laisser ses biens à des collatéraux qu'il n'aimait pas.

La douce sympathie d'un vieillard observateur, une affection toute protectrice avaient seules guidé son choix. Loin de prétendre, en m'épousant, avoir acheté une esclave, il s'étudia à me rendre beaux et faciles les jours que je devais passer auprès de lui. C'était un de ces êtres si peu communs, qui trouvent leur propre satisfaction dans le bonheur qu'ils peuvent procurer.

La Varenne écoutait tout cet éloge d'un air assez froid.

— Le comte était originaire du Midi, poursuivit madame de Marciac ; ses terres avoisinaient Bayonne ; nous les habitâmes plusieurs années. Puis, lorsque mon mari m'eût initiée à cette science du monde qu'il possédait si complète, lorsqu'il m'eût rendue Française, en un mot, par le langage et par les manières, il me conduisit à Paris où sa richesse et ses nombreuses relations permirent à M. de Marciac de me produire parmi la haute société, au milieu de laquelle son rang lui donnait accès. Ce fut une époque trop heureuse dans ma vie. Je ne pouvais former un souhait. A peine mes désirs avaient-ils eu le temps de naître, qu'ils étaient comblés.

Je perdis, hélas ! bien vite, cet ami si dévoué, si parfait. Je sus alors ce que c'était que souffrir. Seule avec mes regrets dans le tourbillon de la capitale ; dans mes terres, exposée aux attaques des parents de mon mari, qui ne pouvaient oublier que toute sa fortune m'était échue ; sans conseil, sans affection, isolée au milieu de ce pays qui n'était pas le mien, je résolus d'aller demander à ma terre natale un asile où mon opulence nouvelle devait m'assurer l'indépendance et le repos. Voilà tout le bonheur comme je le concevais alors.

Madame de Marciac se tut, sous le choc de ce monde de pensées qu'elle réveillait d'un même coup.

— Je vins à Madrid, reprit-elle après une légère pause. J'allai saluer mes anciens maîtres. Ils connurent toute mon histoire, mes projets de retraite ; je plaisais jadis ; on me fit fête à mon retour.

Nous pouvons, faibles créatures que nous sommes, nous repaître de vaines illusions ; mais le plus souvent, les chimères que nous caressons s'évanouissent aussitôt que conçues. Cet oubli, cette tranquillité que je venais chercher dans ma patrie, étaient encore loin de moi. — L'amitié des grands est, hélas ! dévorante pour tout ce qu'elle approche. — Dans ce temps-là même, la cour de Madrid en était au plus fort de ses tentatives pour placer sur le trône de France dona Claire-Isabelle. Je fus questionnée sur mes liaisons à Paris, et l'on jugea que par mon crédit auprès du grand

nombre de personnages marquants que je nommai, je pouvais rendre de signalés services dans l'intérêt de l'Infante. On fit donc appel à ma reconnaissance, et à mon dévouement envers la princesse dont j'avais été la première amie.

La Varenne hasarda un mélancolique sourire.

— Je comprends, murmura-t-il ; ce Philippe II est un habile joueur.

— Sept ans s'étaient écoulés depuis mon mariage. Si à Paris on me croyait Française, à Madrid mon nom et ma figure étaient complètement oubliés. Je n'avais jamais assez marqué à la cour pour que ses familiers eux-mêmes pussent me reconnaître, telle que j'étais devenue. A moins d'un hasard peu à redouter, nul ne me soupçonnerait donc d'agir en faveur de ma jeune princesse d'après un plan tout concerté.

— Et, dit François devançant les paroles de la belle veuve, — et le roi catholique, en défiance éternelle de ses agents, de ses ministres, de tout ce qui se passe à l'étranger sans être contrôlé par lui, le roi catholique vous demanda alors, madame, de retourner à Paris, de reprendre parmi le monde votre rôle brillant, afin de pouvoir, à l'abri de tout soupçon, soutenir les fidèles, réchauffer les timides, et fournir à Sa Majesté elle-même les détails exacts de toutes les manœuvres de ses créatures et de ses ennemis ?

— C'est bien cela, reprit la comtesse. Aussi, quelque douleur que j'éprouvasse de renoncer si vite à mes rêves, attachée par d'imprescriptibles devoirs à la maison d'Espagne, devant l'appel de mes bienfaiteurs je n'hésitai pas. Je regagnai la France, résolue à fidèlement accomplir les instructions du roi Philippe II. Toute latitude m'était laissée d'ailleurs, de me retirer aussitôt que je ne croirais plus ma présence nécessaire à Paris.

Madame de Marciac fit une nouvelle pause.

— Sans doute, reprit le jeune homme, la déclaration des États contre l'Espagne, et le complet échec de ses envoyés vous décidèrent à partir ?

— Vous l'avez dit. Sans m'attacher à d'inutiles espérances, je vis que de ce jour tout était perdu, et que, sans un miracle, l'Infante ne serait jamais reine. Le but principal de l'intervention espagnole ayant échoué, il me répugnait étrangement de me commettre dans de vulgaires excitations à une guerre civile désormais sans utilité et sans grandeur. Je voulus rendre compte en personne de ma mission au roi Philippe II, lui donner de vive voix les renseignements si précieux pour ses décisions à venir, sur la situation réelle des choses, ainsi que sur la conduite des hommes politiques en France, et je partis, vous savez, monsieur, de quelle manière.

La comtesse s'arrêta. Son récit était terminé. L'œil de la jeune femme chercha l'horloge indicatrice.

— Madame, dit vivement La Varenne, qui suivait chacun de ses gestes, — daignerez-vous mettre le comble à vos bontés ?

— En quoi cela, monsieur ?

— Daignerez-vous m'apprendre comment vous avez su que j'étais à Madrid, sous le personnage de l'envoyé extraordinaire de *l'Union* ?

— Oh ! de la manière du monde la plus singulière.

— Et de plus, madame, comment vous avez réalisé ce prodige de me soustraire à une arrestation immédiate, et de m'amener près de vous.

— Quant à ceci, rien de plus simple. Écoutez-moi.

La Varenne fit aussitôt silence, et tendit avidement l'oreille.

— Après notre séparation, non loin des frontières d'Espagne, dit la jeune veuve, je me reposai un jour tout entier. Les Pyrénées franchies ensuite, je louai à Pampelune une voiture de poste, et prenant sans m'en douter, certes, le moins du monde, la route que vous aviez vous-même parcourue, j'arrivai à Madrid hier, assez avant dans la nuit. J'étais, comme vous devez le croire, rompue de fatigue, si bien qu'au lieu de voir personne, je me mis de suite au lit.

Le roi me reçut ce matin ; nous causâmes longuement. Il m'entretint de l'ambassadeur de *l'Union* qui m'avait devancée de deux jours ici, et me témoigna, sur la force de ses idées, sur la distinction de son langage, une satisfaction qui ne laissa pas que de m'étonner. Je ne reconnaissais guère M. de Beauvoir, ligueur très-déterminé, il est vrai, mais, en général, médiocre orateur, je ne le reconnaissais guère, dis-je, à ce portrait si flatté.

François se permit un second sourire, complètement approbatif.

— La *camerera major* de l'Infante, poursuivit madame de Marciac, est l'unique affection qui me reste de mon enfance passée dans ce palais. Elle fut jadis ma maîtresse et ma seconde mère. Cette bonne amie, vous le voyez, m'a vêtue de ses propres ajustements ; car, avec mon habit de cavalier, j'eusse fait une singulière figure devant Sa Majesté et devant la princesse.

La Varenne soupira. Il avait le mauvais goût de préférer, lui, ce charmant cavalier qui le traitait si bien, à la dame d'honneur, presque hostile à son égard, qu'il avait sous les yeux.

— Le roi m'avait rapporté l'entrevue de sa fille avec l'envoyé de l'Union. Sachant qu'elle avait assisté à l'audience, je questionnai doña

Carmen, et j'appris d'elle que le baron de Beauvoir présenté à la princesse, était un jeune homme de trente ans à peine, grand, blond de cheveux, et plutôt pâle qu'autrement.

Or, le véritable Beauvoir ayant quarante ans, étant très-brun et de taille moyenne, de singuliers soupçons m'assaillirent, et j'allais m'écrier, lorsque mes yeux tombant par hasard sur le page indien assis auprès de moi, j'aperçus à son cou cette chaîne d'or d'un curieux travail, que souvent j'avais remarquée sur vous, pendant notre voyage. L'enfant attribua le geste que m'arrachait la surprise au désir de connaître l'origine de ce joyau, et il s'empessa de me dire qu'il lui avait été donné par le gentilhomme français. Un pressentiment douloureux et inexplicable me serra le cœur ; je dus devenir fort rouge, car je sentis une vive flamme me monter au visage. Changeant aussitôt de sujet, je pris le premier prétexte venu pour me retirer.

— Par le ciel ! pensa La Varenne, que voilà un bijou donné à propos ! — Alonzo, c'est le nom du page, reprit la comtesse, m'est tout dévoué. Il me doit les premiers soins qu'il a reçus en arrivant du Nouveau-Monde, presque au berceau, ainsi que ce qu'il sait d'espagnol ; enfin, je suis sa marraine, et ce titre me rend sacrée pour le pauvre enfant.

Sur un signe, il m'accompagna dans cette chambre. J'acquis alors, par mes questions minutieuses, la certitude à peu près complète que l'envoyé de la Ligue, en ce même instant à Madrid, n'était autre que vous, apparu sous ce nom de Beauvoir dans un but que je ne pouvais deviner, vous, évidemment désireux du secret. Je me réservai pour plus tard l'explication de ce mystère ; et je recommandais à Alonzo le silence sur toutes mes demandes, lorsqu'un gentilhomme vint en toute hâte m'avertir que le roi m'attendait de suite chez l'Infante : je le suivis.

— Comtesse, dit le roi, lorsqu'il me vit en sa présence, — ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez personnellement le baron de Beauvoir ?

Ne pouvant lire dans l'avenir, j'avais, le matin même, laissé échapper cet aveu. Bien que je ne comprisse pas le motif de cette interrogation, il m'était maintenant impossible de me contredire.

— Oui, sire, fis-je tout inquiète, je connais M. de Beauvoir en personne.

— C'est, ma foi, bien heureux, reprit Sa Majesté, et vous allez, comtesse, me rendre un signalé service. Figurez-vous que je suis occupé, en cet instant même, du fait le plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. — Un gentilhomme français vient d'arriver au château, à moitié mort de fatigue par la précipitation de son voyage. Il s'est fait introduire auprès de moi, et

lorsqu'à sa demande si j'avais déjà reçu un envoyé secret de Paris, j'eus répondu affirmativement, il a poussé de pitoyables exclamations, en s'écriant que lui-même était le seul et véritable Beauvoir, que le premier, espion infâme du prince de Béarn, après l'avoir dépouillé, par une lâche trahison, de ses dépêches, l'avait jeté dans une prison, de laquelle, par bonheur, il avait réussi à fuir après peu de temps.

Cet homme m'a présenté des lettres du conseil de l'Union, continua Philippe II, qui confirment réellement tout ce qu'il avance.

— Mais, sire, dis-je alors, très-émue, en quoi puis-je être utile à Votre Majesté dans cette affaire ?

— Je vais, dit le roi, mander ici le nouveau venu, et, comtesse, le confronter avec vous. Vous comprenez ? c'est pour moi le seul moyen de conviction parfaite ; car, voyez, entre ces deux individus, je reste presque indécis encore, tant la parole et la contenance du premier m'ont semblé naturelles. Rien ne me prouve, enfin, que je n'aie pas affaire, dans l'autre, au véritable émissaire de l'ennemi, muni de pièces contrefaites. Une pareille ruse, quoique infiniment hasardeuse, est néanmoins possible.

— Sire, répliquai-je, dans un dernier effort, — si le nouvel arrivé était M. de Beauvoir, je désirerais vivement qu'il ne m'aperçût pas ici ? J'ai de graves raisons personnelles pour demander cette grâce à Votre Majesté.

— Qu'à cela ne tienne, comtesse, répondit Philippe II. — Vous passez dans ce salon à côté ; vous vous tenez près de la portière, que vous entr'ouvrez légèrement, et je place ce gentilhomme tout en face, de façon à ce que vous distinguiez bien son visage. — Avez-vous une objection nouvelle à présenter contre cette disposition ?

— Aucune, sire, dis-je alors.

Tout s'exécuta ainsi que le voulait Philippe II. Le roi fit causer M. de Beauvoir, que je reconnus fort bien. Puis, Sa Majesté passa auprès de moi, m'entendit affirmer que celui-là que je voyais était effectivement le véritable envoyé de la Ligue, et revenant à M. de Beauvoir qui le suppliait de vous faire chercher de suite par tout Madrid :

— Baron, dit le roi, ne vous tourmentez pas tant. Dans quelques minutes d'ici, cet individu doit venir à mon audience, et tout adroit qu'il soit, il n'échappera point à mes gardes, je vous en réponds. Du reste, je vais envoyer en même temps chez le premier ministre, et à l'ambassade de France. Il ne peut être que dans un de ces deux endroits.

— Quelle heure était-il alors ? demanda La Varenne.

— Une heure et demie.

— Du diable ! se dit le jeune homme, maître Sainte-Suzanne m'a rendu un fameux service en me forçant de quitter si vite l'hôtel. Il eût été très-possible que je m'attardasse, et j'étais joliment pris.

— J'avais quitté l'appartement de l'Infante, reprit madame de Marciac, et revenue chez moi, bien que stupéfaite du rôle nouveau que vous remplissiez, l'idée de vous laisser périr sans secours, vous, malgré tout, mon sauveur, me déchira l'âme. Mon esprit ne tint pas devant cette pensée des terribles supplices que l'on vous destinait ; — pour vous y soustraire, je me résolus à trahir mes maîtres, à parjurer mes serments de fidélité, que dis-je ? à livrer le secret de l'État !...

La comtesse avait prononcé ces mots d'un ton véhément ; elle cacha sa tête dans ses mains avec une visible souffrance.

— Madame, dit doucement La Varenne, — à moi aussi vous aviez fait, il y a peu de jours, un serment, serment d'affection éternelle, de dévouement aveugle. — Oh ! ne me répondez pas, ce n'est point un reproche ; car, tenez, si votre conduite dans cette occasion devait, madame, vous causer le moindre remords, je préférerais mille fois m'aller remettre de suite aux mains de mes ennemis, que d'être, un instant de plus, témoin de votre affliction.

Et François fit un pas vers la porte.

— Que dites-vous donc ! cria la jeune femme se soulevant dans un sursaut épouvanté.

Ce mouvement valait cent phrases. Le visage de La Varenne s'éclaira d'un rapide espoir.

— Rien maintenant, madame, fit-il, si ce n'est que j'écoute avec une reconnaissance infinie la suite de vos paroles.

— Dans une aussi affreuse extrémité, reprit la comtesse, j'invoquai la protection du ciel, et son secours sans doute développa dans mon esprit une audace étrange. — Le temps pressait. — J'appelai mon filleul Alonzo, je lui commandai d'attendre aux abords du palais votre venue, en évitant tout regard, et si la fortune voulait qu'il vous rencontrât seul, de vous amener jusqu'ici par les passages intérieurs que nous connaissons tous deux dans leurs plus secrets détours.

— Le brave enfant a rempli sa mission avec un dévouement et une intelligence rares ! exclama François.

— Oh ! dit la comtesse, je lui avais fait comprendre qu'il s'agissait pour vous, ainsi que pour moi, de vie et de mort, et avec ce mobile il aurait affronté tous les périls et toutes les difficultés imaginables. Le hasard, d'ailleurs, devait agir dans tout ceci plus encore que nous, et j'avais foi en lui.

— Non pas le hasard, fit La Varenne qui songea à son bonheur persistant de toute cette journée, — non pas le hasard, mais la Providence ! Pour mon compte, je serais un fier ingrat si je ne rétablissais pas ainsi les véritables termes de la question.

— Ma première pensée, continua la jeune femme, avait été celle que l'enfant vous donnât avis de fuir sans délai. Mais Alonzo ne parle que l'espagnol, peut-être ne vous seriez-vous pas rendu à ses gestes, ni même à ses raisons, quand bien encore vous l'eussiez compris. Enfin, je tenais à éclaircir par votre propre vue un dernier reste de doute. De plus, n'était-il pas indispensable que je vous visse moi-même pour vous donner les moyens de sortir de Madrid, les sommes nécessaires pour quitter l'Espagne ?

— Madame, dit La Varenne, je comptais moi-même me mettre en route aussitôt après l'audience royale, de sorte que j'ai sur moi plus d'or qu'il ne m'en faudrait à tout événement.

Et François toucha la lourde ceinture cachée sous son pourpoint, qui rendit un son métallique.

Ce mouvement fit lever involontairement à la comtesse ses yeux qu'elle tenait baissés, et son regard, en cherchant alors à se fixer, rencontra l'horloge.

— Quatre heures, mon Dieu ! s'écria-t-elle avec effroi ; — au nom du ciel, partez, monsieur, pendant qu'il est temps encore ! Plus tard, on aura intercepté les chemins, et vous serez perdu sans aucun espoir.

Sa voix, claire et expansive pendant la dernière partie de l'entretien, était maintenant brève et contenue, comme si la jeune femme eût craint que son émotion intime ne débordât malgré elle.

— Comment dois-je faire ? répondit François ; je vous écoute, madame.

— Veuillez d'abord appeler Alonzo ; il doit veiller sur nous, de l'antichambre.

La Varenne marcha vers la porte ; mais l'hésitation empreinte sur ses traits décelait son agitation intérieure, et à peine après s'être avancé de quelques pas, il revint en face de la comtesse.

Madame de Marciac le regardait étonnée.

— Madame, fit le capitaine avec une tristesse résignée et communicative, — madame, je pars, parce que votre propre sûreté l'exige en cet instant, parce que je suis un honnête homme, et que le roi de France, qui a foi en mon honneur, m'attend ; mais je pars la mort dans l'âme. Pardonnez-moi ces paroles, ce sont les dernières. Vous n'entendrez aucune exagération sortir de ma bouche, aucun reproche injuste ni discourtois ; mais, je vous le dis, madame, simplement, comme ce qui est vrai, — sur ce même honneur qui me fait vous quitter maintenant, persuadé comme je le suis, en vous laissant dans ce lieu, de ne jamais vous revoir, — une fois ma mission accomplie, je volerai à quelque siège de ville, et le premier ennemi qui voudra m'arracher une vie désormais insupportable, sera le bienvenu.

— Chevalier !... chevalier !... murmura la jeune veuve impressionnée au dernier point.

— Que voulez-vous ? madame, reprit François devenu calme à mesure que l'amertume de son âme s'exhalait au dehors.

— Chevalier !... le devoir !... balbutia la pauvre femme.

— Le devoir ? fit le gentilhomme avec un accent profond ; eh ! votre dévouement, sans but aujourd'hui, n'a-t-il pas déjà, dans le passé, comblé toutes les exigences ? n'avez-vous pas perdu votre repos, risqué votre vie pour ces princes d'Autriche qui ne sont plus même les vôtres ? Et par une exagération de sentiment, sacrifierez-vous donc la plus belle partie d'une existence qui pourrait devenir si heureuse, à vivre ici seule et triste, loin de cette belle France, votre véritable patrie, loin de tous ceux qui vous aiment !

— Le bonheur n'est pas fait pour moi ! soupira la jeune femme en baissant la tête.

Et son beau regard se voila de larmes.

— Adieu donc, madame, reprit douloureusement La Varenne ; je fuis de ces murs pour mourir bientôt !

— Chevalier ! murmura la comtesse avec un sanglot, partez !... S'il le faut pour vous sauver une autre fois la vie... eh bien, je vous rejoindrai... plus tard.

— Hélas ! dit La Varenne attendri, je vous crois de tout mon cœur ; mais vous ne pourrez jamais regagner la France ; mille obstacles vous retiendront dans cette cour, que, seule, vous serez incapable de briser. — Qui sait même, ajouta François en rugissant presque à cette pensée, qui sait si cet

atroce Philippe II ne fera pas de votre main le prix de quelque ténébreux service !... — Ce Beauvoir ici, oh !...

— Mais, s'écria la jeune femme tordant ses bras dans un accès de désespoir, — mais que voulez-vous, au nom du ciel ! — Ne voyez-vous donc pas que vous me torturez inutilement, et que chacune de vos paroles me déchire l'âme !

La Varenne se mit à deux genoux devant elle.

— Que nous partions ensemble ! fit-il d'une voix suppliante ; — voilà ce qui me rendra seul à la vie.

— Oh ! mon Dieu ! exclama la comtesse.

François saisit ses mains qu'il pressa sur son cœur, sans qu'elle songeât à les retirer.

— Oui, reprit-il avec passion, que nous partions ensemble pour gagner notre belle patrie, où l'on est libre, et pour ne plus nous séparer. Marie ! mon ange bien-aimé ! avez-vous donc oublié déjà ces rêves si beaux d'avenir que nous formions tous deux, à peine y a-t-il quelques jours.

Madame de Marciac frémit ; sa tête s'égarait ; elle ne put que balbutier ces mots :

— Mais ici ! mais la princesse !...

La Varenne comprit le pudique scrupule qui inspirait ces exclamations.

— Quand, répliqua-t-il, quand le roi de France, seul souverain de la comtesse de Marciac, aura approuvé notre union, qu'aura donc à dire la cour de Madrid ? N'êtes-vous point libre de votre main !

La conscience de son respectueux amour, de son noble caractère éclatait dans l'accent du gentilhomme.

L'imagination de la comtesse flottait indécise et perplexe.

— Oh ! dit La Varenne en l'enlaçant de ses bras, dites, chère Marie ! que font, en vérité, à notre amour toutes ces haines, toutes ces rivalités des princes et des grands ! qu'importe à notre bonheur l'opinion des indifférents ou des envieux ! Pour les mesquines considérations d'un monde égoïste, devons-nous renoncer à jamais à ces félicités de la passion, seule oasis au milieu de l'aride désert de la vie, et desquelles Dieu lui-même a placé le désir toujours ardent au plus profond du cœur de l'homme !

La jeune femme couvrait François de ses yeux ardents. Cette caresse, ces douces plaintes, l'haleine embrasée du gentilhomme qui montait jusqu'à ses lèvres, la remplissaient d'un trouble et d'une ivresse inconnus.

— Fuyons donc tous deux, ou mourons ensemble ! souffla-t-elle éperdue.

Et jetant ses bras au cou du jeune homme par un élan dont la résolution semblait défier tous les ennemis du monde et toutes leurs colères, elle appuya convulsivement ses lèvres sur son front pâissant.

C'était le baiser des fiançailles, pour la vie tout entière, ou pour l'échafaud prochain.

— Oh ! murmura La Varenne, l'œil sublime de passion et d'espérance, qui donc, maintenant, oserait prétendre que je ne suis point invincible ?

Comtesse, dit-il sans perdre de temps, comtesse, votre habit de cavalier, où est-il ?

— Là, dans ce cabinet.

— Passez vivement l'y revêtir.

— J'y vais, répondit la comtesse. Vous, mon ami, pendant ce temps, faites quelques rouleaux de cet or ; à un moment donné, il ne nous sera peut-être point inutile.

La Varenne s'approcha du tiroir où reluisaient les beaux écus aux reflets fauves, les doublons du Mexique, les lourds quadruples à l'effigie de Philippe II.

— Bonne prise ! dirait ce pauvre Job, fit La Varenne en remplissant ses poches d'or.

Et un nuage sombre se répandit sur son front au souvenir de son dévoué serviteur, à la pensée de son sort inconnu.

Madame de Marciac ne s'était pas fait attendre. François joignit les mains d'extase en la voyant revenir, après cinq ou six minutes, enveloppée dans un manteau, qui laissant ses bottes seules à découvert, prêtait, grâce à sa taille élancée, une illusion complète à sa tournure, et le large feutre cavalièrement rabattu sur les yeux.

— A présent, dit-il, il ne s'agit plus que de sortir d'ici. Pour la route, j'ai notre affaire. Une fois dehors, il ne me faut que peu d'instant pour préparer tout notre voyage avec sécurité et promptitude.

— Venez, dit la comtesse ; quant à sortir du palais, j'en réponds, moi. Et elle le prit par la main, afin de le conduire.

Mais, fout à coup, La Varenne se frappa le front.

— Mordieu ! dit-il, et ce pauvre page, que va-t-il lui arriver si nous le laissons ici ?

— Ne soyez point inquiet, répondit la jeune femme ; il n'y a rien à craindre pour lui. Jamais on n'ira supposer qu'il ait pris la moindre part à notre fuite ; puis l'Infante qui aime cet enfant, empêcherait que l'on

s'attaquât à lui. Du reste, je pensais déjà au moyen de le faire venir en France auprès de moi.

— Bien cela, dit La Varenne ; comtesse, votre moyen est tout trouvé ; je vous en ferai part tout à l'heure.

Il songeait à Mendoza, le banquier juif, l'agent secret de Henri IV, avec lequel il avait eu, le matin même, cette longue entrevue que l'on sait.

— Embrassons donc Alonzo, dit la comtesse, et partons.

— Partons, reprit La Varenne en ouvrant la porte, et que Dieu nous couvre de nouveau de sa main puissante dans cette suprême tentative de salut !

XX. COMMENT MAITRE JOB FUT DÉLIVRÉ DE SA PRISON, ET COMMENT IL QUITTA MADRID SANS SE FAIRE PRIER.

Il est temps de revenir à un personnage digne encore de quelque intérêt, malgré les événements désastreux auxquels la légèreté de sa conduite avait exposé l'émissaire du roi de France, son propre maître et son ami.

Nous avons laissé maître Job dûment verrouillé dans un réduit de l'hôtel de Sainte-Suzanne où le jour ne pénétrait pas, et tout étourdi de la manière brutale dont on venait de l'y introduire.

Le malencontreux écuyer, lancé sur le ventre au beau milieu de la pièce, et trop ivre pour comprendre rien à tout ce qui lui arrivait, avait d'abord essayé de protester par ses cris contre un traitement aussi dur ; puis, sentant instinctivement au contact du bâillon qui lui contenait la bouche, ainsi qu'aux liens qui garrotaient ses membres, l'inutilité de semblables efforts, il s'était retourné sur le dos par un saut de carpe, et se trouvant sans doute plus à son aise dans cette position, il n'avait pas tardé à s'endormir profondément.

Il était resté ainsi, cuvant son vin, un nombre d'heures dont il lui eût été impossible de se rendre compte, quand le vieux soldat fut tiré en sursaut de son sommeil par un bruit épouvantable mêlé de cris et d'imprécations, et retentissant dans l'office de l'hôtel, séparé par une seule cloison de l'endroit où il était renfermé.

Notre homme ouvrit les yeux, ne vit rien au premier instant, et, on ne peut plus surpris de se trouver en semblable lieu, se mit à réfléchir afin de remettre un peu d'ordre dans ses idées encore toutes confuses.

Mais avec la pensée la mémoire lui revint ; le malheureux Job en un clin d'œil comprit sa désolante situation, et le tumulte redoublant si proche de lui, une angoisse subite l'étreignit au cœur avec tant de force qu'il crut un instant suffoquer.

— Grand Dieu ! murmura-t-il quand il eut recouvré la respiration, — grand Dieu ! on assassine sans doute par là mon pauvre maître ! Ah ! les scélérats ! ah ! misérable que je suis !

Et prêtant l'oreille, il concentra tous ses sens dans une attention extraordinaire, afin de saisir, si cela devenait possible, quelque parole distincte au milieu de ces clameurs inouïes.

Mais les cris et le fracas arrivés alors au paroxysme de l'intensité, s'assourdirent à ce moment même, et peu à peu se perdirent dans l'éloignement.

Job resta plusieurs minutes immobile, baigné d'une véritable sueur d'agonie.

Soudain il entendit dans le corridor qui aboutissait à sa prison un pas pressé ; la serrure cria presque aussitôt sous le jeu de la clef : Job tressaillit horriblement.

— Allons, se dit-il, après mon cher seigneur on vient à moi. Je vais subir le triste sort que je n'ai du reste que trop mérité.

Et donnant à la vie un dernier regret, il se prépara à recevoir sans faiblesse le coup mortel.

Mais la porte s'ouvrit, un flot de jour et de lumière inonda la pièce, et l'écuyer, levant la tête, aperçut son traître Médard qui s'avavançait vers lui.

— Oh ! exclama-t-il intérieurement, oh ! l'infâme, qui vient me dépêcher de ses propres mains.

A défaut de sa langue emprisonnée, les yeux du triste Job lancèrent à celui que le matin encore il appelait son vieux compagnon, un foudroyant anathème.

Médard se baissa, et délia la serviette qui bâillonnait le captif.

— Brigand ! assassin ! hurla Job presque enragé de fureur.

Médard paraissait s'attendre à cette explosion.

— Veux-tu bien te taire, imbécile ! dit-il à demi-voix en étouffant avec la main les cris de son camarade.

Le malheureux prisonnier crut saisir dans l'accent de son camarade une mystérieuse bienveillance, et il devint muet aussitôt.

— Écoute, reprit l'estafier quand il vit Job plus calme, ne te figure pas que c'est pour mon plaisir que j'ai contribué à t'amener ici ? Dans tout ce qui s'est passé, j'étais contraint, au risque de ma propre vie, d'agir comme je l'ai fait. Du reste, mes mesures étaient prises pour que pas un seul cheveu ne tombât de ta tête, à toi. Je t'aurais sauvé malgré l'Espagne entière. Après tout, tu dois bien croire que dans tout ceci de plus hauts personnages et de plus grands intérêts que les nôtres étaient en jeu.

Mais voici bien une autre chose : ton maître, ou plutôt le diable, car on ne peut comprendre comment cela s'est passé, a tué le comte de Sainte-Suzanne. Depuis notre déjeuner, personne de l'hôtel n'a rien vu ni rien entendu, et après avoir cherché partout le comte, absent depuis midi à peu près, et que trois messages de la cour étaient venus inutilement, l'un à la suite de l'autre, appeler chez le roi, on vient de découvrir son corps, déjà roide, caché dans la chambre même qu'occupait ton maître.

— Miracle ! fit Job, sur le visage duquel éclatait une joie délirante, miracle ! mon cher seigneur est donc sauvé !

— Oui, continua Médard, qui lui déliait les bras et les jambes ; et par tous les saints ! il faut que ton maître soit un fier homme et un rude compagnon. En voilà un qui s'entend aux tours de force. Imagine-toi qu'on a appris sans doute des choses extraordinaires sur son compte, car depuis plus de quatre heures la cour le fait chercher ; et croirais-tu qu'on a fouillé tout Madrid, et pas de traces, m'a dit, il y a un instant, le chef des archers ; nul ne sait, ou même ne se doute de ce qu'il peut être devenu. C'est fabuleux !

Job était dégagé de ses liens, il se leva en poussant une exclamation de bien-être.

— Ah ! dit-il, Médard ! à cette heure tu te conduis en gentil garçon, mais n'importe, tu m'as joué un tour bien atroce, pour d'anciens amis comme nous ! Je n'aurais jamais cru devoir souffrir de la sorte par ton fait.

Ce tendre reproche atteignit Médard dans ce qui lui restait encore de sensibilité, et le rendit presque confus malgré son formidable sang-froid habituel.

— Allons, répondit-il, ce qui est fait est fait ; laisse cela de côté. Maintenant, entends-moi bien ? J'ai éloigné les gens de cette partie de l'hôtel ; le passage est libre ; tu vas prendre le manteau et le chapeau d'un de mes gardes que j'ai préparés près d'ici, et, soit que tu veuilles tirer vivement hors Madrid, soit que tu aies où te réfugier dans la ville, auquel cas tu peux compter cette fois, de ma part, sur le secret le plus absolu, je t'indiquerai ta route.

Job n'avait pas perdu un instant la mémoire de ce banquier israélite, dont son maître lui avait donné l'adresse comme un point de ralliement assuré.

— Je sais où me diriger, dit-il, fais-moi seulement arriver jusqu'à la rue.

— As-tu besoin d'argent ? fit Médard généreux jusqu'au bout.

— Merci, j'ai tout ce qu'il me faut.

— Alors, viens vite, les instants sont comptés.

Tous deux sortant de l'obscur réduit pénétrèrent dans l'office même ; Job y revêtit le manteau et le chapeau du garde, puis voyant sur une table un long couteau à découper les viandes, il s'en empara adroitement, et à tout hasard le cacha sous ses habits. Médard le conduisit alors par un escalier de dégagement sous la grande porte de l'hôtel.

Quand il se vit aspirant le grand air, et le chemin ouvert devant lui, le prisonnier ne put s'empêcher de serrer de bon cœur la main de son camarade.

— Adieu, et bonne chance ! mon pauvre Job, dit l'estafier.

— Adieu ! et je voudrais malgré tout pouvoir te dire : Au revoir ! répondit Job, le cœur serré quoi qu'il en eût.

Et il partit à grands pas.

Notre individu, ainsi que nous l'avons vu s'en vanter à plusieurs reprises, parlait le castillan comme le premier naturel du pays. Il se lança donc avec confiance dans les rues de la grande capitale, parmi lesquelles il eut bientôt trouvé la rue Saint-Jérôme, et dans la rue Saint-Jérôme l'hôtel du juif Manassès, autrement dit don Pablos Mendoza, le mieux en cour et le moins suspecté de tous les nouveaux chrétiens des Espagnes.

Il était huit heures de la soirée environ, lorsque Job pénétra dans la demeure du banquier. Le digne aventurier ne s'y croyait, à coup sûr, nullement attendu. Cependant, dès les premières paroles qu'il fit entendre en déclinant au gardien de la porte son désir d'être introduit auprès de don Mendoza, un homme qui devait être un serviteur de confiance et qui se tenait assis dans la loge, quitta sa place, vint examiner la figure et l'extérieur du survenant, puis sortit de la loge et marcha vers lui.

— N'êtes-vous pas, demanda-t-il en espagnol à Job, après l'avoir conduit un peu à l'écart, n'êtes-vous pas l'écuyer du gentilhomme français venu en mission auprès du roi Philippe II ?

— Oui, fit dans la même langue celui-ci, qui regarda assez étonné son interrogateur, — pourquoi cela ?

— Ne m'en demandez pas davantage maintenant, et, au nom de votre maître, contentez-vous de me suivre.

— Je suis prêt, dit Job, où allons-nous ?

Le serviteur lui prit le bras, comme s'il eût été un de ses camarades auquel il avait affaire. Ils dépassèrent le seuil de l'hôtel, et une fois au dehors, ils arrivèrent, en moins d'un quart d'heure d'une marche hâtive, en face d'une des portes de Madrid.

Les sujets du très-redouté Philippe II, après une longue pratique du caractère de leur mystérieux souverain, cherchaient peu, en général, à cette époque de son règne, à se rendre compte de ses allures plus ou moins compréhensibles, non plus que des fantaisies qui pouvaient éclore dans son cerveau. Aussi, plusieurs heures avant cet instant, les Madrilènes oisifs ou voisins des murs d'enceinte, avaient-ils vu, sans essayer le moins du monde d'approfondir les raisons de cette manœuvre, des détachements de soldats se porter simultanément à chacune des issues de la capitale et y stationner, examinant et interrogeant tous ceux qui s'y présentaient pour les franchir.

Job, au premier regard qu'il dirigea vers le guichet qu'il venait d'apercevoir, remarqua ce mouvement inusité dont seul peut-être, parmi la foule, il pouvait comprendre le véritable motif, et une certaine appréhension le gagna tout aussitôt : il regarda son guide.

Au lieu d'hésiter, celui-ci avançait toujours. En arrivant près de l'enseigne qui commandait la troupe en cet endroit, il lui adressa quelques mots auxquels l'officier répondit par un signe de connaissance ; puis, la barrière s'abaissa devant lui, et il sortit tranquillement de Madrid avec Job, dont il n'avait pas quitté le bras.

A quinze cents pas à peu près de la ville, un peu en dehors de la route, une sorte de ferme s'élevait isolée et silencieuse. Le conducteur de Job marcha vers ce bâtiment. Arrivé devant une grande porte entr'ouverte, il la poussa et pénétra dans la cour en faisant signe à l'écuyer de l'attendre, et un instant après, il revint tenant par la bride un cheval tout sellé.

Maître Job attendait patiemment l'explication de toute cette conduite.

— Fidèle écuyer, fit l'émissaire du banquier israélite, qui posa une de ses mains sur l'épaule de Job, — votre maître est parti pour la France, il vous attend devant Paris. — Voici un cheval qui est à vous ; vous paraissez fait aux aventures, vous savez notre langue, et vous voilà libre ; gagnez donc du pays.

Maintenant, si vous étiez arrêté, ou si n'importe quoi de fâcheux vous arrivait, sur le salut de votre âme ! ne soufflez mot du secours qui vous est donné. — Voulez-vous de l'argent ?

Job, de qui La Varenne avait rempli d'or la ceinture, possédait de quoi voyager le reste de ses jours.

— Non, dit-il en s'approchant du cheval et en sautant en selle ; — grand merci, néanmoins.

Puis notre homme s'affermissant sur ses étriers, rassembla les guides, fit un salut reconnaissant à son protecteur inconnu qui le regardait gravement agir, et piquant des deux, partit à fond de train.

Tout heureux de se sentir un bon coursier entre les jambes, ainsi que de voir l'espace ouvert devant lui, au bout duquel était la France, son premier désir, assez naturel d'ailleurs, avait été de mettre tout d'abord entre Madrid et sa personne un intervalle respectable ; mais lorsqu'il se trouva à une lieue de la ville environ, et qu'il put croire qu'on ne le poursuivait point, le vieux soldat ralentit son allure et commença de réfléchir à ce qu'il allait faire.

Job était l'homme des résolutions vives et prudentes à la fois. Il improvisa en deux secondes le raisonnement contradictoire que voici :

— Ou bien, se dit-il, avec ce cheval qui me paraît une bonne bête, je gagnerai la frontière à petites journées ; ce qui est bien le moyen le plus simple, mais ce qui m'expose, en général, à de mauvaises rencontres dans les auberges où je descendrai forcément, ainsi que pendant la journée, sur cette route qui va être surveillée, à coup sûr, par les ordres de Madrid ;

Ou bien je vais crever mon susdit cheval, afin de prendre immédiatement une avance sérieuse ; puis, jusqu'à ce que j'atteigne la France, je marcherai toutes les nuits, et je me reposerai le jour dans quelque champ, dans un bois, dans la première cahutte venue. — Décidément, reprit le digne homme, après un instant de méditation, ce dernier parti me semble le seul praticable. Allons donc, et à la garde de Dieu !

Et du trot auquel il s'était maintenu pendant ce monologue, il passa peu à peu à un galop soutenu.

Tout en courant, l'idée vint bien à Job, pour plus de sûreté, de troquer ses habits contre ceux de quelque paysan, mais il jeta un regard sur le vaste manteau castillan, témoignage de la générosité de Médard, qui l'enveloppait de ses larges plis, sur le sombrero qui lui cachait le visage, et il se crut déguisé d'une manière tout à fait suffisante.

Le cheval de l'aventurier courait en soulevant autour de lui, sur cette route dont le soleil brûlant des Castilles avait calciné la terre, une longue traînée de poussière. Les étincelles jaillissaient des cailloux martelés par le fer de ses sabots. L'animal s'excitait au bruit de sa propre course. Par degrés, sa vélocité devint telle qu'il sembla voler.

Job entraîné avec une vitesse de rêve, mais dont la pensée restait libre, songeait, encore tout ému, aux péripéties de cette terrible journée, et se

demandait anxieusement si son maître parviendrait à réussir dans la difficile entreprise d'échapper, sur son propre sol, au vindicatif Philippe II.

Et se rappelant alors quels risques il courait lui-même, le vieux soldat bondissait sur sa selle et piquait résolument sa monture.

Il courut ainsi longtemps.

L'espace fuyait devant Job avec une rapidité fantastique. Une écume blanchâtre marbrait la robe fine et lisse du pauvre cheval ; sa respiration devenait peu à peu haletante. Enfin, le sang commença à jaillir en pluie colorée des naseaux rougis de l'animal, il souffla lugubrement, et arrivé tout d'un coup au terme de ses forces, après un dernier effort infructueux, il manqua des quatre pieds, et s'abattit sur le bord du chemin, roide et sans mouvement.

Job s'était lestement dégagé de la selle ; tout en se détirant les jambes, il calcula qu'il était environ une heure de la nuit, et qu'à cinq lieues au moins par heure, il devait avoir fait déjà vingt-cinq lieues. Ce calcul le rendit tout allègre, et augmenta l'énergie de sa décision.

L'écuyer revint à son cheval ; il tira d'une des fontes un pistolet qu'il joignit à son long couteau, et assuré de ces respectables moyens de défense, il partit à une sorte de pas gymnastique, et se mit à arpenter la route d'une manière qui faisait honneur à la dimension de ses jambes ainsi qu'à leur élasticité.

La lune, dont la clarté avait protégé sa course, venait de disparaître du ciel ; seules, les étoiles, ces mondes innombrables et mystérieux, éclairaient les espaces de leur douce lumière. Job avançait toujours : il vit s'éteindre un à un tous ces flambeaux de la nuit, le crépuscule se dessiner auprès des dernières ombres, le jour se montrer peu à peu, et lorsque le soleil s'élançant à l'horizon darda ses premiers feux sur le paysage, Job s'arrêta seulement, afin de reprendre haleine.

Les chemins allaient bientôt se peupler, il devenait prudent de chercher un gîte. Notre homme regarda tout autour de lui, mais ne découvrant que des champs déserts et quelques bouquets de bois sans aucune apparence d'habitations, il lança contre ces plaines solitaires une sourde malédiction, et continua d'avancer du même pas hâtif.

A deux lieues de ce même endroit, espace que l'infatigable Job mit à peine une heure à franchir, il aperçut enfin un groupe de maisons, à l'avant-garde desquelles s'élevait, isolée, une *posada*, halte de muletiers qui devait

servir d'auberge au besoin, et facile à reconnaître à son hangar ouvert de trois côtés et aux poteaux duquel les voyageurs attachaient leurs montures.

Job jugea l'endroit favorable à son plan. Pour n'être pas aperçu du village, il se jeta dans les champs, et, au moyen d'un long circuit, il arriva sur les derrières de la posada dont il convoitait l'abri protecteur.

Mais l'hôtellerie était encore fermée. Job, prudent en toutes choses, craignit d'attirer l'attention de quelqu'un du dehors en frappant à la porte, et découvrant, adossé au flanc gauche de la maison dont le hangar occupait la droite, une sorte de toit bas et allongé qui jadis avait logé des moutons ou des porcs, mais qu'une traînée de paille et de foin mêlés répandue alentour indiquait servir pour lors de resserre aux fourrages, il se dirigea vers l'entrée de cette construction, et ouvrit avec le bout de son couteau la serrure en bois qui la fermait. Comme il l'avait présumé, l'endroit était rempli de foin.

Job résolut aussitôt de se coucher dans le fourrage et d'attendre ainsi le moment où il croirait possible de paraître sans risques. Il ferma tout d'abord la porte, et se blottit dans les bottes amoncelées qui lui offraient une tranquille retraite.

— Trente lieues de gagnées, se disait-il en s'installant pour dormir ; chaque nuit j'en ferai dix, et avant cinq jours je veux être en France.

XXI. COMMENT LES MOYENS DE CORRESPONDANCE INVENTES PAR LES NOUVEAUX CHRÉTIENS DES ESPAGNES, DANS LE BUT DE SOUSTRAIRE LEURS PETITS SECRETS, ET QUELQUEFOIS MÊME LEUR PEAU, A LA CURIOSITÉ OU A LA COLÈRE DE LEUR ILLUSTRE MONARQUE, SERVIRENT A LA VARENNE POUR S'ÉCHAPPER DES GRIFFES DU TRÈS- IMPLACABLE PHILIPPE II

La Varenne était sorti sans aucun obstacle du palais royal, tenant par le bras ce jeune cavalier sous le manteau et sous le chapeau rabattu duquel, le regard d'un magicien eût seul pu deviner la noble et brillante comtesse que, le matin même, l'infante Claire-Isabelle, dans une touchante effusion de tendresse, appelait sa chère sœur et fidèle amie.

A l'endroit où il l'avait laissée, François retrouva sa litière. Le laquais du chanoine s'impatiait bien un peu de tant de retard, mais une nouvelle pièce d'or, en lui fermant la bouche, raviva toute sa bonne volonté pour un gentilhomme qui savait si bien vivre.

La Varenne fit monter son compagnon dans la litière, s'y plaça à côté de lui, et soufflant à l'oreille du valet qui attendait ses ordres quelques mots dont celui-ci devina plutôt qu'il ne comprit le sens réel, l'équipage partit aussitôt au grand trot des deux mules.

Les fugitifs jouaient leur vie en parfaite connaissance de cause, aussi devaient-ils, pour cette évasion hardie, apporter dans le choix de leurs moyens de salut toute la prudence et toute l'habileté possibles. Madame de Marciac, plus encore par dévouement à son ami que par crainte pour elle-même, lui demanda donc doucement si, d'après l'allure délibérée qu'il venait de prendre, il s'était assuré d'avance quelque moyen de quitter

l'Espagne, et, dans le cas contraire, à quel parti il comptait s'arrêter ? Mais aux questions un peu inquiètes de la comtesse, le capitaine ne répondit que par un sourire qui disait avec toute la clarté désirable :

— Soyez tranquille ; j'ai notre affaire.

Après vingt minutes de marche, la litière s'arrêta. La Varenne ouvrit les rideaux. On était hors de Madrid, à la naissance d'un grand chemin bordé d'arbres et de maisons. Le capitaine fit un geste de satisfaction.

— Comtesse, dit-il, regardez un peu, et dites-moi où nous nous trouvons.

— Nous sommes sur la route de France, répondit la comtesse sans hésiter.

— Bien ; et dites-moi de nouveau si vous connaissez le hameau de Juan de Dios ?

— Oui, il est situé à mille pas d'ici tout au plus, sur notre gauche.

— Parfaitement. Nous allons descendre, et, si vous le voulez bien, chère amie, nous gagnerons à pied l'endroit que vous venez de nommer.

Les jeunes gens sautèrent sur le chemin ; le conducteur de la litière, joyeux de sa splendide aubaine, retourna vers Madrid, et nonchalamment appuyés au bras l'un de l'autre, François et sa maîtresse s'avancèrent dans la direction indiquée, comme deux braves Madrilènes qui s'en seraient allés, dans toute la paix de leur conscience, souper chez quelque propriétaire du voisinage.

Maintenant, que pensait faire La Varenne ? — quelle secrète assurance dirigeait ainsi sa conduite ?

Faisons un pas en arrière, et revenons à l'entrevue que La Varenne s'était secrètement procurée, le matin même de ce jour, avec Manassès, le banquier israélite de la cour, et de laquelle nous n'avons parlé que pour l'indiquer sommairement.

— Autant que vous peut-être, avait dit le banquier à François, quand celui-ci, dûment reconnu, se fut expliqué au Juif sur les motifs de son arrivée à Madrid et sur le but de la visite qu'il lui rendait, autant que vous peut-être je saisis l'étendue des périls que vous affrontez. Votre tentative, si vous réussissez à le revoir, sera d'une incontestable utilité pour le roi de France. J'admire votre caractère et je veux vous aider en ce qui m'est permis. Nul ne sait ici que le roi Henri IV m'a sauvé jadis, dans le Béarn, de la ruine et même du dernier supplice, qu'une accusation injuste m'avait fait entrevoir un instant, et nul ne se doute qu'aujourd'hui sa conduite généreuse envers mes coreligionnaires de ses États lui permet de compter

sur un dévouement absolu de notre part. — Vous me demandez en ce moment les moyens de regagner la France malgré toutes poursuites, dans le cas où vous jugeriez utile de partir clandestinement. — Écoutez-moi donc. — Votre honneur m'est un sûr garant que je puis vous confier le secret de notre nation malheureuse et persécutée.

Un service de poste qui nous sert à recevoir et à transmettre les nouvelles importantes, à porter sans contrôle les lettres et les valeurs, à fuir même au besoin une persécution soudaine, un service de relais, dis-je, parfaitement organisé, existe, par nos soins, de Madrid à la frontière de France. Il est échelonné parallèlement à la grande route, mais dans les plus misérables villages, dans des fermes écartées, dans des endroits où jamais personne ne s'arrête. Tout est si bien calculé que, découvrirait-on même une de ces stations, on ne saurait rien des autres ; la garde des chevaux et des relais est confiée à de pauvres familles de notre race, capables de déjouer toutes les recherches.

Si donc, messire, il vous devenait nécessaire, pour quitter l'Espagne, d'user de ce moyen de salut, tâchez de sortir de Madrid, gagnez la route de France, faites-vous indiquer, très-peu loin de la ville, le groupe de maisons que l'on appelle le village de Juan de Dios ; à deux cents pas de ce hameau, dans les terres, vous apercevrez une ferme complètement isolée, au devant de laquelle est une large mare où s'abreuvent les bestiaux.

Un serviteur de confiance que je vais vous présenter se rendra dans peu d'instant à cette habitation, et y demeurera pendant tout le temps que vous avez encore à passer à Madrid. Au moindre indice qui vous donne à craindre, accourez là. A votre simple vue, mon homme vous remettra le nombre de chevaux dont vous aurez besoin, et vous fournira toutes les indications ainsi que les mots de passe pour échanger vos montures le long de la route. Au cas où vous seriez serré de trop près ou que les barrières auraient été subitement fermées, venez me trouver ici même, et je vous tirerai d'affaire ; mais si le temps vous en est laissé, suivez mon conseil, messire, rendez-vous directement à la ferme.

C'est ce dernier avis, ainsi qu'on le voit, que suivait alors l'envoyé du roi de France.

Tout se passa comme l'avait annoncé Manassès. Le valet, qui faisait sentinelle devant la porte de la ferme, en apercevant La Varenne avec son compagnon, fit aussitôt sortir d'une écurie deux chevaux tout sellés, de

sorte que François n'eut qu'à mettre en selle madame de Marciac et à y sauter lui-même après elle.

Le valet leur tenait la bride.

— A présent, señor, dit-il dans un français-gascon qu'il écorchait tant bien que mal, à présent vous allez courir tout droit devant vous pendant six lieues, jusqu'à Alcala de Hénarès.

— Je connais l'endroit, dit la comtesse à François.

— A cinq cents pas en dehors du pays, après l'avoir traversé en venant de ce côté, vous verrez, señor, la maison d'un maréchal. Elle est seule ; il n'y a pas à se tromper. Après vous être assuré qu'aucun voyageur n'est à même de vous remarquer, il vous faudra descendre de cheval et frapper trois coups égaux contre le volet. A ce signal ainsi qu'à la vue de vos chevaux, le maréchal s'approchera. Puis, lorsque Votre Excellence lui aura donné et en aura reçu le mot de passe, cet homme lui remettra deux chevaux frais et lui indiquera le relais voisin, où Votre Excellence échangera ses montures toujours de la même façon. Il n'y a que cette simple marche à suivre jusqu'à la frontière. — Voici le mot de passe, señor.

Votre Excellence dira :

— *Le Très-Haut garde ceux de nos frères qui demeurent au foyer paternel !*

On devra lui répondre :

— *Et ceux de nos frères qui se trouvent en voyage.*

— Merci, dit le capitaine. — Tiens, mon brave, reprit-il en lui tendant trois ou quatre doublons, prends, — pour ceci, et pour le nouveau service que tu vas me rendre.

Et il fit au valet attentif, à l'égard de Job, la recommandation dont nous avons vu, dans le chapitre précédent, les heureux effets.

— Partons vite, maintenant, chère amie, reprit le jeune homme.

Puis, lançant son cheval, et suivi de la comtesse, il rejoignit la grande route, qui résonna bientôt sous la course précipitée des deux fugitifs.

Le premier relais fut franchi à toute vitesse. Les voyageurs, après avoir changé leurs montures sans le moindre empêchement, et presque rassurés par cette facilité de bon augure pour leur salut commun, les voyageurs respirèrent enfin, et purent continuer leur route à l'abri de ces horribles angoisses qui naissent des alternatives répétées de l'espérance et de l'insuccès.

Ils marchèrent toute la nuit dans une activité silencieuse, et le soleil levant les trouva parvenus à la cinquième poste, où François voulut que l'on arrêtât quelques minutes pour prendre des rafraîchissements. Puis ils poussèrent en avant avec une fiévreuse ardeur, celle du condamné qui a rompu ses chaînes, et qui sent à chaque pas qu'il gagne sur l'espace la mort s'éloigner de lui.

Seuls au milieu des plaines fuyantes des Castilles, les deux amants purent alors, tout en cheminant, se dire librement leurs mutuelles aventures depuis qu'ils s'étaient quittés aux limites de la France, se confier les pensées que leur réunion inattendue, que leur situation présente faisait naître en eux. François raconta à sa maîtresse frémissante la rencontre, qu'après une impunité si longue, la justice céleste avait amenée entre lui et l'ambassadeur de la Ligue, son ennemi héréditaire, leur duel, la mort de Sainte-Suzanne ; et à l'émotion profonde que laissait voir la comtesse en écoutant les périls qu'il avait courus, l'heureux gentilhomme put mesurer l'étendue de la passion qui la liait à lui.

Mais, une fois ces sujets épuisés, l'idée de l'avenir perça involontairement dans l'entretien, et madame de Marciac, que tant de scènes et d'agitations avaient occupée jusqu'à cet instant, devint soudain pensive.

Son amour absolu, son dévouement sans restriction, n'avaient pu empêcher la jeune comtesse de se demander comment la nouvelle de sa fuite de Madrid, et de son retour avec un gentilhomme, agent secret du roi de Navarre, allait être accueillie en France. Elle entendait le bruit affreux que ses ennemis ne manqueraient pas de faire ; elle se représentait les mille langues de la calomnie s'acharnant à peindre sa conduite sous d'odieuses couleurs ; elle voyait d'avance la société parisienne, si longtemps jalouse de son irréprochable attitude, se vengeant enfin par ces propos infâmes qui déshonorent, et contre lesquels, le plus souvent, toute justification est inutile. La pauvre femme se vit en butte à la rage des défenseurs de l'Union, à la haine et au mépris de ceux qui l'avaient tant adulée jadis ; et en dépit de sa grandeur d'âme, un flot d'amère tristesse, que soulevèrent ces derniers tressaillements de la personnalité, envahit son cœur et assombrit un instant son gracieux visage.

François comprit à quelques mots murmurés, plus encore, à l'expression de ses traits, les sensations douloureuses de la comtesse ; il pénétra dans sa pensée, et répondant à ses secrètes inquiétudes :

— Vous souffrez, chère Marie ! lui dit-il avec un accent si pénétré que les larmes en vinrent aux yeux de la jeune femme, et je sais la cause de votre souffrance. Chère enfant ! n'êtes-vous pas ma fiancée devant Dieu ? bientôt ne deviendrez-vous pas ma femme à la face des hommes ? Croyez-vous donc que vous deviez perdre un seul instant la considération des honnêtes gens, de quelque parti qu'ils puissent être, pour avoir cédé comme une loyale et noble femme que vous êtes, aux entraînements d'un amour que Dieu a consacré par son intervention si visible ? Non, douce amie de mon cœur ! vous vivrez honorée, heureuse, et vos détracteurs, s'il s'en présentait, écrasés bientôt sous la fortune de mon royal maître, courberont un jour le front devant vous.

Ces paroles animées, le feu des regards du gentilhomme dissipaient momentanément les appréhensions de la comtesse ; une sourde mélancolie cependant résistait en elle aux efforts mêmes de sa volonté.

Quoique, sous ce ciel de cuivre où ils avançaient, le soleil de midi fût insupportable, nos voyageurs, excepté le temps indispensable d'un léger repas, cheminèrent toute la journée ; vers le soir, vingt-quatre heures après leur départ de Madrid, ils avaient fait, à leur estime, cinquante lieues et plus peut-être. Sachant ne devoir être en sûreté qu'au delà des frontières, François et la comtesse avaient assez présumé de leur courage pour décider que jusqu'à ce moment ils ne s'arrêteraient point, quelle que dût être leur fatigue ; mais arrivés à cette distance, les forces de la jeune femme la trahirent. Encore toute brisée de sa route précédente, une lutte surhumaine contre sa lassitude avait seule été capable de la soutenir un si long temps ; la pauvre madame de Marciac put à peine gagner le relais, et là, toute pâissante, elle se laissa presque tomber de son cheval à terre, en suppliant d'une voix éteinte son ami de la quitter, et de poursuivre sa route.

Mais François eût préféré mille morts à l'abandon de celle qu'il voyait si miraculeusement à ses côtés. Épuisé lui-même, et par la blessure au flanc, bien que peu grave, reçue pendant son duel, et par tant de fatigues et de chocs divers, sentant en outre la nécessité de réparer ses propres forces, il se dit qu'après tout il possédait une avance d'un bon nombre d'heures, qu'on n'avait dû se mettre qu'assez tard à sa poursuite, et que, quand bien même il consentirait à perdre l'avance obtenue, la supériorité de sa marche lui assurerait toujours un insurmontable avantage sur des courriers et des gardes, forcés de s'en tenir au service des postes royales, lent à plaisir lorsqu'il n'était pas irrégulier.

Le relais devant lequel se trouvaient arrêtés les fugitifs, était une habitation de paysan, enfoncée dans les terres à plusieurs milliers de pas. La Varenne se décida à y reposer une partie de la nuit ; et cette intention expliquée au gardien du relais par la comtesse qui joignit à ses paroles le don d'une pièce d'or, le brave homme mit à la disposition des voyageurs son logis entier. Nos jeunes gens jetèrent leur dévolu sur la chambre du pauvre ménage, et après que madame de Marciac eut pris possession de l'unique lit qu'elle renfermait, François put se coucher en travers de la porte, sur une botte de paille, enveloppé dans son manteau, son épée nue près de sa main.

Bientôt, le souffle égal de deux respirations se fit entendre, et un sommeil réparateur qui les berça dans ses doux rêves d'espoir, vint apporter aux jeunes gens l'oubli complet de leurs communes inquiétudes.

Ils restèrent ainsi, insoucieux de leurs périls, absorbés dans le délicieux bien-être du repos qui succède à de violentes fatigues, pendant une durée de temps équivalente presque à celle qu'ils s'étaient accordée.

Il pouvait être deux heures de la nuit.

Tout d'un coup, des éclats de voix assez violents venus du dehors et qui frappèrent ses oreilles, tirèrent douloureusement La Varenne de la léthargie bienheureuse dans laquelle il était plongé ; il se frotta les yeux, et se dressant en sursaut, il écouta. Les voix, indistinctes encore, semblaient celles de gens qui se disputaient ; enfin un organe courroucé, que le capitaine crut reconnaître pour celui du gardien des chevaux, appela clairement : *Ayuda ! ayuda ! — A l'aide ! à l'aide !*

A ce cri, La Varenne n'hésita plus, il sauta sur son épée, ouvrit la porte et se précipita au dehors.

Là, il vit une scène singulière.

Deux hommes, dont l'un, qui était effectivement le juif propriétaire de la maison, se tenait sur la défensive, une fourche dans les mains, et dont l'autre dirigeait sur celui-ci un pistolet béant et la pointe d'un long couteau, deux hommes avaient tout l'air, le second d'assiéger, le premier de défendre l'entrée de l'écurie basse et longue, construite avec intention sur le plan d'un toit à bestiaux, le long d'un des côtés de la demeure, et où les montures des voyageurs étaient renfermées.

Un rayon de la lune glissant entre deux nuages roussâtres, éclairait faiblement ce tableau.

— A l'aide ! cria en espagnol le juif se sentant secouru, il veut prendre les chevaux.

La Varenne entendit de suite, sinon les paroles, du moins l'expression des gestes ; il s'avança, l'épée haute, vers l'assaillant étranger.

— Corbleu ! dit-il tout emporté ; et sans songer si l'individu le comprendrait, vous allez avoir affaire à moi, monsieur le drôle ! Que demandez-vous ?

Mais, à sa grande stupéfaction, à peine avait-il achevé, que l'étranger, jetant ses armes à terre, leva ses bras au ciel dans un indicible transport, et qu'une voix étranglée par l'émotion, et qu'il prit pour celle d'un fantôme, lui cria en excellent français :

— Capitaine ! capitaine ! oh ! mon Dieu ! serait-ce vous, vous ici !

— Mais, c'est la voix de mon pauvre Job, dit La Varenne tout palpitant.

Et il fit un pas à la rencontre de l'inconnu.

Mais déjà, prompt comme la pensée, celui-ci s'était élancé sur les mains du gentilhomme qu'il couvrait de baisers mêlés de sanglots de joie.

— Job, mon vieux Job, répétait La Varenne suffoqué de surprise.

— Oui, mon cher seigneur, moi que Dieu a guidé vers vous pour vous dire que l'on court sur vos traces avec acharnement, que ce misérable Beauvoir, surgi en Espagne par je ne sais quelle sorcellerie, est à la tête des exempts, et que bien que j'aie pu les retarder un instant, leur animation est telle qu'ils vont certainement bientôt vous rejoindre si vous ne les prévenez pas. — Partez, au nom du ciel ! partez vite !

Une petite main s'appuya sur l'épaule de François qui tressaillit.

Il se retourna. La comtesse, toute vêtue, était derrière lui, son beau visage éclairé par une courageuse résolution.

— Oui, partons, mon ami, dit-elle, maintenant je suis forte. Combien de morts ne préférerais-je point, mon Dieu ! à l'idée de vous voir, à cause de moi, tomber aux mains de ces implacables ennemis !

— Aux chevaux ! donc, fit La Varenne ; Job, suis-moi pour activer le départ.

XXII. COMMENT JOB RETROUVA SON MAÎTRE.

Par quel singulier hasard, Job, après la résolution que nous lui avons vu prendre en quittant Madrid, de gagner à pied et par petites journées la frontière de France, par quel hasard Job avait-il, en si peu d'heures, rejoint son maître à une telle distance, et l'avait-il si singulièrement retrouvé ?

Par quel hasard plus grand encore était-il au courant de ces faits mystérieux qu'il venait de crier à François : à savoir, la présence du baron en Espagne, et la poursuite acharnée qu'il donnait à l'émissaire du roi de France ?

Ceci résultait d'une série d'aventures toutes plus curieuses les unes que les autres, et desquelles notre vieux partisan, avec une vivacité d'intelligence digne des plus beaux jours de sa jeunesse, avait su tirer un remarquable parti.

Au moment peu éloigné où notre récit quittait maître Job pour se reporter vers l'heureux La Varenne et vers sa belle comtesse, et pour les montrer réussissant à fuir tous deux la capitale du très-peu clément successeur de Charles-Quint ; à ce moment, disons-nous, Job, ainsi que le lecteur se le rappelle sans doute, Job se disposait à prendre quelques heures de repos dans le fenil d'une espèce d'auberge bordant la grande route, où il s'était introduit sans consulter personne, et sans qu'on l'eût aperçu.

Complètement à l'abri des regards les plus subtils, et moelleusement allongé dans la paille, qu'il préférait au foin, notre homme, fidèle à son constant respect pour ce fils de l'expérience qu'on appelle de doute, notre homme, à moins toutefois de circonstance contraire, s'était promis de passer là une bonne partie de la journée : — la circonstance contraire se présentait.

A peine, après s'être retourné le nombre de fois voulu sur sa couche de fourrage, à peine l'écuyer commençait-il à s'endormir, que le sourd roulement qui précède au loin dans l'espace une troupe de cavaliers lancée au galop, lui fit instinctivement rouvrir une oreille d'abord, puis ensuite un œil.

Bientôt, en s'approchant, le bruit devint tout à fait distinct, et notre dormeur entendit cinq ou six chevaux qui arrivaient avec une vitesse d'ouragan, s'arrêter par une brusque secousse devant le côté de la posada qui faisait face au grand chemin.

Job ouvrit tout grands son autre œil et son autre oreille ; il entendait un des cavaliers qui, ayant sauté à terre, frappait de sonores coups de poing sur la porte de l'auberge. Mais la maison restait silencieuse à l'intérieur.

— Hôtelier de malheur ! cria une voix rauque, te réveilleras-tu ?

Et comme le *posadero* ne semblait pas se presser davantage :

— Service du roi ! dit une autre voix menaçante, ouvre vite, ou nous jetons ta porte en dedans.

— Oh ! oh ! fit Job, se soulevant cette fois sur un coude, qu'est-ce ceci ? Voyons un peu.

L'hôte venait enfin de se rendre aux brutales injonctions des cavaliers, et ceux-ci pénétraient alors, chacun à leur tour, dans la maison.

— Il faut absolument, pensa Job, que je voie ces hommes, et si c'est possible, que je sache ce qu'ils vont demander, ainsi que ce qu'ils vont se dire. — Dépêchons donc.

Puis, debout aussitôt, il entre-bâilla la porte de sa retraite, s'assura qu'on ne l'observait point, et sortit sur la pointe des pieds.

La posada, plus longue que large dans son développement, ne contenait pour l'usage des voyageurs qu'une unique salle, dans laquelle l'hôte avait introduit les cavaliers. Une des deux fenêtres de cette pièce, percée juste sur le derrière de la maison, et garnie de barreaux épais, s'ouvrit soudain pour livrer passage à l'air. Les éclats de voix qui en sortirent indiquèrent à Job, qui en reconnut de suite les avantages, la position favorable à son dessein, et se collant contre la muraille, il écouta bientôt tout d'abord avec la plus vive attention.

— *Hombre !* disait en pur castillan un des étrangers, si le prochain relais n'était pas à trois mortelles lieues encore, et qu'après une si longue course, nous n'eussions pas un besoin furieux de nous rafraîchir, je veux bien mourir, si je ne préférerais poursuivre mon chemin à jeun plutôt que de toucher à de semblables mets, et à un aussi pitoyable breuvage.

— Voyons, maître Fernandez, répondit une autre voix impérieuse, consolez-vous un peu, et profitez de ce que nous sommes ici pour interroger l'hôte.

— Holà ! reprit alors le premier qui frappa sur la table, posadero, arrive un peu ici.

L'hôte s'approcha d'un pas majestueux.

— Posadero, fit maître Fernandez, — au nom du roi notre seigneur, dont tu peux voir que nous sommes exempts, réponds à ceci, et réfléchis bien à tes paroles :

Hier dans la soirée, ou cette nuit, est-il entré chez toi, ou bien as-tu aperçu passant sur la route un cavalier et une jeune dame, plutôt même deux cavaliers, car la dame est sans doute travestie en homme, à cheval tous deux nécessairement, et gagnant en toute hâte du côté de Rebellosa ?

— Non, señor, répondit l'hôte, personne du genre de ces voyageurs n'est entré ici ; je n'ai vu sur le grand chemin que des marchands à paisible allure et des mulétiers ; mais comme cette nuit, entre une heure et deux heures, je me relevais pour donner à boire à un enfant que je tiens malade, j'entendis, en effet, au milieu du profond silence, le galop retentissant de deux chevaux qui me parurent venir dans la direction de Padilla et s'avancer nécessairement vers Rebellosa. — Voilà tout ce que je sais.

— Ce sont eux ! s'écria l'homme qui avait commandé à son subordonné cette question.

Eux ? se dit Job. — Ah ça ! que signifie cette femme qui se trouve avec le fugitif ? — n'est-ce donc point mon maître que ces gens-ci entendent désigner ; ou quelque infortuné fuirait-il dans le même moment la colère de Philippe II ?

Mais, à la grande surprise de l'écuyer, le même individu reprit aussitôt en fort bon français, et s'adressant à un nouveau personnage :

— Votre Excellence saura que les paroles de cet homme confirment tous les indices que nous avons pu recueillir. Les fuyards sont en avant, et, malgré notre diligence, nous dépassent encore de six à sept heures.

L'étranger auquel on donnait de l'Excellence, assena sur la table un furieux coup de poing.

— Mille diables ! vociféra-t-il en français également, où ces infâmes trouvent-ils donc des chevaux ? Satan leur a-t-il prêté ses montures ? — Allons, vous autres, les bouchées doubles.

— Hâtons-nous ! fit l'interprète à ses hommes.

— Tiens, dit Job un compatriote qui dirige la poursuite ! — Où diable ai-je entendu déjà cette voix-là ?

Puis, soudain, au risque d'être aperçu, il approcha sa tête de la fenêtre, et jeta un rapide coup d'œil dans la salle. Un cri d'épouvante faillit lui échapper ; il se rejeta vivement en arrière.

Au milieu de quatre autres hommes vêtus de l'uniforme des archers du roi, lesquels, tout en engloutissant d'énormes morceaux de viande et de galette de maïs, le contemplaient respectueusement, un gros gentilhomme habillé à la française, et qui se versait à ce moment un verre d'une sorte de piquette avec une piteuse grimace, était assis en face de la fenêtre, si bien que le regard de Job était tombé en plein sur son visage.

— Le baron de Beauvoir ! murmura celui-ci stupéfié, — car, bien que je ne l'aie vu que peu d'instant à Saint-Denis, il m'est impossible de ne pas le reconnaître, le baron de Beauvoir ! Mais, Seigneur Dieu ! le scélérat a donc glissé entre les mains de notre ami d'Aubigné ?

Le gros Français reprenait alors l'entretien avec celui des cavaliers qui semblait être le chef des autres, et qui lui servait d'interprète.

— Lieutenant, disait-il, nous allons redoubler d'efforts. Morts ou vifs, il nous faut ces deux traîtres, quand même nous serions obligés de prendre de vive force et de crever tous les chevaux de l'Espagne, quand nous devrions expirer après les avoir vus remis aux mains des bourreaux. — Notre honneur est engagé, lieutenant !

Ah ! maudite comtesse ! reprit-il tout à coup en *à parte*.

Puis revenant à son interlocuteur :

— Vous qui avez été témoin des recherches, de l'enquête pendant laquelle on a fouillé les moindres recoins du palais, interrogé jusqu'au dernier des gens, comprenez-vous quelque chose à une aussi prodigieuse disparition ? — Comment cette malheureuse femme s'est-elle réunie à cet espion, et par quel moyen ont-ils pu s'échapper l'un et l'autre ? Ma parole, c'est renversant !...

— Allons, se dit Job, c'est bien le Beauvoir. Madame de Marciac, à ce qu'il me paraît, est mêlée à tout ceci, je ne comprends pas non plus par quel sortilège ; mais ce n'est pas le moment d'y songer. L'essentiel, à cette heure, est de retarder ces gens-ci dans leur course, et de rejoindre moi-même à tout prix le capitaine qui n'est que de quelques heures en avance, d'après ce que dit cet archer ; — mais, comment m'y prendre pour tout cela ?... Ah ! voici.

Et Job, l'œil étincelant, les lèvres frémissantes, tira de sa poitrine le long couteau qu'il y tenait caché, puis léger comme une ombre, il se précipita

vers le hangar où hennissaient par instants les montures des archers.

Attachés circulairement par la bride à un poteau fiché dans le milieu de l'aire, cinq beaux chevaux soufflaient en bêtes qui connaissent le prix du temps. Job, encore invisible, chercha des yeux, tout prêt à le poignarder par derrière, le gardien qu'on aurait laissé là, mais ne voyant personne, d'un bond il fut près des chevaux, et courbant sa longue échine, il se glissa entre leurs jambes.

Un regard avait suffi au vieux soldat pour distinguer le meilleur coureur ; il le délia aussitôt et le mit à part, puis saisissant dans sa main gauche la jambe du cheval qui se trouva le plus près de lui, d'un seul coup de son couteau il lui trancha le jarret. L'animal frémit convulsivement, son sang jaillit à flots par cette large plaie ; et cependant il resta immobile, sans qu'aucun cri trahît son angoisse.

— Pauvre bête ! dit Job, quelque peu ému, quelle boucherie !

Bah ! reprit-il, trêve d'apitoiement. Une minute d'hésitation peut causer la perte de trois existences humaines fort précieuses et fort menacées.

Et passant à un autre cheval, puis au troisième, puis au dernier, il les mutila tous de la même façon.

Alors, se lançant en selle, il fit passer sans bruit sa bête devant l'auberge, marcha cinquante pas environ, puis il lui rendit la main et partit ventre à terre.

A ce bruit, un des exempts de Beauvoir qui se levait de table, sortit de la salle, et reconnaissant pour un des leurs le cheval qu'on enlevait de la sorte, il poussa un grand cri qui attira dehors tous ses camarades et se mit à courir après le ravisseur ; mais la réflexion lui démontrant le peu de chances qu'il avait de le rattraper ainsi, il rebroussa pied vers le hangar où les autres arrivaient en même temps que lui.

Alors encore, Job, sans que son cœur battît d'orgueil ou de peur, sans qu'une fibre de sa chair d'acier tressaillît, Job entendit au loin les exclamations désespérées, les hurlements furieux des archers à la vue de leurs montures expirantes ; à peine tourna-t-il la tête avec un sourire de dédain, en pressant la course du cheval conquis.

Le sort en était jeté : lancé involontairement jusqu'au cou en plein hasard, décidé à tenter le succès par tous les moyens, quels qu'ils dussent être, dont les circonstances nécessiteraient l'emploi, Job se sentait capable maintenant de mettre à sac les écuries et les maisons, d'incendier les

villages, de massacrer les archers et les voyageurs suspects, en un mot, de faire la guerre à lui seul contre l'Espagne entière.

Dans ces dispositions assez peu rassurantes pour les sujets du roi catholique, Job, excitant son coursier de la voix, des pieds, de la pointe de son long couteau, volait dans la direction de Rebellosa, calculant, à mesure que les arbres et les maisons fuyaient devant lui, de combien pourrait être le retard que Beauvoir et ses alguazils allaient forcément subir, et se rassurant de plus en plus sur le sort de son maître à mesure qu'il repassait dans sa mémoire les paroles de l'interprète au baron à propos de l'avance que possédait Là Varenne.

— Oh ! se disait-il, s'il a la chance de trouver des chevaux tout le long de sa route, comme il paraîtrait, le capitaine qui n'est pas pour rien l'élève du grand Henri, se donnera bien de garde, à coup sûr, de perdre une seconde jusqu'à la frontière ; je le rejoindrai sans doute vers Orthez ou quelque endroit voisin, et nous regagnerons Saint-Denis tous ensemble.

Et cependant, une vague inquiétude qu'il attribuait en lui-même à une défiance exagérée de la fortune, mais qui n'était autre qu'une manifestation de l'instinct divinatoire qui se révèle plus ou moins à tout être intelligent lorsqu'il se sent lui ou les siens sous la menace d'un danger réel, un sourd malaise résistait chez l'intrépide aventurier à tous les raisonnements en apparence irréfutables dont il cherchait à se payer. Toujours courant, Job dépassa un premier, puis un second relais. Si un bourg ou si une ville se rencontrait sur son passage, il les tournait, si un village, il le traversait du même train effréné, une main dans ses fontes, prêt à faire feu sur quiconque le regarderait par trop malveillamment.

Il résultait de son air féroce ainsi que de son allure d'hippogriffe déchaîné, que les naturels de ces pays, déjà passablement apathiques de leur caractère, le laissaient fort tranquillement courir, la plupart du temps même sans autres commentaires que de secouer la tête entre eux comme pour dire :

— Voilà un fou qui avant la fin de la journée aura tué son cheval et se sera bien sûr rompu les os.

L'écuyer fendait l'air comme un nuage : furieux de douleur, à chaque piqure, son cheval bondissait et repartait avec un nouvel effort. Enfin, comme Job venait de s'informer à un muletier qui le croisait, retournant vers Madrid, de la distance où il se trouvait alors de la capitale, l'animal épuisé et fourbu se coucha à terre, incapable d'un mouvement de plus.

Au dernier village, Job avait entendu tinter la cloche de midi ; il venait de dévorer dix lieues ; il s'agissait de poursuivre. Un autre se fût peut-être livré au désespoir en se voyant ainsi arrêté dans sa course ; Job ne se découragea point, il ne s'arracha pas le moindre cheveu, mais confiant dans une occasion qui ne pouvait tarder à paraître, il se coucha tout de son long à terre, près de son coursier abattu.

En effet, il n'était pas là depuis dix minutes qu'un trot cadencé retentissant derrière lui fit ouvrir l'oreille. Notre homme tourna la tête, et avec un sourire de satisfaction, il aperçut s'avançant d'un air grave sur le beau milieu de la route, et monté sur un petit cheval noir de l'Aragon, à l'œil vif, aux formes vigoureuses quoique inélégantes, une manière de marchand qui sortait sans doute de quelque traverse voisine.

Maître Job, à l'affût de chacun des mouvements du nouveau venu, remarqua bientôt que le piteux spectacle qu'il offrait étalé ainsi près de sa bête attirait, si loin qu'il fût encore, les regards du marchand, lequel, en souvenir du bon Samaritain peut-être, paraissait délibérer en lui-même s'il allait porter secours à ce voyageur si maltraité.

— Bon homme ? cria Job de sa voix la plus lamentable : à l'aide ! j'ai une jambe brisée.

A cet appel auquel il n'était guère possible de résister, le marchand hâta le pas, puis arrivé en face du blessé, il descendit de son cheval que, d'après son pacifique bien connu, il laissa seul, la bride sur le cou, et s'avança vers Job qui poussait force gémissements.

Mais comme le pauvre diable se baissait vers le traître écuyer, celui-ci, mû comme par un ressort, se trouva d'un seul bond sur pieds devant lui. L'homme surpris voulut se redresser, mais déjà Job l'avait saisi au collet. Alors, sans lui laisser le temps de se reconnaître, d'un croc-en-jambe le vieux reître coucha sa victime à la place qu'il venait de quitter, retourna le malheureux homme sur son ventre, et sans proférer une seule parole, lui lia vivement les mains derrière le dos avec sa propre ceinture.

La route était déserte ; aucun passant ne se montrait aux deux horizons. Le marchand épouvanté n'avait plus même la force de gémir.

Job s'approcha du cheval, jeta à terre un ballot qu'il portait en croupe, se campa noblement en selle, et partit.

Notre homme, n'eût été le temps perdu à attendre, ne se dissimulait point qu'il aurait préféré de beaucoup à l'honnête porte-bourgeois que le sort lui envoyait, une plus fringante monture ; l'animal consentait bien à prendre un

trot assez convenable, mais il semblait ignorer qu'il existât une autre allure ; et quand son nouveau maître, désagréablement secoué, voulut le lancer un peu plus vite, l'entêté quadrupède entra tout aussitôt en lutte avec lui.

Par malheur pour l'aragonais, Job n'était point le paisible détaillant d'étoffes ou d'épices qu'il avait perdu, le temps manquait à l'écuyer pour une éducation en règle, il se contenta donc de saisir immédiatement son couteau affilé, et rassemblant les guides, s'affermissant en selle, il piqua l'animal d'une telle force sur sa croupe et sur ses flancs, qu'après s'être cabré, avoir rué et henni de douleur, le petit cheval s'élança comme un trait sur la route poudreuse.

Alors Job s'aperçut que les jambes sèches et nerveuses du rétif animal filaient merveilleusement, et que pour peu qu'il parvînt à le maintenir dans cette voie, il ne perdrait pas un seul pouce de terrain.

Ce fut heureux pour notre aventurier, car dans deux ou trois hameaux, plusieurs individus, parents sans doute, ou amis du marchand dévalisé, reconnaissant son cheval, et ne comprenant rien à sa course fantastique, coururent après le fugitif, le sommant avec force injures de s'arrêter, ce qui ne fit pas seulement détourner la tête au cavalier.

Un de ces gens même, plus acharné que les autres, sauta sur sa mule, et à l'aide d'un détour parvint à devancer Job, si bien que celui-ci se trouva dans la dure nécessité de lui couper, ou à peu près, d'un revers de son coutelas, le bras qu'il étendait vers sa bride, ce qui fit que l'Espagnol n'en demanda pas davantage, et se retira tout hurlant.

Mais une fois hors de ces traquenards, Job put continuer sa route avec la tranquillité la plus rassurante.

A force de courir contre son gré, le petit cheval avait fini par devenir enragé de colère ; il en arriva, par degrés, à prendre, comme dit le vulgaire, le mors aux dents, et il emporta avec une vitesse merveilleuse l'écuyer tout ravi de ce résultat inespéré.

Toute chose a malheureusement son terme ; en d'autres mots, tout s'use avec le temps, même l'ardeur d'un quadrupède enragé. Six heures à peine après avoir fait connaissance avec son cavalier, l'aragonais, à la suite d'un violent écart pendant lequel ses jambes affaiblies fléchirent soudain, tomba lourdement à terre, et se trouva si bien dans cette position, que Job, après l'avoir inutilement roué de coups pour le faire lever, dut l'abandonner à cette place.

Qu'allait maintenant faire notre homme ?

Plusieurs fois, après avoir tâté sa ceinture pleine d'or, l'écuyer pensa à acheter le cheval du premier voyageur qui voudrait y consentir, mais, comme si le sort s'en fût mêlé, pendant tout ce temps, il n'aperçut que des âniers conduisant du vin dans des outres, ou du sel, et des marchands montés sur des bidets dont le meilleur ne valait pas cinq écus.

Force lui était donc de mettre en pratique un autre moyen.

Pendant le long cours de sa vie de partisan, Job, observateur de sa nature, avait remarqué que le même stratagème, quelque parfait qu'il fût, réussissait rarement deux fois de suite, et il agissait presque toujours d'après cette donnée.

Il résolut donc d'aller au devant d'une nouvelle occasion au lieu de l'attendre, et comme la faim commençait à le talonner, il entra dans la première hôtellerie qui se rencontra sur son chemin, but une demi-outre de vin, acheta du pain et des ognons, et pour accomplir son repas, se remit en marche.

L'écuyer gagna ainsi lestement deux nouvelles lieues. Chemin faisant, il interrogeait d'un œil avide la route, les bois, les champs, les habitations en vue, mais rien de propice ne lui apparaissait jusqu'alors.

Enfin, vers sept heures et demie de la soirée, au moment où le soleil arrivait à son déclin, et où la suffocante chaleur du jour faisait place à une température plus supportable, Job, à peu de distance d'un gros bourg qu'il avait côtoyé sans succès, arriva en face, d'une grande et belle maison, isolée au milieu d'arbres et de jardins, et qui devait appartenir à quelque riche personnage.

Maître Job se posa à contempler cette demeure, et sa figure assez soucieuse s'éclaira tout d'un coup. Ses yeux agiles venaient de s'arrêter sur deux superbes mules toutes harnachées, qui attachées aux barreaux de la grille d'entrée, attendaient évidemment depuis quelques minutes les maîtres de l'habitation, désireux sans doute de profiter de l'ombre et de la fraîcheur pour une promenade ou pour une route.

Job résolut aussitôt de s'approprier une de ces mules ; en deux regards il jugea la position.

Un valet béant aux étoiles naissantes se tenait assis près de la grille dont un battant était grand ouvert ; une dame accoudée à une fenêtre de l'avenue respirait l'air embaumé qui s'élevait des parterres garnis de fleurs, et des gazons odorants que l'on venait d'arroser.

Notre homme laissa passer devant lui deux ou trois paysans qui regagnaient le bourg, et les deux mains dans ses poches, dans une attitude tout inoffensive, il s'avança doucement vers le laquais fort peu attentif aux allures de cette manière de flâneur. Au même instant, par un favorable à-propos, la dame quitta sa croisée.

Job était alors à deux pas du valet. Celui-ci tourna enfin la tête, et il ouvrait la bouche, probablement pour demander à l'inconnu ce qu'il voulait, quand le vieux reître levant son poing fermé, le laissa retomber d'une telle lourdeur sur son crâne, que le pauvre homme ouvrit les bras et alla rouler à terre privé de sentiment.

Les mules étaient sous sa main : Job, exultant, enfourcha d'un saut la plus belle, cassa la tête de l'autre de son coup de pistolet soigneusement conservé, et piquant des deux, partit avec la rapidité de l'éclair.

— Bien, bien, se dit-il en entendant bientôt un affreux remue-ménage derrière lui, avant que cet imbécile ait retrouvé ses sens, avant que l'on se soit reconnu, rendu compte de la chose, que l'on ait sellé des chevaux, s'il y en a, que l'on se soit mis à ma poursuite, je serai déjà à l'infini. D'ailleurs la nuit tombe, il va faire obscur tout à l'heure, et voici justement trois roues qui se croisent, et qui laisseront mes gens dans un bel embarras.

Eh donc ! vivent le roi ! mon brave capitaine ! et leur fidèle Job !

Le troisième animal, ainsi conquis, valait cent fois les deux premiers. Job restauré, ragaillardi, plein d'espoir et de pétulance, paraissait, si grande était la rapidité de sa mule, voler sur un animal enchanté. Carrosses, chevaux, courriers lancés à fond de train, il dépassait tout. Son ravissement ne connaissait plus de bornes.

Deux fois, malgré sa hâte, l'écuyer s'arrêta pour laisser souffler l'incomparable bête, le plus pur rejeton peut-être de cette race précieuse amenée par les Arabes de leurs déserts, et qu'ils prétendaient croisée d'un souffle du vent et d'un rayon du feu céleste. Pendant cinq heures entières, hormis ces légers repos, l'animal accomplit des miracles de vitesse ; Job franchit ainsi d'énormes distances comme porté sur les ailes d'un nuage.

Aussi, touché d'admiration, Job ne voulut point sacrifier comme une bête vulgaire le noble animal ; il préféra perdre une lieue et le laisser vivre. Aux premiers symptômes d'épuisement que donna la mule, lorsque le vieux soldat vit qu'elle faiblissait, que sa respiration devenait courte et sèche, il sauta à terre, lui ôta sa bride et la conduisit dans un pré, au bord de la route, où il la laissa.

Il s'agissait à cette heure de recourir à un nouvel expédient.

Cette fois, au beau milieu de la nuit, Job ne possédait plus la ressource de détrousser un passant ou d'escamoter ingénieusement une monture ; après ces innocentes plaisanteries, les grands moyens devenaient nécessaires. L'ex-homme d'église résolut tout simplement d'enfoncer la première maison où il soupçonnerait une écurie, de tuer tout ce qui s'opposerait à sa volonté et de s'emparer d'un cheval.

Tout en combinant ce dernier projet, notre homme avançait toujours. A une certaine distance cependant, ne distinguant assez loin devant lui aucun vestige de lieu habité, il se mit à songer que la route pouvait être encore dépourvue de maison à une trop grande distance, et avare de ses instants, il se jeta dans le premier sentier qu'il rencontra conduisant dans les terres, avec l'espoir d'aboutir bientôt à une ferme ou à un hameau quelconque.

A mille pas à peine, Job aperçut en effet, cachée de la grande route par un pli de terrain, une maison basse et allongée, à une croisée de laquelle se mourait une lueur douteuse. En marchant encore, le hennissement étouffé d'un cheval vint frapper soudain l'oreille de l'écuyer dont le cœur tressaillit à ce son comme à une musique divine.

C'était dans cette maison même que reposaient La Varenne et madame de Marciac, et cette lumière ainsi que ce bruit étaient causés par le gardien israélite qui, juste à cet instant, pensait les montures destinées aux voyageurs et leur donnait la provende du départ.

Job s'approcha à pas de loup. La porte de l'écurie était entr'ouverte. Il y passa la tête, et ne voyant qu'un homme seul auprès de quatre chevaux magnifiques, il entra résolûment, et tenant en respect le palefrenier avec la gueule de son pistolet vide, circonstance à laquelle celui-ci dut la vie, il essaya de détacher une des bêtes.

Mais, tout juif qu'il était, c'est-à-dire d'une race habituée presque constamment à plier devant la menace, l'homme, par hasard, avait du courage et de l'obstination. Il leva sa fourche et se mit en défense, à la grande colère de Job qui se voyait forcé d'entamer un combat en règle, lorsque, heureusement pour le pauvre gardien dont le long coutelas de Job eût bien vile fait raison, La Varenne arriva à ses cris, et par sa reconnaissance inattendue mit fin au débat.

On sait le reste : Job transporté de joie en revoyant son maître, mais inquiet en même temps pour lui, l'avertit aussitôt de la poursuite de Beauvoir, et des dangers qu'un plus long temps perdu lui ferait courir.

Tous deux, maintenant, s'occupaient donc du départ.

XXIII. OU TOUT SE TERMINE D'UNE FAÇON FORT DIFFÉRENTE DE CE QUE L'ON AURAIT PU CROIRE.

Mais alors les fugitifs se trouvèrent dans un assez grand embarras.

Ils étaient trois à cette heure, et ils n'avaient pour eux trois que les deux chevaux du relais : ceux que La Varenne amenait en échange devant toujours rester au gardien israélite en échange des siens, sans que jamais on pût enfreindre cette partie essentielle de la consigne.

Job ne se fût guère arrêté à de semblables raisons, mais La Varenne ne voulut point abuser de l'isolement du fidèle juif ; il fit observer que d'ailleurs, au relais suivant on ne rencontrerait toujours que deux chevaux, et il proposa de s'arranger de la manière suivante :

La Varenne, encore souffrant de son côté, et privé, à son grand regret, par cette blessure, du soin de veiller lui-même sur sa maîtresse, prendrait un cheval à lui seul ; Job monterait sur le second, avec madame de Marciac en croupe, sous laquelle on attacherait un manteau plié de manière à servir de coussin.

Nul autre moyen de salut n'était possible ; il fallut bien en passer par là.

Le départ eut lieu aussitôt. On se mit en selle, le gardien du relais vint à cheval guider ses hôtes par une traverse jusque sur la grand'route, et ceux-ci, répondant alors par une large récompense à ses souhaits de bonne fortune, s'éloignèrent rapidement.

Dans leur hâte de gagner le large, François et son serviteur n'avaient pas pris le temps de se rien dire depuis leur si singulière réunion. Leur impatience de connaître leurs mutuelles aventures était grande cependant. Aussi, à peine furent-ils en route, et pendant que la comtesse, émerveillée de l'apparition de maître Job, le considérait curieusement, une même question s'échappa-t-elle à la fois de la bouche du capitaine et de celle de son serviteur.

— Que vous est-il arrivé ? Comment avez-vous pu quitter Madrid, et vous en trouvez-vous si loin ?

La Varenne parla le premier.

Job tout haletant d'intérêt, entendit avec un religieux silence les terribles scènes du long drame pendant lequel le jeune homme avait si souvent joué sa tête.

Puis lui-même raconta, l'oreille un peu basse, la perfide trahison de son ancien ami Médard à laquelle il s'était laissé prendre, la manière dont il avait fui, grâce à la mort de Sainte-Suzanne, sa rencontre sur la route avec le Beauvoir, et les ruses à l'aide desquelles il avait cheminé si vite à partir de ce moment.

Job attendait bien de son maître quelque verte semonce à propos de sa légèreté et de son intempérance, qui avaient failli leur devenir si fatales à tous deux, mais, tout au contraire, le jeune homme reprenant la parole, se plut à faire remarquer à ses deux compagnons la mystérieuse action de la Providence qui avait opéré de façon à ce qu'une pareille catastrophe, qui semblait devoir consommer leur ruine, tournât à leur avantage : — puisque si Sainte-Suzanne, éclairé par les involontaires aveux de Job, n'eût point cherché à surprendre les secrets de son hôte, et par suite de leur reconnaissance mutuelle et de leur combat désespéré, ne l'eût point retardé de beaucoup, La Varenne se présentait à l'audience de Philippe II sans prendre de précautions, avant que la comtesse eût trouvé le temps de le faire prévenir, et était infailliblement perdu.

La pieuse madame de Marciac approuvait de la voix et du geste, avec son sourire toujours un peu triste, cette foi dans l'intervention divine.

Quant à Job, il admirait fort humblement les belles déductions de son seigneur, et ne disait rien.

Ces sujets épuisés, on parla du sire de Beauvoir et de sa poursuite. Et La Varenne, Job, ainsi que madame de Marciac s'accordèrent tous trois à présumer que présent, sans doute, lorsqu'on avait annoncé à Philippe II la fuite de La Varenne, et la disparition encore plus inconcevable de la comtesse, il avait dû fournir la clef de ce mystère par la révélation de leur connaissance antérieure, et qu'alors, fou de jalousie, de rage, de désir de vengeance, il s'était assurément offert lui-même pour leur courir sus, à la tête des exempts du roi.

En discourant ainsi, nos voyageurs avaient dépassé déjà deux longs relais. L'aurore les avait éclairés d'abord de sa faible lueur, et dans le moment où nous sommes parvenus, le soleil enflammait de ses puissants rayons les premières heures d'une journée qui s'annonçait splendide.

Salut ou perte, nos gens sentaient que désormais, pour eux, tout allait dépendre d'une question de vitesse. Obligés par prudence à tourner les villes et les endroits un peu considérables, ce qui allongeait leur route d'autant, ils se fiaient à l'excellence de leurs montures pour se maintenir en avance, mais ils durent bientôt reconnaître avec douleur que le double poids de Job et de madame de Marciac sur un même cheval ralentissait leur marche d'une manière très-sensible.

Job, prompt dans ses décisions, voulut tout d'abord se laisser glisser de sa monture ; il supplia son maître et la comtesse de le laisser continuer sa route seul jusqu'à la frontière, assurant qu'il arriverait presque aussi vite qu'eux : ses paroles furent très-mal accueillies.

La comtesse tout émue, répondit la première que le dévouement du vieux soldat le rendait leur égal, et déclara qu'elle ne ferait pas un pas de plus sans lui, et qu'au point où l'on en était, ils se sauveraient tous trois ou périraient ensemble.

La Varenne, lui, menaça son écuyer de sa disgrâce éternelle s'il ajoutait un seul mot sur ce sujet.

Job céda donc, mais avec un attendrissement intérieur inconnu à sa rude nature, et qui le laissa lui-même tout surpris.

Il fallait cependant avancer, quitte à crever les chevaux et à les payer ensuite ; à force de surmener leurs montures, les deux cavaliers parvinrent donc à rétablir à peu près l'équilibre perdu.

Un troisième relais, puis un quatrième furent franchis de la sorte, sans une trop notable différence avec ceux de la veille, pour le temps employé.

Mais cette différence, si peu marquée qu'elle fût, allait à la longue occasionner un irréparable retard.

Les fugitifs le comprenaient bien : ils se livrèrent à des efforts désespérés ; leur volonté si puissante sembla donner des ailes à leurs montures. En quatorze heures, pendant lesquelles ils ne perdirent pas une minute même pour manger, ils firent près de cinquante lieues. La courageuse comtesse, cramponnée par les mains à la ceinture de Job, ne poussa pas un soupir, ne proféra pas une seule plainte.

Enfin, vers les quatre heures de l'après-midi, La Varenne et ses deux compagnons ne purent contenir une exclamation de soulagement en apercevant devant eux, au sortir de Huarte, gros bourg peu éloigné de Pampelune qu'ils venaient de laisser sur leur gauche, les premières ondulations des Pyrénées, desquelles ils découvraient, depuis le matin

même, les pics plus rapprochés, dorés par un soleil resplendissant, et dans le lointain, les hautes cimes blanchies par les neiges éternelles.

Depuis les récits du matin, tous trois, absorbés par la course, avaient gardé un silence plein de résolution.

— Chère Marie, dit François à l'aspect du salut si proche, — je crois que Dieu est décidément pour nous. Voyez ? une fois dans ces gorges, nous n'aurons plus rien à craindre. Si d'ici à trois ou quatre heures nous n'avons pas été rejoints, avant la nuit nous foulerons la terre de France, libres et à l'abri de tout nouveau danger.

— Hâtons-nous donc ! répondit la jeune femme dont une rougeur fugitive vint colorer les joues pâlies par la fatigue. — Oh ! combien je respirerai plus à l'aise lorsque j'aurai quitté ce sol qui cependant est pour moi la patrie.

On arriva à Ordañiz ; Ordañiz est la dernière station de la plaine ; à partir de cet endroit, on monte constamment, jusqu'à ce que l'on ait atteint le défilé de Roncevaux, à l'extrémité duquel apparaît la terre française.

François et Job, ainsi que la comtesse, connaissaient toutes les particularités de cette route, qu'ils avaient faite si peu de jours avant.

On relaya donc à quelque distance de Burguete. Les chevaux étaient les derniers que l'on prît en Espagne. Ils devaient aller jusqu'à Saint-Jean-de-Piéport, en deçà de la frontière, c'est-à-dire faire une dizaine de lieues environ.

La petite troupe repartit pleine d'espoir, et se lança dans la montagne.

On commença à gravir les premières rampes au galop ; puis, à mesure que l'on avançait, la route devenant plus rapide, et nos amis se croyant à peu près hors de péril, après une demi-heure de marche, ils abandonnèrent un instant la bride sur le cou de leurs montures qui se mirent à un trot raisonnable.

On était à deux lieues de la brèche de Roncevaux.

Tout à coup Job, qui, depuis quelques minutes, laissait causer seuls son maître et madame de Marciac, et semblait étudier vaguement un bruit à peine perceptible pour une oreille moins exercée, Job fit au gentilhomme un signe qui voulait dire :

— Entendez-vous ? vous aussi.

— Qu'est-ce ? fit aussitôt La Varenne.

— Derrière nous, répondit laconiquement Job en étendant le bras.

— J'entends quelque chose, dit la comtesse, quelque chose comme la rumeur indécise d'un de ces torrents qu'à mon passage j'ai vus bondir en cascades le long des rochers supérieurs, mais si faible, si faible, que la cause de ce bruit doit être encore bien éloignée.

Job arrêta son cheval, sauta à terre, et appliqua une oreille sur le sol.

— Nous sommes poursuivis, dit-il en se relevant, et sans laisser paraître la moindre émotion ; ce que vous prenez pour le bruit lointain d'un cours d'eau n'est autre chose que le roulement cadencé d'une troupe assez nombreuse, lancée à toute vitesse, et dont la marche, insensible en plaine à la distance où elle se trouve encore, nous est révélée par le mugissement des échos d'en bas qu'elle éveille en passant.

— Fuyons ! dit la comtesse.

— Oui, fit La Varenne, maintenons pendant deux heures seulement notre avance, et nous sommes sauvés.

— Nous le pouvons, reprit Job qui s'était remis en selle. C'est une lutte de vitesse dont l'issue va dépendre de notre sang-froid aussi bien que de la bonté de nos chevaux.

Et la course recommença, précipitée, furieuse, insensée. Les chevaux s'excitant l'un l'autre, gravissaient avec une incroyable vélocité les escarpements de la route : l'air, violemment refoulé par le choc de ces deux masses, sifflait en tourbillonnant autour des cavaliers.

Pendant une demi-heure d'une semblable marche, rien ne sembla confirmer l'assertion de Job. Le vent sonore des grandes Alpes s'était levé à mesure que les voyageurs montaient, et sa voix monotone confondait alors dans un sourd grondement les divers bruits épars sur ces vastes solitudes.

Les deux chevaux couraient toujours.

Soudain, au détour d'un coude où la route surplombait, dominant toute la vallée inférieure que la petite troupe venait de parcourir, La Varenne, tournant la tête, distingua au-dessous de lui, galopant à toute force à peut-être un tiers de lieue, cinq cavaliers qui sans doute, au même moment, aperçurent aussi les fugitifs, car ils parurent avoir reçu aussitôt un nouvel élan.

— Job ! en avant ! — dit le jeune homme d'une voix brève ; — nous sommes gagnés. — L'écuyer fronça les sourcils, et enfonça ses talons dans le ventre de sa monture qui en deux bonds regagna La Varenne.

Mais le sinistre retentissement de la poursuite arrivait, maintenant, distinct, aux oreilles des jeunes gens. Les deux chevaux, tout écumants,

soufflaient à coups pressés, les cavaliers ne respiraient plus.

Le paysage qui encadrait cette scène dramatique était ainsi disposé :

Dans le fond, en face des fugitifs, au milieu des cimes pyrénéennes blanchies par les neiges éternelles, deux immenses brèches, au pied desquelles s'ouvrait la France ;

De chaque côté du chemin aboutissant à ces brèches, une muraille d'énormes rochers, fêlés, hideux, calcinés par l'action volcanique, noircis par le soleil, et joignant, à droite, des précipices, à gauche, des pics inaccessibles ;

Enfin, pour route une gorge étroite et aride, pavée de blocs de lave, montant presque en ligne droite pendant près d'une lieue, et dans laquelle les archers débouchaient alors, à quinze cents pas à peine des deux Français.

— Ton cheval faiblit, murmura La Varenne en entendant les alguazils si proche ; laisse-moi prendre la comtesse.

— Nous n'avons plus le temps, fit le vieux soldat ; courons ! peut-être au bout de ce défilé trouverons-nous du secours. Là-bas expire la puissance du roi d'Espagne.

Et une nouvelle impulsion communiquée énergiquement à leurs montures, les maintint à la même distance de la troupe. Ils regagnèrent même un peu de terrain.

Tout à coup, au milieu du silence général, une voix retentit dont le son fit tressaillir La Varenne, son serviteur, et madame de Marciac à la fois.

— Arrêtez ! criait-elle, rendez-vous ! sinon je vous fais tous passer par les armes !

— Eh ! viens nous prendre, imbécile ! grogna Job en faisant bondir son coursier à vingt pas.

— Monsieur de Beauvoir ! murmura la comtesse chancelante.

— Morbleu ! fit La Varenne, les coquins ont donc des mousquets, maintenant ?

— Feu ! cria la même voix.

Au même instant une décharge de mousqueterie ébranla l'air, et plusieurs balles passèrent en ronflant à côté des fugitifs.

Le premier regard de La Varenne fut pour sa maîtresse. La jeune femme était fort pâle, elle lui sourit néanmoins.

— Qu'as-tu donc ? dit presque aussitôt à Job le jeune homme, tu sembles inquiet.

— Rien, répondit l'écuyer, allez, allez, capitaine.

Mais il reprit à voix basse en se parlant à lui-même :

— Mon cheval a tressailli étrangement tout à l'heure ; on dirait qu'il boîte en courant.

Il n'avait point achevé ces mots que l'animal trébucha violemment. Job l'arrêta court.

— Oh ! mon Dieu ! fit la comtesse avec une exclamation insensée, — le cheval s'abat !...

En effet, frappé d'une balle à la cuisse droite, le pauvre animal, après avoir en vain essayé de se roidir contre la douleur, s'affaissait sur lui-même.

Job fut à terre en une seconde ; il releva madame de Marciac, et la soutint jusqu'à ce qu'elle eût repris des forces.

Les archers, à cette vue, poussèrent une féroce clameur.

Voici quelle était alors la position des divers personnages de cette scène :

Près de leur cheval couché à terre au milieu du défilé, Job et la comtesse de Marciac, debout tous deux et immobiles.

A mille pas environ, les archers accourant à toute bride, et sensiblement distancés par leur chef, mieux monté, et à qui la haine semblait prêter des ailes.

Enfin, à trente pas de son écuyer et de la comtesse, La Varenne toujours lancé au galop, et qui n'avait rien saisi de cet accident.

En voyant deux des fugitifs à terre, et bientôt à leur merci, les archers, comme nous venons de le dire, avaient poussé de loin une clameur féroce.

Ce bruit fit tourner la tête à La Varenne. Il aperçut tout l'ensemble de cette scène, et d'un mouvement plus prompt que la pensée, il rebroussa chemin, et revint au galop vers ses amis, pour partager leur sort, les défendre ou mourir avec eux.

Madame de Marciac comprit son intention, et s'élançant au devant de lui les mains jointes :

— François ! cria la jeune femme au désespoir, avec un accent où toutes les puissances de son âme semblaient réunies, — François ! au nom du ciel, sauvez-vous ! je vous l'ordonne !

Mais le gentilhomme toujours souriant, bien qu'une légère sueur perlât sur son visage, mit aussitôt pied à terre. Il saisit dans ses bras et pressa sur son cœur avec une indicible expression la comtesse éperdue, puis tirant son épée, il se prépara à recevoir le terrible choc.

Job, les yeux fixes, les traits contractés, se rangea auprès de la Varenne ; il serrait son long couteau, et grommelait :

— Oh ! j'en tuerai bien au moins un....

— Donne-moi ta main, brave serviteur ! dit François, — pour ta fidélité et ton dévouement de chaque jour, sois béni.

Le vieux soldat serra convulsivement la main que lui tendait son maître, et à la vue de ces deux jeunes gens, si gracieux, si bons, si pleins d'avenir, et condamnés à une aussi misérable fin, un sanglot, le premier peut-être qu'il eût eu jamais à étouffer, lui monta aux lèvres.

Les archers approchaient sans cesse. François détournant les yeux de cette vue, plongea une dernière fois ses regards dans ceux de la mourante jeune femme qui s'appuyait à lui, et murmura d'une voix triste les paroles amères de l'adieu.

Soudain, l'homme qui courait en avant des archers, arriva comme un ouragan sur le groupe que formaient les trois fugitifs. C'était Beauvoir, emporté par une rage aveugle, et qui, le pistolet au poing, hurlait à toute voix :

— Tue ! tue ! les espions !

La Varenne souleva la comtesse sur son bras gauche, et lui faisant un rempart de son corps, il se tint prêt à vendre chèrement sa vie.

Beauvoir leva son pistolet et ajusta le jeune homme, dont les yeux suivaient chacun de ses mouvements.

Mais, bondissant comme un tigre, Job qui avait gagné le côté gauche de la route, Job s'élança sur le baron, et se cramponnant d'une main à sa selle, de l'autre le frappa si violemment au cœur de son poignard, que la lame se brisa net.

— Cuirassé ! le lâche ! hurla-t-il.

Ce furent les dernières paroles du vieux soldat. Beauvoir le saisit aussitôt au collet, se pencha vers lui, et lui déchargea son pistolet en pleine poitrine.

Job tomba à terre comme une masse, et essayant de jeter un dernier regard vers les deux jeunes gens, après avoir faiblement remué les lèvres, il expira, retardant ainsi, par un sacrifice suprême, la perte de son maître bienaimé.

Tout le sang-froid de La Varenne l'avait, à cette vue, irrésistiblement abandonné. Un transport d'indignation le souleva frémissant ; il quitta un instant madame de Marciac, et se précipita si rapide sur Beauvoir, avant que celui-ci, qui venait de jeter son pistolet inutile, eût eu le temps de tirer son

épée, que, le soulevant par la cuisse, il le désarçonna et le fit rouler tout meurtri sur le chemin au milieu de la poussière.

Puis clouant le baron au sol malgré sa résistance, et lui posant un pied sur la poitrine, le jeune homme tint suspendue à deux pouces de sa gorge la pointe de son épée, avec l'intention bien évidente de se servir du péril de leur chef pour éloigner les gardes de Philippe II, ou de sacrifier Beauvoir aux mânes du pauvre Job et aux siens propres, si les alguaz ils passaient outre.

Les archers étaient maintenant à une portée de pistolet. Lors de la chute du baron, ils avaient voulu tirer sur son agresseur, mais calculant sans doute presque en même temps qu'ils pouvaient atteindre leur chef aussi bien que La Varenne, ils remirent leurs mousquets au croc, et reprirent leur course. Ce léger moment d'hésitation allait singulièrement changer la face des choses.

Beauvoir, morne et livide sous la puissante étreinte de son adversaire, ne prononçait pas un mot.

Tous ces événements avaient pris quelques minutes à peine.

Les archers arrivaient à cinquante pas du capitaine, qui, fronçant le sourcil, se préparait à expédier le baron, afin de leur tenir tête, quand, tout à coup, du haut des rochers qui formaient la muraille d'un des côtés de la route, une fusillade éclata à bout portant sur les sbires, cassa le bras à l'un des hommes, blessa un cheval, et rejeta en arrière la troupe dans le plus grand désordre.

La Varenne, stupéfait, et croyant presque à un miracle, tourna la tête pour voir d'où lui venait si à propos ce secours inattendu. Beauvoir poussa un rugissement.

Rien de plus naturel en cet endroit :

Sept ou huit contrebandiers qui revenait d'Espagne en France, en côtoyant la route de la montagne par les sentiers connus d'eux seuls et des chasseurs d'isards, avaient entendu, sur leur flanc, plusieurs détonations successives. Ils s'étaient aussitôt approchés sans que, du chemin, on pût les découvrir ; puis, apercevant l'uniforme des archers avec lesquels journellement les fraudeurs avaient maille à partir, un homme étendu mort au milieu de la route, les deux cavaliers démontés sur lesquels s'avançaient les archers, et qui peut-être étaient d'une bande amie, ils avaient pris immédiatement fait et cause pour ces derniers, et tiré sur les soldats royaux, leurs ennemis naturels.

Les archers, tenus en respect par les canons menaçants des escopettes qui s'allongeaient vers eux à travers les interstices des rochers, s'étaient reformés en bataille à deux cents pas, et attendaient là l'issue de ce nouvel épisode sur lequel ils n'avaient assurément pas compté.

La Varenne, tout ébloui à l'idée de se tirer, lui et sa maîtresse, d'une extrémité aussi affreuse, alors qu'une minute auparavant, il se regardait ainsi qu'elle comme déjà morts, La Varenne, sans lâcher Beauvoir d'une semelle, interpella ses défenseurs inconnus.

— Eh ! camarades ! cria-t-il, qui que vous soyez, Espagnols ou Français, si vous me comprenez, au nom de Dieu, à moi ! à nous !

— Français ! Français ! nous voici ! répondirent plusieurs voix dont l'accent, royalement gascon, n'était pas, à coup sûr, aussi national que celui d'un Tourangeau ou d'un Parisien, mais qui, tel qu'il l'entendait, parut au gentilhomme plus mélodieux que toutes les musiques des sphères célestes.

— A moi donc ! répéta François.

Et sur cette invitation réitérée, huit robustes gaillards, portant à vide le sac traditionnel, du contenu duquel ils venaient de gratifier les domaines de Sa Majesté Catholique, descendirent sur la route, l'escopette prudemment en arrêt.

— Mon gentilhomme, fit un des contrebandiers en s'avancant vers François, dont au premier regard il avait distingué le rang, nous voici, et tout à votre service contre ces chevaliers de la potence, qui font mine de vous guetter encore. Ici le roi de Madrid ne nous effraie guère, nous. Une fois nos montagnes franchies, peu nous importe sa rancune, comme vous le pensez bien. Ainsi donc, que faut-il faire ?

— Écoute, dit La Varenne, avant toute chose, cinq cents pistoles pour toi et tes amis, si vous me repoussez au loin ces hommes. Revenez ensuite, je vous attends ici.

Et le capitaine se retourna vers Beauvoir, auquel pendant cet échange de paroles il serrait la gorge afin de l'empêcher de crier, et qui se débattait désespérément.

Les fraudeurs ne donnaient nulle attention à ce détail qui n'était pas leur affaire.

Mais en ce moment, madame de Marciac, qui durant les scènes précédentes était demeurée à la place où l'avait laissée La Varenne, presque sans connaissance, se rapprocha de son ami, pâle et défaite comme une morte.

Le contrebandier était revenu à ses camarades ; un hurra d'acclamations sortit de leurs bouches, et courant aussitôt aux archers qui se retirèrent en grande hâte sans songer à un combat par trop inégal, ils commencèrent à faire pleuvoir vers eux une grêle de balles accompagnée de menaces et d'injures, où s'exhalait leur vieille haine personnelle contre cet estimable corps.

Cependant François contenait toujours Beauvoir sous son genou vigoureux.

— Allons, monsieur, dit-il avec une froide résolution qu'affermissait encore la contemplation du cadavre sanglant de son fidèle Job, — il faut vous préparer à mourir. Je vous donne une minute pour votre acte de contrition.

Beauvoir frissonna convulsivement ; ses yeux se fermèrent ; il se sentit perdu.

Mais la comtesse qui semblait oubliée pendant ces instants terribles, la comtesse s'avança, muette d'horreur, et joignit les mains devant son fiancé avec un geste suppliant de miséricorde.

— C'est la juste loi du talion ! il a tué mon pauvre compagnon, il allait nous assassiner nous-mêmes, il faut qu'il meure ! répondit à cet appel le capitaine que les instincts de l'homme de guerre l'emportant alors sur tout autre sentiment, rendaient inexorable.

La jeune femme leva la tête avec un geste plein de noble générosité :

— François, dit-elle, pour remercier dignement le Tout-Puissant qui nous a sauvés, ne m'accorderez-vous point la grâce de ce malheureux ? Le gentilhomme se sentit désarmé par cette grandeur d'âme.

— Vous le voulez ? madame, eh bien ! soit ! dit-il avec un soupir.

Puis retirant sa main et son genou qui comprimaient tout mouvement possible du baron :

— Monsieur, reprit-il, cette noble dame que, tout à l'heure, vous vouliez massacrer, vous sauve la vie. Ne me sachez, à moi, aucun gré de tout ceci, si j'étais seul, vous seriez déjà tué. — Relevez-vous, vous êtes libre.

Beauvoir écrasé de honte, pourpre de rage et de terreur contenues, se redressa lentement, et marcha vers son cheval qui ne s'était pas écarté.

— Un instant encore ? s'il vous plaît, monsieur, reprit La Varenne, j'oubliais un dernier mot.

Beauvoir s'arrêta, et sans parler davantage qu'auparavant, regarda le capitaine d'un air qu'il voulait rendre dédaigneux, et qui ne paraissait que

féroce.

— Monsieur, fit le jeune homme, avec une puissance et une solennité imposantes, — le génie protecteur qui veille sur les jours des souverains, m'a permis d'assister, invisible et frémissant, à l'entretien qu'il y a deux jours vous a accordé le roi Philippe II, et d'entendre l'odieuse proposition qu'au nom de vos collègues de Paris vous lui avez transmise. — Vous pâlissez ? — Eh bien ! oui, je sais que, furieux des succès croissants de Henri IV, vous avez décidé d'assassiner votre souverain légitime, à l'exemple du dernier roi, et par les mêmes moyens ; je connais tous les détails de ce lâche complot, déshonorant et infâme, duquel, vous, gentilhomme dégradé, n'avez pas craint de vous faire l'instigateur et l'agent.

Dites, voulez-vous que je répète vos propres paroles ? Vous ne répondez point ? vous baissez la tête ? la honte, à défaut du remords, n'est-ce pas, vous ferme la bouche ?

— Eh bien ! madame, continua La Varenne avec chaleur, en se tournant vers la comtesse, comprenez-vous pourquoi, malgré votre toute-puissante intervention, mon devoir de sujet loyal, de serviteur reconnaissant, me faisait, à part tous mes griefs personnels, une loi d'être implacable envers ce vil comploteur d'assassinat ?

Madame de Marciac fit un pas en arrière, avec un geste d'horreur et de dégoût à satisfaire le plus scrupuleux casuiste.

Beauvoir, à cette manifestation si accablante de mépris, frémit comme si un fer aigu lui eût traversé les chairs.

La Varenne reprit aussitôt :

— Maintenant donc, monsieur, conservez précieusement la mémoire de mes dernières paroles :

Vous connaissez le châtiment des lèse-majesté et des hauts-traitres ? Si jamais, pendant toute la durée de la vie du roi, il vous prend l'audace de mettre les pieds sur le territoire de la France, fût-ce pour un jour, je vous jure ma parole d'officier de vous livrer moi-même au bourreau : moi qui, cette fois, ne vous laisserai pas échapper. Soyez tranquille ; à partir de ce jour, aucun de vos mouvements ne sera perdu pour ceux qui désormais auront la charge de votre surveillance. Engagez, dans leur intérêt, vos complices de Paris, si vous pouvez le faire, à se tenir sur leurs gardes ; donnez leur à savoir que le roi de France, averti des intentions de chacun d'eux, commencera par y mettre bon ordre ; sans préjudice de ce qu'il

pourra faire, en temps opportun, pour témoigner à ces messieurs son efficace reconnaissance.

J'ai tout dit : allez ! monsieur.

Le baron suffoqué à cette révélation inouïe, tremblait d'épouvante. Ses dents s'entre-choquaient avec un bruit sinistre. Les yeux hagards, il fixait La Varenne du même regard que s'il eût vu Satan en personne sous les traits du jeune homme. Enfin, après avoir murmuré quelques mots inintelligibles, vaincu, anéanti, il s'approcha tout chancelant de son cheval, se hissa en selle, et partit en secouant la tête comme un homme dont la raison est prête à s'égarer.

Les contrebandiers étaient revenus pendant ce temps. Sur un signe de La Varenne, ils s'écartèrent pour laisser passer le baron.

François fit un signe au chef de la petite troupe, qui s'approcha de lui.

— Merci, mon brave, lui dit-il, merci pour la vie que tu viens de nous sauver. Tu seras récompensé dignement. Il faut maintenant, que toi et les liens nous escortiez jusqu'à Saint-Jean de Piéport, où une fois rendus, nous n'aurons plus rien à craindre, et que vous m'aidiez à donner une sépulture chrétienne, dans une terre française, à ce pauvre ami qui est étendu là-bas, et qui est mort en me défendant.

— Oh ! de grand cœur, fit le contrebandier. — Holà, vous autres, écoutez un peu ? Et réunissant ses hommes autour de lui, il leur expliqua en quelques mots ce qu'ils devaient faire.

Aussitôt, par un mouvement spontané, les fraudeurs croisèrent leurs mousquets, et y placèrent le corps du bon écuyer, recouvert de son manteau. La Varenne appela son cheval qui, tout effrayé du bruit des détonations, s'était d'abord éloigné, puis était revenu de lui-même ; il plaça en selle la comtesse encore toute frémissante, prit la bride dans ses mains, et le cortège funèbre se mit en marche à pas lents.

Après une demi-heure de route silencieuse, on foula le sol de la France. La Varenne, tout triste qu'il fût, ne put s'empêcher de soupirer avec soulagement. Madame de Marciac, elle, joignit les mains dans une muette prière. Enfin, le soleil disparaissait à l'horizon, quand, vers huit heures de la soirée, la troupe atteignit les premières maisons de Saint-Jean de Piéport.

Une petite église noircie par le temps et lézardée par les tempêtes des Alpes, s'élevait un peu en dehors du bourg, couvrant de son ombre un cimetière de campagne aux longues herbes jaunies, aux tombes effacées, aux croix de bois penchées vers le sol. Le capitaine laissa dans cette pauvre

chapelle les restes de son serviteur sous la garde d'un vieux prêtre ; il récompensa largement les braves gens qui s'étaient si généreusement portés à lui donner secours, leur indiqua les moyens de s'adresser à lui si jamais ils venaient à avoir besoin de son aide ; puis, après de mutuels et cordiaux adieux, les fraudeurs se retirèrent de leur côté, et François, ainsi que madame de Marciac, allèrent prendre quelques heures d'indispensable repos, qu'une douloureuse insomnie leur fit trouver à chacun bien longues.

Le lendemain, dès le point du jour, les deux jeunes gens étaient sur pied. François fit aussitôt procéder avec tout le cérémonial et toute la décence possibles aux funérailles de son écuyer. Le corps du pauvre Job fut respectueusement déposé dans un angle du tranquille et ignoré champ de repos ; et après la messe de dernier adieu, pendant laquelle la noble comtesse de Marciac versa d'abondantes larmes, plus précieuses et plus éloquentes pour les mânes du dévoué serviteur, que la plus magnifique oraison funèbre, François prit à part le vieux curé qui venait de bénir la dépouille mortelle de son compagnon de périls, et lui demanda sa main qu'il remplit d'or.

— Mon père, lui dit-il, vous ferez placer une modeste pierre sur l'endroit où va désormais reposer l'humble ami que nous regrettons, et vous direz quelques prières pour son âme. Chaque année vous recevrez pour vos pauvres une semblable somme, en mémoire de l'étranger auquel vous avez accordé parmi vous l'hospitalité dernière.

Le vieux prêtre inclina avec reconnaissance sa tête blanchie, tout ému de la douleur que laissaient paraître ces deux jeunes gens si nobles et si beaux.

Puis, ce suprême devoir accompli, le capitaine et son amie, sans perdre un instant, montèrent sur deux chevaux qu'on leur tenait tout préparés, et prenant la route qui devait les ramener près de la capitale, ils s'éloignèrent silencieusement, se tenant tous deux par la main comme pour se dire qu'ils étaient maintenant à tout jamais l'un à l'autre, et non sans jeter en arrière plus d'un regard sur cette terre où ils abandonnaient leur fidèle et dévoué compagnon.

ÉPILOGUE.

Six mois s'étaient écoulés depuis ces événements.

Le temps, tout en modifiant la position des différents personnages de cette histoire, n'avait cependant rien changé d'une manière sensible aux intérêts politiques ou privés, dont la lutte déclarée ou secrète pesait sur les malheureuses populations depuis un temps si considérable.

La situation générale des choses en France était encore, en apparence, à peu près la même qu'au commencement de notre récit.

La Varenne, si miraculeusement échappé aux colères de Philippe II, était parvenu, sans nouveaux obstacles, à rejoindre le quartier général du roi de France. Comme son aventureuse mission en Espagne n'avait été connue que d'un petit nombre de conseillers intimes, son retour n'avait excité dans le camp royaliste aucune sensation. Aucune mesure extraordinaire n'était venue trahir chez Henri une préoccupation quelconque, si ce n'est que, dès lors, il n'avait plus été question le moins du monde, à Saint-Denis, du voyage de Rome : malgré toutes les protestations de dévouement exclusif et inaltérable, que, chaque jour, les ambassadeurs du chef de la maison de Bourbon recevaient ordre de présenter au Saint-Père de la part de leur maître.

Madame de Marciac de laquelle on avait beaucoup parlé à Paris après son départ, dans sa société habituelle, sans que les vagues rumeurs qui couraient sur son compte, égarées dans un océan de suppositions, eussent jamais un instant approché de la réalité, madame de Marciac, oubliée maintenant, vivait, impénétrable aux recherches, ainsi qu'à la malveillance curieuse, dans un couvent noble de Senlis où La Varenne l'avait conduite, sous la protection directe du roi, et où elle attendait avec une résignation pleine d'espérance l'issue des événements.

Un coup d'œil sur le camp opposé est également nécessaire.

Le conseil de la Ligue, longuement instruit par Beauvoir de sa déplorable succession d'échecs, et des suites funestes qui pouvaient en être à craindre, le conseil de la Ligue, d'après l'avis de Pellevé, avait résolu avec sagesse de garder un profond silence sur tous ces décourageants sujets. — Le baron qui n'avait point reparu en France, passait, à Paris, et parmi les ligueurs, pour

retiré au fond de ses terres, après de notables pertes d'argent et de grands mécomptes en amour, qui l'avaient rendu insensible aux intérêts de la politique. Il était tout simplement resté en Espagne, soit par terreur réelle, soit par calcul ; et La Varenne, que la jalousie jointe à son attachement pour la personne de son maître, rendait, quoique de si loin, extraordinairement attentif aux démarches de ce mortel ennemi, La Varenne inclinait à croire, d'après certaines apparences, qu'il avait secrètement remplacé Sainte-Suzanne auprès du cabinet de Madrid.

En somme, — Philippe II désappointé dans ses plans machiavéliques par le dévouement d'un gentilhomme ignoré, Philippe II n'avait cependant pu se résoudre à perdre en un seul jour le prix de tant et de si longs efforts. Sans évidemment qu'il espérât davantage, comme par le passé, soumettre la France entière à sa domination, il conservait toujours la haute main sur les affaires de l'Union, et il continuait à entretenir la guerre intérieure par ses subsides ainsi que par le secours de ses armes, comptant, à coup sûr, s'attribuer la part du lion, dans un démembrement inévitable et prochain de cette belle monarchie.

Mayenne, que La Varenne, aussitôt revenu à Saint-Denis, s'était empressé de mettre bien au courant des bonnes intentions du roi d'Espagne à son égard, Mayenne, profondément ulcéré contre les étrangers, n'avait rien témoigné savoir, lui non plus ; il s'était contenté de prendre ses précautions contre une surprise. En habile politique, il cachait son ressentiment, et faisait bonne mine à ces ennemis, de l'appui desquels il avait alors besoin plus que jamais. Malgré de si nombreux et mutuels sujets de haine, il n'en vivait pas moins en bonne harmonie apparente avec les ministres de Philippe II, qui, de leur côté, témoignaient toujours au lieutenant-général du royaume la même et constante déférence. — Les troupes espagnoles combattaient encore par tout à côté des soldats de l'Union contre les royalistes ; mais une défiance réciproque et une colère mal dissimulée les divisaient chaque jour plus profondément, tandis que devant eux l'ennemi commun croissait en force et en prestige.

Paris, enfin, dernier boulevard de la Ligue, et toujours acharné dans sa résistance envers le souverain légitime, Paris, que Mayenne défendait jalousement contre Henri IV et contre Philippe II, et que le roi de France bloquait toujours avec la plus active vigilance, Paris offrait encore, à peu de différence, le même spectacle intérieur que six mois auparavant, au moment

où les prétendus États du royaume venaient de se séparer, et où Beauvoir en sortait si tranquillement, l'infortuné ! côte à côte avec La Varenne.

L'année 1593, que ces diverses scènes avaient remplie de leurs incessantes agitations, était écoulée tout entière. Au moment où notre récit reprend son cours, on touchait presque à la fin du mois de mars 1594.

Or, pendant ce même mois, des faits d'une grande importance s'étaient passés dans Paris, parmi ses propres défenseurs.

Bien que sans existence avouée, le parti royaliste, grandissant chaque jour depuis les derniers revers, gagnait sensiblement du terrain au sein même de la capitale. Une forte partie de la noblesse, le parlement presque en entier, et un assez bon nombre de personnages marquants de la bourgeoisie, ramenés par les exagérations de la Ligue, et par tant de maux soufferts, au sentiment monarchique, formaient les adhérents ainsi que les prosélytes de cette opinion. François de Faudoas, comte de Belin, gouverneur de Paris, était l'âme et le bras de cette conspiration en faveur du roi légitime, qui allait se nouant ainsi peu à peu.

Mais les chefs dirigeants de la Ligue qui, de concert avec les ministres espagnols, commandaient despotiquement à Paris, n'étaient pas gens à tolérer longtemps un pareil état de choses. Mayenne avait reçu l'ordre d'agir vigoureusement pour couper le mal dans son germe.

Le duc avait donc décrété tout d'abord l'emprisonnement et le bannissement des royalistes les plus compromis ; les troupes étrangères redoublaient d'activité dans leur surveillance ; la faction des Seize, ainsi nommée des anciens chefs populaires des quartiers de Paris au début de la Ligue, et composée de la plus vile canaille, avait été relevée par Mayenne et par le Conseil suprême de l'ostracisme à laquelle des excès de toute nature l'avaient fait condamner jadis, et réintégrée dans la garde des principaux postes de la capitale, afin de contenir les royalistes qui oseraient lever la tête.

Enfin, le comte de Belin, fort durement traité, avait été remplacé dans son gouvernement par ce fameux comte de Cossé-Brissac, connu depuis longtemps de nos lecteurs, que Mayenne croyait inébranlablement dévoué à ses intérêts, et qui, depuis près d'une année, en prévision de la circonstance qui s'offrait à lui en ce même moment, entretenait de secrètes relations avec la cour de Saint-Denis.

Il est vrai que madame de Nemours, mère du duc, et plus clairvoyante que Mayenne, avait cherché à détourner son fils de ce choix qui lui était

suspect ; mais le lieutenant-général de la Ligue, obligé de s'en rapporter à quelqu'un, et fort empêché peut-être de trouver mieux, avait persisté dans la nomination du comte de Brissac, tout en avertissant celui-ci des bruits de trahison qui couraient sur son compte, et pensant sans doute ainsi le piquer d'honneur pour son service, après une telle marque de confiance et de générosité.

Pauvre Mayenne ! c'était une générosité bien en pure perte.

Puis, toutes ces mesures prises, le duc assuré désormais, dans sa conviction, de la tranquillité de la capitale, le duc avait cru le moment on ne peut plus propice pour un voyage qu'il méditait depuis quelque temps. Il avait donc réuni en conseil les principaux chefs de la bourgeoisie et de l'armée, leur avait fait part de son intention de s'absenter pour peu de jours, les exhortant à bien remplir leurs devoirs, à se tenir unis comme par le passé pour la défense commune, et ajoutant qu'il allait ramener à Paris des secours d'hommes et d'argent qui changeraient immédiatement la face des affaires.

Et après avoir délégué tous ses pouvoirs au comte de Brissac, Mayenne était parti le 6 ou 8 mars pour la frontière de Champagne, où il devait conférer avec les princes lorrains ses parents, et recevoir l'armée auxiliaire que le prince Charles de Mansfeld lui amenait d'Allemagne et des Pays-Bas.

De semblables faits étaient connus, ainsi qu'on peut le croire, dans leurs plus minces détails, et commentés soigneusement au quartier-général de Saint-Denis, où, plus que jamais, tout était mouvement et action.

Brissac, bien que surveillé de très-près par les ombrageux Castillans, et nominalement soumis à l'obéissance du Conseil de l'Union, Brissac était donc alors en réalité le véritable maître de Paris.

Ces divers événements venaient d'avoir lieu, quand, le 27 de ce même mois de mars, vers le déclin du jour, deux cavaliers, enveloppés dans de larges manteaux qui leur cachaient presque entièrement le visage, et paraissant venir l'un de Saint-Denis, l'autre de Paris même, s'abordèrent en plein chemin, à quelque distance du faubourg qui s'étendait auprès des remparts de la capitale, devant la porte Saint-Denis. De ces deux cavaliers, l'un, celui qui sortait de Paris, était accompagné à distance respectueuse par cinq ou six gens de guerre dont les cuirasses et les canons des mousquets jetaient des reflets brillants, malgré l'obscurité naissante ; l'autre avait

auprès de lui un seul suivant, également impénétrable aux regards sous l'ampleur du manteau dont il était couvert.

Arrivés tout auprès l'un de l'autre, les deux seigneurs, car tous deux avaient véritablement l'extérieur de gentilshommes de haut rang, les deux seigneurs mirent chacun pied à terre, et passant à leur bras la bride de leurs chevaux, ils s'embrassèrent avec effusion.

— Tout va-t-il bien de votre côté, cher Saint-Luc ? dit le cavalier parisien prenant le premier la parole.

— Tout va bien, mon cher comte ; vos demandes sont pleinement accordées. Le roi a montré une générosité étonnante. Tout le monde sera satisfait. La Varenne est là, porteur des paroles et des promesses écrites de Sa Majesté.

— Tiens, fit le comte, ce brave jeune homme ! J'aurai du plaisir à le revoir ; — quoique cependant, ajouta-t-il avec un sourire, quoiqu'il me semble avoir un vague souvenir d'un bien mauvais tour qu'il aurait joué dans ces derniers temps à l'un des nôtres.

Et se tournant vers le compagnon de son interlocuteur, qui descendu, lui aussi, de son cheval, se tenait immobile à quelques pas, il lui fit signe d'approcher.

— Bonjour, monsieur de La Varenne ? dit le gentilhomme ; enchanté d'avoir affaire de nouveau avec vous.

— Monsieur le comte de Brissac est trop bon, répondit le nouveau venu après un salut courtois et affectueux ; je suis heureux tout le premier de me retrouver en face de Sa Seigneurie pour donner la dernière main à ce mémorable arrangement dont j'ai eu l'honneur moi-même de lui donner les premières idées, et qui mettra fin à tous les malheurs de la France.

C'était en effet le gouverneur de Paris lui-même, qui, sous prétexte d'importantes affaires de famille, avait depuis longtemps habitué les Ligueurs à voir sans ombrage ses fréquentes entrevues de ce genre, avec son beau-frère, François d'Epinay de Saint-Luc, lequel servait dans le camp royaliste.

— Ah ça ! Charles, que veut dire ce luxe d'escorte ? fit Saint-Luc remarquant la suite comparativement nombreuse de son allié.

— Cela veut dire, mon cher ami, répondit le gouverneur à demi voix, cela veut dire que les Espagnols, auxquels j'ai le malheur d'être assez suspect, font surveiller de près mes démarches, comme vous le voyez. Je puis bien, sous le semblant de m'entendre avec vous sur un procès, je puis

bien encore vous rencontrer en cet endroit, sur ce terrain neutre, pour ainsi dire ; mais dès ce jour, je n'ai plus la liberté de le faire sans être accompagné d'un détachement espagnol, dont le chef a l'ordre secret de me poignarder, au moindre geste qui lui paraîtrait suspect.

— Ah ! vraiment, reprit Saint-Luc, on soupçonne donc quelque chose à Paris ?

— On se défie de tout ; mais comme ce système de défiance en général à mon égard ne repose sur aucun indice bien précis, on n'ose prendre, ni envers moi ni envers personne, aucune mesure trop significative ou trop tranchée, et je puis ainsi continuer toujours à agir sans obstacle.

— Et où en sommes-nous ? fit Saint-Luc. Savez-vous, mon frère, que l'on s'impatiente, à Saint-Denis ?

Brissac attira tout près de lui ses deux interlocuteurs, et baissant la voix :

— Tout est prêt, dit-il. Avertissez le roi que demain matin, puisqu'il est en mesure, je l'introduirai dans Paris. Le Louvre attend son légitime maître.

Saint-Luc pressa joyeusement le bras de La Varenne. Un sourire de triomphe éclaira le visage du jeune homme.

Brissac continua :

— Tout a été conduit jusqu'à l'instant actuel avec la plus grande prudence. Un édit du parlement, provoqué par mes observations, a désarmé, ces deux derniers jours-ci, tous les quartiers suspects ; la populace et les Seize ne peuvent rien tenter. Sous prétexte d'aller au devant d'un convoi que m'adressait Mayenne, j'ai fait sortir de Paris la plus grande partie de la garnison espagnole, qui doit être loin maintenant. Cet après-midi même, les chefs naturels de la population, le prévôt des marchands, les colonels des quartiers, les magistrats de la ville, secrètement convoqués par mes soins, ont unanimement adhéré à la proposition que je leur ai adressée de rentrer sous l'obéissance du roi légitime, et de terminer d'un seul coup cette lutte inutile et ruineuse, et sans motifs désormais, puisque Henri de Bourbon est aujourd'hui catholique. — Les rôles sont distribués ; des hommes à moi, éprouvés et sûrs, occupent tous les postes, tant à l'intérieur de Paris, que sur les remparts et aux portes. Et les ministres d'Espagne qui me font suivre par leurs soldats, ignorent qu'eux-mêmes sont gardés à vue dans leurs propres maisons.

La Varenne, pendant ce discours, avait tiré avec précaution de son pourpoint un large papier. Il posa sa main sur le bras du gouverneur de Paris :

— Monsieur le comte, dit-il, vous avez fidèlement tenu vos promesses ; à son tour, le roi de France n'a pas oublié les siennes. Voici le brevet signé de Sa Majesté, qui vous accorde vos demandes, et qui vous garantit l'exécution de la parole royale.

Brissac, ému au fond, malgré l'impassibilité de ses traits, prit le précieux papier et le serra dans son sein.

— Peste ! fit tout bas Saint-Luc en poussant du coude son beau-frère : le titre de maréchal de France, un gouvernement de province, deux cent mille écus, un million de dettes payées, un duché-pairie en perspective ! Sais-tu que tu ne seras pas le plus mal partagé, toi ?

Brissac sourit sans répondre.

— Monsieur de Saint-Luc, fit La Varenne, la nuit arrive ; si M. de Brissac n'a plus rien à nous dire, je crois que nous ferions bien de retourner à Saint-Denis. Il est important de prévenir au plutôt Sa Majesté.

Les cavaliers espagnols s'étaient approchés, comme impatients d'un aussi long colloque, et murmuraient entre eux.

— Quittons-nous donc, mes amis, répondit Brissac. Toi, Saint-Luc, écoute-moi bien ?

Et lui passant les bras autour du col comme pour l'embrasser, il lui souffla ces mots à l'oreille :

— Cette nuit, entre deux et trois heures, à la Porte-Neuve. J'y serai moi-même pour vous recevoir.

Puis, tout haut :

— Adieu, frère ! cria-t-il, conduis bien toute cette affaire avec promptitude et résolution.

Saint-Luc et son compagnon avaient remonté sur leurs chevaux. Brissac sauta sur le sien, et reprenant le même chemin par où elles étaient venues, les deux petites troupes partirent au galop.

La nuit était venue, obscure et pluvieuse. Brissac rentra dans Paris. La grande capitale offrait bien son aspect habituel ; cependant, de sourdes rumeurs, sortant des quartiers populeux où vivaient encore les derniers ferments de la Ligue, traversaient par instants les airs, semblables aux grondements aériens qui précèdent un orage. On entendait tout à coup dans les rues, jusque-là silencieuses, des cris de ralliement et quelques détonations isolées, mais significatives d'un mouvement intérieur. Des bandes frénétiques de la plus vile multitude, conduites par les hommes les plus compromis, parcouraient la ville en vociférant des cris de : *Vive*

l'Union ! — Mort aux Navarrois ! mais qui trouvaient peu d'échos. Il semblait qu'un instinct divinatoire du péril qui menaçait leur cause, tint ce soir-là en alerte ce qui restait de ligueurs dans la capitale.

Mais, peu à peu, tous ces bruits s'éteignirent faute d'aliment. Les émeutiers, las de crier sans but et sans résultat, se séparèrent et regagnèrent isolément leurs maisons, et une pluie torrentielle qui fondit sur Paris acheva de disperser le populaire. Les rues devinrent désertes.

Alors, Brissac qui s'était débarrassé de ses gênants gardes du corps étrangers, Brissac sortit du Louvre à pied, enveloppé dans son manteau, et suivi de deux seuls officiers de confiance. Le ciel était noir ; les lumières achevaient de s'éteindre aux croisées ; Paris venait de se mettre au lit. Le gouverneur commença une ronde minutieuse de tous les postes occupés par ses troupes. Il s'assura que tous les colonels de quartier, tous les chefs de la bourgeoisie initiés à son dessein, étaient à leur place, prêts à agir, puis, satisfait de cet examen, il donna ses derniers ordres, et s'avança vers la Porte-Neuve, à laquelle devait se présenter l'armée royale.

Il était deux heures du matin. Brissac monta sur le rempart et se mit en observation.

Bien que le moment approchât qu'il avait indiqué à Saint-Luc, rien ne paraissait à l'horizon.

Brissac attendit une heure entière, l'oreille au guet, ses yeux cherchant à percer les ténèbres pour distinguer au loin, tous les sens de son être tendus dans une attention suprême.

L'audacieux gentilhomme jouait en ce moment son dernier coup de dés. Qu'un hasard malheureux, qu'une méprise possible vinssent retarder l'arrivée des troupes royales, et, avec le jour, sa tentative de défection était immédiatement découverte par les Ligueurs. Alors il ne lui restait d'autre chance de salut pour sa propre personne et pour les siens, que d'engager une lutte désespérée contre la populace ligueuse dans les rues mêmes de la capitale.

Trois heures arrivèrent ; personne ne se montrait. Brissac sentit le frisson de la fièvre le gagner. Pour calmer son agitation, il entra au corps-de-garde, et se jetant sur le fauteuil de l'officier, il essaya, mais en vain, de fermer les yeux quelques instants.

Enfin, vers quatre heures et demie du matin, n'y pouvant plus tenir, le comte se leva, résolu à aller lui-même reconnaître la route et voir si rien ne se montrait à l'horizon aux premières lueurs du jour commençant. Il sortit,

appela ses officiers, et s'avançant vers une poterne, il se préparait à se la faire ouvrir, quand, soudain, le bruit d'une nombreuse troupe de cavalerie en marche, retentissant de l'autre côté du fossé, le fit tressaillir de joie. En un clin d'œil, Brissac eut regagné sur le rempart son précédent poste d'observation, et passant la tête à travers un créneau, il aperçut une forte avant-garde de cavaliers qui s'arrêtait à quelque distance, et que suivaient de près sur le chemin des bataillons épais et pressés, qu'à leurs armes et à leurs enseignes on reconnaissait aisément pour appartenir à l'armée de Henri IV. Leurs vêtements, trempés d'eau et souillés de boue, par le mauvais temps de la nuit, expliquaient assez leur lenteur à apparaître.

Ce mouvement du gouverneur de Paris avait été remarqué des nouveaux arrivants. La figure caractéristique du comte avait sans doute été reconnue, car, aussitôt, un homme, se détachant du groupe le plus avancé, poussa son cheval jusqu'au pied de la muraille, sans que les sentinelles, prévenues de tout ce qui allait se passer, fissent le moindre geste pour s'y opposer.

Quand il se crut à portée d'être entendu de Brissac, qui regardait toujours, le cavalier leva son feutre, et découvrit la belle et noble tête de François de Saint-Luc.

— Eh ! Brissac ? cria-t-il, nous voici ! quand il te plaira, nous sommes prêts.

— Très-bien ! fit le gouverneur.

Puis élevant la voix :

— Monsieur de Bussy ? appela-t-il.

Un des officiers qui était en bas, à l'entrée du corps-de-garde du guichet, leva la tête à ces paroles.

— Monsieur de Bussy, faites de suite ouvrir la porte aux troupes de Sa Majesté.

L'officier se mit en devoir d'obéir. Une minute après, Brissac était à ses côtés : quand le pont-levis fut abattu, il s'avança jusque sur le rebord du fossé où Saint-Luc l'attendait en compagnie de plusieurs seigneurs qui, comme lui, avaient mis pied à terre.

— M. de Rosny, M. de Biron, M. de Vitry, M. d'Aubigné, M. de Turenne, dit Saint-Luc en présentant à son beau-frère ces différents chefs de l'armée royale.

— Messieurs, fit Brissac en saluant, si vous voulez que nous entrions, ayez la bonté de me suivre.

— A l'instant même, monsieur, fit Rosny.

Et sur son commandement, répété à demi-voix de rang en rang, l'armée s'ébranla et se remit en marche. Le gouverneur de Paris repassa le pont levis côte à côte avec les généraux de Henri IV, et sur leurs pas, les rangs pressés des soldats royaux s'engouffrèrent dans le vaste porche de la Porte-Neuve, et la dépassant, vinrent se ranger en bataille sur la place intérieure qui s'élargissait du côté de la ville. Douze mille hommes entrèrent ainsi. Pendant ce temps, les commandants de l'armée envahissante, réunis autour de Brissac, écoutaient attentivement le gouverneur de Paris leur expliquant ce que chacun d'eux avait maintenant à faire pour que la capitale, surprise à l'improviste, se trouvât occupée sans bruit et sans coup férir.

Puis aussitôt qu'on se fut bien compris, de forts détachements royalistes se détachant du gros de l'armée, se portèrent, guidés par les lieutenants du comte, dans toutes les directions de la ville, afin de renforcer les postes occupés par les partisans de Henri IV, et de s'emparer de gré ou de force de ceux que défendaient les étrangers et les ligueurs.

Brissac, avec plusieurs bataillons, marcha vers l'Hôtel de Ville, où les magistrats municipaux l'attendaient en corps, impatients et inquiets eux-mêmes de ce retard prolongé. Les garnisons royalistes de Corbeil et de Melun, descendues par eau jusqu'à l'Arsenal, et accueillies par le commandant de cette forteresse, qui les avait introduites dans la ville, se trouvaient déjà réunies en bataille sur la place de Grève qu'elles occupaient.

Ces diverses tentatives qui ne manquaient pas de dangers, réussirent toutes au delà des plus favorables espérances. Les ligueurs épouvantés, et forcés du reste de céder devant le nombre, rendirent partout les armes et livrèrent leurs positions. Un seul corps-de-garde espagnol, placé sur le quai de Seine, voulut se mettre en défense ; avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, il était forcé et mis en pièces.

Ce fut le seul sang versé. Quand, vers huit heures de la matinée, Brissac et les notables de la ville se retrouvèrent avec les généraux royalistes devant la Porte-Neuve, pour y recevoir Henri IV, la ville était complètement soumise.

Comme tout avait été conduit dans le plus grand silence, Paris dormait toujours.

Après une journée d'orage, le jour s'était levé pur et serein. Le soleil illuminait de ses premiers rayons les remparts couverts de soldats et la campagne qui s'étendait devant la ville. Les sentinelles des tours firent le signal convenu pour annoncer l'arrivée du roi.

Un nombreux corps de gentilshommes s'avancait de toute la vitesse de ses chevaux. Henri, distingué par son panache blanc, flottant au gré de la course, Henri galopait à leur tête. Quand il fut à portée de la vue, de bruyantes fanfares de trompettes éclatèrent parmi sa suite. Une aubade de tambours retentit à l'intérieur de la place.

— Vive le roi ! crièrent en agitant leurs chapeaux les gentilshommes de l'escorte.

Une immense acclamation s'éleva de la foule pressée sur les murailles.

Henri franchissait le pont-levis. Il avait mis son cheval au pas, et il considérait avec une mélancolique attention cette porte par laquelle son malheureux prédécesseur, fuyant devant l'émeute excitée par ce même Brissac qui la lui ouvrait aujourd'hui, était allé chercher l'exil et la mort.

Cependant, lorsqu'il arriva de l'autre côté de la porte, sur le sol de la capitale, sa pensée changea d'objet à cette vue.

— Allons, murmura-t-il avec orgueil, mes cheveux ont blanchi à ces luttes acharnées, mais, aujourd'hui, avec l'aide de Dieu, me voici roi de France !

Brissac, tête nue, précédait le corps des échevins dont le chef naturel, le prévôt des marchands, s'était placé à la droite du comte. Il s'avança vers le roi au moment où le cortège royal débouchait dans Paris. Henri arrêta son cheval, son escorte se groupa derrière lui, et Brissac s'inclinant avec humilité, offrit au roi une magnifique écharpe de soie blanche qu'il tenait dans ses mains.

Henri prit l'écharpe, la passa lui-même au col du comte, puis, se baissant, il l'embrassa.

— *Monsieur le maréchal*, dit-il, dès ce moment vous voici tout à moi. Rappelez-vous toujours que dans votre maître vous avez un fidèle ami.

Brissac rougit de plaisir. Les premiers mots de la phrase royale étaient la reconnaissance officielle du titre qu'il ambitionnait le plus. Il mit la main sur son cœur pour remercier le monarque.

Le prévôt des marchands L'huillier s'était approché à son tour. Il plia le genou et présenta à Henri IV les clefs de la ville sur un plat d'argent. Le roi toucha ces clefs de la main et lui fit signe de les reprendre.

— Sire, fit le prévôt des marchands, la population honnête de Paris, trop longtemps courbée sous le joug d'ambitieux rebelles et de traîtres usurpateurs, a enfin brisé ses chaînes. Par l'organe de ses magistrats, elle vient jurer au légitime souverain un dévouement et une fidélité inaltérables,

conjurant Votre Glorieuse Majesté de se montrer clément envers tant de malheureux égarés par les désastres des temps.

Une expression attendrie se peignit sur le visage du roi.

— Monsieur le prévôt des marchands, répondit-il, ces pauvres gens ont trop souffert pour n'être pas déjà pardonnés. Tout est oublié. J'accepte les serments de mes fidèles Parisiens, et je conserve à la capitale du royaume les privilèges, droits et immunités de toute nature dont mes prédécesseurs l'ont gratifiée.

Un cri général d'allégresse accueillit, dans la foule qui grossissait autour du théâtre de cette scène majestueuse autant que saisissante, ces nobles paroles.

— Messieurs, reprit Henri IV, s'adressant au gouverneur de Paris, aux magistrats de la ville et à la noblesse qui l'entourait, — messieurs, nous serions ingrats de ne point solenniser par de publiques actions de grâces un aussi grand jour. Je veux qu'un *Te Deum*, chanté dans la cathédrale, consacre ma reconnaissance envers le Tout-Puissant. — Comte, envoyez prévenir le clergé de Notre-Dame.

— Il est déjà averti par mes soins, Sire, fit Brissac. En parlant ainsi, Henri avait jeté les yeux sur les rangs des serviteurs éprouvés qui l'accompagnaient. Quelques visages de vieux huguenots endurcis s'étaient bien renfrognés aux derniers mots du roi, mais la joie du triomphe de leur bien-aimé maître excluait chez le plus grand nombre tout autre sentiment. Catholiques et protestants, tous respiraient alors dans une seule et même pensée.— Marchons donc, messieurs, fit le roi ; — à Notre-Dame.

Et le nombreux cortège, tant de piétons que de cavaliers, s'ébranlant aussitôt, prit à un pas allongé la route de la vieille basilique.

Paris s'éveillait alors et présentait un spectacle comique et attendrissant tout à la fois.

Au bruit de la marche d'une troupe si considérable, aux acclamations et aux cris qui retentissaient sur le passage du roi, on voyait les portes et les fenêtres des maisons s'ouvrir, et les figures effarées des habitants se montrer, sur toutes lesquelles se peignait d'abord l'expression de la stupeur la plus profonde à la vue d'un spectacle aussi inattendu. Puis, à mesure que les individus étaient ou ligueurs déclarés, ou partisans de la paix et de la soumission au pouvoir légitime, ce qui formait la très-grande majorité, on les voyait, dans le premier cas, pâlir de fureur et de crainte, donner des signes d'un violent désespoir et se renfermer précipitamment chez eux,

tandis que l'immense quantité des royalistes, témoignant la joie la plus vive, se penchaient jusqu'à mi-corps en dehors de leurs fenêtres ou couraient à la suite du cortège royal pour applaudir avec enthousiasme.

Henri répondait à ces marques d'amour par des saluts bienveillants, et par des promesses de sollicitude envers ce peuple qui revenait spontanément à lui après l'avoir si longtemps méconnu.

On arriva de la sorte à Notre-Dame. Au moment où le roi, reçu sous le dais par les prêtres de la cathédrale, écoutait, devant le porche, la harangue, qu'en l'absence de l'évêque de Paris, l'archidiacre de Dreux était venu lui adresser, à ce moment, disons-nous, M. de Saint-Luc, auprès duquel notre ancienne connaissance, François de La Varenne, avait cheminé jusque-là, M. de Saint-Luc, poussant du coude ce dernier, lui adressa quelques mots. Tous deux, manœuvrant avec dextérité, se détachèrent de l'escorte par un mouvement inaperçu, et, suivis d'une vingtaine de mousquetaires, se lancèrent dans l'intérieur de la capitale.

Après avoir entendu dans un profond recueillement le *Te Deum*, que, par un mouvement spontané, tous les assistants accompagnèrent à haute voix, Henri IV sortit de la cathédrale et remonta à cheval. Il lui tardait de prendre possession de ce Louvre qu'il avait rêvé depuis tant de temps.

Le vieux palais des rois avait été préparé à la hâte pour recevoir son nouveau maître. Henri y retrouva une partie de ses mousquetaires et les Suisses de sa garde, qui s'y étaient déjà installés, et qui l'accueillirent avec les honneurs royaux. Le marquis d'O, le comte de Bellegarde, le baron de Vitry et le brave Crillon, l'ancien et fidèle colonel des gardes de Henri III, attendaient le roi pour le recevoir. Henri, précédé par ces seigneurs, et suivi de sa cour ordinaire de généraux et de conseillers, Henri, tout impressionné des souvenirs si nombreux et si divers que réveillait en lui l'aspect de ces murs dans lesquels une partie de sa jeunesse s'était passée, traversa les appartements des rois ses prédécesseurs, qu'il avait vus jadis si pleins d'illustres personnages, aujourd'hui rayés de la liste des vivants, et qui, depuis le départ de Henri III, étaient restés en grande partie déserts et dégradés par le temps. — Puis, l'heure de son dîner approchant, il ordonna de dresser un grand couvert, aussi somptueux que possible, dans la grande galerie du Louvre.

Les portes de la demeure royale avaient été laissées ouvertes à la foule. Une énorme quantité de Parisiens, excités par l'intérêt d'un aussi prodigieux événement que l'entrée paisible et triomphale du roi dans la

capitale, ou mus par la curiosité, encombrèrent bientôt les cours et les appartements intérieurs. Henri IV dîna en public au milieu de ce peuple qui, la veille encore, le combattait. Brissac, Rosny, Crillon, les principaux chefs de l'armée parisienne soumise, mêlés à ceux de l'armée du roi, étaient assis à ses côtés et s'entretenaient avec effusion. Mayenne, la Ligue, la longue résistance de Paris, tout paraissait oublié ; la réconciliation était complète.

Le dîner tirait vers sa fin, et le roi, qui semblait attendre quelqu'un, regardait fréquemment du côté des portes, lorsqu'il aperçut Saint-Luc et La Varenne qui, pour parvenir jusqu'à lui, cherchaient à se frayer un passage à travers la foule présente. Sur un signe de la main du roi, les assistants s'écartèrent, et les deux gentilshommes arrivèrent enfin tout près de Henri, qui se leva alors afin de leur faire face et de les écouter plus à l'aise.

— Eh bien ! monsieur de Saint-Luc, fit le roi, qu'avez-vous de nouveau à nous apprendre ? — Votre mission a-t-elle réussi comme nous l'entendions ?

— Sire, répondit Saint-Luc, les ordres de Votre Majesté ont été accomplis de la manière la plus satisfaisante. Les chefs des troupes étrangères, comprenant qu'eux et leurs gens doivent la vie à l'indulgence de Votre Majesté, ont accepté avec empressement la capitulation proposée. L'armée espagnole fait en ce moment ses préparatifs pour sortir de Paris et se retirer dans les Pays-Bas ; les ministres de Philippe II l'accompagneront. Ce soir, Paris sera débarrassé entièrement de ces hôtes dangereux.

Le visage de Henri s'éclaira d'une joyeuse expression.

— Très-bien, dit-il ; avez-vous vu ensuite, comme je vous en avais chargé, les duchesses de Nemours et de Montpensier ?

— Oui, sire, j'ai assuré ces dames de la protection de Votre Majesté, en ajoutant que toutes les personnes de la maison du duc de Mayenne pouvaient compter sur la bienveillance de Votre Majesté, et bannir toute crainte de leur esprit. Ces dames ont répondu qu'elles reconnaissaient vivement la générosité du roi, mais qu'elles désiraient se retirer en Lorraine aussitôt qu'il leur serait permis.

— Nous irons donc les rassurer en personne, fit Henri. — Merci, Saint-Luc. — Et toi, maintenant, La Varenne, qu'as-tu fait ?

— Sire, j'ai vu M. le légat apostolique et je l'ai prié de se rendre auprès de Votre Majesté. M. le cardinal de Plaisance s'étant refusé à cette invitation, je lui ai annoncé que, malgré sa conduite précédente, le roi, à la considération du Saint-Siège, le prenait sous sa sauvegarde, et le laissait

libre, lui et sa maison, de regagner Rome, quand et de la manière qu'il lui plairait.

Rosny, qui se trouvait à la droite de Henri IV pendant ce discours, ne put retenir un geste de mauvaise humeur à ce nouveau témoignage de la mansuétude de son maître.

— Et tous ces moines, dit le vieux protestant en élevant librement la voix, tous ces prêtres qui prêchent si bien le meurtre des rois et qui s'affublent de cuirasses pour émeuter la canaille, ne va-t-on pas aussi les traiter avec ménagement, ceux-là ?

Henri se prit à rire de cette boutade.

— Tous les individus touchant de près ou de loin à l'Église, fit-il, religieux, gens de Sorbonne ou de l'Université, auront licence de quitter Paris à la suite de M. le légat. Je défends que personne soit inquiété. — Continue, François.

La Varenne reprit :

De chez M. le légat, sire, je me suis rendu à l'hôtel de Sens, occupé par le cardinal de Pellevé. Les mousquetaires s'étaient placés aux diverses issues, afin que personne ne pût s'échapper de ce logis de conspirateurs et d'assassins. M. de Pellevé était au lit, malade. Quand il m'a aperçu et qu'il a appris la nouvelle de l'heureuse entrée de Votre Majesté dans Paris, un furieux délire s'est emparé de lui, et il est mort de rage en ma présence.

Le jeune homme s'arrêta. Ses dernières paroles avaient soulevé une vive impression chez tous les personnages présents. Henri seul, sans paraître ému, lui fit signe de continuer.

— J'ai mis en état d'arrestation, continua La Varenne, tout ce qui se trouvait dans l'hôtel. La justice éclaircira la conduite de chacun. La volumineuse correspondance du cardinal avec la cour de Madrid est sous les scellés. On y pourra trouver des lumières précieuses sur les projets des ennemis. Enfin, sire, dans une lettre toute fraîchement arrivée, et qui se trouvait ouverte au chevet du cardinal, j'ai lu que son complice, le fameux baron de Beauvoir, séduit par les offres du roi Philippe II, venait de prendre service dans les troupes espagnoles.

— Qu'il s'y tienne donc bien, fit Henri IV. Gare à lui si jamais il remet les pieds en France !

Saint-Luc, que le roi avait remercié par un geste de la main, était allé se placer auprès de son beau-frère Brissac ; La Varenne, resté seul devant le

monarque, et en butte à tous les regards, fit un pas en arrière pour se retirer, son discours fini, mais Henri IV l'arrêta d'un signe.

— Messieurs, fit à haute voix le roi de France, sans le fidèle sujet que voici, un aussi beau jour ne se serait peut-être jamais levé pour moi. Son dévouement à peine croyable m'a préservé à coup sûr de l'assassinat ou d'une captivité plus cruelle que la mort. Je veux, en récompensant aujourd'hui d'une manière éclatante les longs services de ce loyal gentilhomme, prouver à tous les amis qui m'entendent que leur maître sait apprécier les nobles caractères. — François, lève la tête, mon enfant ; je t'ai dit jadis qu'à l'heure du triomphe tu ne serais point oublié. — Marquis de La Varenne, baron de Sainte-Suzanne, je vous rends la propriété de tous les biens de votre race, aujourd'hui sans maître, et comme vous êtes maintenant un des premiers seigneurs de l'Anjou, je vous nomme gouverneur d'Angers et mon lieutenant-général dans la province. — Avant votre départ de prise de possession, je verrai avec plaisir votre mariage avec la belle fiancée que vous nous avez amenée de si loin, et qui a droit, elle aussi, à toute ma bienveillance.

François était tombé aux genoux du roi et les embrassait sans pouvoir proférer un mot, tant était grande son émotion.

— Lève-toi, La Varenne, fit Henri. Si tu continues à te livrer aussi heureusement que par le passé à la diplomatie, nous verrons à faire de toi quelque jour un conseiller de la couronne ou un ministre d'État. — Messieurs, je vous invite à présent à me suivre. Je veux aller un peu voir passer ces fiers Espagnols qui veulent bien enfin nous céder la place.

Un murmure de satisfaction accueillit ces paroles, et la foule qui encombraient les appartements du Louvre, se pressant sur les pas du roi, les vastes salles se trouvèrent vides en un clin d'œil.

Agrippa d'Aubigné était venu prendre le bras de La Varenne, que la faveur si hautement déclarée de Henri IV avait rendu l'objet de l'attention générale, et qui recevait sur son passage les félicitations des officiers royalistes avec sa modestie habituelle. Tous deux se mirent également à la suite de leur maître.

Henri monta à cheval dans la cour du palais. Toute la noblesse présente, parmi laquelle on comptait les noms les plus illustres de France, vint se grouper autour de lui, et le nombreux cortège s'ébranlant, prit au pas des chevaux le chemin de la porte Saint-Denis, par laquelle devaient sortir les étrangers.

Tout Paris savait, à cette heure, la grande nouvelle. Une multitude immense emplissait les rues. Quand le roi sortit du Louvre, des acclamations réitérées saluèrent sa présence ; mais quand le cortège royal fut arrivé dans les quartiers marchands compris entre la rue Saint-Honoré et la rue Saint-Denis, dont les habitants, presque tous bourgeois aisés ou commerçants d'un certain ordre, avaient le plus souffert des troubles et désiraient ardemment le retour du roi, l'enthousiasme monta jusqu'au délire. La foule agitant ses chapeaux se pressait sur le passage du monarque pour le contempler et pour lui crier des bénédictions. Des sanglots de joie échappaient à quelques-uns, des pleurs coulaient de tous les yeux. Enfin, les plus hardis se glissaient entre les montures de l'escorte, et essayaient d'embrasser les genoux de Henri IV, de toucher ses vêtements, ses étriers, son cheval. Lui, souriait avec douceur à ces témoignages d'amour et de vénération, et comme plusieurs de ses gentilshommes essayaient de contenir les Parisiens en leur remontrant qu'ils gênaient le roi :

— « Laissez-les approcher, dit le bon Henri, ne sont-ils pas tous mes enfants, et ne voyez-vous pas qu'ils sont affamés de posséder un roi ? »

On gagna de cette façon la porte Saint-Denis. Henri laissa sa nombreuse escorte se masser au pied des fortifications, et accompagné de quelques-uns de ses capitaines, il monta dans la porte même, d'où une fenêtre pratiquée au-dessus du porche, et sur le devant même, permettait de voir tout le long de la grande rue Saint-Denis les bandes étrangères qui s'avançaient pour sortir de la capitale. Henri s'accouda à cette fenêtre.

Les troupes royales formaient la haie en deçà et au delà du pont-levis qui était baissé, et qui laissait libre l'issue dehors Paris. Bientôt l'avant-garde ennemie se présenta. Les mercenaires des Pays-Bas et les lansquenets catholiques la composaient. La capitulation leur avait laissé leurs armes. L'artillerie seule restait au vainqueur. Ils défilèrent en silence. Après eux vinrent les troupes auxiliaires d'Italie à la solde du Saint-Siège ; puis les bagages, les chariots des malades, les femmes et les enfants.

Suivait le gros de l'armée. Les derniers corps étaient composés des seuls Espagnols. Le duc de Féria, don Mendoza, don Diego d'Ibarra et le comte de Taxis, tous quatre ambassadeurs de Philippe II, et si longtemps les maîtres réels de Paris, marchaient à cheval dans les rangs.

Les soldats de Henri IV n'avaient rien dit pendant le défilé des autres troupes, mais quand les Castillans se présentèrent, un déluge de brocards les accueillit au passage. La mauvaise humeur naturelle des vaniteux *hidalgos*

redoubla à ce feu roulant de sarcasmes, et fixant leurs ennemis d'un air rempli de menaces, ils hâtèrent le pas en murmurant des promesses de vengeance.

Au moment où les ministres espagnols se présentèrent devant la porte, Henri IV se baissa en souriant pour les regarder.

— Eh ! messieurs ? dit-il.

Les quatre envoyés levèrent la tête.

— « Recommandez-moi à votre maître, fit Henri d'un air narquois, mais n'y revenez plus, entendez-vous ? »

Quand le dernier soldat étranger eut traversé le pont-levis, le roi quitta sa fenêtre. Puis, réunissant ses principaux officiers, il partit à leur tête afin de visiter lui-même les différents quartiers de la capitale, les postes nouvellement placés, et d'établir partout la sécurité et le bon ordre.

Le soir de ce mémorable jour, Paris s'endormait tranquille ; et, suivant l'heureuse expression d'un des descendants du grand Henri dans une circonstance identique, il n'y avait rien de changé dans la première ville du royaume, il n'y avait qu'un Français de plus à la place d'opresseurs étrangers.



DU MÊME AUTEUR :

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE ET L'HOTEL DE VILLE DÉVOILÉS.

LES ROUGES PEINTS PAR EUX-MÊMES. — Biographies intimes

DE LA SUPÉRIORITÉ DE L'ÉTAT MONARCHIQUE EN FRANCE.

VIE OU MORT DE LA BOURGEOISIE.

**HISTOIRE DE L'INSURRECTION D'ITALIE ET DES CAMPAGNES DE L'ARMÉE BARDE
PENDANT LES ANNÉES 1848-49** (publiée par fragments).



S O U S P R E S S E

A BRUXELLES :

LES BIENFAITS DE LA RÉVOLUTION. — Revue historique des différents régimes qui se sont succédé en France, depuis 1790 jusqu'à 1848 ; avec un tableau de la société française actuelle.



1Palma-Cayet, Mémoires de Chiverny, etc.

2Palma-Cavet.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*La Comtesse de Marciac, ou la Restauration de Henri IV, par
M. Charles de La Varenne*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5846646z>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr